This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

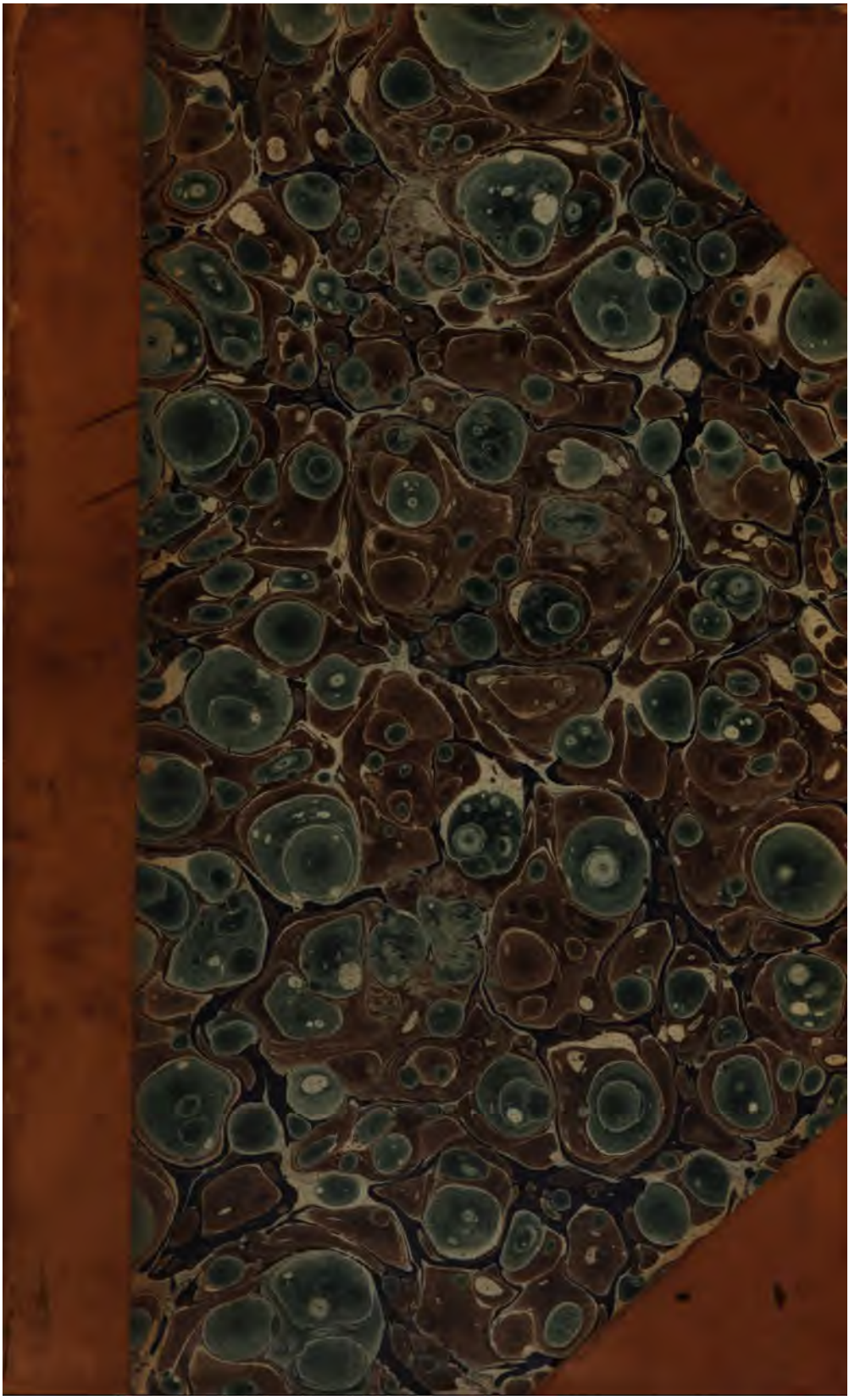
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



166

Per. 3977 e .. 181/25.2

NOUVELLE

REVUE GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIM. DE F. G. LEVRAULT.

NOUVELLE
REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

DEUXIÈME SÉRIE.

Tome Second.

PARIS,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
A **BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

1834.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME. — DEUXIÈME SÉRIE.

5.me NUMÉRO.

Pages.

I. Études biographiques : IV et V. M.me Rahel-Fréderique Varnhagen von Ense, et Jean-Angelus Silesius . 3 — 15

II. Révoltes et Guerres des paysans au moyen âge, par M. Guillaume Wachsmuth (premier article) 22

III. Peter Schlémihl (fin). 48

IV. *Nouvelles et Variétés :*

État comparatif de l'instruction publique dans les divers pays de l'Europe 65

Universités 72

Statistique : Berlin, Cracovie, Odessa 73

Les productions de la presse allemande en 1833 . . 74

Littérature périodique et imprimerie en Suisse . . 75

Nouvelles diverses. 75

Chansons aux bords du Rhin : Cologne, Kreuzberg, Bonn, la Malade, le Matin, Rolandseck, le Rhingau, Bade. 77

V. *Bulletin bibliographique :*

Répertoire de Leipzig 86

Hegel, Lettre au D.r C. F. Bachmann, professeur de philosophie à Iéna, par le D.r Rosenkranz . . . 91

Manuel de la géographie militaire, par le baron de Malchus 93

6.me NUMÉRO.

I. Le Paria, tragédie en un acte, traduite de Michel Beer. 99

II. Revoltes et Guerres des paysans au moyen âge (second article) 128

Pages.

III. La Lampe perpétuelle, traduite de Lange. 157

IV. *Nouvelles et Variétés :*

Nécrologie : Henri Lagarmitte 172

La Société royale allemande de Kœnigsberg; ses travaux — ses mémoires 177

Époques de la littérature allemande, depuis 1750, d'après Gœthe. 184

Statistique : Bohême, Angleterre 185

Publications nouvelles. 186

V. *Bulletin bibliographique :*

Répertoire de Leipzig 188

7.me NUMÉRO.

I. Études sur Gœthe : Gœtz de Berlichingen 193

II. Révoltes et Guerres des paysans au moyen âge (fin) . . 224

III. *Nouvelles et Variétés :*

Tableau comparatif du commerce prussien avec le commerce français et anglais 256

Accroissement de la population des divers États de l'Europe en quinze ans 265

Sur l'étude des langues sanscrite et mongolique en Russie 266

Nouvelles diverses. 270

IV. *Bulletin bibliographique :*

Répertoire de Leipzig. 272

Illustrations israélites, recueil des portraits des Juifs de tous les siècles, accompagnés de leurs biographies, publiés par Eugène Breza; première série, première livraison 276

Paris, Fragmens de sa vie théâtrale, par Éd. Jerrmann 282

La Théorie de la preuve dans la procédure criminelle allemande, eu égard à la jurisprudence des tribunaux et aux nouveaux codes allemands, ainsi qu'aux principes comparés des législations anglaise et française, par M. le conseiller intime Mittermaier . . 286

8.me NUMÉRO.

Pages.

I. Études sur Gœthe : Egmont 291

II. Le Trésor des Nibelungen, tragédie en cinq actes, de Raupach. 1834. 308

III. Universités allemandes : II. Halle (premier article). . 342

IV. *Nouvelles et Variétés :*

Prague. 365

Le Œuvres de Schleiermacher 374

Universités : Leipzig, Berlin, Bonn, Fribourg en Brisgau, Kiel, Tubingue, Helsingfors. 375

V. *Bulletin bibliographique :*

Répertoire de Leipzig 376

Offrandes sur l'autel de la patrie, par M. Benjamin Dietz 382

Lessing, Nouvelle par le baron de Sternberg . . . 383

MAI 1834.

Études biographiques.

IV et V.

M.me RAHEL-FRÉDÉRIQUE VARNHAGEN VON ENSE.

Son nom n'est point encore inscrit parmi ceux des femmes célèbres. Sa gloire n'a point encore été sanctionnée par les journalistes et les critiques, juges souverains de tout ce qui appartient à l'art et à la poésie. Il y a à peine un an qu'elle est morte. On la conduisait dans la tombe avec des yeux pleins de larmes; car c'était une de ces femmes dont l'on ne se sépare pas sans regret, surtout pour ce long et mystérieux voyage de l'autre monde. Mais au milieu de ce grand cortége qui environnait son cercueil, bien peu savaient quel trésor ils venaient de perdre. Puis la terre s'est refermée sur elle, et la gloire s'est épanouie sur ce tombeau, comme les fleurs s'épanouissent sur le cimetière.

Jamais elle n'avait songé à écrire un livre. Jamais vous ne pourrez dire : c'est M.me Cottin ou M.me de Staël, c'est M.me de Genlis ou M.me de Sévigné; vous ne pourriez pas la comparer à M.me Du Deffand, ni à M.me Dufrenoy, ni à toutes les autres femmes qui se sont rendues célèbres par leurs écrits, ni même à M.me Guyon, avec laquelle elle a pourtant plus d'un rapport pour les idées religieuses et le sentiment poétique.

Elle vivait d'une vie assez retirée, lisant beaucoup, étudiant beaucoup, s'occupant de toutes les renommées scientifiques et littéraires, prenant part à tous les succès, et n'en

ambitionnant pas d'autre pour elle que celui d'être aimée de ceux qui l'entouraient, ou d'obtenir de temps à autre un souvenir de son grand poète Gœthe, une visite de Jean-Paul, une conversation avec Tieck. Mais comme elle avait besoin d'épancher les idées qui se pressaient en foule dans son ame, elle écrivait des lettres à ses parens, à ses amis, et ses lettres, recueillies avec un soin religieux par son mari, forment un des livres les plus remarquables qui aient paru depuis longtemps en Allemagne.

Jamais peut-être on n'a écrit avec moins de prétention, et cependant avec plus d'esprit et d'originalité. Ces lettres sont allemandes pour la pensée, mais la forme en est tout autre. Il y a je ne sais quel mélange d'esprit et de sentiment qui en rend la lecture si attrayante; quelle admirable grâce de femme qui en colore jusqu'aux moindres détails. Le style est vif, rapide, brillant, entrecoupé de saillies, de mots pittoresques, d'effets inattendus. On dit qu'elle écrivait avec une rare facilité, et je n'ai pas de peine à le croire. Ce style-là n'est pas celui que l'on acquiert à force de recherche et de travail. Dans ses lettres elle passe tour à tour avec une admirable aisance de la description d'un paysage à de hautes questions d'art, de la peinture d'un bal aux plus profondes idées de métaphysique. C'est là que l'on peut voir à quelles graves études elle se livrait : théâtre, histoire, philosophie, jurisprudence, tout l'intéresse, tout l'occupe. Tout passe en revue sous ses yeux, pour qu'elle y jette en quelques mots ou le blâme, ou l'éloge, ou sa critique fine et acérée, ou le tribut de son admiration. C'est dans ces lettres aussi que se peint toute sa vie, non pas seulement sa vie de monde, mais sa vie intérieure, sa vie de l'ame, cette vie simple, touchante, profonde, qui se cache aux recherches du vulgaire, qui recule avec timidité devant le regard de l'observateur, qui se reploie comme la sensitive craintivement sur elle-même quand une main étrangère s'en approche, mais

qui s'épanche pleinement, largement dans les mystérieux entretiens de l'amour, dans les confidences de l'amitié.

J'ai dit que M.me de Varnhagen n'avait pas songé à faire un livre, et je crois qu'elle était de nature à ne jamais y songer.

Parmi ceux qui se livrent à la culture des lettres ou des sciences, les uns étudient pour mettre un jour leur savoir à profit, pour écrire à leur tour sur ce qu'ils ont lu ou médité. Ils font comme le laboureur qui prend toujours une part de sa récolte pour l'ensemencer et lui faire porter de nouveaux fruits. Les autres, au contraire, n'étudient que pour satisfaire à cette sorte d'instinct naturel, à ce besoin indéfinissable qui les presse de feuilleter sans cesse de nouveaux livres, d'apprendre sans cesse de nouvelles choses. Pour ceux-là le savoir n'est qu'une provision faite pour apaiser une soif qui se renouvelle à toute heure. Ils ont devant eux un but lointain, mais indéterminé, auquel ils s'efforcent d'atteindre. De temps à autre une nouvelle lueur leur vient, un nouvel espace se découvre à leurs yeux, et alors ils redoublent de courage, ils accumulent matériaux sur matériaux, ils échelonnent leurs pensées, ils commencent à gravir, ils veulent, comme les vieux Titans, escalader le ciel, mais la montagne n'est pas encore assez haute. L'idée de leur impuissance les frappe, et ils retombent tristes et découragés. Alors le plus souvent leur ame, d'abord si ardente et si active, se reploie sur elle-même comme la flamme dont on arrête le libre élancement, et se résout à une humble et timide passivité. Tandis qu'autour d'eux des hommes doués de moins de talens peut-être étalent sans cesse quelque nouvelle œuvre au grand jour, eux seuls ne veulent rien savoir de ce qu'ils pourraient faire. Ils concentrent leurs forces en eux-mêmes, ils se retirent hors du monde, à l'écart, et cherchent leur monde au fond de leur cœur. Alors, au lieu d'exprimer leurs pensées, ils s'occupent à les scruter méthodiquement, à analyser leurs passions, à se

soumettre à chaque instant à un nouvel interrogatoire, à un nouvel examen. « La véritable science, dit M.me de Varnhagen, n'est pas celle qui nous facilite les discussions politiques, les débats littéraires, mais celle qui peut nous servir de guide quand nous voyageons au dedans de nous-mêmes, celle qui peut nous faire découvrir au fond de notre ame un autre horizon, un plus large espace. »

Ainsi de ce retour constant sur soi-même, de cette occupation inquisitoriale et sans relâche résulte nécessairement l'impuissance productive. La chaleur vitale est trop concentrée à l'intérieur pour pouvoir se répandre au dehors; la subjectivité est trop bien établie pour pouvoir se façonner aux formes objectives, aux caractères variés que le monde réclame. D'ailleurs, l'homme qui en est une fois venu là se trouve assez bien de cette espèce de retraite cloîtrée dans laquelle il se retire, de cette vie inactive, rêveuse, endormie. Sa fantaisie lui présente tous les songes qu'il désire voir, et il en jouit seul. Le monde réel lui offre souvent des côtés ridicules et choquans, mais il s'en fait un à lui, aussi bon, aussi beau, aussi moral et religieux qu'il le veut. S'il va dans la société, il ne peut faire autrement que d'y arriver avec ses laideurs ou ses défauts, avec son humble fortune ou sa difformité, avec un œil de travers ou une poitrine sans décorations, et la société le lui a sans doute fait sentir; mais il rentre dans son monde intérieur comme un roi. Toutes les images qui le peuplent lui appartiennent, tous les rêves légers et capricieux sont à ses ordres. Il éveille d'un coup de baguette les génies enfantés par son imagination, et tous ces génies se rassemblent devant lui avec la forme et la couleur qu'il lui plaît de leur donner.

Une autre cause contribuait encore à ce que M.me de Varnhagen ne sortît pas de son état de subjectivité pour se jeter dans la composition longue et difficile d'un livre; c'est qu'elle avait une ame habituellement triste et maladive. *J'ai*

beaucoup aimé, dit-elle dans une de ses lettres : si elle a beaucoup aimé, elle a beaucoup senti ; si elle a beaucoup senti, elle a beaucoup souffert. Cet argument ne se trouve peut-être pas dans les traités de logique que l'on remet aux élèves de gymnases ; mais il est écrit en grosses lettres dans ce livre de philosophie que nous portons sous un des replis de notre cœur, et dont nous déroulons chaque jour quelque page.

Sans doute le travail console des souffrances de l'ame ; mais cette consolation a par elle-même quelque chose d'aride et de rebutant pour celui qui s'est fait une habitude de retomber sans cesse sur lui-même, et de se bercer dans tous les rêves de son imagination. Je ne prétends pas d'ailleurs donner l'explication de ce problème, je tiens plutôt à constater le fait : il est des hommes pour qui l'œuvre la plus difficile est la plus attrayante. Il en est d'autres, comme le bon Lafontaine, auxquels les longs ouvrages font peur, et il en est pour qui c'est un assez grand travail d'écrire chaque soir dans leur *Tagebuch* où ils ont été, et quelles idées leur sont venues, comme le marin écrit dans son journal de voyage par quel vent il a navigué, et combien il filait de nœuds à l'heure.

M.me de Varnhagen a pourtant fait mieux que de jeter au hasard quelques notes furtives, ou plutôt ses lettres recueillies et publiées sous le titre de *Rahel*, sont le journal le plus complet, l'analyse la plus exacte de toutes ses sensations. C'est de là que nous viennent toutes ces échappées de lumière sur ces nouveaux espaces qu'elle découvre, comme elle le dit si poétiquement, au fond de son ame, toutes ces réflexions, jetées comme la sonde du navigateur au fond de l'abîme inconnu, et qui ne remontent pas à la surface sans rapporter avec elles quelque vague indication des lieux où elles ont pénétré. On comprend, en lisant ces lettres, toutes les études que M.me de Varnhagen a faites sur ce monde ; tout ce qui l'entraîne à se plonger dans une atmosphère supérieure, toute

la portée du mysticisme vers lequel elle penche, et le but qu'elle entrevoit. Et l'on relit ces lettres avec d'autant plus de joie qu'elles nous viennent sans prétentions, non point comme un ouvrage savamment surchargé de dogme ou de philosophie, mais comme une conversation, comme une remarque exprimée sans efforts, comme un épanchement d'ami à ami. Quelques pensées extraites de ces lettres serviront peut-être à en donner une plus juste idée; je prends au hasard celles qui me semblent les moins profondes, et qui rentrent dans le cercle de choses le plus habituel.

— Les hommes vraiment méprisables sont ceux qui se louent de faire ce qu'ils ne peuvent approuver dans les autres.

— Dans la chambre la plus étroite il y a tout un roman, si l'on connaît seulement le cœur humain.

— Le monde est, à proprement parler, un tragique embarras.

— Chacun de nous devrait toujours avoir une voiture prête et un poignard, afin de pouvoir partir dès que l'idée lui en viendra.

— Être vraiment bien et seul avec quelqu'un, c'est se le représenter quand il est absent, et songer à ce qu'on veut lui dire.

— Nous faisons souvent preuve de haine, d'amour, de préventions favorables ou défavorables, jamais de justice.

— Si nous n'étions pas si sots, nous devrions être fous; c'est le soin de dîner, de souper, les occupations niaises de tout le jour qui nous protégent.

— La vie est bien certainement une expiation, une purification, où Dieu a mis quelques attraits et quelques joies.

— Voir de nouvelles villes, de nouveaux pays, c'est un besoin pour celui qui ne se sent pas heureux, comme c'est un besoin pour le malade de changer de place dans son lit.

— Nous ne faisons point de nouvelles expériences, mais ce sont toujours de nouveaux hommes qui font de vieilles expériences.

— Jamais ce que je faisais volontiers ne m'a causé de repentir, mais seulement ce que je faisais à regret.

— Les bons poètes ont dans l'ame une image qu'ils s'efforcent de représenter, tandis que les autres s'efforcent de se créer des images.

— Mon cœur est mort. Voilà le grand point. Il faut qu'il se couche. Ne riez pas de cette vulgaire expression. Il a été si agité pour une cause ou pour une autre, à droit ou à tort, par la compassion ou par les mauvais traitemens : voilà ce qui l'a rendu si faible, et ce qui me fait pleurer si souvent.

— Rêver, créer, imiter des images : voilà notre destin. Il y a de notre part un effort continuel, un effort qui tend vers la liberté et l'accord universel.

— Le cœur est à l'écart, tout seul dans l'ombre ; et c'est lui qui sait tout au mieux. Si on l'interroge, on voit que ses connaissances sont justes ; car les fausses lumières de ce monde ne l'égarent pas, et il vit au dedans de nous, comme l'émanation d'un autre monde.

— Le savoir est un magasin de provisions, une propriété intellectuelle. Le savoir conduit à la persuasion, mais l'amour est la persuasion même.

— Je ne comprends pas la douleur, mais un autre la comprend. La douleur est le secret de Dieu.

— Pendant notre sommeil l'ame retourne dans sa patrie pour y reprendre des forces, autrement elle ne pourrait se soutenir. Mais ce retour lui fut promis, et alors elle se baigne dans le bain de Dieu.

— Personne n'a d'indulgence pour nous que Dieu et notre conscience, parce que personne autre ne sait le vrai mobile de nos actions.

— L'équité envers nos semblables, le courage pour nous: voilà les deux vertus sur lesquelles les autres s'appuient.

— Les baisers des enfans sont plus doux que la pluie de Mai, que le parfum des roses, le chant de l'alouette, la mélodie du rossignol.

— J'ai trouvé aussi une épitaphe pour mon tombeau; la voici: « Braves gens, s'il arrive quelque chose de bon à l'humanité, pensez à moi dans votre joie. »

M.me Rahel-Fréderique Varnhagen von Ense naquit à Berlin le jour de la Pentecôte 1771. Son nom de fille était Levin-Robert. Sa famille était riche, et ne négligea rien pour lui donner une complète éducation; mais les dispositions naturelles qu'elle possédait et le goût excessif qu'elle avait pour l'étude, contribuèrent encore plus que tous les soins des maîtres à développer son esprit. Elle grandit avec cette époque de gloire pour la littérature allemande, avec ce siècle fécond, qui, après avoir donné à la poésie Klopstock, à la critique et à la philosophie Lessing et Mendelssohn, produisit encore dans son généreux enfantement Wieland, Herder, Gœthe, Schiller, Fichte, les grands maîtres de l'art, les grands réformateurs de la marche intellectuelle de leur nation. Gœthe devint son idole, elle lut avec transport tout ce qu'il écrivait, elle exprima hautement son enthousiasme pour lui; elle eut ainsi le mérite de reconnaître le génie du poète, à une

époque où beaucoup de critiques puissans s'efforçaient encore de le renier. Elle suivit assidument les cours de Fichte, et se dévoua aussi à cette noble philosophie qui élève si haut la dignité de l'homme. Plus tard elle passa outre pour revivre dans le mysticisme de Saint-Martin, mais non toutefois sans que des traces saillantes de ses premières études se retrouvent çà et là dans ce qu'elle écrit.

Une passion violente qu'elle éprouva toute jeune encore et qui n'eut pour elle que des suites malheureuses, ne contribua pas peu à lui faire rechercher les graves consolations que présente la science et l'étude, à la conduire plus avant dans les mystères de la vie humaine. Le monde la blâmait, elle voulut trouver contre ce blâme un refuge dans ses nobles occupations; les hommes méchans et frivoles, les femmes prudes et envieuses pouvaient la recevoir avec un regard dédaigneux ou un sourire moqueur : elle domina ces hommes et ces femmes par son intelligence toute-puissante et son ascendant majestueux.

M. de Varnhagen la vit pour la première fois chez Wieland, et il a dépeint ainsi l'impression qu'elle fit sur lui :

« J'étais un soir chez Wieland, on annonça une visite, et au nom qui fut prononcé, je remarquai parmi tous les membres de notre société un mouvement de surprise et d'attente qui n'indiquait pas l'approche d'une personne ordinaire. C'était Rahel Levin-Robert. J'avais déjà souvent entendu parler d'elle, et toujours d'une façon si enthousiaste, que je ne pouvais la comparer à rien de ce que l'on voit habituellement dans le monde. Ce que le comte de L. et M.me de B. entre autres m'en avaient dit, indiquait chez elle un assemblage étonnant des facultés de l'esprit avec les dons de la nature, combinés sous le point de vue le plus saillant, et sous la forme la plus pure. J'avais entendu aussi les reproches qu'on lui adressait; mais ces reproches équivalaient pour moi à la plus belle de toutes les louanges. On parlait d'une passion

qui par son impétuosité, son élévation et le malheur qui l'avait frappée, surpassait tout ce que les poètes avaient jamais chanté. J'attendis donc avec un vif sentiment d'impatience et de curiosité cette apparition de Rahel, et j'aperçus une femme légère, gracieuse, d'une taille petite, mais forte et bien proportionnée; les mains et les pieds très-jolis; le visage encadré dans de longues boucles de cheveux noirs. Sa figure portait l'empreinte d'un génie supérieur; son regard était vif, rapide, mais ferme, et un air de souffrance donnait à ses traits une grande expression de douceur. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut le son de sa voix si douce, si sonore, de sa voix qui me semblait sortir du fond de son ame, et l'admirable langage dont elle se servait. Dans ses paroles sans prétention, l'esprit se joignait à la science, la naïveté à la finesse de bons mots, la pénétration à la grâce, et tout en elle portait le sceau de la vérité. »

Un peu plus loin il dit:

« Je n'ose pas essayer de peindre ma bien-aimée Rahel; je ne puis la faire connaître et aimer comme elle le mérite; il faut, pour l'apprécier, avoir été long-temps en relations avec elle, et s'être frayé une place dans son intimité. Ses lettres même, quel que soit leur caractère d'esprit, de douceur et d'originalité, ne donnent qu'une image imparfaite de cette nature de femme, dont la spontanéité forme le trait distinctif, et où tout se meut, s'en va, revient, s'exalte, s'apaise, s'épanouit à la lumière ou se couvre d'ombres, tout autrement que l'on ne peut le représenter.

« Si je voyais Rahel, je croyais toujours voir l'homme vrai, la noble créature de Dieu, dans son type le plus pur et le plus complet; partout l'intelligence et la nature dans leur fraîcheur; partout une image organique; des sensations naïves et originales; des idées si grandes par leur innocence et leur sagesse, et dans son entretien comme dans sa conduite la présence d'esprit la plus prompte, la plus mobile,

la plus juste. A tous ces dons se joignait une bonté excessive, un amour de l'humanité constant et sans relâche, et une ame tendre et dévouée, qui prenait part à toutes les joies comme à toutes les douleurs. »

M. de Varnhagen avait vingt-quatre ans lorsqu'il connut Rahel; elle en avait quarante. Mais cette différence d'âge devait disparaître auprès de cette femme qui, par des qualités plus nobles et plus durables, s'était mise hors de toute ligne de comparaison avec les autres femmes. M. de Varnhagen l'aima d'un amour profond, réfléchi, sans bornes. Obligé de suivre encore les devoirs de sa place, il passa près de six ans éloigné d'elle, et ni les distractions du monde, ni les voyages, ni son séjour en France pendant les deux fatales invasions des alliés, ni l'ambition, ni rien de ce qui renverse ordinairement les plus fermes résolutions d'un jeune homme, ne purent éloigner de lui le souvenir de Rahel et affaiblir l'amour qu'il lui avait voué.

Enfin il l'épousa le 27 Septembre 1814, et leur vie se passa comme il l'avait imaginé, dans une confiance absolue de l'un et de l'autre, dans un cercle d'idées d'autant plus calmes et plus riantes, qu'ils se mettaient en dehors de tous les petits soucis du monde pour s'arranger à leur aise une place dans un monde supérieur. M.me de Varnhagen, sans avoir jamais affiché de prétentions à l'esprit, sans s'être affiliée à aucune coterie de *Bas-bleus*, sans vouloir faire de sa maison l'hôtel Rambouillet ou le salon de lady Morgan, jouissait parmi toutes les célébrités littéraires de l'Allemagne d'une assez grande réputation. Gœthe, Fichte, Steffens, Schelling, Novalis, lui étaient personnellement connus. Les deux frères Tieck, le poète et le sculpteur, venaient assez souvent chez elle; les Œuvres de Raumer, de Gans, de Schleiermacher, l'occupèrent sérieusement, et le docteur Veit de Iéna, le professeur Gentz de Vienne, étaient ses correspondans habituels. Dans la nouvelle édition de ses lettres, qui doit paraître

prochainement, et qui, au lieu d'un seul volume comme nous l'avons aujourd'hui, en formera trois, on trouvera sans doute de très-curieux documens sur ses études, et des jugemens précieux à enregistrer sur les nouvelles publications et la marche de la littérature allemande.

De son côté M. de Varnhagen n'était pas de nature à ne jouer qu'un rôle de contemplation passive dans cette activité littéraire. C'est un homme d'une grande portée d'esprit, d'une grande profondeur de conception, un homme qui a sérieusement étudié et beaucoup réfléchi; ses articles de critique sont mentionnés avec éloges dans toute l'Allemagne; ses ouvrages de biographie, notamment celle de Zinzendorf, indiquent un caractère philosophique bien marqué et une érudition peu ordinaire; et quant à la forme, les connaisseurs s'accordent à le nommer comme un de ceux qui aujourd'hui manient avec le plus de grâce et de souplesse cette riche et difficile langue allemande.

Rahel mourut le 7 Mars 1833. Sur la fin de sa vie elle faisait sa lecture habituelle des poésies d'Angelus Silesius et des Œuvres de Saint-Martin, dont elle a publié quelques extraits, avec des notes qui sont une preuve manifeste de l'attention sérieuse qu'elle portait à ces ouvrages, et de l'aptitude qu'elle avait acquise à les bien juger.

La biographie de M.me de Varnhagen a été écrite dans tous ses détails par son mari, qui, après un an de deuil, n'a pu encore se consoler de la perte qu'il a faite, et qui me disait, il y a quelques jours, avec une voix émue et des larmes dans les yeux : Voyez, Monsieur, quand ma femme vivait, je me sentais rattaché à une existence supérieure, et cette existence était la mienne. Maintenant je ne suis plus soutenu dans ce monde que par son souvenir, et par la mission de publier les œuvres qu'elle a laissées.

JEAN-ANGELUS SILESIUS.

Jean-Angelus Silesius, l'un des poètes favoris de M.me de Varnhagen, s'appelait Jean Scheffler. Il emprunta son nom Angelus d'un mystique espagnol du seizième siècle, et son surnom Silesius lui vint de la Silésie, qui était sa patrie. Il naquit à Breslau en 1624. Il étudia la médecine à l'université de cette ville, et manifesta de bonne heure un penchant vers le mysticisme. Les Œuvres de Valentin Weigel, de Schwenkfeld, et surtout de Jacob Bœhme, formaient une de ses lectures assidues.

Après avoir reçu le grade de docteur à l'université, il entreprit un voyage en Hollande, visita les sectes religieuses qui y étaient établies, et s'unit à la communauté fondée à Amsterdam pour répandre les leçons de Jacob Bœhme. De retour en Allemagne, il alla se fixer à Œls, en qualité de médecin du duc. Là il se lia étroitement avec Abraham de Frankenberg, l'un des disciples les plus fidèles de Jacob Bœhme, et à la mort de Frankenberg il hérita de lui une quantité de livres et de manuscrits religieux, qu'il lut avec soin et qui ne manquèrent pas d'exercer sur lui une grande influence.

En 1653, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, il résolut de quitter le protestantisme pour se consacrer au catholicisme. Peu de temps après il exécuta sa résolution : de médecin du duc il devint prêtre, et fut attaché au conseil de l'évêché de Breslau. Mais il abdiqua bientôt cette fonction pour se retirer dans un couvent. Là il se dévoua tout entier à l'étude des dogmes religieux, à l'exercice de ses devoirs de piété, et aux moyens de défendre le catholicisme contre ses détractateurs. Il publia d'abord un petit écrit ayant pour titre : *Motifs de ma conversion au catholicisme*, puis une

suite de discussions théologiques, qu'il soutint contre le professeur Adam Schertzer de Leipzig et le prédicateur Freitag d'Œls, et qui furent recueillis après sa mort et parurent en deux volumes in-folio. Il ne faut pas chercher dans ces écrits beaucoup d'esprit, ni une érudition sagement coordonnée; la lecture en est pénible et fastidieuse; mais ils sont curieux à parcourir, pour montrer avec quelle colère et quel oubli de toute mesure on discutait dans ce temps-là les questions les plus graves. C'était de la part des adversaires une attaque directe, continuelle. C'était à qui dirait le mot le plus dur, à qui remporterait le plus petit avantage. On ne voulait pas convaincre son antagoniste, mais plutôt le couvrir de boue ou l'écraser, et si l'on remportait un triomphe, ce n'était pas un succès pour la cause que l'on défendait, mais un succès tout personnel, une victoire vaniteuse que l'on allait crier bien haut.

Les théologiens, les prêtres de chaque religion s'en allaient ainsi avec un risible sentiment d'orgueil, avec une haine prononcée l'un contre l'autre, planter leur étendard, appeler autour d'eux les fidèles de leur parti, puis faire assaut d'argumens, de dilemmes, de finesses scholastiques et de citations d'Homère ou de la Bible. Les deux champions étaient là comme deux preux chevaliers, la tête bourrelée d'érudition, la poitrine couverte de vieux diplômes et de vieux parchemins, les mains armées de gros in-folio, montant à cheval sur une phrase de Tertullien ou d'Origène, et se pourchassant avec la bulle d'un pape ou le décret d'un concile. Heureux celui qui parvenait à découvrir le défaut de son adversaire; heureux celui qui le surprenait à faire un syllogisme contre les règles, à s'écarter de la droite logique, à tronquer, pour se la rendre plus favorable, une citation. C'était là le vice de l'armure, c'était là comme une épée trop faible, comme une lance brisée, et il n'y allait pas seulement dans ces redoutables combats, d'une blessure à la tête ou d'un

bras coupé, mais de la vie à venir du vaincu et de l'anathème éternel prononcé contre lui.

C'étaient là les jeux du temps. Aujourd'hui nous avons amené la joute sur le terrain de la politique. Nous prenons la grande charte d'Angleterre et la constitution des États-Unis; nous nous battons pour un discours parlementaire, pour un article de la charte, comme autrefois on se battait pour un sermon de Martin Luther ou un article du *Credo*. Et nous nous moquons de ceux qui nous ont précédés, et nous traitons de barbarie leurs guerres religieuses; je voudrais bien qu'ils revinssent au monde pour voir ce qu'ils diraient de nous et de nos guerres politiques.

Angelus Silésius mourut le 9 Juillet 1677, après avoir remporté sur ses adversaires le triomphe de faire célébrer en grande pompe à Breslau la Fête-Dieu, chose qui n'était pas arrivée depuis la réformation.

Outre ses écrits de polémique, on a de lui un recueil de cantiques, sous le titre : *Des saintes jouissances de l'ame* ou *Psyché amoureuse*. Ils parurent pour la première fois à Breslau en 1657, et plusieurs furent mis en musique. En 1675 il publia à Schweidnitz un autre poème, intitulé : *Considérations sur les quatre dernières choses*, mais qui obtint moins de succès. Le plus connu et le meilleur de ses ouvrages est le *Voyageur séraphique*, qui parut en même temps à Breslau et à Vienne en 1657, et qui pendant près d'un siècle fut peut-être le livre de piété le plus répandu.

Vers le milieu du dix-huitième siècle les Œuvres d'Angelus Silesius tombèrent tout-à-fait dans l'oubli, ou du moins ne se conservèrent que dans la mémoire de quelques fidèles, et Zinzendorf lui-même, qui voulut publier une nouvelle édition des cantiques d'Angelus, ne parle pas de son *Voyageur séraphique*. Fréderic de Schlegel est le premier qui révéla l'existence de ce livre remarquable et qui le fit lire à ses amis. Bientôt on en publia une édition, et le poète catho-

lique, qui était demeuré si long-temps tout-à-fait ignoré, reparut de nouveau pour attirer sur lui l'attention de l'Allemagne littéraire. En Bavière, le *Voyageur séraphique* a été publié deux fois successivement; les prêtres catholiques et les protestans ont été les premiers à l'acheter, et il entre aujourd'hui nécessairement dans la bibliothèque de tout homme qui s'est un peu occupé d'idées religieuses.

Ce poème est divisé en six chants, et chaque chant se compose d'une suite de sentences religieuses en deux vers, très-rarement en quatre, portant toutes un titre différent. Par là l'idée que le poète exprime est toujours d'une grande concision; mais elle est aussi quelquefois couverte de ce voile obscur qui revêt la plupart des œuvres mystiques, et le plus souvent si sèche et si raide qu'elle fait peur à voir. Il ne faut pas s'attendre à ce que cette poésie s'insinue doucement dans l'ame avec un murmure mélodieux qui caresse l'oreille; le plus souvent elle arrive comme un soldat armé de pied en cap, qui entre sans cérémonie dans la maison qu'on ne veut pas lui ouvrir. Il y a aussi dans ce livre des idées jetées si loin et à travers des ombres si épaisses, que les véritables initiés peuvent seuls les suivre, et le tout est empreint d'une philosophie singulière, à laquelle on ne se prête pas du premier abord. C'est bien autre chose que la philosophie de Fichte. C'est bien un autre caractère d'élévation pour l'homme. C'est Dieu qui se remet à notre niveau; c'est Dieu qui a besoin de nous, Dieu qui s'unit tellement à nous, que nous ne faisons qu'un avec lui, Dieu qui meurt et revit en nous, Dieu qui est semblable à nous, Dieu qui ne peut rien sans nous; toutes choses qui, prises à la lettre, friseraient singulièrement, aux yeux du catholicisme, l'hérésie, et qui, prises dans leur sens le plus large, touchent à tout ce qu'il y a de plus haut et de plus problématique dans notre vie.

Comme Angelus Silesius n'est pas encore très-connu en France, j'essaierai de traduire quelques-unes de ses maximes,

pour donner une idée de sa religion et de son genre de piété.

— Ne cherche point de cause étrangère à ton agitation. Tu es la roue qui tourne d'elle-même, sans pouvoir trouver de repos.

— Dieu est une merveilleuse chose; il est ce qu'il veut être, et il veut ce qu'il est, sans borne et sans mesure.

— Celui qui ne désire rien, n'a rien, ne sait rien, n'aime rien, ne veut rien : celui-là sait, désire, aime et possède encore beaucoup.

— L'amour est notre Dieu; tout vit par l'amour : heureux l'homme qui demeurerait toujours fidèle à cet amour!

— Mettre en pratique l'amour, n'est pas facile; car nous ne devons pas seulement aimer, mais être, comme Dieu, l'amour même.

— L'oiseau vit dans l'air, la pierre repose sur le sol; dans l'eau le poisson, et mon esprit entre les mains de Dieu.

— Dès sa première origine jusqu'à présent, la créature ne cherche encore que le repos de son créateur.

— Celui qui peut trouver dans le monde quelque chose de doux et d'agréable, ne connaît pas la douceur, qui est Dieu.

— Tu portes en toi-même le ciel et l'enfer, c'est à toi de choisir, et ce que tu auras choisi, tu le trouveras partout.

— La sagesse se plaît avec les enfans. Pourquoi donc? Parce que la sagesse est elle-même un enfant.

— Le monde est pour moi trop petit et le ciel trop étroit. Où trouverai-je donc un espace pour mon ame?

— Les créatures sont la voix de l'éternelle parole qui chante et résonne dans le calme et dans la colère.

— La lumière est le vêtement de Dieu : si la lumière se révèle à tes regards, sache que ce n'est pas encore Dieu.

— Travailler est bon, mais prier vaut mieux; et ce qui est encore meilleur, c'est de marcher en silence devant Dieu.

— Tu demandes ce que c'est que l'humanité, eh bien ! c'est ce qui s'élève encore au-dessus des anges.

— Le monde est mon océan, l'esprit de Dieu mon pilote, mon corps est le vaisseau, et c'est mon ame qui navigue pour retourner dans sa patrie.

— Comment est Dieu? Regarde-toi : celui qui se voit en Dieu, celui-là voit vraiment Dieu.

— Dieu ne nous dit qu'un mot à tous : aimez; aimer comme il le veut, voilà le moyen de lui plaire.

— Il n'y a pas dans le monde un plus beau sanctuaire qu'un corps sans tache, avec une ame sans péché.

— La clarté de l'aurore est belle, mais bien plus belle est l'ame que les rayons de Dieu éclairent jusque sous l'enveloppe du corps.

— Dieu est le but de la vertu, son mobile, sa couronne, son seul pourquoi et sa seule récompense.

— Le miroir te montre ta forme extérieure; ah! pourquoi ne peut-il aussi te présenter le fond de ton ame?

— Il est bien vrai que Dieu veut te rendre heureux; mais si tu crois qu'il veuille le faire sans toi, tu crois trop.

— Homme, ne monte pas trop haut, ne te crée point d'images superflues. La meilleure de toutes les sagesses est de ne pas vouloir être trop sage.

— Dieu n'est pas la vertu même; mais la vertu vient de lui comme les rayons viennent du soleil, et l'eau de la mer.

— Écoute, toutes les vertus se réduisent à une seule, et celle-ci s'appelle justice.

— Homme, tu demandes à Dieu l'empire du ciel, et tu pâlis si l'on te demande un morceau de pain.

— Beaucoup d'hommes ont de la fortune, mais ne sont pas riches; celui-là seul est riche qui peut perdre sans douleur tout ce qu'il possède.

— La goutte d'eau qui tombe dans l'océan, devient océan, et l'ame devient Dieu quand elle est reçue au sein de Dieu.

— En vérité, celui qui regarde ce monde sous son véritable point de vue, doit être tantôt Héraclite, tantôt Démocrite.

— Homme, si tu ne te résous pas volontiers à la mort, tu n'as pas envie de vivre; car la vie ne peut te venir que par la mort.

— O homme, le ver à soie ne s'arrête dans ses efforts que lorsqu'il parvient à voler, et toi, veux-tu donc toujours être couché par terre?

— La multiplicité déplaît à Dieu. Tous les hommes doivent se réunir et ne former qu'un seul homme dans le Christ.

Épitaphe du Juste.

Ici repose un homme qui long-temps eut soif, qui nuit et jour s'efforça d'atteindre la justice, et ne fut jamais rassasié. Maintenant il est bien, il apaise sa soif dans la douce éternité de Dieu.

X. Marmier.

Histoire.

RÉVOLTES ET GUERRES DES PAYSANS AU MOYEN AGE,

PAR M. GUILLAUME WACHSMUTH. [1]

(*Premier article*).

L'histoire de la guerre des paysans d'Allemagne a été plus d'une fois l'objet de l'attention particulière et des travaux

1 Le morceau qu'on va lire est la traduction que nous avons promise en rendant compte de l'*Almanach historique* de M. de Raumer, d'où il est tiré. Le savant auteur, M. Wachsmuth, professeur à Leipzig, s'est fait un nom en Allemagne par plusieurs ouvrages historiques, et par sa critique de la première édition de Niebuhr.

Le sujet qu'il a traité cette fois nous a paru aussi neuf que digne d'intérêt : le choix et le rapprochement des faits historiques répond parfaitement au but qu'il avait en vue. C'est toute une phase du moyen âge qu'il a remise en lumière. Nous ne disons rien du style : nous nous sommes efforcé de le rendre avec exactitude, autant du moins que le permettait le génie de notre langue.

Le seul reproche que nous adresserons à M. Wachsmuth, et qui sera en même temps un avertissement pour nos lecteurs, c'est qu'il nous semble avoir porté dans son jugement sur le moyen âge les idées philosophiques du dix-huitième siècle. Il parle, par exemple, de la violation des *droits de l'homme et du citoyen*, expression un peu étrange lorsqu'il s'agit du moyen âge, et que nous nous sommes permis d'adoucir. Nous n'entendons pas assurément justifier les abus et les excès qui se mêlaient à l'organisation sociale et politique de cette époque; mais où n'y en a-t-il pas? et est-il permis de juger une institution sur l'abus qui en a été fait, au lieu de la juger en elle-même, et sur ses principes reconnus, quoique non toujours observés? En empruntant à M. Wachsmuth une série de faits bien groupés, bien combinés, bien exposés, nous n'avons pas entendu nous associer à ses anathèmes contre un ordre de choses qu'il reconnaît avoir duré des siècles, ce qui est déjà un préjugé favorable, et avoir possédé alors le principe vivant et progressif. H. K.

des historiens de ce pays [1]. Elle le méritait, non, certes, pour les excès criminels et la fougue brutale que nous y rencontrons à chaque pas, mais pour l'idée qui lui donne une signification et une valeur réelle. En effet, si nous regardons aux causes du soulèvement de cette multitude furieuse, nous y apercevrons, à côté des passions les plus basses, le pressentiment et même la conscience claire et réfléchie des droits éternels de l'humanité. Ce mouvement tumultueux prend un degré d'importance de plus de sa connexité avec la prédication de la liberté évangélique par les apôtres de la réforme religieuse, et avec le débordement démocratique qui s'y associa pendant les huit premières années de la réformation en Allemagne. Cette agitation aboutit à la guerre des paysans. Mais la preuve que la réformation ne fut pas la première à réveiller le désir et la revendication de la liberté politique de la part de ceux qui en étaient privés le plus, c'est cette suite de troubles et de séditions dans les campagnes qui précédèrent immédiatement la réformation, pendant quelques dizaines d'années, et qu'on cite communément comme les préludes de la guerre des paysans. Bien plus : que l'ami de l'histoire prenne un point de vue plus élevé qui lui permette de regarder plus loin en arrière, et il découvrira un enchaînement continu d'événemens significatifs, partant tous du même principe, suivant la même direction, et disparaissant après une issue semblable. C'est qu'en tout temps et dans toutes les langues ce mot de liberté a semblé doux et puissant à l'oreille et au cœur de l'homme ; c'est que des siècles même d'oppression n'épuisent pas tout-à-fait la colère d'une servitude imméritée ; c'est aussi qu'à l'ardeur de la liberté des désordres se sont joints trop souvent : car l'abus et la profanation de la plus belle, de la plus précieuse des idées politiques, sont à peu près contemporains du mépris de la justice et de l'abus du pouvoir : leur source commune et pernicieuse, c'est l'égoïsme.

1 L'Allemagne.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de réunir sous un point de vue commun ce qui est séparé dans le temps et dans l'espace, et de retrouver, dans des faits épars, la similitude des causes, des progrès et du dénouement. Ce qui nous importe, ce n'est pas le détail circonstancié des actions particulières dont se compose chaque soulèvement, c'est le caractère qui s'y manifeste, c'est ce que refusaient les uns et ce que réclamaient les autres.

Notre tâche ne s'étend pas à L'HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ. Qu'il nous soit permis toutefois de montrer que, dans l'antiquité aussi, la civilisation avait son côté ténébreux : il n'y manqua ni l'orgueilleux dédain de l'agriculture, cette profession qu'on devrait regarder comme la base la plus essentielle de toute civilisation, ni la domination d'une caste de maîtres sur les habitans des campagnes, et par suite les efforts de ceux-ci pour reconquérir les droits de la nature. C'est ce qui se voit de la manière la plus frappante chez le peuple policé par excellence, chez le peuple classique, chez les Grecs. Si le christianisme, au moyen âge, ne put réussir à extirper entièrement tout commerce d'esclaves, dans l'antiquité grecque l'inhumanité païenne ne se contentait pas de l'esclavage fondé dans la supériorité des Grecs sur les barbares et entretenu par la traite ; le Grec n'hésitait pas à asservir ceux de sa propre nation. Pour ne rien dire des Pénestes de Thessalie et des Clarotes de la Crète, où, soit les maîtres, soit les serfs, n'étaient pas de pure race hellénique, les Périœques de Sicyone et d'Épidaure, les Ilotes (ou Hélotes) et les Périœques de Sparte, nous fournissent des exemples de populations helléniques asservies par suite de la conquête de leur territoire à des maîtres de même race qu'eux. Habitant de la ville et citoyen étaient des termes parfaitement synonymes, et l'on opposait les citadins jouissant de la plénitude des droits politiques, πολῖται, aux περίοικοι, habitans des environs, et privés de ces droits au moins en partie. On ne manquait pas

non plus de dénominations injurieuses pour les habitans de la campagne : on les appelait *conipodes* (pieds poudreux), parce qu'ils venaient en ville les pieds couverts de poussière, et *catonacophores*, parce qu'un tyran, ou plus vraisemblablement l'orgueilleuse aristocratie de Sicyone, avait obligé le peuple des campagnes de porter, comme costume distinctif, des peaux de moutons[1]. Les campagnards opprimés ne pouvaient manquer de se porter à des réactions, là surtout où le souvenir de leurs anciens droits et d'une nationalité perdue se conserva plus poignant et plus vif, comme chez les Ilotes messéniens de Sparte. La troisième guerre de Messénie, si nous considérons la condition dont ces Ilotes s'affranchirent, ne fut qu'une révolte de paysans asservis : il est vrai que le principal mobile de la guerre fut le souvenir de l'existence passée d'un peuple messénien, d'un État à part, d'une constitution nationale.—

Autre était le caractère des luttes dans la république romaine. Patriciens et plébéiens ne s'opposaient pas à titre de citadins et de campagnards : Quinctius Cincinnatus conduisait la charrue tout comme un plébéien; et la noblesse des temps postérieurs ne dédaignait pas davantage les travaux de l'agriculture, témoin M. Attilius Regulus, qui demandait, dans la première guerre punique, d'être déchargé de son commandement pour pouvoir prendre soin de son champ[2]. Plus tard encore, Caton le Censeur rappelle, lorsqu'elle commençait de se perdre, l'ancienne familiarité de l'aristocratie romaine avec les soins de l'économie rurale. Jamais, en un mot, l'opposition de l'urbanité et de la rusticité n'eut de portée *politique*. Aussi l'histoire des troubles des Gracques ne présente-t-elle aucune trace de mouvemens parmi les habitans des campagnes : bien au contraire, l'une des principales propositions de ces tribuns, c'étaient les lois agraires, qui tendaient

1 Voyez l'ouvrage de l'auteur sur les antiquités helléniques, tome I.er, p. 161, 286; tome IV, p. 596. — 2 Valer. Maxim., IV, c. 4, §. 6.

à ce que chaque homme du peuple à Rome fût pourvu d'un champ. La république romaine a eu ses guerres des esclaves, jamais des soulèvemens de paysans.

Il semble qu'il faille dire le contraire de l'histoire des empereurs. Du temps de Dioclétien, l'an 287 de Jésus-Christ, les campagnards de la Gaule, appelés *Bagaudes*, accablés d'impôts, opprimés par les magistrats, se soulevèrent. Mais ici les paysans n'ont pas le caractère d'une classe, d'un ordre déterminé, parce que leur corrélatif et leur contraire, un ordre dominant, privilégié, ne se rencontre nulle part. A moins qu'on ne veuille admettre, et c'est l'avis de Gibbon, qu'il restait quelque trace de cette profonde séparation entre les druides et les chevaliers d'une part, et la plèbe de l'autre, qui caractérisait les vieilles populations celtiques. Ceux dont les témoignages nous ont été transmis, n'ont su se faire de ces mouvemens aucune idée nette. Plus tard on en a cherché le principe dans le christianisme, et l'on a représenté les deux principaux chefs des Bagaudes comme des Chrétiens[1]; mais cette manière de voir est dépourvue de toute preuve satisfaisante.

Nous arrivons à L'HISTOIRE DU MOYEN AGE. Pour les événemens qu'elle nous offre et qui se rapportent ici, l'unité qui résulte de leur rapprochement ne consiste pas dans le simple fait de l'habitation des champs et d'une vie consacrée aux travaux rustiques; mais dans les droits et les obligations attachés à ce fait, comme aussi au fait contraire. Or, c'était un proverbe: *qui n'est gentilhomme est vilain.* Il faut ajouter: gentilhomme *ou prêtre;* alors nous exprimerons l'opposition, qui seule nous importe pour le moment, entre deux ordres honorés, privilégiés, et un ordre opprimé et méprisé à la fois. L'ordre des hommes libres a disparu entre ces extrêmes; il n'y a plus de liberté, mais seulement domination ou servitude, privilége ou infériorité. Qui ne peut invoquer l'hon-

1 Du Chesne, *Hist. franc. script.* I, 662.

neur de la profession des armes ou la consécration sacerdotale, est refoulé ignominieusement dans la classe des vilains, des paysans. Ici donc il y a *ordre contre ordre*, *état contre état*. Quant à l'histoire des bourgeoisies et des communes, elle est en dehors de notre sujet. Comment elles s'affranchirent de la servitude, comment elles maintinrent leur liberté, ce sont là des questions plus hautes et plus fécondes que celle que nous nous sommes proposée.

Cette identité que nous venons de signaler, de la qualité de paysan et d'une condition servile, s'est produite pour la première fois dans les États d'origine germanique.

Si l'histoire ne connaît point un premier âge pélasgique où tout Germain cultivait son champ de sa main, elle n'admet pas davantage une prétendue aversion nationale et primitive des Germains pour l'agriculture. Sans doute le gros des travaux des champs était abandonné à des colons dépendans, à des *lates*, *lasses* ou *lites*, tandis que l'homme libre s'occupait à la chasse, à la guerre, aux brigandages, ou siégeait dans les assemblées et dans les plaids pour délibérer sur les affaires communes et juger les différends de ses pairs. Mais ce qui prouve à quel point l'agriculture était appréciée même par ces tribus germaniques, qui, arrivées en Allemagne, ne réussirent pas à former aussitôt des établissemens parfaitement sédentaires, c'est ce que César raconte des institutions des Suèves, dont une partie allait faire la guerre, et dont l'autre restait pour cultiver les champs, sans toutefois en acquérir la propriété privée [1]. Sitôt que l'établissement devenait parfaitement stable et sédentaire, c'était un principe fondamental dans les institutions des anciens Germains, que nul ne pouvait jouir dans l'association de la plénitude des droits s'il n'é-

1 *Cæsar*, *de Bello Gallico*, *lib. IV*, *c.* 1. Il faut évidemment, d'après ce passage, restreindre le sens de cet autre (*lib. VI*, *c.* 22), où César affirme que les Germains ne s'adonnent point à l'agriculture : *agriculturæ non student.*

tait possesseur d'une portion du sol; et l'on peut croire qu'alors l'homme libre ne dédaignait pas absolument de conduire de sa main la charrue.

Mais ce dédain pour les travaux de l'agriculture devait naître dans les bandes guerrières, et il se perpétua après que celles-ci se furent établies sur les débris de l'empire romain, et que leurs membres, devenus seigneurs territoriaux, eurent trouvé dans les anciens possesseurs des terres conquises tout un peuple de sujets. Ajoutez que le système des bénéfices nécessita et encouragea de plus en plus la profession exclusive des armes, ce qui, avec la faveur de leur seigneur et roi, éleva de plus en plus la condition des leudes. De leur côté, ceux qui ne possédaient point de bénéfices, négligèrent peu à peu le devoir de porter les armes dans l'arimannie et de rendre la justice dans les plaids nationaux: se livrant à l'indolente jouissance des biens qu'ils s'étaient acquis, ils oublièrent que le doux fruit de la liberté doit toujours avoir une dure écorce.

Toute cette organisation sociale et politique, jointe au christianisme, fut ensuite transportée en Allemagne, dans les États scandinaves, dans les contrées qui avoisinent l'Allemagne à l'orient, et communiquée à des peuples tant d'origine commune que de race étrangère. Il en résulta que, dans toute l'Europe chrétienne, aussi loin que le régime féodal s'étendit, le propriétaire foncier qui ne se fit point recevoir dans la hiérarchie féodale, perdit toute influence et tout poids dans la société politique: l'amour, l'énergie et la conscience de la liberté passèrent de la terre du simple homme libre au fief du vassal, ou furent donnés en échange à l'Église contre des exhortations à la pratique de l'humilité chrétienne et contre la faveur de vivre à l'abri de la crosse, et de gagner par de bonnes œuvres, par des services envers l'Église, un peu de repos sur la terre et la paix avec le ciel. Ceux-là précisément qui étaient restés le plus près du sol paternel,

qui avaient continué de s'appliquer avec le plus de soin à la culture de la terre, furent dépouillés le plus complétement des droits qui en semblent inséparables : accablés de tailles et de corvées, ils se virent réduits à une condition servile.

Avant même que cette altération des anciennes institutions germaniques ne fût entièrement accomplie dans l'empire des Francs, et pendant que Charlemagne était encore soigneusement occupé à maintenir l'ancienne obligation du service militaire de l'arimannie sous la forme oppressive de l'ariban (mesure qui ne fit, il est vrai, que réduire plus rapidement encore le nombre des hommes libres), les *Saxons* furent soumis à la domination des Francs. Chez eux s'étaient conservées les institutions que Tacite nous a représentées comme l'état primitif de l'organisation sociale et politique des Germains. La conquête y introduisit le christianisme et la féodalité, et la double sujétion qui s'y rattachait, d'une part l'obligation de payer la dîme à l'Église; de l'autre, la rudesse, l'orgueil et l'arrogance des feudataires. Il en résulta, au bout d'un demi-siècle, un soulèvement où nous reconnaissons la première révolte de *paysans* allemands, dans le sens précis que nous avons assigné à ce mot.

CHAPITRE PREMIER.

Les Stellinga.

Après trente-trois ans de résistance, les Saxons s'étaient soumis au joug de Charlemagne et de la croix. Par la paix conclue à Seltz en 803, ils jurèrent d'être constamment fidèles au christianisme, de payer la dîme ecclésiastique, et de faire le service militaire toutes les fois qu'ils en seraient requis par le roi des Francs.

Charlemagne avait fait cette guerre avec toutes les ressources des domaines originaires de la nation franque. Le nerf de son armée, c'était sa cavalerie féodale, sa terrible *Scara francisca*. Or, il est vraisemblable qu'un grand nombre de ceux qui la composaient et qui avaient suivi Charlemagne dans ses guerres contre les Saxons, soit comme possesseurs de bénéfices, soit pour en mériter, furent alors établis dans les provinces conquises. Des milliers de Saxons avaient été transportés à plusieurs reprises dans les domaines royaux du Mein et du Rhin; d'innombrables guerriers avaient péri dans les combats; Charlemagne avait fait décapiter à Verden 4500 prisonniers; enfin, la guerre avait eu pour conséquence la dépopulation de vastes cantons, et il y eut beaucoup de terres vacantes à partager. Un témoignage digne de foi semble d'ailleurs indiquer que Charles dépouilla sans pitié de leurs droits d'héritage les enfans de ceux qui avaient si souvent porté les armes et renouvelé la guerre contre lui; et les terres ainsi confisquées furent sans doute distribuées, au moins en partie, aux guerriers francs. [1]

D'un autre côté la guerre avait été soutenue par les Saxons avec toute l'énergie nationale, stimulée par leur longue haine contre les Francs, par leur amour de l'indépendance, par leur dévouement à leurs dieux, à Odin et à Freia; mais toujours sous la conduite des nobles de leur nation. Ce sont ces nobles qui conclurent la paix de Seltz en 803 [2]. De ce moment, un état de choses tout nouveau commença pour la Saxe. Si jusque-là *edelings*, *frilings* et *lates*, c'est-à-dire la noblesse et les hommes de condition libre ou servile, séparés en trois ordres, mais étroitement liés par une origine com-

1 *Vita Ludov. Pii : Quo etiam tempore Saxonibus atque Frisonibus jus paternæ hereditatis, quod sub patre ob perfidiam legaliter perdiderant, imperatoria restituit clementia.... Post hæc easdem gentes semper sibi devotissimas habuit.* (Pertz, tome II, p. 619.)

2 .... *Huc omni Saxonum nobilitate*
Collecta..... POETA SAXO.

mune, avaient résisté de concert aux attaques de leurs ennemis, on vit alors des nobles saxons s'affilier à l'organisation féodale des Francs. Arrachés au sol de la patrie et au souvenir de leurs anciens rapports avec les hommes libres et les *lates*, ils s'aliénèrent de leurs compatriotes pour se donner à la maison royale des Francs, et s'associer aux devoirs du vasselage. A la place des *edelings*, noblesse chère à la nation, qu'elle ait été une antique prérogative héréditaire, ou qu'elle fût sortie du sein même des hommes libres dont elle ne cessait point de faire partie, on vit s'élever une aristocratie dominatrice, les seigneurs (*domini*), opposés et hostiles au peuple, qu'on en vint naturellement à désigner, par antithèse, sous des noms qui indiquaient la servitude [1]. En vain Louis-le-Débonnaire rétablit-il les droits de succession supprimés par son père [2]; il ne put réussir à apaiser les esprits irrités et à combler l'abîme qui s'était creusé entre la nouvelle noblesse féodale et le peuple. La dîme ecclésiastique, importée par Charlemagne avec le christianisme, restait comme une pierre d'achopement pour la multitude sur qui elle pesait, et dans l'esprit de laquelle vivait le regret des fêtes et des sacrifices du paganisme. Ce qui augmentait le mécontentement, c'est que les seigneurs étaient exempts de la dîme; le christianisme semblait favorable aux priviléges des seigneurs, et aussi contraire à la liberté qu'aux antiques croyances.

Telles étaient les dispositions des esprits, lorsque Lothaire, l'aîné des fils de Louis-le-Débonnaire, fut défait par ses deux frères, Louis et Charles, en 841, à la bataille de Fontenailles. Il paraît qu'à cette bataille des vassaux saxons avaient com-

1 *Domini*, dans Nithard, IV, 2. — *Annal. Xantens. : Eodem anno per totam Saxoniam potestas* servorum *valde excreverat super* dominos *suos.* — *Annal. Fuld. a.* 842 : *Validissimam conspirationem* libertorum (!) *legitimos* dominos *opprimere conantium.*

2 Voyez la note 1, page 30.

battu de part et d'autre[1]; après le combat ils passèrent tous vraisemblablement du côté des plus jeunes frères[2]. L'impitoyable Lothaire, ayant perdu la plus grande partie de son armée, excita les Normands à faire invasion dans les domaines de ses frères, et manda aux hommes libres et aux *lates* de la Saxe que, s'ils consentaient à le secourir, ils auraient pleine liberté de retourner au paganisme et de vivre selon leur droit national et leurs coutumes antiques. Cet appel fut entendu. Hommes libres et *lates* se levèrent en masse, prirent le nom de *Stellinga* (restaurateurs), chassèrent tous les *seigneurs*, et avec eux, sans doute, les prêtres chrétiens, qui ne leur semblaient pas moins que les possesseurs de bénéfices, des maîtres incommodes, enfin rétablirent le paganisme et tous les usages d'un temps dont ils n'avaient pas encore perdu le souvenir[3]. On ne dit pas qu'ils aient commis des excès; mais il est difficile de croire qu'ils se contentèrent, dans leur courroux, de reconduire leurs maîtres abhorrés au-delà des frontières[4]. Ce n'étaient plus de ces armées saxonnes, rassemblées par la noblesse de la nation, et marchant sous la conduite d'un duc ou *Heretog* contre la tribu détestée des Francs. Il ne s'agissait plus d'indépendance nationale, mais de liberté intérieure. Le mouvement était dirigé contre l'élévation récente des seigneurs : c'était une lutte, non de peuple à peuple, de tribu à tribu, mais d'ordre à ordre et d'état à état; une lutte des hommes libres et des serfs, compagnons de leurs travaux, contre les hommes

1 Suivant Nithard, IV, 2, une partie de la noblesse saxonne se rangea, au commencement de la guerre, du côté de Lothaire, l'autre du côté de Louis.

2 *Prudent. Trecens.* (*Ann. Bertin.*) : *Hludowicus partim terroribus, partim gratia Suxonum quidem complures ..... suæ subjugat ditioni.*

3 *Nithard, l. l. Prudent. Trecens. cit.*

4 *Ann. Xantens. l. l. : Multa irrationabilia commiserunt. Et nobiles illius patriæ a servis valde afflicti et humilitati sunt.* — Ce témoignage n'est pas, il est vrai, une preuve suffisante.

du roi et contre les prêtres[1]. C'est assez dire quel était le caractère de ce soulèvement, et pourquoi nous l'avons appelé *la plus ancienne révolte de paysans* au moyen âge; nom qui lui convient d'autant mieux, qu'il s'accorde avec le genre de vie des hommes libres et des *lates* saxons, parmi lesquels les habitudes rustiques des anciens Germains s'étaient conservées mieux que dans aucune autre partie de l'Allemagne.

Louis ne put réussir, la première année du soulèvement, à réduire les rebelles à l'obéissance; il les soumit l'année suivante (842). Les *Stellinga* résistèrent-ils, cherchèrent-ils à défendre vaillamment ce qu'ils avaient ressaisi avec tant d'ardeur? Nous l'ignorons. L'histoire ne fait mention d'aucune bataille, d'aucun effort extraordinaire de Louis. A la tête de ses fidèles, il parcourut tout le pays des Saxons, réinstalla le christianisme et le pouvoir des seigneurs, infligea des peines sévères. Cent quarante *Stellinga* eurent la tête tranchée, quatorze furent pendus, un grand nombre mutilés[2]. Louis exerça le pouvoir noblement, suivant le langage du temps, c'est-à-dire dans la mesure de ce qu'un seigneur et maître se devait vis-à-vis de son serf[3]. En 850 Louis tint près du Weser une assemblée où il corrigea les lois des Saxons[4]. Ceci avait certainement rapport aux troubles dont nous venons de parler; mais aucun détail ne nous a été conservé. Les droits des seigneurs furent-ils augmentés? ou bien leur prescrivit-on quelques limites?

1 *Prudent. Trescens. cit. : Qui et christianam fidem pene reliquerant et sibi (Hludowico) suisque fidelibus tantopere obstiterant.*

2 *Prudentius Trescensis l. c.*

3 *Nithard : Nobiliter .... legali tamen cæde compescuit. — Ann. Xantens. : Servos Saxonum superbe elatos nobiliter afflixit et ad propriam naturam restituit.* — Le vrai sens de *nobiliter* ressort de l'emploi tout analogue du mot *augustaliter*, *i. e*, *ut Imperatorem decet*, au temps de Charles-le-Chauve. Voyez Du Cange.

4 *Goldasti Constit. imperial.*, I, 191. Mais peut-on accorder toute créance à ce témoignage?

Quoi qu'il en soit, le fruit le plus certain de la victoire de Louis-le-Germanique fut l'affermissement du christianisme dans les cantons de la Saxe, au lieu que le régime féodal et l'asservissement des cultivateurs libres ne purent jamais s'y établir d'une manière générale. La liberté primitive des Germains s'est conservée, jusque dans les temps modernes, dans quelques fermes éparses de la Westphalie. Tout le long des côtes de la mer du Nord les tribus des Frisons maintinrent, pendant des siècles, une liberté incontestée sur l'héritage de leurs pères. Peu après le soulèvement des *Stellinga*, le ressentiment des Saxons put se décharger dans d'autres directions et sur d'autres objets. L'histoire atteste à quel point leur guerre défensive contre les Normands adonnés au paganisme, et leurs attaques contre les Slaves, païens aussi, et établis sur la basse et la moyenne Elbe, contribuèrent à gagner les Saxons pour l'Empire, dont ils faisaient désormais partie. Celui qui voudra connaître la condition postérieure des paysans de la Basse-Saxe, devra étudier le caractère de l'arimannie ou armée que Henri I.er convoqua contre les Hongrois, et la forme toute féodale qu'il lui donna. Plus tard l'opposition de la race saxonne, mais sans distinction de seigneurs et de sujets, contre les Francs, renaît et cause des guerres sanglantes sous Henri IV et Henri V. Mais nous ne rencontrons une seconde guerre des paysans dans le nord de l'Allemagne qu'au treizième siècle.

On sait que des colons allemands, des Saxons surtout, s'établirent en maîtres parmi les Slaves de la moyenne et de la basse Elbe : les Slaves furent asservis, malgré une résistance de plusieurs siècles. Plusieurs fois ils se révoltèrent, secouèrent le joug de leurs seigneurs, et soutinrent des guerres sanglantes pour la liberté. Le seigneur allemand y voyait sans doute une rebellion de ses paysans et de ses serfs; mais les Slaves, sans distinction de rangs, et commandés par des

princes indigènes, combattaient pour leur indépendance, pour leur nationalité. Ces luttes sont donc en dehors de l'objet de nos recherches.

CHAPITRE II.

Les paysans de la Thurgovie et de l'Argovie.

De même que la mer invite l'habitant de ses bords à des courses audacieuses, et lui apprend dans la lutte contre les élémens à déployer son courage et à maintenir sa liberté : c'est pourquoi l'Allemagne, au moyen âge, pouvait se vanter de posséder sur ses côtes du Nord des tribus d'hommes libres; de même aussi l'air vif des montagnes retrempait l'amour de la liberté sur le revers septentrional du Saint-Gothard, autour du lac des Quatre-Cantons, et de là vers le Nord jusque dans les gorges de la Forêt-Noire. Admirable lisière de populations libres et vigoureuses sur les marches septentrionales et méridionales de l'Allemagne, tandis que tout le reste de ce pays, comme toute l'Europe germanique et romane, voyait sa vie publique s'énerver et mourir sous les formes féodales. Il n'est pas ici question de cette liberté helvétique, long-temps respectée, et qui, après une courte oppression, fut bientôt reconquise et assurée par les armes des confédérés. Nous ne parlons que des vains efforts de leurs frères un peu plus septentrionaux pour conserver leur liberté héréditaire.

Nous rencontrons en première ligne un soulèvement de campagnards dans la Thurgovie contre la noblesse et le clergé, l'an 992. Il ne se distingue ni par le grand nombre de ceux qui y prirent part, ni par son extension sur un pays considérable; mais c'est un chaînon de cette longue suite de mouvemens produits à cette époque par l'effort des seigneurs et la résistance des francs-tenanciers, et qui aboutirent presque partout au triomphe des premiers; c'est un éclatant témoi-

gnage que le joug ne fut point partout accepté avec une obéissance humble et résignée.[1]

Dans les belles vallées de la Thur et de la Murg habitaient des campagnards braves et libres, de race allémanique : sur les montagnes d'alentour s'élevaient avec fierté les châteaux forts de la noblesse; dans les sites les plus rians avaient été bâtis des couvens et des chapitres. L'esprit de domination n'habitait pas moins dans les fondations ecclésiastiques que derrière les créneaux des seigneurs laïques. L'évêque de Constance et l'abbé de Saint-Gall étendaient au loin leur pouvoir jusque dans ces vallées; les abbés de Reichenau et de Rheinau, les comtes de Kybourg, de Tokenbourg, de Winterthur, et une foule de nobles barons, aspiraient à étendre leur seigneurie. La liberté des campagnards, attaquée, troublée de mille manières, allait périr. Alors les hommes libres de Thurgovie se rassemblèrent, et jurèrent de ne point renoncer à leurs droits et à l'honneur de porter les armes, de refuser corvées et redevances, mais d'obéir d'ailleurs en toutes choses justes à l'autorité légitime. Il paraît qu'il y eut parmi les opprimés des hommes qui, comme plus tard Arnold de Winkelried, pensaient, à cette époque où la chevalerie était encore à son berceau, et où l'idée d'une noblesse de naissance[2] était chose inconnue, que le feudataire n'était en rien supérieur au simple homme libre. Henri de Stein porta la parole dans leurs assemblées et dans la députation qu'ils envoyèrent

1 Ce qui suit, d'après Jean de Müller, Histoire de la confédération suisse, I, 274; et d'après J. A. Pupikofer, Histoire de Thurgovie, I, 84.

2 Il y a dans le texte allemand *Ritterbürtigkeit*, ce qui signifie littéralement une naissance par laquelle on est apte à devenir chevalier (*Ritter*, chevalier; *bürtig* ou *gebürtig*, natif; suivant l'analogie de *ebenbürtig*, d'égale naissance, d'égale condition). C'est ce que Beaumanoir (Coutumes de Beauvoisis, ch. 45, p. 253) appelle *le gentillesce par laquele l'en puist estre Chevaliers.* Outre cette gentillesse par laquelle l'on pouvait être chevalier, qui ne se transmettait que par le père, il y en avait une autre, par laquelle on était démené comme gentilhomme du fait de son corps et l'on pouvait tenir fief : celle-ci se transmettait aussi par la mère. La signification du mot *Ritterbürtigkeit* est donc plus restreinte que celle de

aux seigneurs. La réponse de ceux-ci fit courir les paysans aux armes, et déjà des violences se mêlaient à leurs apprêts: le couvent de Rheinau eut surtout à souffrir. Les seigneurs, de leur côté, armèrent; à eux vint se joindre, prêt à combattre, l'abbé Adalbert de Rheinau. A Diessenhofen, non loin de l'endroit où la Schwartzach se jette dans le Rhin, un combat fut livré, le 26 Août 992. Les paysans se battirent vaillamment, plusieurs seigneurs furent tués, et parmi eux l'abbé Adalbert; mais la victoire resta aux seigneurs. L'asservissement complet des campagnards fut la suite de leur défaite. Il se passa plus de huit cents ans avant que les habitans de la Thurgovie recouvrassent leurs droits.

L'histoire des contrées voisines fournit des exemples semblables des usurpations, des artifices et des violences de la noblesse : il n'y eut, en effet, dans toute l'Europe occidentale qu'un petit nombre de cantons montueux qui furent assez heureux pour sauver la liberté de leurs habitans. Voici[1] un second combat malheureux de cultivateurs libres contre leurs oppresseurs, dont le souvenir s'est conservé dans les origines de la maison de Habsbourg, et qui eut lieu à peu d'années d'intervalle de la bataille de la Schwartzach. Le comte Gontran, ancêtre des Habsbourg, son fils Lanzelin et son petit-fils Radbod convertirent en redevances fixes les dons que les hommes libres de Wohlen et de Muri, dans ce que nous appelons aujourd'hui l'Argovie, avaient coutume de leur offrir

gentillesse ou noblesse de naissance : nous avons pu néanmoins traduire ainsi, à défaut d'un terme plus littéralement exact, parce qu'à l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire à l'origine de la féodalité, il n'existait encore aucune noblesse de naissance : le fief anoblissait aussi bien que la profession des armes, tandis que plus tard il fallut être gentilhomme pour tenir fief comme pour pouvoir être fait chevalier. A une époque postérieure encore, au treizième siècle, le non-noble put être fait chevalier par grâce spéciale du roi (ce qui valait anoblissement), et tenir fief, non, il est vrai, à hommage, mais à féauté, moyennant paiement des droits de francs-fiefs.

Note du Traduct.

1 Tiré des *Acta Murens.* dans *Hergott*, *Genealog. diplomat. aug. gent. Habsburg.* Voyez aussi Jean de Müller, I, 252.

pour la protection que ces seigneurs leur accordaient, et ils y ajoutèrent encore de nouvelles charges [1]. Beaucoup d'hommes libres furent expulsés de leurs demeures et de leurs fermes, parce qu'ils ne voulaient pas plier sous le joug. Lorsque le comte Lanzelin fut vieux et chargé d'années, une foule nombreuse d'opprimés, de mécontens et de bannis se rassembla pour reprendre leurs biens. Mais Radbod marcha contre eux, les dispersa et fonda un château à Muri. Sa femme Ida, qui plus tard eut Muri pour son douaire, fut tourmentée de la pensée de l'injustice commise. Pour la réparer, elle bâtit et dota le couvent de Muri : c'est ainsi qu'elle comptait calmer ses remords et les maux des victimes.

CHAPITRE III.

Les paysans de la Normandie.

L'an 912 fut conclu entre Charles-le-Simple, roi de France, et le Normand Hrolf, le traité de Saint-Clair sur Epte, en vertu duquel cette partie des côtes septentrionales de la France qui a porté depuis le nom de Normandie, fut cédée au roi de la mer, au chef de pirates normand, à titre de fief ducal relevant du roi des Francs occidentaux.

Assaillie sans cesse, depuis près d'un siècle, et pillée par des troupes de Normands, cette contrée avait été changée en un désert; la plupart des possesseurs des terres s'étaient enfuis; les champs restaient incultes. Hrolf, devenu le duc Robert, avec un coup d'œil sûr et d'une main ferme, jeta les fondemens d'un nouvel ordre de choses, et éleva la Normandie, qu'un faible lien de subordination féodale unissait seul à la France, au rang des États européens. Son premier soin fut de repeupler ce pays dévasté. La nouvelle population se composa avant tout de ses anciens compagnons d'aventures,

1 *Act. Mur. : Ista vero intricata est ratio census ut vix aliquis possit se inde expedire, sicut omne quod ex malo et avaritiâ solet esse.*

et l'on peut conjecturer, d'après la nature même des choses et l'analogie d'un fait postérieur[1], que beaucoup d'entre eux prirent, soit avant, soit après leur établissement définitif, des femmes françaises pour épouses ou pour concubines. En même temps Robert appela à lui tous ceux qui désiraient un établissement[2], et la Normandie, semblable à quelque asyle de l'antiquité, devint le rendez-vous d'une foule d'aventuriers pauvres et audacieux. Enfin, un troisième élément, sans aucun doute considérable, entra dans la composition de la population nouvelle: c'étaient les débris des anciens habitans français, qui, assurés désormais contre les brigandages et une mort violente, sortirent de leurs retraites et rentrèrent dans leurs foyers. Robert fit mesurer le pays[3] et distribua des terres. Ses fidèles obtinrent certainement de meilleurs lots que les anciens habitans ou que les nouveaux venus qui n'étaient pas de race normande: ceux-ci devinrent la souche des vilains et des serfs, tandis que, parmi les Normands eux-mêmes, les plus considérables et ceux qui avaient le plus de crédit auprès du duc, comme appartenant, du moins en partie, à des familles illustres de leur patrie originaire, la Scandinavie, formèrent la haute noblesse[4]. Ainsi fut introduite la séparation du peuple d'avec un ordre de seigneurs. La législation devint l'affaire du duc et de ses nobles conseillers, dont les décrets étaient seulement portés à la connaissance du peuple.[5]

1 Le témoignage exprès de Guillaume de Malmesbury, parlant des Normands qui firent la conquête de l'Angleterre : *Matrimonia quoque cum subditis jungunt* (*Savile rer. anglicar. scr.* 31), peut aussi s'appliquer aux Normands de Robert.

2 *Dudo de S. Quentin* (*Du Chesne*, *Scriptor. rer. Normannicar.* II, 85): *Securitatem omnibus gentibus in terra sua manere cupientibus fecit.... Illam terram de suis militibus advenisque gentibus refertam restruxit..*

3 *Dudo l. l. : Funiculo divisit*, suivant un usage des Scandinaves. Voyez *Ihre Glossar. v. rep*; *Du Cange*, *v. funiculus*, et *J. Grimm*, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 540.

4 *Dudo cit. : Cœpit metiri terram verbis* suis comitibus *atque largiri* fidelibus. Plus loin il dit simplement : *suis fidelibus.*

5 *Principum sancitas et decretas plebi indixit. Ibid.*

L'un des principaux objets des soins et des mesures de Robert fut l'agriculture : il voulut que le cultivateur fût à l'abri de tout danger pour sa personne comme pour ses biens ; il ordonna de laisser les instrumens de labour dans les champs, et parvint à garantir la paix et la sûreté. Il y réussit par une rigueur inflexible dans le châtiment des vols[1], et par le prompt secours que promettait contre l'injustice la clameur de haro. Cette sécurité parfaite et alors inouïe, excita à tel point l'admiration des contemporains et de la postérité, qu'on est allé jusqu'à en célébrer la mémoire par des histoires merveilleuses, celle, par exemple, du bracelet d'or qu'il avait fait suspendre dans une forêt et que personne n'osa prendre. Le redoutable guerrier était devenu un prince pacifique. Mais le peuple n'en recueillit aucun bien : la féodalité, qui partout élevait quelques individus au-dessus du droit commun, et en revanche opprimait la masse, s'accrut sous les ducs, ses successeurs, pour le malheur du peuple. Les vassaux regardaient avec arrogance et dédain le reste de la population, qui leur semblait faite pour leur servir de piédestal ; et les possesseurs ou fermiers libres de biens ruraux, les *vilains*, n'étaient pas mieux traités que les *serfs*, que les hommes de corps obligés aux travaux des champs.

Cette organisation féodale s'était trouvée aussi complétement développée dans le nord de la France, lors de l'occupation de la Normandie par les pirates scandinaves, que l'avait été dans les Gaules, lors de l'invasion des Barbares, le système d'impôts, de charges et d'exactions de tout genre en vigueur dans les provinces de l'empire romain. Après quelques générations, les hommes libres furent écrasés par le régime féodal chez les nouveaux peuples de la Normandie,

1 *Dudo*, *l. cit.* — On connaît l'anecdote de cette paysanne qui, ayant soustrait, par plaisanterie, à son mari la courroie d'un instrument aratoire, le lui avoua, mais après que celui-ci avait déjà porté sa plainte au duc : le paysan, pour avoir caché cette circonstance, fut pendu conjointement avec sa femme.

tout comme ils l'étaient ailleurs. C'est, en effet, un phénomène remarquable que cette promptitude avec laquelle les Normands développèrent parmi eux une organisation sociale qu'ils n'avaient pourtant adoptée que depuis leur nouvel établissement. Il avait fallu plusieurs siècles aux nations germaniques avant d'en venir à ce point ; tout s'acheva chez les Normands en quelques dizaines d'années, malgré leur hostilité et leur opposition politique contre leurs voisins, les Français, auxquels ils avaient emprunté les institutions féodales. Mais l'esprit du siècle hâtait cette révolution, et partout les Normands se distinguèrent par une intelligence facile, et surtout par une grande docilité à s'approprier tout ce qui servait leur ambition. Ce n'est pas que tous les Normands recueillissent également les avantages que leur offrait la féodalité : plus d'un d'entre eux déchut de son rang et se vit réduit à une condition servile, comme il était arrivé longtemps avant aux hommes libres des nations germaniques, comme il leur arrivait chaque jour encore. On ne s'en étonnera point, si l'on considère que la conversion au christianisme et l'adoption rapide de la langue française par les Normands ramenèrent promptement au même type national tous les habitans de la Normandie, quelle que fût leur origine, excepté seulement ceux de Bayeux et des environs, qui conservèrent assez long-temps un caractère particulier. Ajoutez qu'une troupe nombreuse de Normands restés fidèles au paganisme et à la liberté, dont quelques-uns appartenaient peut-être à l'époque de la première occupation, mais dont le plus grand nombre n'était venu que plus tard, quittèrent leur patrie d'adoption et se jetèrent de nouveau au milieu des hasards dont ils s'étaient fait une habitude. Le courage et l'énergie ne désertèrent pas avec eux la Normandie ; mais ils ne purent plus désormais se développer qu'unis à la prééminence d'un ordre privilégié.

Or, il arriva que le quatrième duc de Normandie, Richard II

(996—1026), éleva, plus encore que par le passé, la noblesse féodale : toutes les places de sa cour furent données à des gentilshommes ; il ne voulut souffrir que des gentilshommes autour de sa personne [1]. Il n'y avait pas encore à cette époque de bourgeoisie riche, cultivée, considérée, que cette préférence accordée à la noblesse eût pu blesser ; et les campagnards étaient trop éloignés des faveurs de cour pour qu'ils dussent beaucoup s'en émouvoir. C'est néanmoins un indice qui peut servir à expliquer l'agitation qui suivit. L'orgueil naturel aux Normands avait surtout été porté au comble parmi les feudataires : plus ils étaient haut placés dans la faveur du duc, plus ils se conduisaient avec insolence dans leurs rapports avec le peuple des campagnes. Les vexations se multiplièrent ; peut-être aussi le duc ne se faisait-il plus un devoir sacré de faire respecter les instrumens aratoires laissés dans les champs.

C'était dans les premières années du règne de ce Richard, qu'on a surnommé le bon, parce qu'il se montrait libéral envers ceux qui l'entouraient, et particulièrement envers le clergé [2], aux dépens de ceux qui n'avaient alors ni voix dans l'histoire, ni influence dans l'État. L'oppression des gens de

1 Le roman de Rou et des ducs de Normandie, par Rob. Wace, poète normand du treizième siècle, publié par Fréd. Pluquet. Rouen, 1827-48. (5957) :

Ne volt mestier de sa meisun
Duner se à gentiz hons nun
Gentil furent li capelain
Gentil furent li escrivain, etc.
Li Chamberlenc è li Uissier
Furent tuit noble Chevalier, etc.
Chescun se pena de noblesce,
E d'enur (honneur) fère è de largesce.

2 Roman de Rou (5939) :

Mult s'entremist de Dex servir
E del service Dex oir.
Gent ama de religion,
Mult mist granst entencion
A clers et à muines amer, etc.

la campagne, aggravée brusquement, put sembler intolérable. Il paraît qu'il arriva ce qui s'est vu plus d'une fois en France, en Allemagne et surtout en Italie[1] : les petits vassaux furent aussi lésés dans leurs droits; si le plus grand nombre étaient des *vilains* qui avaient conservé quelque indépendance et qu'on voulait réduire à l'état de *serfs*, la première impulsion fut sans doute donnée par ceux d'entre les opprimés qui s'élevaient au-dessus de la masse du peuple par leur position sociale et la conscience plus vive de leurs droits[2]. Car telle est la marche des conjurations; et ici rien n'indique que quelque attentat isolé enflamma tout à coup la fureur du peuple, et fit éclater un soulèvement instantané.

Rien n'était plus odieux aux gens de la campagne que de se voir dépouillés de la libre jouissance des eaux et des forêts. Partout le ban, soit du duc ou de quelque seigneur, avait interdit sous des peines sévères l'abattage des arbres, la chasse et la pêche. Ces empiétemens sur l'antique liberté germanique étaient surtout sensibles à ceux qui, vivant plus près de la nature, semblaient plus directement invités par elle à user de ces droits. Aussi un esprit sourd de mécontentement se répandit-il par tous les comtés de la Normandie; il y eut des conciliabules[3], et des plaintes amères sur ces vexations et ces outrages immérités, sur la spoliation et la privation de ce qui appartenait au simple homme du peuple aussi bien qu'au gentilhomme. Dans leurs assemblées secrètes les paysans s'excitaient les uns les autres; ils se plaignaient qu'on leur enlevait leur bétail, qu'on leur ordonnait jour-

1 Qu'on se rappelle la guerre des vavasseurs milanais du temps du roi Conrad II.

2 Wace (6075) nomme ensemble les vilains et les vavasseurs.

3 *Guilielmus Gemeticensis*, *lib. VIII*, *c.* 2 : *Nam rustici unanimes per diversos totius Normannicæ patriæ comitatus plurima agentes conventicula juxta suos libitus vivere decernebant.* — Wace (5975—6118) entre dans de longs détails, qui pourraient bien n'être qu'une amplification poétique, mais qui répondent parfaitement à la situation.

nellement des corvées, qu'on leur donnait des noms injurieux[1]; qu'ils étaient pourtant des hommes aussi bien que les seigneurs, que leurs membres n'étaient pas autrement conformés, ni leur courage et leur vigueur moindres; qu'on pourrait réunir jusqu'à trente ou quarante paysans contre un chevalier, et que leurs massues, leurs pieux, leurs arcs, leurs haches n'étaient point à dédaigner[2]. Et sur ce, ils se juraient les uns aux autres qu'ils ne souffriraient plus désormais de seigneurs,

1 Wace : Chescun jur vunt à grant dolurs,
En paine sunt et en anhan (fatigue),
Aut an (l'autre année) fut mal è pis cel au.
Tute jure sunt lur bestes prises
Pur aïes (aides) è pur serviçes;
Tant i a plaintes è quereles,
E custumes viez è nuveles.
Ne poent (peuvent) une heure aveir paiz.
. . . . . .
Tant i a prevoz è bédels
E tant Bailliz viez et nuvels;
Ne poent aveir paiz nule hure;
Tantes choses lor metent sur.
. . . . . .
A force font lur bestes prendre, etc.
Fils à putain dient auquant (quelques-uns, aucuns).

2 Wace : Nus sumes hommes cum il sunt;
Tex membres avum (avons) cum il unt,
Et altresi (de même, aussi) granz cors avum,
Et altretant sofrir poum,
Ne nus faut fors cuer sulement.
Alium nus (allions-nous) par serement,
Nos aveir è nus desfendum,
Et tuit ensemle nus tenum;
E se nus voilent guerréier,
Bien avum cuntre un chevalier
Trente u quarante païzans,
Maniables è cumbatans.
Malveis (mauvais) serunt se vint u trente
Bacheler de bele juvente,
Ki d'un ne se porrunt desfendre,
S'il le volent ensemble prendre.
A machues è a grant peus (pieux), etc.
Od (avec) la grant genz ke nus avum,
Des chevaliers nus desfendum.

et se réjouissaient en pensant qu'ils pourraient de nouveau aller librement dans les bois, abattre des arbres à leur choix, prendre le gibier dans les chasses et le poisson dans les viviers, et en toutes choses se conduire à leur volonté[1]. Il n'est point parlé d'irritation contre les institutions ecclésiastiques; car le paganisme avait disparu dans la Normandie, et nulle part nous n'apercevons de tendance à y revenir comme chez les *Stellinga;* mais l'oppression féodale était aussi en partie exercée par l'Église. Chaque assemblée élut deux des plus sages et des mieux parlans pour parcourir le pays, recevoir les sermens, et confirmer, dans une assemblée générale qu'on devait tenir au milieu du pays, toutes les résolutions prises séparément.[2]

Ils n'en vinrent point jusqu'à l'exécution : la conjuration avait trop de complices et de trop peu sûrs, pour qu'elle pût rester cachée : le duc Richard en fut donc informé. Il manda son oncle, le farouche Raoul d'Ivry, pour prendre son conseil. Raoul ne demanda que la cavalerie féodale du duc. A la tête des gendarmes il tomba sur les paysans avant qu'ils fussent armés, rassemblés ou rangés en bataille. La

1 Wace : Einsi porum aler as bois
Abres trenchier è prendre à chois;
Es vivers prendre li peissuns,
Es as forez li veneisuns :
De tut ferum nos volentez
De bois, de ewes (eaux) è de pres.

Wace dit encore (6071), en parlant de toutes les menées des paysans : ke vilains *commune* faseient. Il écrivait vers 1150, c'est-à-dire environ 150 ans après ces événemens, et ce n'est guère qu'alors qu'il s'établit des communes dans le nord de la France. Toutefois ce mot commune ne doit pas être pris absolument pour un anachronisme; car le mouvement communal est incontestablement antérieur à la concession de chartes par Louis VI et Suger. Voyez Aug. Thierry, Lettres sur l'histoire de France; et Raynouard, Histoire du Droit municipal en France, tome II, ch. 9.

2 *Guill Gemet.*, *l. l.* : *Quæ ut rata manerent, ab unoquoque cœtu furentis vulgi duo eliguntur legati, qui decreta ad mediterraneum roboranda ferrent concentum.* Wace dit que les députés étaient *des plus kuint è des miex parlanz.*

masse ne lui opposa aucune résistance, et il ne paraît pas qu'il y ait eu aucune rencontre les armes à la main. Alors furent infligés de sévères châtimens : Wace, le poète, raconte des choses atroces[1]. Peut-être n'a-t-il voulu qu'énumérer poétiquement tous les genres de peines qu'il savait être d'usage d'infliger aux paysans. L'historien Guillaume de Jumièges, qui est plus ancien, ne parle que de la mutilation des mains et des pieds. Quoi qu'il en soit, l'erreur ne peut être ici que du plus au moins : il serait vain de vouloir préciser chaque détail; ce qui est hors de doute, c'est que les paysans expièrent cruellement leurs projets de révolte. Leur courage ne se releva point de ce coup pendant des siècles, et leur joug devint sans doute plus pesant qu'auparavant.

En 1066, le duc Guillaume-le-Bâtard partit pour faire la conquête de l'Angleterre. Vraisemblablement son armée se composait non-seulement de ses vassaux et de nobles aventuriers, mais encore des plus déterminés d'entre le peuple des campagnes. Après la défaite des Anglo-Saxons le vainqueur

1 Wace : Raol fu mult de mal talent;
Nes' vout mener a jugement;
Tuz les fist tristes è dolenz :
A plusurs fist traire les denz,
E li altres fist espercer,
Traire les oils, li puings colper.
A tex i fist li guarez kuire (brûler les jarrets, genre de supplice usité dans le nord de la France au dixième siècle).
Ne li chaut gaires ki s'en muire.
Li altres fist tuit vifs bruilir,
Et li altres en plumb builir;
Tuz les fist isi (ainsi) conréer (corriger).
Hidouz furent à esgarder,
Ne furent puiz en lieu véu,
K'il ne fussent bien cunéu.
La cumune remest à tant;
Ne firent puiz vilains semlant.
Retrait se sunt tuit è demis
De ceo k'il aveient empris, etc.

Puis il est dit que ceux qui étaient riches furent dépouillés de leurs biens. Cela s'entend : qui confisque le corps, confisque les biens.

introduisit le régime féodal: ses compagnons formèrent un ordre de seigneurs qui domina sur les vaincus, et se montrèrent assez disposés à les réduire à la condition de vilains et de serfs. Ils n'y réussirent néanmoins pas complétement. D'un autre côté les rassemblemens, les courses et les exploits des *outlaws* ou proscrits anglo-saxons contre les seigneurs normands, résultaient moins de l'opposition des ordres que de l'inimitié nationale [1]. Mais à quelques siècles de là, lorsque Normands et Anglo-Saxons se furent mêlés et confondus en une seule nation, des révoltes de paysans éclatèrent, dont nous aurons à parler dans la suite.

1 Il est remarquable que pendant le règne du Danois Canut en Angleterre (en 1017), un *Ceorla-cyng*, nommé Eadwig, porta les armes contre lui. Quoique *eorl* et *ceorl* n'indiquent pas tout-à-fait la même opposition que gentilhomme et vilain, noble et paysan, ce n'en est pas moins une circonstance assez significative, que la noblesse anglo-saxonne paraît n'avoir pris aucune part à cette lutte.

(La suite au prochain numéro.)

Littérature.

PETER SCHLÉMIHL.

CHAPITRE VIII.[1]

« Je fus bientôt rejoint par un piéton, qui, après avoir cheminé quelque temps à côté de moi, me pria de permettre qu'il mît son manteau sur mon cheval, ce que je lui laissai faire sans mot dire. Il me remercia de ce léger service d'un ton fort convenable et fort aisé, loua mon cheval, et en prit texte d'exalter beaucoup le bonheur et la puissance des riches; enfin, il s'engagea, je ne sais comment, dans une sorte de monologue dont je n'étais plus que l'auditeur.

« Il développait ses vues sur la vie, sur le monde, et en vint bientôt à la métaphysique, qui devait, selon lui, fournir le mot de toutes les énigmes. Il posait son thème avec beaucoup de netteté, et marchait fort bien à la solution de la question.

« Tu sais, mon ami, que depuis que je me suis échappé de l'école des philosophes, j'ai reconnu que je n'étais pas né pour la spéculation philosophique, et que je me suis entièrement interdit ce domaine de la science. J'ai renoncé à savoir et à comprendre mainte et mainte question, et me confiant à mon propre bon sens, comme tu me l'as conseillé toi-même, je me suis livré à mon sentiment intérieur. Or, mon

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, t. I.er, p. 140 et p. 234.

orateur me parut construire avec beaucoup de talent un édifice qui reposait sur ses propres fondations, et qui existait comme par une nécessité intrinsèque : seulement il y manquait ce que précisément j'aurais désiré. Aussi ce n'était plus qu'un échafaudage agréable à l'œil par son ensemble et sa perfection. Cependant j'écoutais avec plaisir mon éloquent interlocuteur, car il détournait mon attention de mes souffrances, pour la reporter sur lui-même, et je me serais entièrement abandonné à lui, s'il eût agi sur mon ame aussi fortement que sur mon esprit.

« Le temps se passait, et déjà l'aurore éclairait le firmament. Je fus saisi d'effroi en voyant à l'orient se manifester les belles couleurs qui annoncent le soleil. Dans ce moment où les ombres s'étendent de toute leur longueur, il n'y avait nul remède à espérer ; rien ne pouvait me garantir dans cette vaste plaine. Et je n'étais pas seul ! Je jetai un regard sur mon compagnon, et je frémis de nouveau, car c'était encore l'homme à l'habit gris.

« Il sourit de mon effroi, et sans me laisser parler : *Souffrez donc, comme c'est l'usage dans ce monde, que nous échangions nos avantages pendant quelques instans : nous aurons toujours le temps de nous quitter. Quoique vous n'y ayez pas songé, le chemin qui longe ces montagnes est le seul que vous puissiez raisonnablement suivre ; vous ne pouvez descendre dans la vallée, et vous voudrez encore moins repasser la montagne pour retourner sur vos pas. — Ce chemin est aussi le mien. Je vous vois pâlir déjà devant le soleil levant ; mais je vous prêterai votre ombre pour tout le temps que nous serons ensemble, et pour récompense vous me souffrirez dans votre voisinage. D'ailleurs vous n'avez plus votre Bendel, et je vous rendrai de bons services. Vous ne m'aimez pas, j'en suis fâché. Cela n'empêche pas que vous ne puissiez vous servir de moi. Le diable n'est pas si noir qu'on nous le peint. Hier, il est vrai, vous m'avez*

impatienté; mais je n'en garderai pas rancune aujourd'hui. Déjà j'ai abrégé votre chemin; avouez-le de bonne grâce. — Reprenez donc enfin votre ombre, ne fût-ce qu'à l'essai.

« Le soleil s'était levé, et déjà nous rencontrions du monde sur la route : j'acceptai sa proposition, quoique avec répugnance. Il fit, en souriant, glisser mon ombre sur la terre, et tout aussitôt elle prit sa place sur l'ombre du cheval, en trottant gaiement à mes côtés. Je passai près d'une troupe de campagnards, qui, la tête découverte, se dérangèrent respectueusement pour me faire place. Je chevauchais toujours, et de temps à autre, le cœur tout palpitant, je jetais un regard de désir sur cette ombre qui était autrefois la mienne, et que je venais d'emprunter à un étranger et même à un ennemi.

« Celui-ci m'accompagnait avec indifférence, en sifflant un air; il était à pied, moi à cheval: l'occasion de reprendre mon ombre me tenta, ma tête s'égara; je tournai bride, et donnai de l'éperon pour m'enfuir par la traverse.... Mais mon ombre ne me suivit pas, elle demeura sur la route, et attendit au détour du chemin son maître. Il me fallut donc revenir honteusement: sans se déranger, l'homme gris acheva de siffler son air, puis il daigna m'apprendre, en rajustant mon ombre, qu'elle ne me resterait bien accrochée que quand j'en aurais récupéré la propriété légitime. *Je vous tiens par votre ombre*, continua-t-il, *et vous ne m'échapperez pas. Un homme aussi riche que vous, a besoin d'une ombre. Cela est ainsi: le seul tort que vous ayez, est de ne l'avoir pas compris plus tôt.*

« Je continuai à suivre la même route, en jouissant de toutes les aisances de la vie et de toute la magnificence possible. Il n'y avait plus rien qui m'empêchât de me mouvoir comme je le voulais; car quoique je n'eusse qu'une ombre d'emprunt, j'inspirais partout le respect que commande la richesse; mais j'avais la mort dans l'ame. Mon singulier compagnon, qui lui-même se disait l'indigne serviteur de l'homme le plus riche

du monde, était d'une complaisance à toute épreuve. Son habileté, son adresse, dépassaient toute expression; c'était le véritable type du valet de l'homme opulent; mais il ne me quittait pas, me parlait sans cesse, et ne craignait pas de répéter avec assurance que je finirais par conclure avec lui au sujet de mon ombre, ne fût-ce que pour me débarrasser de sa présence. Il m'était aussi incommode qu'odieux, et je tremblais devant lui. Je m'étais mis en son pouvoir; car m'ayant rendu à la jouissance d'une vie que je fuyais, il me tenait tout entier. Il fallait bien subir son éloquence, et même j'étais sur le point de trouver qu'il avait raison. Il faut dans ce monde qu'un homme riche ait une ombre. Cependant il y avait en moi une résolution fortement prise. Après avoir sacrifié mon amour, après avoir flétri ma vie, je ne voulais pas perdre encore mon ame, et pour toutes les ombres de la terre, je n'aurais voulu l'engager à cette odieuse créature. Je ne savais comment tout cela finirait.

« Un jour nous étions assis devant une grotte que les personnes qui voyagent dans ces montagnes ont coutume de visiter. On y entend le bruit de fleuves souterrains qui grondent à une incommensurable profondeur : on dirait que la pierre qu'on y jette ne trouve point de terme à sa bruyante chute. Mon homme gris me dépeignit sous les plus séduisantes couleurs, comme il le faisait si souvent, ce que je pourrais faire dans ce monde, à l'aide de mon petit sac, quand une fois j'aurais recouvré mon ombre; il embellissait ce tableau de toute la richesse de son imagination. Pour moi, les coudes appuyés sur mes genoux, je me cachais la figure dans les mains; en écoutant ce perfide, mon cœur était partagé entre la séduction et la résolution que j'avais prise. Cette lutte me devint insupportable, je l'apostrophai en ces termes : *Vous paraissez oublier, monsieur, que si je vous ai permis à certaines conditions de m'accompagner, je me suis réservé toute ma liberté.* — *Vous n'avez qu'à parler*, dit-il, *je fais mon pa-*

quet. — Cette menace lui était familière. Je gardai le silence, et sur-le-champ il se mit à rouler mon ombre, ce qui me fit pâlir; mais je ne dis mot pour l'en empêcher. Il s'ensuivit un long silence. Il reprit la parole le premier.

« *Vous ne pouvez me souffrir, monsieur, vous me haïssez, je le sais; mais pourquoi me haïssez-vous? serait-ce par hasard parce que vous m'avez attaqué sur la voie publique, en croyant me ravir mon nid d'oiseau? ou bien, serait-ce parce que vous avez voulu me voler l'ombre que vous croyiez confiée à votre seule bonne foi? Quant à moi, je ne vous hais pas pour cela; je trouve tout naturel que vous ayez recours à la ruse, à la force, à tous vos avantages. Que d'ailleurs vous ayez les principes les plus rigoureux; que vous pensiez comme l'honnêteté personnifiée, rien de mieux. C'est un goût contre lequel je n'ai rien à objecter. Je n'ai point, il est vrai, des principes aussi sévères; mais j'agis comme vous pensez. Me serait-il une fois arrivé de vous mettre le pied sur la gorge pour obtenir la précieuse ame que je convoite? Ai-je lancé sur vous un valet pour reprendre de force ma petite bourse? ai-je voulu m'enfuir avec elle?* — A tout cela je n'avais rien à répondre. — *Fort bien, monsieur, fort bien!* reprit-il, *vous ne m'aimez pas, je ne vous en veux pas, et je le comprends. Il faut nous séparer; c'est évident. Et vous aussi, vous commencez à m'ennuyer beaucoup. Pour vous débarrasser entièrement de ma présence, qui vous humilie, je vous le conseille pour la dernière fois, achetez-moi cela.* — Je lui présentai la bourse. — *Non*, dit-il, *non.* — Je soupirai. Reprenant ensuite la parole : *Monsieur*, lui dis-je, *j'insiste pour que nous nous séparions, ne me soyez plus obstacle en mon chemin dans un monde qui, je l'espère, est assez grand pour tous deux.* — Il sourit et répondit : *Je pars, monsieur; mais auparavant je vais vous apprendre comment il faut faire pour me sonner, si jamais vous demandez votre très-humble*

valet. Il n'est besoin pour cela que d'agiter votre bourse, le bruit des pièces éternelles qu'elle renferme viendra jusqu'à moi. C'est un son qui m'attire sur-le-champ. Chacun dans ce monde pense à son avantage. Vous voyez que je songe aussi à votre bien; car je vous découvre une puissance nouvelle. Oh ce bon petit sac! lors même que les mites auraient déjà mangé votre ombre, il serait toujours un lien étroit entre nous. Il suffit, vous me tenez par mon or. Disposez, même de loin, de votre valet; vous savez que je puis être assez utile à mes amis, et que les riches surtout sont bien avec moi. Vous en avez la preuve. Mais pour votre ombre, monsieur, tenez-le pour dit, vous ne l'aurez jamais que sous une seule condition.

A l'instant me revinrent à l'esprit des images du temps passé. Je demandai brusquement: *Aviez-vous une signature de M. John?* — Il sourit. — *Je n'en avais nul besoin de la part d'un tel ami.* — *Où est-il, au nom du ciel? je veux le savoir.* — Il mit, après quelque hésitation, la main dans sa poche, et en retira par les cheveux la personne pâle et défigurée de M. John, dont les lèvres cadavéreuses firent entendre ces terribles paroles: *Justo judicio Dei judicatus sum, justo judicio Dei condemnatus sum.* J'en fus saisi d'horreur, et je lançai la bourse dans les profondeurs de la grotte. *C'est au nom de Dieu que je te conjure, homme horrible!* m'écriai-je; *éloigne-toi, et ne reparais jamais devant mes yeux.* Il se leva d'un air sombre, et disparut aussitôt derrière les masses de rocher qui environnaient ce lieu sauvage.

CHAPITRE IX.

« Je demeurai là sans ombre et sans argent; mais un grand poids m'était ôté de la poitrine, et j'étais content. Si je n'avais pas perdu mon amour, ou si seulement j'eusse été exempt de reproche, je crois qu'il m'eût encore été possible d'être

heureux. Je visitai mes poches, où je trouvai quelques pièces d'or, que je comptai en riant. — Mon cheval était à l'auberge au pied de la montagne, j'étais honteux de m'y présenter; il convenait du moins d'attendre le coucher du soleil, qui était encore fort élevé au-dessus de l'horizon. Je m'étendis donc à l'ombre des arbres voisins, et m'endormis paisiblement.

« Des images riantes se balançaient autour de moi, et leurs formes aériennes me donnèrent des rêves gracieux. Mina, couronnée de fleurs, passait devant moi et me souriait. L'honnête Bendel aussi était couronné de fleurs, et me saluait en passant rapidement. Je vis beaucoup d'autres personnes encore, et toi-même, Chamisso, tu étais dans la foule. Cette vision était bien éclairée, et cependant nul n'avait d'ombre, et, chose étrange, cela ne produisait pas un mauvais effet. Je ne pouvais ni retenir, ni préciser ces formes si légères, si aimables; mais je me souviens que je prenais plaisir à ces rêves, et que je tâchais de ne me point éveiller. Je l'étais en effet, que je tenais encore les yeux fermés, pour garder plus long-temps ces images fugitives qui m'échappaient malgré moi.

« Enfin, j'ouvris les yeux, le soleil était encore au firmament, mais à l'est; j'avais ainsi dormi toute la nuit. Je regardai cette circonstance comme un signe que je ne devais point retourner à l'auberge, et j'abandonnai volontiers ce que j'y avais laissé, résolu de suivre à pied un chemin de traverse qui s'enfonce dans la forêt le long de la montagne. J'étais résigné à subir tout ce que le sort me réservait, je ne regardai pas même derrière moi, et ne songeai pas seulement à m'adresser à Bendel, que j'avais si fort enrichi. Vêtu d'une vieille kurtka noire, que je portais autrefois à Berlin, j'avais un extérieur fort modeste; et je ne sais comment il se fit que ce vêtement se retrouva précisément sous ma main pour ce voyage. J'avais de plus un bonnet et de vieilles bottes. Je

me levai donc, et, coupant un bâton d'épines en souvenir de ce qui venait de se passer, je commençai mes migrations.

« Dans la forêt je rencontrai un vieux paysan, qui me salua très-amicalement, et avec lequel j'entrai en conversation. En voyageur curieux de s'instruire, je m'informai d'abord du chemin, puis du pays et de ses habitans, enfin des produits de ces montagnes, etc. Le paysan répondait sensément et avec complaisance à mes diverses questions. Arrivés au bord d'un torrent qui avait étendu ses dévastations au loin dans la forêt, je frémis de paraître ainsi au grand soleil, je laissai passer le campagnard devant moi. Mais il s'arrêta juste au milieu de ce dangereux espace, et se retourna pour me raconter l'histoire de ce désastre. Bientôt il vit ce qui me manquait, et s'arrêtant au milieu de son récit : *Mais comment donc se fait-il que monsieur n'a pas d'ombre.* — *Hélas*, répondis-je en soupirant, *j'ai dans une longue maladie perdu mes cheveux, mes ongles et mon ombre. Voyez, j'ai repris mes cheveux, mais ils sont tous blancs ; mes ongles sont encore bien courts, et quant à l'ombre, elle ne veut pas repousser.* — *Oh, oh!* répliqua le vieux en secouant la tête, *point d'ombre, c'est bien mauvais, c'était donc une bien mauvaise maladie que celle de monsieur....* Il ne reprit pas le récit qu'il avait interrompu, et au premier embranchement de chemin il me quitta sans mot dire. Des larmes amères tombèrent de nouveau sur mes joues : c'en était fait de ma tranquillité.

« Le cœur navré, je continuai mon chemin, et ne recherchai plus la société de personne. Je me tenais au plus épais des forêts, là souvent j'attendais des heures entières pour traverser un endroit éclairé par le soleil. Le soir je cherchais un gîte dans les villages. Mon but était d'atteindre une mine, afin de travailler sous terre ; outre que ma position me commandait de pourvoir désormais à mon entretien, j'avais fort bien jugé qu'un travail soutenu pouvait seul me défendre de mes idées de destruction.

« Quelques journées pluvieuses favorisèrent ma route, mais aux depens de mes bottes, dont les semelles avaient été faites pour M. le comte Pierre, et non pour un piéton. Déjà elles laissaient mes pieds à nu, il me fallut songer à les remplacer. Je m'en occupai sérieusement, et me rendis dans un village dont c'était la fête. Une boutique renfermait beaucoup de bottes vieilles et neuves; j'hésitai long-temps, et me vis obligé de renoncer à une paire de neuves, qui me paraissaient trop chères. J'en pris donc de vieilles qui étaient encore bonnes et solides, et que me présenta, en souriant, le jeune garçon aux cheveux blonds, qui tenait la boutique. Il me souhaita bon voyage, je les mis sur-le-champ, et sortis du bourg par la porte du Nord.

« Profondément absorbé dans mes méditations, je ne voyais pas où je posais le pied : je songeais aux mines où, selon mon espérance, j'arriverais le soir même, et où je ne savais comment me présenter. Je n'avais pas fait deux cents pas, quand je vis que j'avais quitté ma route. En voulant la chercher, je m'aperçus que j'étais dans une forêt de sapins que la hache paraissait n'avoir jamais touchée. Je fis encore quelques pas, et me trouvai au milieu d'arides rochers qui n'étaient couverts que de mousse et de saxifrages; ils étaient entrecoupés de neiges et de glaces. L'air y était très-froid. Quand je me retournai, la forêt de sapins avait disparu : autour de moi régnait le silence. La glace sur laquelle j'étais, s'étendait à perte de vue et d'épais brouillards la couvraient, tandis qu'à l'horizon le soleil présentait son disque de sang. Le froid était insupportable : je ne pouvais me rendre compte de ce qui m'était arrivé; je fus contraint par la violence des frimas d'accélérer ma marche, et je n'entendais que le bruit de l'onde lointaine. Un pas encore, et me voilà au rivage d'un océan glacial. D'innombrables troupes de phoques s'élancèrent dans l'eau à mon approche. Je suivis ce rivage, où je vis des roches nues, des forêts de bouleau et de sapin;

enfin je courus quelques minutes droit devant moi. Il fit tout à coup une chaleur étouffante; j'étais dans de beaux champs de riz sous des mûriers. Je me couchai sous leur ombre, et consultant ma montre, je vis que je n'avais quitté le bourg qu'environ un quart-d'heure auparavant. — Je crus rêver, et me mordis la langue pour me réveiller; puis je fermai les yeux pour rassembler mes idées. Devant moi j'entendis articuler des syllabes singulières et d'un ton nasal. C'étaient deux Chinois que leur figure orientale ne permettait pas de méconnaître; d'ailleurs leur vêtement eût suffi pour m'en convaincre: ils me saluèrent selon l'usage du pays; je me levai et reculai de deux pas. Alors je ne les vis plus : le paysage avait déjà changé. Au lieu de champs de riz, c'étaient des arbres, des forêts. Je considérai ces arbres et les herbes qui croissaient autour de moi. Celles que je connaissais, appartenaient à l'Asie du sud-ouest. Je voulus m'approcher d'un arbre; mais d'un seul pas tout changea de nouveau. Dès-lors je me mis à marcher comme un conscrit qu'on exerce, posément et lentement. Les cultures, les plaines, les montagnes, les steppes, les déserts, tout cela se succédait à mes regards étonnés. Il n'y avait plus de doute : j'avais aux pieds des bottes de sept lieues.

CHAPITRE X.

« Pénétré d'un sentiment religieux, je me jetai à genoux sans proférer une parole, et je répandis des larmes de reconnaissance : mon avenir se révélait à mon ame surprise. Exclu de la société humaine par une faute de jeunesse, le destin me donnait, pour compensation de ce mal, la jouissance de la nature que j'avais toujours aimée. La terre devenait pour moi un riche jardin, l'étude allait être la règle et la force de ma vie, et la science désormais en serait l'unique but. Depuis ce moment je n'ai eu d'autre soin que de rendre fidèlement l'idéal qui m'était apparu si lucide, si parfait, et c'est tou-

jours quand je m'en rapprochais le plus, que j'étais le plus content de moi-même.

« Je me relevai, et sans plus tarder, je voulus prendre possession du champ dans lequel je devais désormais moissonner.... Alors j'étais sur les hauteurs du Thibet, et le soleil, qui peu d'heures auparavant s'était levé pour moi, descendait déjà vers l'occident. Je traversai l'Asie de l'est à l'ouest, et je le rattrapai dans sa course, puis j'entrai en Afrique. Je visitai cette partie du monde en la parcourant dans tous les sens avec beaucoup de curiosité. En Égypte j'admirai les pyramides et les temples, et non loin de la Thèbes aux cent portes je vis dans le désert les grottes dans lesquelles vivaient autrefois des solitaires chrétiens. C'était comme si une voix intérieure m'eût crié : *voici ta demeure!* Je choisis la plus cachée de ces grottes : elle était commode, spacieuse et inaccessible aux chacals; après cela je continuai mes courses.

« J'entrai en Europe par les colonnes d'Hercule, et après en avoir visité le sud et le nord, je regagnai l'Asie septentrionale, et de là par les glaces du pôle je passai en Groenland et en Amérique. Je parcourus les deux parties de ce continent, et l'hiver qui régnait dans celle du sud, me fit promptement quitter le cap Horn.

« J'attendis qu'il fît jour dans l'Asie orientale, et ne repris ma route qu'après un léger repos. Je suivis à travers les deux Amériques la chaîne des montagnes qui renferme les sommets les plus élevés du monde. J'allais doucement avec précaution de cime en cime, et tantôt j'enjambais des volcans, tantôt des dômes de neige, trouvant à peine assez d'air pour respirer. Enfin j'atteignis le mont Élie, et d'un saut je franchis le détroit de Behring et me trouvai en Asie. Je suivis la côte occidentale dont les contours sont si variés, et je consacrai surtout une grande attention aux îles qui m'étaient accessibles. De la presqu'île de Malacca mes bottes me portaient à Sumatra, Java, Bali et Lamboc. J'essayai, non sans

danger, mais en vain, de me frayer une route vers Bornéo et les autres îles de cet archipel, au moyen des petites îles et des rochers dont cette mer est hérissée. Il fallut y renoncer. Je m'assis sur l'extrémité de Lamboc, et le visage tourné au sud et à l'orient, je pleurai comme pleure le prisonnier contre la grille qui le retient; je m'indignais de trouver si tôt des bornes à mes courses. La Nouvelle-Hollande, si mémorable pour comprendre la terre et sa riche parure, ses plantes, ses animaux; la mer du Sud avec ses îles de zoophytes, m'étaient interdites. Tout ce que je réunirais de collections, tout ce que j'écrirais, était condamné à demeurer simple fragment. Oh, mon Adelbert! que sont donc les vains efforts des hommes?

« Souvent au fort de l'hiver austral, sans m'inquiéter du retour, et dût cet affreux pays se refermer sur moi comme un tombeau, j'essayais de franchir ces deux cents pas qui me séparaient du pays de Diemen et de la Nouvelle-Hollande. Avec une audace extravagante je marchais parfois sur des glaçons flottans, je bravais le froid d'une mer glacée. Vaine témérité, je n'ai point encore visité la Nouvelle-Hollande, et toujours je revenais m'asseoir à la pointe du promontoire de Lamboc pour y pleurer, la face tournée vers l'est et le sud, comme si là se fût trouvée la grille qui me tenait enfermé.

« Enfin je m'arrachai de ce lieu, et le cœur serré, je revins dans l'intérieur de l'Asie; je la parcourus encore en suivant vers l'occident la marche de l'aurore. La nuit même j'arrivai en Thébaïde, à la grotte que je m'étais choisie la veille dans l'après-midi.

« Dès que je me fus un peu reposé, et qu'il fit jour en Europe, mon premier soin fut de me procurer tout ce dont j'avais besoin. D'abord il fallut me pourvoir d'un moyen d'enrayer; car j'avais fait l'expérience des inconvéniens qu'il y avait à ne pouvoir raccourcir le pas qu'en ôtant ma botte.

« Une paire de pantoufles remplit complétement le but que je me proposais. Dans la suite j'en ai eu toujours deux paires

dans mes poches pour remplacer celles que je jetterais, sans avoir le temps de les ramasser, quand des lions, des hommes ou des hyènes interrompraient mes herborisations. Ma montre était excellente, dans mes courses rapides elle me servait de chronomètre. Il me fallut de plus un sextant, quelques instrumens de physique et des livres.

« L'acquisition de ces objets me força à quelques courses craintives vers Londres et Paris. Heureusement qu'un brouillard favorable les voilait. Quand j'eus épuisé le reste de mon or magique, je n'eus pas de peine à me munir en Afrique de dents d'éléphans : seulement je choisissais les plus petites, celles dont le transport ne dépassait pas mes forces. Bientôt je fus pourvu de tout, et pour moi je commençai seul un nouveau genre de vie.

« Je parcourais donc la terre, mesurant tantôt ses hauteurs, tantôt la température de ses sources, tantôt celle de l'air. J'observais les animaux, j'étudiais les plantes, j'allais de l'équateur au pôle, et d'un monde à l'autre, comparant les expériences avec les expériences. Les œufs de l'autruche ou des oiseaux de la mer du Nord, les fruits et les palmiers du tropique et les bananes pourvoyaient à ma nourriture ordinaire. La nicotiane me tenait lieu de plus d'une jouissance, et ce qui remplaçait pour moi l'intérêt et l'attachement des hommes, c'étaient l'amour et la fidélité de mon caniche. Il gardait ma grotte en Thébaïde; quand je revenais chargé de nouveaux trésors, il bondissait de joie, et je comprenais alors que je n'étais pas seul dans le monde. Cependant une aventure encore devait me ramener parmi les hommes.

CHAPITRE XI.

« Un jour que, sur les bords de la mer du Nord, je rasremblais des lichens et des algues, et qu'au moyen de mes pantoufles j'avais paralysé la vîtesse de mes bottes, un ours blanc accourut à moi. Je me hâtai de jeter mes pantoufles,

et voulus passer précipitamment dans une île, en prenant pour intermédiaire un rocher qui sortait des flots. Je l'atteignis d'un pied, mais je tombai tout aussitôt dans la mer, parce que l'autre pantoufle était restée à mon pied. Tout aussitôt je fus saisi par un froid glacial, et j'eus bien de la peine à me tirer de ce danger la vie sauve. Dès que j'eus repris terre, je courus à toutes jambes vers les déserts d'Afrique pour m'y sécher au soleil; mais ses rayons me brûlèrent avec tant d'ardeur, que je repris fort malade et fort chancelant la route du nord. Le mouvement que je me donnais devait, selon moi, me soulager, et mes pas, incertains autant que rapides, me portaient d'occident en orient, et d'orient en occident. Tantôt je passais dans un lieu éclairé par le jour, et tantôt j'étais dans les ténèbres, tantôt je ressentais les ardeurs de l'été, et tantôt les frimas de l'hiver.

« Je ne me rappelle plus combien je m'égarai sur cette terre; mais une fièvre brûlante coulait dans mes veines, et je vis avec effroi ma raison m'abandonner. Par malheur encore ces courses désordonnées me firent marcher sur le pied de quelqu'un : sans doute je lui fis mal; car je reçus une violente bourrade, et je tombai.

« Quand je fus revenu à moi, je me trouvai commodément couché dans un bon lit placé parmi beaucoup d'autres lits dans une vaste salle. Quelqu'un était assis à mon chevet, et plusieurs personnes allaient d'un lit à l'autre. Mon tour vint, on parla de moi, on m'appelait numéro 12, et sur la muraille vis-à-vis de moi (ce n'est pas une illusion) il y avait une table de marbre noir, où se trouvait écrit en grandes lettres d'or mon nom, PETER SCHLÉMIHL. Il n'y manquait rien : sur la même table de marbre il y avait encore, au-dessous de mon nom, deux lignes d'écriture; mais j'étais trop faible pour en assembler les lettres; je refermai les yeux.

« J'entendis lire quelques paroles, où il était question de Pierre Schlémihl, mais je n'en pus saisir le sens; enfin je vis

paraître devant mon lit un homme d'une figure très-prévenante et une très-belle femme..... Ces personnages ne m'étaient pas étrangers, et cependant je ne pus les reconnaître.

« Au bout de quelque temps mes forces revinrent. Je m'appelais numéro 12. Or, numéro 12, à cause de sa longue barbe, passait pour un Juif, ce qui n'empêchait pas qu'on n'en eût bien soin. Il paraît qu'on ne s'était pas aperçu qu'il n'avait pas d'ombre. On m'assura que mes bottes, ainsi que tout ce qui avait été trouvé sur moi, était bien gardé et me serait rendu après mon rétablissement. L'hospice dans lequel j'étais, s'appelait le *Schlemihlium*, et ce qu'on lisait chaque jour, était une exhortation à prier pour Pierre Schlémihl, fondateur et bienfaiteur de la maison. L'homme à la figure prévenante que j'avais vu près de mon lit, était Bendel, la belle femme était Mina.

« Sans être reconnu, je recouvrai la santé dans ce *Schlemihlium :* j'appris que cette ville était la patrie de Bendel. Il avait employé le reste de mon or, si peu bienfaisant d'ailleurs, à fonder sous mon nom cet hospice où me bénissaient tant de malheureux, et il s'en était réservé la direction. Mina était devenue veuve, un malencontreux procès criminel avait coûté la vie à Rascal, et absorbé la plus grande partie de la fortune de Mina. Elle vivait dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la charité.

« Un jour elle s'entretenait avec Bendel auprès du lit n.° 12. *Pourquoi, noble dame, vous exposez-vous si souvent au mauvais air qui règne ici? Le sort vous serait-il donc si cruel que vous ayez envie de mourir? — Non, M. Bendel, depuis que j'ai fini mon long rêve, et que je suis revenue à moi, je ne souhaite ni ne crains plus la mort; je porte avec calme mes regards et sur le passé et sur l'avenir. Vous-même, n'éprouvez-vous pas un bonheur bien doux, bien paisible de servir d'une manière si agréable Dieu votre maître et votre ami? — Certainement, noble dame.* Mais que le sort a été bizarre pour nous! sans y réfléchir

nous avons absorbé le bien et le mal qui découlaient à pleins bords de la coupe fatale. Elle est vide désormais, et l'on serait tenté de croire que tout cela n'était qu'une épreuve; mieux avisé désormais, on attendrait volontiers que la réalité commençât, sans regretter toute cette fascination, et cependant on est bien-aise d'avoir vécu au milieu de ces illusions. J'en ai la confiance, notre ami lui-même est plus heureux qu'alors. — Et moi aussi, repartit la belle veuve, et ils s'en allèrent ensemble.

« Cette conversation avait produit sur mon ame une impression profonde. J'hésitais : je ne savais s'il fallait me découvrir à eux, ou bien si je m'en irais inconnu. Enfin je pris mon parti: je demandai du papier et un crayon, et j'écrivis ces mots:

« Votre ancien ami, aussi, se trouve mieux qu'autrefois, et s'il fait pénitence, c'est du moins une pénitence de réconciliation.

« Quand j'eus écrit ces lignes, je voulus m'habiller, car mes forces étaient revenues. On chercha la clef de la petite armoire qui était à côté de mon lit : j'y trouvai tous mes effets; je me levai donc, et c'est avec plaisir que je suspendis la boîte qui contenait mes lichens par-dessus ma kurtka noire de Norwège. Quand j'eus mis mes bottes, je déposai le billet sur mon lit, et la porte était à peine ouverte, que j'étais déjà bien loin sur le chemin de la Thébaïde.

« Lorsque sur la côte de Syrie je suivais le chemin par lequel je m'étais pour la dernière fois éloigné du logis, je vis mon pauvre Figaro accourir au-devant de moi. Cet excellent caniche, qui avait si longtemps attendu son maître, semblait chercher sa trace. Il bondit autour de moi, en faisant entendre des cris de joie mille fois réitérés, et avec les démonstrations les plus touchantes. Je le pris sous le bras, car il n'aurait pu me suivre, et je le rapportai chez moi.

« Là tout était comme je l'avais laissé : peu à peu, selon que mes forces revenaient, je repris mes anciennes occupations. Seulement j'eus soin d'éviter pendant un an entier les frimas du pôle, qui m'étaient devenus insupportables.

« Aujourd'hui encore, mon cher Chamisso, c'est mon genre de vie : mes bottes ne s'usent pas, comme l'avait d'abord fait craindre l'ouvrage du célèbre Tiekens, *De rebus gestis Pollicilli.* Elles sont toujours aussi bonnes, leur vertu ne s'affaiblit pas, mais mes forces diminuent. Toutefois j'ai la consolation de les avoir constamment dirigées vers un but, et non sans en retirer quelque fruit. Autant que mes bottes ont pu me le permettre, j'ai appris à connaître, mieux que tout homme avant moi, la terre, sa forme, ses hauteurs, sa température, l'atmosphère et ses variations, les phénomènes magnétiques, les êtres animés de la création et principalement les plantes. Les faits et les observations ont été exposés par moi consciencieusement et avec la plus grande exactitude dans plusieurs ouvrages. J'ai déduit rapidement mes conséquences et mes vues dans quelques dissertations : j'ai fixé la géographie de l'intérieur de l'Afrique et des régions polaires du nord ; j'ai fait connaître l'intérieur de l'Asie et ses côtes orientales. Mon histoire *Stirpium plantarum utriusque orbis*, est un notable fragment de la *Flora universalis terræ*, et l'une des branches de mon système de la nature. Non-seulement je crois avoir accru de plus d'un tiers les espèces connues, mais j'ai la confiance d'avoir fait beaucoup pour la science de la nature et la géographie des plantes. Je travaille maintenant sans relâche à ma *Fauna*, et j'aurai soin qu'avant ma mort mes manuscrits soient déposés à l'université de Berlin.

« Quant à toi, mon cher Chamisso, je t'ai choisi pour recueillir et transmettre ma miraculeuse histoire. Un jour peut-être, quand j'aurai disparu de la terre, elle sera utile à plus d'un de ses habitans. Oh, mon ami, si tu veux vivre parmi les hommes, apprends à respecter avant tout l'ombre, puis, en second lieu, l'or ; mais si tu ne veux vivre que pour toi, et pour ce qu'il y a en toi de plus noble et de plus élevé, tu n'as pas besoin de conseil. »

Nouvelles et Variétés.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

État comparatif de l'instruction publique dans les divers pays de l'Europe.

Le docteur Krœger de Hambourg, qui a traduit en allemand le Rapport de M. Cousin sur l'*état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne*, et qui a fait lui-même un voyage pédagogique, vient encore de donner une traduction de la nouvelle loi française sur cette matière [1], ainsi que de l'exposé des motifs du rapport de M. Renouard dans la chambre des députés, de celui de M. Cousin dans la chambre des pairs, du rapport de M. Guizot au roi sur l'état de l'instruction primaire en France en 1832, et de plusieurs autres pièces intéressantes. Cette traduction est accompagnée de notes le plus souvent approbatives, et d'un tableau comparatif de l'état de l'instruction publique dans les divers pays de l'Europe, dont voici les résultats les plus intéressans.

La Prusse [2], sur une population de treize millions d'habitans, a sept universités, avec 6047 étudians, dont 4894 appartiennent au pays; 148 gymnases ou colléges, avec près de 24,000 élèves. Il y avait en 1825 dans les États prussiens 21,639 écoles primaires et intermédiaires, fréquentées par 1,664,218 enfans, et tenues par 22,261 maîtres, 704

1 *Das neue französische Unterrichtsgesetz, mit Anmerkungen, einer Rede über Gewerbschulen*, etc. Altona, chez Hammerich, 1834.

2 Voir nos divers articles sur l'instruction en Prusse, *Nouvelle Revue germanique*, première Série, t. XIII, p. 177 et p. 255.

maîtresses et 7021 aides-instituteurs. Il y a en Prusse une école sur 560 habitans, et un écolier sur 7,3 d'habitans.[1]

Autriche. Dans les douze gouvernemens, qui ont ensemble une population de 20,372,759 habitans (non compris la Hongrie et la Transylvanie avec 11,444,000 habitans), il y a huit universités et plusieurs lycées avec 20,544 étudians, ce qui, avec les 1500 élèves des écoles des arts de Vienne, de Venise et de Milan, et avec les 257 élèves de l'école vétérinaire de Vienne, fait 22,101 étudians : 127 gymnases comptent 28,827 élèves; l'institut polytechnique de Vienne, 747; celui de Prague, 400; celui de Grætz, 250; l'école forestière de Maria-Brunn, 66; total : 30,290 élèves des écoles secondaires. Il y a en Autriche sept établissemens pour les aveugles, avec 300 élèves.

Les écoles élémentaires sont au nombre de . .	15,967
Les écoles de répétition, au nombre de	8,964
Total des écoles . . .	24,931
Les élèves des premières sont au nombre de	1,453,047
Les secondes en comptent	549,475
Total des élèves . . .	2,002,522

Le personnel des maîtres et directeurs des écoles populaires est composé ainsi qu'il suit :

Catéchistes et aumôniers.	10,252
Instituteurs et aides.	21,801
Inspecteurs, directeurs ecclésiastiques	14,011
Total . . .	46,064

Les frais de l'instruction publique en Autriche sont de 2,246,668 florins (argent).

Le nombre des écoles est aux populations comme 1 à 800; le nombre des élèves, 1 à 10,12 d'habitans. Dans le chef-lieu de chaque gouvernement est établie une direction générale des écoles du ressort; la direction suprême appartient à la

1 Le chiffre normal est un écolier sur 6 à 7 habitans.

commission des études à Vienne, dont le président actuel est le comte Mittrowsky.

La Hongrie compte sur neuf millions d'habitans, 32,000 étudians et élèves des colléges.

Suisse. La Confédération avait en 1827, 1,978,000 ames. A cette époque l'université de Bâle avait encore 705 étudians et 20 professeurs; aujourd'hui cette haute école est menacée de ruine par le partage des fonds entre la ville et la campagne. En revanche, l'académie de Zurich a été récemment érigée en université[1]. Berne avait 30 professeurs en titre; Lausanne 17, avec 200 élèves; Genève 15 professeurs et 194 élèves. Presque chaque chef-lieu de canton a un lycée. Le nombre des élèves des écoles populaires était en 1827 de 183,000. Le traitement des instituteurs varie selon les cantons. Dans quelques-uns, comme à Bâle, le *minimum* est de 300 francs de Suisse (450 fr.); dans l'Argovie, de 160 fr.; dans d'autres, de 40, de 50 à 250 francs de Suisse. En 1827 le canton de Zurich dépensait pour l'instruction publique 28,736 francs de Suisse; l'Argovie, 37,439 fr.; le Pays-de-Vaud, 57,444 fr.; Genève, 41,259 fr. Dans les cantons protestans le nombre des écoliers est à la population comme 1 à 9; dans les cantons de Lucerne, Zoug, Thurgovie, Fribourg, Glarus, Saint-Gall, Soleure, une partie d'Appenzell, comme 1 à 12; dans Schwytz, Unterwalde, Uri, Tessin, Valais, Grisons, comme 1 à 20, terme moyen. Chaque canton a un conseil d'éducation ou d'instruction publique. Il n'y a d'école normale pour former des instituteurs qu'à Aarau depuis 1821.

Hollande. Ses trois universités comptaient en 1827, 1353 étudians, dont 588 à Leyde, 478 à Utrecht, 287 à Groningue; les colléges avaient 1550 élèves. En 1825 le nombre des enfans fréquentant les écoles primaires était de 280,517, ce qui fait un écolier sur 8,2 d'habitans.

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, première Série, t. XIII, p. 362.

Belgique. Ses trois universités de Louvain, de Liége et de Gand avaient en 1825 ensemble 1588 étudians; les colléges comptaient 5498 élèves. Sur une population de 3,738,872 habitans il y avait 353,342 enfans dans les écoles primaires publiques et privées. Sur ce nombre il y en avait de pauvres 171,650; 228,717 enfans ne recevaient aucune instruction. Il y a en Belgique un écolier sur 10,8 d'habitans.

En 1817 la Belgique ne possédait que 1146 écoles primaires publiques, avec 152,898 enfans; en 1827 elle eut 2100 écoles, avec 247,476 écoliers. Il y a eu diminution depuis 1830. L'ancien gouvernement dépensa en 1827 pour l'instruction élémentaire 667,524 fr., tandis qu'à la même époque la France ne consacrait que 50,000 fr. à ce même objet.

France. De tous les faits rapportés par l'auteur sur l'état de l'instruction en France, nous ne reproduirons que les suivans: L'instruction supérieure, dit-il, coûte 2,213,200 fr. Les recettes pour diplômes, inscriptions et rétribution universitaire, sont de 2,526,910 fr. Il y a ainsi sur les dépenses un excédant de 313,710 fr. Il ajoute: Ainsi le gouvernement prend là où il devrait donner. C'est là sans doute un grave abus dans l'état actuel des choses; mais cet abus pourrait tourner en bienfait, si l'on voulait employer cet excédant annuel à l'instruction populaire, qui aurait grand besoin de ce renfort.

Avant la révolution de Juillet le nombre des enfans fréquentant les écoles était à la population totale comme 1 à 21,6, tandis qu'en Prusse il était comme 1 à 7,3. Depuis il a été porté remède à un si grand mal, et tout fait espérer que bientôt la France ne sera plus, à cet égard, en arrière des nations les plus avancées de l'Europe.

Grande-Bretagne. Les universités d'Oxford et de Cambridge comptent ensemble environ 4000 étudians. Dès 1828 il y en avait à Londres 557. Édimbourg a 1600 étudians.

En 1830 il y avait dans les diverses écoles savantes de l'Angleterre 30,000 élèves. Chelsea seul en comptait 2000. D'après le rapport de lord Brougham, les écoles élémentaires de l'Angleterre étaient fréquentées par 952,849 enfans, et 5162 écoles du dimanche par 347,151 élèves, ensemble 1,300,000 élèves, où 1 sur 11 habitans. En 1821 le rapport était 1 à 17. Selon M. Krœger il y aurait à Londres seul 80,000 enfans sans instruction. L'État ne paie rien pour les écoles : elles sont entretenues des rentes d'anciennes fondations et par la bienfaisance publique.

D'après les derniers renseignemens (1831) le chiffre des enfans fréquentant les écoles primaires serait de 66,116 pour les écoles de dimanche, de 200,000 pour les autres écoles, ce qui ferait un écolier sur 7 habitans.

Irlande. Selon M. Brougham, en 1818 encore deux tiers des enfans irlandais ne recevaient aucune instruction. Et dès 1831, grâce aux efforts de la société hibernienne établie à Londres pour l'avancement de l'instruction populaire, secondés par la munificence du parlement, qui y consacre tous les ans 30,000 livres sterlings, l'Irlande avait 13,632 écoles avec 589,793 élèves, ce qui fait un écolier sur 15 habitans.

Dannemarck. La population de ce royaume, y compris les provinces allemandes, était en 1828 de 1,941,705 habitans. L'université de Copenhague comptait 780 étudians, celle de Kiel 330, dont 22 étrangers. Les élèves des colléges étaient en 1830 au nombre de 1392.

2200 écoles primaires et populaires, où enseignent 2300 maîtres, et parmi lesquelles 2146 suivent la méthode de l'enseignement mutuel, sont fréquentées par 240,000 enfans, ce qui fait un écolier sur 7,5.

Norwège. Population, 950,000 habitans. L'université de Christiania compte de 600 à 650 étudians. Il y a sept colléges dans les principales villes avec 520 élèves. Les autres villes ont des écoles intermédiaires. Le nombre des écoles

bourgeoises et populaires est de 1419 avec 153,736 écoliers. Parmi ces écoles sont 1160 écoles ambulantes. Le rapport des écoliers à la totalité de la population est comme 1 à 6. Malheureusement les écoles nomades laissent beaucoup à désirer.

Suède. Population, 2,500,000 habitans. En 1829 il y avait aux deux universités d'Upsal et de Lund 2086 étudians, dont 1443 à Upsal. Douze gymnases comptaient 684 élèves; les colléges près des cathédrales (qui correspondent à nos colléges communaux), 2118 élèves; les écoles bourgeoises, 4137. Il y a en Suède 132 écoles lancastriennes avec 9000 enfans, presque tous pauvres. Parmi les écoles des campagnes il y en a beaucoup de nomades. Le sort des maîtres est peu assuré. Tous les ans le roi donne sur sa cassette 2000 thaler à la société d'enseignement mutuel. Beaucoup de parens, dans les lieux isolés, instruisent eux-mêmes leurs enfans. Presque tous savent lire et écrire.

Russie. Il y a dans ce vaste empire huit universités avec 300 professeurs et 4100 étudians; quatre académies théologiques grecques, 73 grands séminaires et 18 séminaires inférieurs, avec 26,000 étudians; 15 séminaires catholiques avec 250 étudians. 1411 écoles élémentaires sont fréquentées par 70,000 enfans. Le gouvernement affecte tous les ans à la création de nouveaux colléges et autres écoles 2,850,000 roubles. Le nombre des écoliers est à la population comme 1 à 700. Dans le royaume de Pologne ce rapport est 1 à 100; dans la Pologne prussienne il est 1 à 50; dans la Pologne autrichienne de 1 à 80.

Grèce indépendante. Population, 900,000 ames. 49 écoles supérieures et 52 écoles d'enseignement mutuel sont fréquentées par 7772 élèves, ce qui fait un écolier sur 116 habitans.

Iles ioniennes, 180,000 habitans. 29 écoles, suivies par 1733 enfans; un sur 104.

Italie. *Sardaigne*, 500,000 habitans. Il y a aux universités de Cagliari et de Sassari 482 étudians. Les écoles normales des dix districts comptent 6665 élèves; l'école secondaire de Cagliari, 1057, total 7722 écoliers : 1 sur 70. *Royaume des Deux-Siciles*, 7,000,000 d'ames. A l'exception de quelques écoles lancastriennes, l'instruction populaire est complétement négligée. *Toscane*. En 1818 il y avait dans ce pays, sur une population de 1,250,000 habitans, environ 6000 garçons fréquentant les écoles. Près de 750,000 individus ne savaient ni lire ni écrire. Quatre cinquièmes de la population de toute la péninsule se trouvaient dans la même ignorance. C'est encore dans les provinces autrichiennes qu'il y a le plus d'instruction. *Padoue* a près de 7000 étudians. Il y a dans le *royaume Lombard-Vénitien* 4 lycées avec 900 élèves; 25 autres colléges avec 5000 élèves, 1400 écoles élémentaires avec 62,000 enfans, 16 établissemens religieux consacrés à l'éducation des jeunes filles. Le nombre des écoliers est à la population comme un à 30.

Espagne. Population, 13,772,000 habitans. Depuis 1800 l'instruction a fait de grands progrès en Espagne. Avant cette époque, la moitié des Espagnols ne savaient ni lire ni écrire. L'ignorance du peuple était grande, surtout en Catalogne, dans l'Andalousie, dans la Gallice et la Vieille-Castille. En 1831 il y avait aux universités, séminaires et académies en tout 35,987 étudians; dans 774 écoles latines inférieures, 26,275 écoliers; 9558 écoles de garçons étaient suivies par 356,520 écoliers; 3070 écoles de filles comptaient 119,202 élèves; total : 501,997, c'est-à-dire 1 sur 27 habitans.

Portugal, 3,600,000 habitans. L'université de Coïmbre avait ordinairement 1600 étudians; l'académie de commerce et de marine de Porto, 319; celle de Lisbonne, 320. Il y a en outre dans ce pays 48 écoles assez semblables à nos colléges; 824 écoles primaires avec environ 40,000 enfans, et plusieurs écoles militaires avec 2518 élèves; en tout un écolier

sur 80 habitans. De 1805 à 1819 il ne paraissait, terme moyen, par an que 94 ouvrages.

États-Unis de l'Amérique du Nord. La population était en 1830 de 13,000,000. Les huit plus anciennes universités avaient en 1828 près de 14,000 étudians, y compris sans doute ceux qui suivent encore les classes correspondant aux colléges de l'Europe. Les universités ou les établissemens qui prennent ce nom, sont pour la plupart des entreprises particulières. Leur nombre varie selon le profit qu'y trouvent les entrepreneurs. Le seul État de New-York, qui a 2,000,000 d'habitans, possédait en 1832 9339 écoles, et sur 509,967 enfans d'âge à fréquenter les écoles, 507,705 les suivaient en effet. En général le nombre des écoliers dans tous les États, en y comprenant sans doute beaucoup d'adultes qui suivent les écoles de dimanches, est à la population comme 1 à 5.

UNIVERSITÉS.

L'hiver dernier l'université de Berlin comptait 2001 étudians de toutes les facultés; plus, 560 élèves de chirurgie, de pharmacie, des mines, etc. — Celle de Bonn avait 874 étudians, dont 100 étrangers. — A Iéna se trouvaient 485 étudians, dont 221 théologiens. — A Munich 1592, dont 175 étrangers; — à Wurzbourg 402, dont 101 étrangers. — L'université de Breslau était fréquentée par 897 étudians, sans compter 74 élèves des diverses écoles spéciales. — A Dorpat il y avait au commencement de l'année 539 étudians; — à Giessen 362; — à Heidelberg 518, dont 332 étrangers; — à Fribourg en Brisgau 487, dont 79 étrangers.

— L'université de Saint-Wladimir, nouvellement instituée à Kiew, aura 19 professeurs et 10 suppléans. Son budget annuel sera de 248,390 roubles. Un professeur ordinaire aura 4500 roubles; un professeur extraordinaire, 3400

roubles; un professeur-adjoint, 2300 roubles. Tous les ans seront affectés à la bibliothèque 5000 roubles; au cabinet des médailles, 1000 roubles; à l'observatoire, 1200 roubles; au cabinet de physique, 1800 roubles; au cabinet de minéralogie, 1000 roubles; à l'entretien du jardin des plantes, 6000 roubles; à la collection de zoologie, 1000 roubles, à la collection de technologie, 1200 roubles; à l'entretien de l'école d'équitation, 2500 roubles; enfin 10,000 roubles seront versés annuellement pour former un fonds de pensions pour les professeurs, leurs veuves et leurs enfans.

— L'université de Casan compte 41 professeurs. Il s'y donne 86 cours, dont 16 dans la faculté morale et politique, 24 dans la faculté des sciences, 15 dans la faculté de médecine, 31 dans la faculté des lettres. Remarquez qu'il y a à Casan une faculté des sciences morales et politiques!

— A la fin du second semestre de 1833 il y avait à l'université d'Upsal 1381 étudians.

— Un journal allemand rapporte que, dans le comté d'Herford en Angleterre, sur 41,017 individus adultes il y en a 24,222 qui ne savent pas lire; que dans Londres même 150,000 enfans ne reçoivent aucune instruction. Il y a dans plusieurs comtés des villages de 1000 à 2000 enfans qui sont sans écoles.

STATISTIQUE.

Berlin. La population de cette capitale est pour 1834 de 265,000 habitans. En 1830 on y comptait 50,343 familles dans 7342 maisons.

— *Population de la république de Cracovie.* La population totale de cet État se monte à 123,157 ames, dont 33,076 dans la ville. La population juive y est de 10,201 dans la ville, de 5993 dans les environs.

— *Odessa.* D'après les *Annales de Dorpat*, Odessa comptait en 1833, 50,323 habitans, dont 6668 juifs.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Les productions de la presse allemande en 1833.

ÉTATS.	POPULATION.	ARTICLES.
Prusse allemande	10,081,214	1758
Saxe royale	1,435,576	1110
Bavière	4,238,205	778
Wurtemberg	1,594,671	292
Autriche allemande	10,964,295	207
Bade	1,223,584	190
Hesse grand-ducale	747,198	157
Francfort	54,000	144
Hanovre	1,557,900	141
Hambourg	150,000	118
Weimar	233,814	117
Hesse électorale	652,271	89
Brunswick	350,000	64
Holstein	426,801	62
Brème	52,000	43
Gotha-Cobourg	154,318	37
Nassau	363,633	34
Altenbourg	115,189	26
Mecklenbourg-Schwerin	455,032	21
Schwartzbourg-Sondershausen	52,284	15

Cinq cent cinq libraires ou éditeurs ont publié 5653 articles, répartis ainsi qu'il suit :

Belles-lettres et beaux-arts	851
Théologie	828
Philologie	546
Sciences politiques	511
Histoire et biographie	500
Médecine et chirurgie	369
Pédagogique	361
Géographie et statistique	256
Technologie	210
Droit	196
Philosophie générale	188

Sciences physiques	173
Économie rurale et domestique	170
Mathématiques	133
Art militaire	104
Sur le commerce, les mines, etc.	94
Œuvres mêlées	79
Chimie et pharmacie	64
Art vétérinaire	22

Soixante-sept éditeurs ont publié à Leipzig 886 ouvrages; 45 à Berlin, 553; 12 à Stuttgart, 292; 15 à Vienne, 207; 18 à Nuremberg, 195; 4 à Quedlinbourg, 177; 10 à Augsbourg, 161; 11 à Breslau, 148; 16 à Francfort-sur-le-Mein, 144; 9 à Munich, 141; 7 à Hambourg, 118; 4 à Dresde, 100; 9 à Halle, 86; 6 à Heidelberg, 79; 4 à Darmstadt, 68; 6 à Carlsrouhe, 58; 2 à Hanovre, 57; 6 à Brunswick, 56; 4 à Bonn, 54; 5 à Mayence, 52.

— *Littérature périodique et imprimerie en Suisse.* La gazette de Saint-Gall rapporte les faits suivans: en 1817 il n'y avait dans toute la Suisse que 54 imprimeries et 16 journaux; en 1830 il y eut 71 imprimeries et 29 journaux; en 1834 il y a dans ce même pays 98 imprimeries et 54 journaux.

— En France le nombre des ouvrages publiés en 1833 s'est monté à 7011.

— En Angleterre il a paru, dans la même année, 1180 ouvrages nouveaux, formant 1567 volumes, et coûtant 831 livres sterlings, non compris les pamphlets et les nouvelles éditions. Il y paraît en outre depuis 1833, 250 journaux et ouvrages périodiques. Londres seul compte 832 libraires.

— En Russie, la censure supérieure a autorisé en 1832 la publication de 694 ouvrages et 60 journaux. Sur ce nombre il y a 600 ouvrages originaux et 94 traductions : 414 sont écrits en langue russe, 24 en polonais, 98 en allemand, 24 en langue finnique, lette et esthonienne, 23 en français, 41 en latin, etc.

— Suivant une statistique insérée dans les *Annales littéraires, statistiques et artistiques de Dorpat*, il a paru en Russie, pendant l'année 1833, 40 journaux ou écrits périodiques en langue russe.

Sur ce nombre, 24 paraissent à Saint-Pétersbourg, 10 à Moscou, 3 à Odessa, 2 à Réval, 1 à Casan.

Quant aux matières dont ils traitent, il y en a 5 pour la politique, 3 pour l'art militaire et les promotions dans l'armée, 8 pour la littérature, les modes et les nouveautés, 4 pour la religion et l'éducation, 1 pour les mathématiques, 2 pour la médecine, 1 pour la statistique, 8 pour l'agriculture, les mines, les forêts, l'industrie, les routes et les connaissances utiles, 4 pour les manufactures et le commerce, et 4 pour les annonces judiciaires.

Vingt de ces journaux ou écrits périodiques sont publiés par des particuliers, 5 par des sociétés scientifiques, 3 par des académies ou universités, 12 par des autorités administratives. Au nombre de ces derniers il y en a plusieurs de scientifiques.

Enfin il y en a 3 qui paraissent tous les jours, les fêtes et dimanches exceptés; 2 paraissent trois fois, 6 deux fois, et 6 une fois par semaine; 4 deux fois et 9 une fois par mois; 1 tous les deux mois, 5 tous les trois mois et 4 irrégulièrement.

— *Publications nouvelles.* On annonce comme devant paraître prochainement une *histoire des papes* par le professeur Léopold Ranke de Berlin; — une histoire de la littérature poétique de l'Allemagne, en trois volumes, par le D.r Gervinus de Heidelberg. Les critiques que M. Gervinus a publiées dans les *Annales de Heidelberg* ont fait concevoir de lui de grandes espérances.

CHANSONS AUX BORDS DU RHIN.

1.

COLOGNE.

Dors, beau fleuve du Rhin; beau fleuve, voici l'heure
Où d'un souffle léger le vent du soir t'effleure,
Où la rumeur du jour expire sur tes bords;
Aux pieds de la cité qui te sert de ceinture,
Laisse tomber tes flots avec un doux murmure,
Courbe-toi, voyageur. C'est l'ombre et la nuit, dors.

Si mâle en ton courroux, si fier en ton silence,
Dans la Suisse ton onde et bouillonne et s'élance
Sur les gouffres profonds que l'on n'ose entrevoir.
De loin on pourrait croire entendre l'avalanche,
Puis la voici qui vient avec calme et s'épanche,
Soupire et s'aplanit, claire comme un miroir.

Oh! la nature est noble et belle en toute chose,
Soit qu'elle se réveille, ou soit qu'elle repose,
Elle porte le sceau de la grandeur de Dieu;
Mais l'homme, hélas, qui donc lui ramène sans cesse
Et ses vagues soucis et sa morne tristesse?
Qui donc le fait errer si pensif en tout lieu?

Dans le flux et reflux des villes et du monde,
Comme il souffre, s'il n'a quelqu'un qui lui réponde!
Et quand il a porté de tous côtés ses pas,
L'aspect d'un mont lointain, d'un rivage de sable
Réveille dans son cœur l'envie insatiable
De partir, de chercher ce qu'il ne connaît pas.

Tu peux laisser, ô Rhin, tes flots dormir tranquilles,
Ils ont de par les prés, les coteaux et les villes

Ramené l'espérance et la fertilité.
Mais l'homme se consume en efforts inutiles,
Et ses jours dispersés sur les chemins stériles
S'écoulent sans repos devers l'éternité.

2.

KREUZBERG. — (*A GRETCHEN.*)

J'ai gravi le sentier qui s'en va dans les bois,
Au haut de la colline, auprès de la chapelle.
J'étais seul, je songeais à ces jours d'autrefois,
Où par les verts chemins, par la plaine si belle,
Je t'emmenais, rêveuse, avec de longs récits,
Prenant ta douce main, recherchant ton sourire.
Du sommet de ces lieux, où je me suis assis,
J'ai contemplé long-temps ce que chacun admire:
Bonn avec ses clochers au milieu du vallon,
Les grands contours du Rhin dans les riches campagnes,
Les ruines, les bois et le large horizon,
Là-bas Cologne, ici les sept hautes montagnes.
Mais je songeais au soir, où sur la vieille tour
Nous allions, recherchant la paix et le mystère,
Causer tous deux, rêver un éternel amour,
Sur ces murs que le temps fait tomber en poussière.
Oui, ces lieux que je vois à présent sont plus beaux,
Leur nature est plus grande, et la muse et l'histoire,
Promenant leurs crayons à travers ces coteaux,
Y retrouvent des jours pleins d'honneur et de gloire.
Mais là-bas cependant j'étais auprès de toi.
Tout ce que je pensais, tu le pensais de même,
Ton cœur et ton regard admiraient avec moi;
Et la nature est triste à voir seul quand on aime.

3.

BONN.

Oh! vive Bonn, la belle ville!
Vive Bonn pour l'étudiant!
Son coteau de vins est fertile,
Et Poppelsdorf est très-riant.
Sur les tables le vin pétille,
On y boit plus qu'on ne le dit,
Où l'on va dîner en famille,
Où l'hôtelier nous fait crédit.

Que nous faut-il donc pour bien vivre?
Un camarade pour soutien;
De temps en temps quelque bon livre,
Une taverne où l'on soit bien;
Puis une pipe de Bohème,
Une fillette pour *Liebchen*[1],
Un paquet de tabac de Brème
Que l'on fume dans son *Kränzchen*.

Vous que nul brave *Bursch* n'honore,
Mauvais philistres, loin de nous,
Je suis un jeune *Fuchs* encore,
J'ai le temps d'être parmi vous.

1 *Liebchen* est le terme d'affection, le diminutif cordial que les Allemands prodiguent à la jeune fille qu'ils aiment. — *Kränzchen* désigne les assemblées à jour fixe qui s'établissent entre un nombre de personnes déterminé. — On connaît le mot de *Burseh*, d'où vient *Burschenschaft*, association d'étudians, qui inspire encore tant d'effroi à la police des États allemands. — *Fuchs* (renard) est l'étudiant qui fait son premier semestre à l'université. — *Philister* est ce que nous entendons chez nous par le mot épicier, littérairement et politiquement parlant. — Le *Renommiste* est l'étudiant qui a la plus longue moustache, la plus grande rapière, qui boit le mieux et se bat le mieux. — Combattre *pro patriâ* est le cri de ralliement de la *Burschenschaft* attaquée dans ses droits ou blessée dans son amour-propre.

Pour devenir un renommiste,
Je ferai tout ce qu'il faudra.
Partout où le bon droit existe,
Je combattrai *pro patriâ*.

Bientôt pourtant il faudra dire
Bonsoir à monsieur le recteur,
Et chercher à se faire inscrire
Comme juge ou comme pasteur.
Mais alors dans mon presbytère,
Amis, nous nous réunirons
Autour d'une cruche de bière,
Et du vieux temps nous parlerons.

4.

LA MALADE.

Elle était jeune encor, mais déjà son jeune âge
S'était ployé sous la douleur.
Ce qu'elle avait souffert, hélas! son doux visage
Le disait avec sa pâleur.

Ses deux sœurs sur le pont avec soin l'amenèrent,
Heureuses d'être son soutien,
Et quand les bords du Rhin à ses yeux se montrèrent,
Elle sourit et ne dit rien.

Mais tour à tour portant les yeux sur son vieux père,
Sur ses sœurs et sur ces beaux lieux,
Sur son front se montrait cette pensée amère
Qui naît à l'heure des adieux.

On eût dit à la voir si timide et si tendre,
Qu'elle craignait de trop aimer;
Car elle avait compris qu'on n'osait plus attendre
Un moyen de la ranimer.

Et ces rives du Rhin, cette terre riante,
Venaient, hélas! de reverdir,
Tandis qu'elle passait, pauvre fille souffrante,
Pour s'en aller non loin mourir.

5.

LE MATIN.

La légère hirondelle
Qui joue aux bords du Rhin,
L'effleure d'un coup d'aile,
Et s'envole soudain,
Où va-t-elle, où va-t-elle?

L'onde qui fuit si belle
Aux rayons du soleil,
Et de loin étincelle
Ainsi qu'un lac vermeil?
Où va-t-elle? où va-t-elle?

Oh! puisse l'hirondelle
Et l'onde s'en aller
Vers celle que j'appelle,
La voir et lui parler
De mon amour pour elle!

6.

ROLANDSECK.

(BALLADE)

Au milieu du Rhin dans cette île
S'élevait jadis un couvent,
Couvent de femmes, saint asile;
On y venait de loin souvent.

Et là vivait pieuse et belle
Une novice à son matin,
Un chevalier dans la chapelle
L'aperçut et l'aima soudain.

C'était Roland, homme de guerre,
Un brave comte, craignant Dieu.
Il aimait. Il eût voulu plaire,
Mais la novice avait fait vœu.

Lors au sommet de la colline
Il alla bâtir ce château,
Dont on ne voit que la ruine,
Triste et pendant sur le hameau.

Là, songeant à la jeune fille,
Son bonheur était de la voir,
Dans les murs, derrière la grille,
Il la cherchait matin et soir.

Long-temps là-haut dans sa retraite
On le vit ainsi s'enfermer,
Oubliant jeux, tournois et fête,
Heureux tout seul, heureux d'aimer.

Un jour la cloche au cloître tinte
D'un son qui lui va jusqu'au cœur.
Il écoute, entend une plainte
Profonde et d'amère douleur.

Puis un long convoi se déroule
Avec les vêtemens de deuil,
Et de loin, à travers la foule,
Ses yeux distinguent un cercueil.

Un crucifix, une couronne
Des roses blanches, un drap noir.
Il regarde, pâlit, s'étonne,
C'était elle. Il cessé de voir.

Il s'enfuit en terre étrangère,
Laissant son château sans soutien,
Cherchant les périls et la guerre,
Et de lui l'on n'apprit plus rien.

Mais l'hiver, pendant les nuits sombres,
On raconte encore au hameau
Que l'on a vu deux blanches ombres
Planer au-dessus du château.

7.

LE RHINGAU.

Oh! quand on aperçoit ces campagnes fertiles
Au pied de ces rochers couverts de vieux châteaux,
Ce beau fleuve du Rhin, semé de vertes îles,
Et ces forêts de pampre à travers les coteaux.

Quand le long de ces bois, mystérieux asyles,
On entend résonner la cloche des hameaux,
Et que l'ombre du soir, aux images mobiles,
Tombe de la montagne et descend sur les eaux.

Au sein de cette paix que la terre respire,
Sur cette onde où les cieux viennent se déployer
Devant ces grands tableaux qu'en silence on admire,

Dans une longue extase on pourrait s'oublier.
Alors il ne faut plus s'occuper de décrire,
Il faut suivre son cœur, aimer, croire, prier.

8.

BADE.

Montagnes lointaines de Bade,
Si belles dans l'azur du soir,
Hélas! avec un cœur malade,
Qu'il fait bon pourtant vous revoir!

Voici notre Alsace fertile,
Avec ses bois et ses moissons.
Son industrie à chaque ville,
Ses vieux châteaux, ses frais vallons;

Là-bas le fleuve qui serpente,
Avec ses flots d'azur et d'or,
Et suit si doucement sa pente,
Qu'on dirait parfois qu'il s'endort,

Puis Strasbourg, la cité gothique,
Aux souvenirs grands et pieux,
Et son *Münster*, œuvre magique,
Qui s'en va si loin vers les cieux.

Voici mon Ile-Jars tranquille,
Où je reviens avec bonheur,
Où dans le cercle de famille
Je me repose, voyageur.

Adieu donc toi que je regrette,
Allemagne, mon doux pays,
Où mon ame avait sa retraite,
Où j'ai dû laisser tant d'amis.

Oh! puissiez-vous encor m'entendre,
Nobles cœurs que j'ai retrouvés!
Que je n'osais j'amais attendre,
Mais que j'avais souvent rêvés.

Adieu rivages de la Sprée,
Où j'ai passé de si beaux jours,
Bords de l'Elster, fraîche contrée,
Pays d'études et d'amours.

Voici le sol de ma patrie,
Oh! j'y reviens pour l'admirer.
J'entends notre langue chérie,
Et l'air est doux à respirer.

Salut à toi, ma noble France,
Je reviens pauvre, mais constant.
Je dépose ici ma souffrance,
Je t'aime tant! je t'aime tant!

Si mon attente est inutile,
Si le destin doit me trahir,
Je ne veux rien qu'un humble asyle,
Pour te voir prospérer, grandir;

Rien que mes souvenirs d'enfance,
Le calme obscur de mon hameau,
La poésie et l'espérance,
La tombe auprès de mon berceau.

X. Marmier.

Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Les livraisons du mois d'Avril du Répertoire de Leipzig[1] portent le nombre des publications de 1834 de 549 à 763, ce qui fait 214 ouvrages nouveaux, y compris quelques continuations et les éditions nouvelles.

Parmi les 31 ouvrages relatifs à la THÉOLOGIE, on remarque les suivans : Une interprétation toute nouvelle de l'Apocalypse, intitulée : *Johannes des Gottbesprachten eschatologische Gesichte*, par F. J. Züllich, pasteur à Heidelberg. L'auteur a la prétention d'expliquer pour la première fois ce poème obscur, et de le ramener à sa forme primitive. Il y a joint entre autres une carte de la Nouvelle-Jérusalem, et un portrait de Jésus-Christ coiffé d'un turban. Vingt années d'études pouvaient être mieux employées. — Une édition des Œuvres de Bérenger de Tours, qui paraît sous les auspices du D.r Néander, tome premier, renfermant le traité de *Sacra cœna* contre Lanfranc ; — l'Esprit de notre temps et le christianisme, ou Preuve que le vrai besoin de l'Église est aussi le besoin du temps, ouvrage posthume de J. F. Petrick, de son vivant prédicateur à la cour du prince Pückler-Muskau ; Stuttgart, chez Hallerberger. (Est-ce encore un masque? Y a-t-il eu un prédicateur nommé Petrick, et le prince de Pückler-Muskau a-t-il une cour?)

On annonce dix ouvages de JURISPRUDENCE, parmi lesquels se trouvent : le Procès-civil du Wurtemberg, par le D.r C. Schütz, de Tubingue, pour faire suite au Manuel de la procédure civile de l'Allemagne, par Linde, dont la troisième édition à paru à Bonn ; — *Quæstionum de Servio Sulpicio Rufo specimen I et II, scripsit* Rob. Schneider de Leipzig ; — *Basilicorum libri LX. post Annib. Fabrotti curas ope codd. mss. a Gust. Ern. Heimbachio*

1 Voir les numéros de Mars, p. 280, et d'Avril, p. 378.

aliisque collatorum integriores cum scholiis edidit, editos denuo recens., deperditos restituit; translationem lat. et adnotationem criticam adjecit Car. Guil. Heimbach, Jenensis, tome I.er, sect. IV.

La Médecine compte seize ouvrages nouveaux; entre autres : une Histoire des instrumens du trépan, par le D.r Krombholz, professeur à Prague; — le quatrième volume du Dictionnaire encyclopédique de médecine, publié par les professeurs de la faculté de Berlin; — nouvelle collection du Code saxon de médecine légale, par le D.r Choulant, tome I.er; — une traduction allemande de l'Anatomie pathologique du professeur Lobstein de Strasbourg; — la Médecine de nos jours, perfectionnée par l'homœopathie, par le D.r Braun (l'auteur pseudonyme de la Médecine au dix-neuvième siècle; Leipzig, 1832).

Il a paru sur les Antiquités classiques douze publications nouvelles : deux Grammaires grecques élémentaires, l'une par Græfenhahn, l'autre par F. Rost; une Grammaire latine par le D.r Billroth; — un Atlas du monde ancien en 24 feuilles, par le D.r Forbiger; — un Manuel de l'histoire littéraire de la Grèce, par le D.r Petersen de Kopenhague, avec une préface de Matthiæ; — *Demosthenis orationes selectæ commentariis in usum scholarum instructæ ab J. H. Bremi, sectio II : oratio de corona;* formant le volume XV, section II de la *Bibliotheca græca*, qui parait sous la direction de F. Jacobs et de V. C. F. Rost; — *Luciani Charon vitarum auctio Piscator, recensuit et illustr. Car. Jacobitz;* — une Critique un peu vive de l'ouvrage de M. Schulz, dont la *Nouvelle Revue germanique* a donné une analyse dans le tome I.er de la seconde série, p. 219 et suivantes. Cette critique est intitulée : *Kritische Phantasien eines praktischen Staatsmanns*, par Cl. A. Klenze. Elle est dédiée à la mémoire de Niebuhr; — *M. Tullii Ciceronis de officiis libri tres, recensuit R. Stuerenburg; accedunt comment.* L'auteur a déjà publié un travail semblable sur le discours *Pro Archiâ poetâ.*

Pour les Langues orientales on annonce la première section du tome III du Lexique arabe-latin de G. W. Freitag.

Il y a six ouvrages de Géographie; entre autres : des Tableaux de la Souabe (*Bilder aus Schwaben*), par Zoller; — un Voyage dans la Haute-Styrie (*Darstellungen aus dem steyermärkischen Ober-*

land), par F. C. Weidmann ; — Silhouettes de l'Allemagne méridionale (*Schattenrisse*), par W. Alexis.

L'Histoire et la Biographie comptent dix-huit ouvrages, parmi lesquels nous remarquons : Mémoires et Matériaux pour l'histoire, particulièrement pour celle du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, par le D.r Schneidawind, deuxième livraison, relative à la guerre de 1809 ; — Histoire de l'émigration de 40,000 Arméniens, qui en 1828 quittèrent la province persane d'Aderbaidschan pour s'établir en Russie, traduite du russe et de l'arménien par C. F. Neumann, professeur à Munich. Dans une introduction l'auteur promet une histoire de la littérature arménienne. — Une version allemande de l'Autobiographie latine de Pietro d'Angelis, par G. Vogel ; — la Vie de Jean-Henri Voss, par H. Dœring ; — deux Écrits sur Gaspard Hauser, l'un de son confesseur le pasteur Fuhrmann, l'autre du docteur en médecine Heidenreich.

Parmi les cinq publications relatives à l'Économie politique se trouvent l'Annuaire statistique, principalement de l'Allemagne et spécialement de la Prusse, par le D.r F. B. Weber, professeur à Breslau ; — sur les finances du royaume d'Hanovre, par le conseiller Ubbelohde.

Il y a onze ouvrages de Philosophie. Nous remarquons : Essai d'une histoire de la philosophie moderne, à commencer par Descartes, par le D.r J. Éd. Erdmann, tome I.er, section I.re (renfermant l'exposé et la critique de la philosophie de Descartes, avec une introduction générale, selon les idées de Hegel) ; — *Systematis Leibnitziani, in philosophia maxime, etc.*, par Thomsen de Schleswig ; — Jacobi et la philosophie de son temps, par le D.r Kuhn, professeur à Giessen ; — un Précis de logique analytique, par le professeur Twesten, de Kiel. — Le quatrième volume de la seconde édition du Dictionnaire philosophique du professeur Krug. Les additions ont été imprimées aussi séparément pour servir de volume supplémentaire à la première édition. — La Doctrine philosophique secrète sur l'immortalité de l'individu humain (selon le système de Hegel), par le professeur Weisse de Leipzig ; — Têtes de Janus (*Janusköpfe*) pour la philosophie et la théologie, par A. Günther et J. H. Pabst (ouvrage de deux prêtres fort instruits, destiné à combattre le panthéisme

secret de la philosophie de Hegel); — Campagnes esthétiques, par le D.r L. Wienbarg (nous examinerons ce livre prétentieux); — l'Ame humaine, considérée sous le rapport moral et physique (*Darstellung des menschlichen Gemüthes*), par le D.r von Lenhossek, ancien professeur de physiologie, deuxième édition.

Parmi les quatre ouvrages de Mathématiques nous trouvons la traduction de la Théorie analytique du système universel de M. de Pontécoulant, par le D.r J. G. Hartmann.

Il a paru trois écrits seulement relatifs aux Sciences physiques: la suite de la traduction du Manuel de géologie de Ch. Lyell, professeur à Londres, par le D.r Ch. Hartmann; — le cinquième volume de la traduction allemande des Œuvres du botaniste anglais Robert Brown, par le D.r Nees von Esenbeck; — la troisième édition du Manuel de botanique du D.r J. Ch. Mœssler, avec une flore de l'Allemagne et des additions, par Reichenbach, directeur du jardin des plantes de Dresde, deuxième volume, deuxième partie.

On annonce deux ouvrages sur les Beaux-Arts: un Précis de géographie artistique de l'Europe, par Ch. Kruse; et l'Art de devenir connaisseur en trois heures (*Anleitung zur Kunstkennerschaft*, etc., écrit évidemment satirique), par M. Detmold, avocat à Hanovre. Sur les trois ouvrages qui se rapportent à la science du Commerce, aucun ne mérite une mention particulière.

Parmi les trente-un ouvrages consacrés à l'Éducation de la jeunesse, nous distinguons: un Manuel de gymnastique (*das Ganze der Gymnastik*), et un Traité de gymnastique pour les jeunes filles, par J. A. L. Werner; — un Discours du professeur Schwarz de Heidelberg sur l'éducation nationale (*unsere Nationalbildung*); — la Première instruction des sourds-muets, par C. G. Reich, directeur de l'institut des sourds-muets de Leipzig; — la Connaissance de la Bible (*Bibelkunde*) pour les écoles populaires, par le D.r Rettig d'Hanovre; — un Mot sur l'instruction populaire supérieure (*einige Worte über höhere Volksbildung*), par le D.r Wægner, instituteur à l'école réelle (*Realschule*) de Darmstadt; — Directions pour les exercices de logique et de grammaire (*Anleitung zu Denk- und Sprachübungen*), par Grassmann, deuxième édition; — quatrième Rapport du comité d'administration de

l'école des sourds et muets, fondée à Hambourg le 28 Mai 1817; — Indications (*Andeutungen*) sur les écoles de dimanche et industrielles, sur les bibliothèques populaires, etc., par Preusker; — l'École des petits enfans (*die Kleinkinderschule*), par le professeur Schuch de Heidelberg; — l'Ami des enfans saxon, par Tr. Otto, quatrième édition; — Ferdinand, ou l'Histoire d'un jeune comte d'Espagne, par l'auteur des Œufs de Pâques; — Précis de toutes les connaissances nécessaires et usuelles pour les écoles primaires, par Gutbier, tome I.er, comprenant la physique, la géographie, l'histoire naturelle et la technologie; — l'Ami des enfans, d'après Rochow, par Schlez, quatrième édition.

Les ouvrages inscrits sous la rubrique de Langue et de Belle-Littérature allemandes sont au nombre de trente-quatre. Les plus remarquables nous ont paru : le Maréchal-ferrant de Jüterbock, d'après une ancienne tradition populaire, en 45 romances, par F. Krug de Nidda; — Garrick à Bristol, comédie en quatre actes et en vers, par Deinhardstein, de Vienne : cette pièce a été représentée sur les principaux théâtres de l'Allemagne, traduite en anglais par Hoare, et en danois par Œhlenschlæger; — le Trésor des Nibelungen (*der Nibelungen Hort*), tragédie en cinq actes par Raupach; — Robert le Diable, drame romantique en cinq actes par Raupach (on a dit de ce drame que c'est *Ilias post Homerum*); — le Roi Éric et les Proscrits, tableau de mœurs des derniers jours du treizième siècle, traduit du danois de B. S. Ingemann, trois volumes.

Sous la division Langues et Littératures étrangères nous trouvons annoncés vingt articles, parmi lesquels nous faisons remarquer : une Grammaire grecque moderne, par G. Rassiadis, professeur de langue grecque à Vienne; une édition en un volume des Œuvres poétiques de Milton, et une autre en un volume aussi des Poèmes d'Ossian-Macpherson, publiées par le libraire Fleischer de Leipzig.

Le Répertoire indique enfin vingt-deux journaux et ouvrages périodiques. Nous attendrons que cette liste soit plus complète pour en donner un extrait raisonné.

PHILOSOPHIE.

Hegel, Sendschreiben an den Professor der Philosophie, Herrn C. F. Bachmann in Jena, von Doktor C. Rosenkranz, etc. : Hegel, Lettre au D.r C. F. Bachmann, professeur de philosophie à Iéna, par le D.r *C. Rosenkranz*, professeur de philosophie à l'université de Kœnigsberg. Kœnigsberg, chez A. W. Unzer, 1834, 140 pages in-8.°

Comme tous ceux qui dans leur carrière de littérateur ou de savant ont développé des idées qui leur étaient propres, et placé leur nom à la tête d'un système nouveau, le philosophe Hegel de Berlin a eu ses disciples, ses partisans, et aussi ses ennemis et ses détracteurs. Le combat avait commencé pendant sa vie, il se continue après sa mort, et de temps en temps il se rompt encore quelques lances, soit pour, soit contre ce *nouveau système* philosophique. Je dis, *nouveau*, et à dessein; car dans le domaine de la philosophie l'Allemagne voit tous les jours éclore quelque création qui diffère essentiellement des précédentes. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile à acquérir qu'une connaissance complète de la philosophie allemande; on peut presque dire qu'il y a autant de systèmes que de volumes, et, à cause de cette diversité même, il n'y a point d'école philosophique qui se perpétue longtemps par une filiation non interrompue de disciples et par l'uniformité de ses doctrines. Dans cette branche des connaissances humaines comme dans bien d'autres, l'écrivain allemand, en prenant la plume, s'imagine trop souvent, ou qu'on n'a rien fait avant lui, ou que ce qui a été produit est incomplet, défectueux, par conséquent à refaire. Pénétré de cette idée, il se met à l'ouvrage, commence avec le déluge, invente un système, et le poursuit jusqu'au moment où il écrit. Aussi, bien que les philosophes allemands se rattachent de loin, les uns à Kant, les autres à Fichte, d'autres à Schelling, d'autres enfin à Hegel, etc., on ne peut pas dire qu'ils forment école dans le sens strict et absolu du mot; car la plupart du temps ils n'ont de commun avec leurs devanciers que quelques idées générales, qui affectent plutôt la forme que le fond. Chacun d'eux a une terminologie spéciale,

des divisions particulières; aussi, avant d'étudier un philosophe allemand, faut-il d'abord faire connaissance avec son vocabulaire.

En 1833, le professeur Bachmann de Iéna fit paraître un livre qui avait pour titre : *Du système de Hegel, et de la nécessité d'une réforme dans la philosophie*[1]. Dans cet ouvrage il attaquait avec virulence et quelquefois même avec un ton assez acerbe le système de Hegel, et faisait à ses doctrines de nombreux reproches, dont quelques-uns prouvaient qu'il ne les avait pas suffisamment étudiées. Les partisans et les disciples du professeur de Berlin ne pouvaient se taire lorsque leur maître était ainsi mis en cause. Le gant était jeté, il fallait le relever. Le D.r Rosenkranz, aujourd'hui l'un des plus savans et des plus actifs soutiens de la philosophie hégélienne[2], se chargea de répondre dans l'ouvrage que nous avons annoncé plus haut. Dans sa lettre au D.r Bachmann, il le suit chapitre par chapitre, page par page, pour ainsi dire pas à pas, rapproche avec un art infini une foule de passages empruntés aux différens ouvrages de Hegel, et poursuit son adversaire sans pitié et avec une grande force de logique depuis sa préface jusqu'à la fin de son livre.

Nous sommes trop peu familiarisé avec les divers et innombrables systèmes de la philosophie germanique, pour nous permettre de prononcer dans cette polémique, et encore moins pour donner une appréciation des différentes doctrines. Notre but, en écrivant cette notice, est uniquement de recommander ce nouvel ouvrage du professeur Rosenkranz à ceux qui se sont occupés de la philosophie allemande, et surtout de celle de Hegel. Bien qu'on puisse quelquefois lui reprocher quelques longueurs, ils ne pourront le lire sans fruit pour leurs études, car le livre est souvent un commentaire des doctrines du professeur de Berlin; tout en les défendant, il les explique avec clarté, et ne laisse jamais

1 *Ueber Hegel's System und die Nothwendigkeit einer noehmaligen Umgestaltung der Philosophie*, *von Doktor C. F. Bachmann. Leipzig*, 1833, 8.°, VI *und* 322 *S.*

2 Le D.r Rosenkranz était auparavant professeur extraordinaire à l'université de Halle. Au semestre d'hiver 1833 — 1834 il a été appelé à Kœnigsberg pour y remplacer M. Herbart, qui est aujourd'hui unanimement regardé comme le premier philosophe de l'Allemagne. La position du D.r Rosenkranz, comme l'un des principaux hégéliens, donne encore à son ouvrage, sous le rapport de la doctrine, plus d'importance et d'autorité.

passer sans éclaircissemens, ni sans justification, les nombreuses citations qu'il emprunte aux ouvrages de son maître. Une connaissance profonde des philosophes allemands, dont on trouve souvent des passages entiers, offre au lecteur une utile occasion de pénétrer plus avant dans la science allemande, et le familiarise peu à peu et sans fatigue avec les différens systèmes. Ce n'est pas un des moindres avantages de ce livre, qui, nous n'en doutons pas, sera lu et consulté par tous ceux qui voudront acquérir une connaissance intime de la philosophie germanique.

L. N.

GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

Handbuch der Militär-Geographie: Manuel de la géographie militaire ou statistique de l'Europe, particulièrement par rapport à l'art de la guerre, de M. le *baron de Malchus*. Heidelberg et Leipzig, chez Charles Groos; deux volumes.

Dans un temps où les arts et les sciences ont fait de si étonnans progrès, l'art militaire ne pouvait rester en arrière; aussi, depuis les guerres de la révolution et de l'empire, nous avons vu paraître un plus grand nombre d'ouvrages appartenant à cette branche de la littérature, qu'il n'en avait été publié encore depuis l'invention de l'imprimerie.

Dans tous ces ouvrages il a été traité fort au long de la stratégie, de la tactique, de l'histoire militaire et de toutes les sciences auxiliaires; mais on a singulièrement négligé de s'y occuper de la géographie sous le point de vue militaire. On en est même encore à discuter sur la définition d'une géographie militaire, et le seul ouvrage de ce genre, digne d'être cité, celui qui a été adopté dans l'école militaire de Berlin, ne mérite guère ce nom.

Tandis que les uns prétendent qu'un tel ouvrage doit contenir la description du terrain sous le rapport stratégique, les autres disent que de telles notions appartiennent seulement à un traité de pure stratégie.

Suivant notre opinion à nous, une géographie à l'usage des militaires qui ont déjà des connaissances géographiques élémentaires, doit présenter : 1.° des notions orographiques et topogra-

phiques assez détaillées pour donner une idée exacte de la superficie des différentes contrées; 2.° des renseignemens statistiques sur les forces productives et militantes de chaque pays; 3.° des données militaires et stratégiques sur la composition et la force des armées, ainsi que sur l'importance militaire des différens États; 4.° des notions historiques militaires.

Il était réservé à M. de Malchus, ancien ministre des finances de Westphalie et de Wurtemberg, qui, par ses ouvrages sur la science financière et la haute économie politique, s'est déjà fait un nom très-distingué dans le monde scientifique; il appartenait, disons-nous, à M. de Malchus de faire le premier un ouvrage qui méritât véritablement le nom d'une géographie militaire. Les faits étant toujours les meilleurs argumens, nous nous contenterons de donner à l'appui de notre assertion un court aperçu de son ouvrage, dont on reconnaîtra facilement la haute portée.

Le livre de M. de Malchus se compose de deux volumes : le premier traite uniquement de la description des montagnes et des fleuves; le second contient la statistique et la topographie des différens pays.

D'après le système suivi par M. de Malchus dans le premier volume, système dont le célèbre géographe Ritter a le premier conçu l'idée, la description des montagnes nous fournit non pas une simple nomenclature des différentes chaînes, qui souvent n'ont aucun rapport entre elles, mais une image vivante de la superficie de ces grandes étendues de terrain qu'embrassent les opérations militaires. M. de Malchus donne d'abord un tableau pittoresque et exact de la grande chaîne continue qui couvre le centre de l'Europe; ensuite il décrit les chaînes intermédiaires, telles que les Cévennes, les Vosges et la Forêt-Noire; puis les chaînes qui sous différens noms occupent le centre de l'Allemagne; enfin il arrrive aux chaînes détachées du grand système, qui se trouvent en Espagne, dans la Grande-Bretagne, en Scandinavie, dans la Sarmatie et sur la presqu'île de Tauride. Pour rendre ce tableau encore plus précieux, l'auteur a scrupuleusement indiqué les routes avec tous leurs embranchemens, les défilés et les vallées des fleuves qui traversent chaque chaîne. Cette méthode est la seule qui convienne à un ouvrage de ce genre:

appliquée d'une manière aussi ingénieuse que l'a fait M. de Malchus, elle assure d'avance à son livre le plus grand succès.

La seconde partie du premier volume offre le système hydrographique de l'Europe; les fleuves y sont rangés d'après les mers et les lacs où ils se jettent. Cette partie aussi présente le plus grand intérêt, surtout aux militaires, par l'exactitude avec laquelle l'auteur décrit les bords, la largeur, la profondeur, la longueur, le cours des fleuves; plus les différens endroits de passage et les têtes de pont qui les protègent. Cette description est précédée d'une théorie très-essentielle, dont l'objet est de faire connaître la profondeur et la largeur des fleuves suivant la hauteur de l'eau.

Le second volume, consacré à la statistique et à la topographie des différens pays de l'Europe, est subdivisé dans les chapitres suivans : grandeurs, frontières, nomenclature des montagnes et des fleuves, canaux, division de la superficie suivant les différentes sortes de culture; population; énumération très-détaillée et très-exacte des produits naturels et industriels; notions précieuses sur le commerce; institutions scientifiques avec leur organisation et leur but; description très-circonstanciée des armées de terre et de mer suivant leur force numérique, leur composition et leur mode de recrutement; fabriques d'armes; haras; administrations et établissemens militaires. Dans ce dernier chapitre il est question de tout ce qui a rapport à l'organisation militaire des États de l'Europe, et c'est cette partie de l'ouvrage, traitée avec une rare conscience, qui renferme des renseignemens précieux, non-seulement pour tout militaire, mais pour tous ceux qui s'occupent de politique. Après les matières que l'on vient de désigner, M. de Malchus s'occupe de l'administration et du mode de gouvernement de tous les États. Enfin il complète ses renseignemens topographiques, en indiquant les villes les plus importantes avec les routes qui y aboutissent, et en rappelant les souvenirs historiques militaires qui se rattachent à chacune de ces localités.

En ce qui concerne le dédale des petits États allemands, l'auteur fait preuve d'une grande sagacité, en les groupant dans sa description par masses, dont la première, celle du midi, se compose des États situés entre la Suisse, le *Fichtelgebirg*, le Rhin et la forêt de la Bohème; la seconde, celle du milieu, est formée

des États qui se trouvent entre le Mein et la Prusse; enfin la troisième, celle du nord, réunit le Hanovre et tous les autres petits États cernés par la Prusse. Cette division du territoire est très-ingénieuse, non-seulement parce qu'elle est basée sur des considérations stratégiques, mais aussi parce qu'elle correspond parfaitement à la manière dont on a classé les petits États de l'Allemagne relativement à l'organisation de l'armée fédérale en corps d'armée.

Ce court aperçu suffira sans doute pour faire apprécier le haut intérêt que présente l'ouvrage de M. de Malchus. L'esprit consciencieux qui a présidé à son travail, les nombreuses, nous serions presque tenté de dire les innombrables sources authentiques que l'auteur a consultées, et qui, toujours citées par lui, donnent à cet ouvrage le caractère d'un véritable guide dans la littérature de la statistique et de l'économie politique; toutes ces considérations, jointes à la grande renommée littéraire dont jouit l'illustre auteur, font de ce livre une autorité puissante en matière de statistique, et expliquent le brillant succès qu'il a en Allemagne. Nous sommes persuadé que, traduit dans une langue aussi répandue que la langue française, il aurait bientôt une réputation européenne. — Nous aurions désiré que l'auteur eût traité dans le second volume de tous les États de l'Europe d'une manière aussi détaillée qu'il y a traité de l'Allemagne, et nous attendons avec impatience la seconde édition de cette géographie, qui, selon la promesse de l'auteur, ne doit plus offrir cette lacune. Du reste, cette lacune concernant principalement la France, qui est suffisamment connue des militaires de ce pays, elle est d'une faible importance pour nos compatriotes. — Peut-être que dans cette seconde édition M. de Malchus consultera avec plus de soin qu'il n'a pu le faire, les mémoires de nos grands capitaines, pour s'y étendre plus largement sur l'importance militaire des chaînes de montagnes et des fleuves, dans le cas d'attaque ou de défense d'un pays.

Nous terminerons cette esquisse en faisant ressortir tout l'avantage que procure la division de l'ouvrage en deux parties séparées; en effet, l'une de ces parties, étant exclusivement consacrée à faire connaître la configuration de l'Europe, conservera toujours sa valeur, quel que soit l'état politique de cette partie du monde.

AUGUSTE DEMMLER.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

JUIN 1834.

Littérature.

LE PARIA.

TRAGÉDIE EN UN ACTE.

TRADUITE DE MICHEL BEER.

PERSONNAGES.

GADHI, le Paria.	BENASCAR.
MAJA, sa femme.	UN BRAMINE.
LEUR ENFANT.	INDIENS.

(Le théâtre représente la pauvre cabane du Paria.)

PREMIÈRE SCÈNE.

GADHI. MAJA.

(*Gadhi est occupé à fermer avec des nattes de joncs et des branches d'arbres quelques ouvertures de sa cabane. On entend gronder le tonnerre, et l'éclair luit.*)

MAJA (*avec effroi*).

Mon enfant!.... (*Elle court dans une chambre voisine et revient avec plus de calme.*)

GADHI.

Ma bonne femme, notre enfant dort-il?

MAJA.

Il dort. Mais écoute comme l'orage mugit, comme la pluie tombe avec fracas. Ce que la faible main des hommes construit, peut bien n'être tout à l'heure qu'un travail inutile.

GADHI.

J'ai fermé aussi bien que possible cette ouverture. Ce vieux bananier contre lequel notre demeure s'appuie, nous donne un toit assuré. Sa tête grise a déjà plus d'une fois enduré le sillon flamboyant de l'éclair. Le tonnerre roule impuissant autour de lui. Je n'ai pas peur.

MAJA.

Oh! que si du moins je pouvais être forte comme toi! Si aucune faute ne me pesait sur le cœur. Ton noble regard, qui peut sans crainte descendre dans les chastes profondeurs de ton ame, peut aussi voir sans crainte la face obscure du ciel. Mais moi, je tremble quand le sol tremble, et comme l'orage agite de toute sa force ces rameaux, une pensée qui ne s'endort jamais, agite aussi mon ame coupable.

GADHI.

Ma bien-aimée ne t'accuse pas. Qui donc oserait se dire pur, si tu jettes ainsi toi-même le blâme sur ta noble existence? Non, ce n'est pas ce que tu appelles ton crime qui te fait trembler devant les coups de tonnerre; non, je ne te souhaite pas le triste courage qui m'anime. Le malheur a jeté lui-même dans les landes sauvages de ma vie le germe de ce fruit amer. Les larmes sont sa rosée, et c'est à travers la douleur qu'il grandit pour me donner un jour sa jouissance empoisonnée. Hélas, je ne crains pas ces ravages de la foudre qui menacent également chaque créature, je ne crains pas cette force ouverte. Exilé des routes ordinaires de la vie, chassé hors du courant qui entraîne le monde, j'aime à errer dans les ténèbres des forêts, là où la panthère et l'hyène se sont fait un repaire sanglant. Je ne crains ni les hauteurs escarpées du rocher, ni le voisinage du tigre; mais je me sens saisi de terreur quand le son de la trompe m'annonce l'approche effroyable de l'homme. L'arc est tendu, la flèche part, et me déchire les entrailles; le chasseur pousse un cri de joie, car Brama sourit quand un Paria tombe mort.

MAJA.

O Gadhi.... Mon Dieu, arrête donc le bruit de la foudre! Ta colère est effroyable.

GADHI.

Effroyable! Pleure, pleure, malheureuse femme, et remercie encore le Ciel de ce qu'il t'a laissé les larmes; moi, je n'en ai plus. Mon existence n'est qu'une longue lamentation, le cri du ver de terre frappé d'une éternelle malédiction et qui rampe péniblement, tandis que les autres créatures voltigent joyeusement aux rayons du soleil. Laisse, laisse tomber les larmes du souvenir. Une fois aussi tu as connu le charme de la vie, car ton enfance a eu de beaux jours.

MAJA.

Ah! je ne regrette pas ces jours qui sont passés. Tu m'as sauvé la vie, elle est à toi, et si seulement je pouvais te voir tranquille, penses-tu que je m'abandonnerais à de tels regrets? Que m'importe l'opulence et les biens de ce monde? Le cœur de la femme ne connaît qu'une félicité dans ce monde, c'est d'aimer et de se savoir aimée.

GADHI.

Oh! mon amour est une misérable félicité; car je suis le rebut de la société.

MAJA.

Toi? ....

GADHI.

Oui, moi, et l'enfant que tu allaites, et qui un jour, courbant le front sous le poids de l'oppression, maudira amèrement l'existence que nous lui avons donnée. Si ta voix est le tonnerre, ô Brama, si ton nom signifie clémence et justice, réponds; pourquoi veux-tu poursuivre d'une haine éternelle la malheureuse race à laquelle j'appartiens? parce qu'une fois, dans des temps lointains, un Paria refusa de te rendre hommage, et se moqua du Dieu qui, pour éprouver la terre,

apparut en voilant sa gloire; les prêtres enseignent encore que notre race est maudite, et que le Ciel éloigne de nous sa grâce.

MAJA.

Non, non! Le chef-d'œuvre de la création est un cœur qui pense aussi noblement que le tien. Le Créateur ne peut pas te maudire. Les prêtres mentent.

GADHI.

Oui, Maja, ils mentent, et si je ne le croyais pas, j'aurais donc une foi mensongère en celui auquel ils offrent comme un sacrifice leurs mensonges. Brama est juste est bon. Son regard ne rayonne-t-il pas sur nos riches récoltes? Sa main n'a-t-elle pas entrelacé les branches du bananier? N'est-il pas le père de notre mère éternelle, de notre belle et généreuse nature? Sa loi nous ordonne d'aimer et d'être indulgens, sa loi doit réunir par les liens de l'ame ceux auxquels il a donné la même empreinte extérieure, la même image. Dans son empire il n'y a rien d'étranger et rien à dédaigner. La vaste mer ne rejette pas l'humble goutte d'eau que les nuages lui apportent; elle la reçoit dans son sein et la promène dans ses vagues d'argent. L'homme seul repousse d'une main téméraire les lois qui lui sont prescrites, et il appelle croyance sa folle présomption. Mais Brama sourit, pardonne, et se plonge dans la lumière de l'immortelle vérité jusqu'à ce que le jour arrive où nous verrons la science se séparer de l'erreur.

MAJA.

C'est ainsi que je veux te voir, mon Gadhi. Il ne te manque que les choses périssables de ce monde. Les vrais biens de la vie t'appartiennent à jamais. N'as-tu pas ta généreuse croyance, et mon ame fidèle qui croit, pense et souffre avec toi?

GADHI.

Ce sont là deux trésors de grand prix que j'ai trouvés dans la misère. Leur éclat reluit sur mon chemin obscur, et

leur possession doit me remplir le cœur. Mais je suis homme, et comme tel il me faut autre chose. Je sens dans ma poitrine la force qui a besoin d'agir. Ne puis-je donc pas être homme parmi les hommes? Hélas, je demande si peu! si peu! Ils caressent leurs chiens et leurs chevaux, et nous repoussent avec effroi, comme si la nature ne nous avait donné que les masques de la figure humaine. Mettez-moi donc à votre niveau, et vous verrez si je vous ressemble. J'ai une patrie, je veux la protéger. Donnez-moi donc une vie, je vous la paierai avec usure là où les dangers de la bataille demandent impérieusement que l'on se sacrifie. Déjà je me vois jeté au milieu du combat, je brave la mort, je m'élance à travers les glaives et les flèches. En avant! suivez-moi. Suivez-moi. Voyez cet enfant qui marche à mes côtés. C'est mon fils. C'est mon fils. Regardez comme il jette le dard, son ennemi tombe. Bénis donc mon fils, ô patrie, il a combattu pour toi, et pour toi son père est mort.

MAJA.

Non, demeure. Ne m'abandonne pas. Tu ne peux partir, et quand tu le pourrais, tu ne le devrais pas.

GADHI.

Qu'as-tu donc Maja? Qu'elle idée te vient?

MAJA.

Oh malheur!

GADHI.

Tu te laisses, effrayer par un rêve? Je suis un Paria, et je ne puis pas combattre pour ma patrie.

MAJA.

Ah! ce n'est pas un rêve .... c'est la réalité qui me tourmente .... je ne puis me taire plus long-temps, je ne sais qu'elle sinistre appréhension, quel vague pressentiment me saisit!

GADHI.

Parle. Parle.

MAJA.

O tremble, mon bien-aimé, et pardonne-moi. Cette enceinte de rochers qui environne notre demeure ....

GADHI.

Et que je t'avais défendu de franchir....

MAJA.

Je l'ai franchie....

GADHI (*avec anxiété*).

Et l'on t'a vue?....

(*Maja fait en silence un signe affirmatif. Gadhi se cache le visage dans ses mains.*)

MAJA.

Il y a à peine six jours; j'allai dans notre petit jardin pour chercher des fruits, et j'avais laissé notre enfant endormi sur sa natte. Lorsque je reviens, la cabane est vide, la natte vide, l'enfant est loin. En vain je le cherche dans la vallée, en vain je l'appelle, l'air ne me renvoie d'autre son que celui de mes gémissemens. La terreur s'empare de moi, je monte au-dessus du rocher, je regarde....

GADHI.

Nous sommes perdus!

MAJA.

Nous? .... Mais demande donc à une mère ce qu'elle souffre, ce qu'elle désire, et si elle songe à la vie quand elle a perdu son enfant. J'aperçois un sentier escarpé, je le parcours d'un pas rapide. J'arrive au-delà de cette enceinte sous une longue ligne de palmiers dont les rameaux couvrent le chemin. Je ne songe ni à la fatigue, ni aux dangers; j'avance, et tout à coup je vois mon enfant, et auprès de lui un chasseur de la race des Rajahs qui lui donnait des fruits. Je m'élance, je prends mon enfant dans mes bras, et

je le tiens serré contre mon cœur jusqu'à ce qu'après ce moment de délire des larmes coulent en abondance de mes yeux. Cependant j'aperçois le regard ardent du chasseur fixé sur moi. La peur me vient, je balbutie quelques paroles pour le remercier, j'emporte mon enfant, je veux fuir .... mais lui, m'arrêtant d'un bras vigoureux, s'écrie : « femme, ton aspect m'a causé une étrange impression, jamais je n'ai éprouvé ce que j'éprouve maintenant. Qui que tu sois, il faut que tu me suives. »

GADHI.

L'entends-tu, Brama?

MAJA.

Moi, je lui réponds : seigneur, mon époux m'attend avec inquiétude, moi et mon enfant, et j'essaie encore de me dégager, tandis que lui me presse avec plus de force contre son cœur, en me parlant de son amour. J'avais eu les angoisses d'une mère, j'avais maintenant celles de l'épouse ; tout à coup j'aperçois une vipère des plus venimeuses qui lève la tête contre mon fils. L'amour maternel me donne une force de géant. Je m'arrache des bras de cet homme furieux, je m'élance à travers les rochers, rien n'arrête ma fuite, et quand, après avoir long-temps couru, je regardai derrière moi, le chasseur avait disparu sous les arbres de la forêt.

GADHI.

Disparu? Si du moins il l'était pour toujours? Si du moins ses farouches désirs ne lui faisaient pas découvrir le chemin de notre demeure. Je connais ces Rajahs, ils nous fuient comme la peste. Mais ils portent avec eux d'effroyables penchans, et peu leur importe qu'ils les satisfassent dans un palais ou dans la cabane maudite du Paria.

MAJA.

Qu'il vienne seulement! Qu'il tente d'approcher!

GADHI.

Dieu se venge souvent d'une manière imprévue. Mais si cet homme s'en vient ravir au mendiant son dernier bien! —

MAJA.

Que la mort nous enlève notre bonheur, plutôt que de le livrer à cet homme infame!

GADHI.

Ma femme, ma bien-aimée!

MAJA (*avec effroi*).

Écoute, Gadhi, n'entends-tu rien?

GADHI.

J'entends le roulement lointain du tonnerre.

MAJA.

Non .... c'est pour moi un bruit plus effroyable que celui du tonnerre.

GADHI.

Le son d'une voix .... écoute .... des pas d'homme.

Voix du dehors.

Ici. Ici! J'aperçois de la lumière!

MAJA.

Nous sommes perdus. Protège-nous, grand Brama.

GADHI.

Cache-toi dans cette chambre.

MAJA.

Non, pas sans toi.

GADHI.

Je veux attendre ici.

MAJA.

Non. L'aspect du malheureux Paria exciterait leur rage. Cache-toi. En regardant cette chaumière, ils verront bien qui l'habite, et s'ils ne t'aperçoient pas, ils s'éloigneront en toute hâte.

GADHI.

S'ils s'étaient égarés? ....

MAJA.

Ni le ciel en courroux, ni le désert, ni la tempête ne

peuvent les effrayer plus que ton approche. Sauvons-nous. Ils viennent. Ici nous serons en toute sûreté.

GADHI (*la suivant malgré lui*).

Quelle sûreté que celle de l'ignominie!

DEUXIÈME SCÈNE.

(*On entend du dehors un bruit confus, et plusieurs Indiens entrent l'un après l'autre dans la cabane.*)

UN INDIEN.

Voici de la lumière, et personne. Venez tous. Venez.

UN AUTRE.

Nous sommes sauvés.

PREMIER INDIEN (*après avoir regardé autour de lui*).

Fuyons. Nous sommes perdus. C'est un Paria qui demeure ici.

DEUXIÈME INDIEN.

Secours-nous, Brama, secours-nous.

(*Tous, courant au dehors:*)

Un Paria! Un paria!

PREMIER INDIEN.

Retire-toi, seigneur. C'est ici l'habitation d'un Paria.

BENASCAR (*conduit par deux Indiens, blessé au bras droit et épuisé de fatigue*).

Laissez-moi, quand je devrais rencontrer l'esprit du mal lui-même, je ne puis aller plus loin, mon sang coule et mes forces m'abandonnent.

UN INDIEN.

Ta blessure te fait-elle souffrir, maître?

BENASCAR.

Elle brûle comme du feu.

PREMIER INDIEN.

La chasse était ardente et le tigre furieux.

BENASCAR.

Le dard ne suffisait pas, j'ai enfoncé dans les flancs du monstre mon épée jusqu'à la garde.

PREMIER INDIEN.

Et il est tombé ....

BENASCAR.

Pour ne plus se relever, j'espère. Mais à présent allez et regardez en quel endroit la nuit obscure nous a égarés. Que la moitié de la troupe reste autour de cette cabane, afin de me garder de toute trahison, et que l'autre cherche un passage à travers ces rochers. Et si un homme de race pure vient à vous offrir l'hospitalité, demandez-lui du secours pour moi.

PREMIER INDIEN.

Veux-tu t'arrêter ici?

BENASCAR.

Je ne peux aller plus loin. Mais vous ne devez pas à cause de moi vous souiller dans cette demeure. Moi-même je veux, à moins que la mort ne m'en empêche, me plonger neuf fois dans le fleuve saint, et durement expier le malheur que j'ai eu de reposer là où les maudits ont reposé.

PREMIER INDIEN.

Mais seul ici, seigneur, tout seul, abandonné ....

DEUXIÈME INDIEN.

Malade et sans secours! ....

BENASCAR.

Allez, vous dis-je, allez. Chaque moment aggrave votre faute et me rend plus faible. Faites comme je vous ai dit. Je demeure ici. (*Les Indiens sortent.*)

TROISIÈME SCÈNE.

BENASCAR (*seul*).

Si tu l'as résolu, ô Brama, si la fleur de ma vie doit se briser avant que de porter ses fruits, si le jour de ma mort approche, eh bien, qu'il vienne! Jamais je ne le redoutai au milieu des combats. Seulement, je te prie, Dieu tout-puissant, ne me rappelle pas à toi dans ta colère, ne me laisse pas mourir dans la maison du Paria. — Oh, pitié! Comme je souffre! Pitié! pitié!

QUATRIÈME SCÈNE.

GADHI. BENASCAR.

GADHI (*arrivant à pas lents*).

Ils sont tous loin, et cependant il me semblait encore entendre soupirer (*apercevant Benascar et tendant l'arc*). Ah! là!.... un malade, blessé, sans défenseur.... Non, descends dans l'abîme, esprit de vengeance. Tombez, larmes de compassion, et éteignez comme une rosée céleste le feu qui brûle ma poitrine.... Pardon, seigneur.

BENASCAR.

Loin d'ici, monstre, loin d'ici! Reçois cela dans ton sein, ennemi de Dieu. (*Il lui lance son poignard, qui tombe aux pieds de Gadhi.*)

GADHI (*le relevant*).

Regarde, tu es si faible, si abattu, que cette arme de la haine, destinée à me faire mourir, devient entre mes mains un instrument de défense contre toi.

BENASCAR.

Oh! je t'écrase de ma main, si tu oses approcher.

GADHI.

N'aie pas peur. Tu ne tacheras pas ta main avec mon sang. Reprends ce glaive, et tue l'hôte qui te donne un toit hospi-

talier. (*Benascar retombe épuisé.*) Tu trembles et pâlis. La mort efface déjà sur tes joues le feu de la colère. Oh! redeviens bon, ne meurs pas sans me donner un regard de réconciliation.

BENASCAR.

Je vis encore. Veux-tu te moquer de moi?

GADHI.

Me moquer? Je voudrais t'aider, si .... (*s'approchant de Benascar et regardant son bras*). Oui, oui, je le vois. Grâces à Brama, tout n'est pas perdu. Je puis encore te sauver avec un baume que ma femme extrait des plantes salutaires de la vallée. Mais dans quelques instans il serait trop tard. Déjà ton sang se noircit.

BENASCAR.

Si tu peux me sauver, fais-le.

GADHI (*à part*).

La noblesse d'ame et la générosité ne changent point la nature vicieuse du serpent. Je veux arracher à la mort l'ennemi de ma race. Si j'agis bien ou mal, je ne sais. Mais je dois suivre l'impulsion qui me presse et le cri de mon cœur. (*Il court dans la chambre.*)

CINQUIÈME SCÈNE.

BENASCAR (*seul*).

Il sort .... et .... (*à haute voix*) à moi, compagnons!

Voix du dehors.

Seigneur! ....

BENASCAR.

Soyez attentifs à mon appel. La trahison me menace.

(*On entend pour réponse un bruit d'épées qui s'entrechoquent.*)

SIXIÈME SCÈNE.

(*Gadhi conduisant Maja qui a la tête voilée, et porte un plat et du linge.*)

MAJA (*à Gadhi*).

A quoi songes-tu? si cet étranger était?....

GADHI.

Dieu frappe-t-il donc du même coup l'innocence et le crime? Non, je ne veux pas le croire; non, ce ne sera pas lui. (*A Benascar.*) Regarde, seigneur, voici ma femme qui a d'un regard attentif cherché les plantes médicinales dans la vallée. Elle va distiller le baume rafraîchissant dans tes blessures, et d'une main légère adoucir tes souffrances.

BENASCAR.

Viens.

MAJA (*à part.*)

C'est lui. Juste Dieu, soutiens-moi. (*Elle s'approche de Benascar, qui est assis sur une chaise, s'agenouille devant lui et lui bande ses plaies.*)

BENASCAR.

Si la trahison conduit à présent votre main, misérables que vous êtes, si vous faites maintenant couler le poison dans mes plaies, apprenez que votre demeure est environnée par une troupe d'hommes qui vengera ce crime, et vous fera expier ma mort par une mort cent fois plus cruelle.

GADHI.

Ne cherchez la trahison que parmi vous. Vous nous appelez maudits, voyez à présent qui nous sommes.

BENASCAR (*à Maja*).

Pourquoi trembles-tu? (*Maja veut s'éloigner.*)

BENASCAR (*lui prenant la main*).

Ce baume adoucit ma douleur. Mais je me sens fatigué, j'ai soif. Ah! donnez-moi à boire. (*Gadhi se prépare à sortir.*)

BENASCAR.

Demeure malheureux, demeure. La boisson que tu m'apporteras ne peut me rafraîchir. La source où tu iras la puiser est maudite, et l'eau pure et limpide se changerait dans tes mains en poison. Grâces aux Ciel, j'ai encore avec moi un fruit que j'ai cueilli dans la forêt. Il me désaltérera.

MAJA (*lui arrachant le fruit*).

Arrête, ou tu es mort. Ce fruit est un poison.

BENASCAR

Qu'entends-je! Quelle voix! Oui, c'est elle, c'est cette belle et ravissante créature! Ote ton voile pour que je rencontre encore ce regard qui, semblable au soleil dont les rayons portent la fécondité jusque dans le sein de la terre, a réveillé une nouvelle vie au fond de mon ame.

GADHI.

Que dis-tu donc, seigneur. C'est ma femme.

BENASCAR.

Ta femme, misérable, loin d'ici! A bas ce voile.

MAJA.

Gadhi, protége-moi, c'est lui.

GADHI.

L'étranger.

MAJA.

Malheur! malheur. C'est lui.

BENASCAR.

Tu me reconnais, et tu caches ton visage avec frayeur. J'ai toujours nourri pour toi un brûlant désir, et je veux te regarder encore, dût-il m'en coûter la vie.

GADHI.

Retire-toi, téméraire, cette femme est la mienne, et personne n'a le droit de la toucher. La nature a donné des armes au plus faible des mortels, et ce bras sera pour toi comme une massue si tu oses avancer.

BENASCAR.

Tu me braves, lâche esclave. Eh bien, meurs! (*Il veut le frapper avec le poignard.*)

MAJA.

Arrête, tu veux encore me regarder. Regarde donc ces traits qui portent l'empreinte du malheur. Si la nature avait mis dans mes yeux la force meurtrière du basilic, je voudrais anéantir la flamme impie que tu portes dans le cœur.

BENASCAR.

C'est elle, et l'amour remplit maintenant mon ame.

MAJA.

Demandes-tu de l'amour, toi! De l'amour, oh! apprends donc, insensé, que je te hais comme la nuit du péché. Et comme j'embrasse maintenant avec force mon bien-aimé, je suis à lui à tout jamais. Mon amour suivant les saintes lois de Brama, l'accompagnera fidèlement pendant la vie, et le suivra jusqu'à la mort.

BENASCAR.

Comme cette rougeur que la colère te donne, et qui ressemble au crépuscule du matin, embellit encore ton visage! Oh, que tu es belle! et avec quel sentiment irrésistible ne me sens-je pas attiré vers toi! Mais tu as juré de me haïr, tu repousses les hommages de l'homme libre. Eh bien, je l'obtiendrai par la force, si ce n'est par l'amour; je te choisis pour mon esclave. (*A haute voix.*) Holà, compagnons!

MAJA.

Que veut-il faire?

GADHI (*levant les yeux au Ciel*).

Brama, maintenant l'heure serait venue de faire gronder ta foudre, et tu restes muet!

SEPTIÈME SCÈNE.

BENASCAR (*aux Indiens qui entrent*).

Saisissez cette femme.

PREMIER INDIEN.

La femme du Paria?

BENASCAR.

Qui de vous a murmuré? Je la prends pour mon esclave. Partez.

GADHI.

Attache-toi à moi fortement, plus fortement encore.

BENASCAR (*aux Indiens*).

Qu'attendez-vous?

GADHI (*se jetant à genoux devant lui*).

Pitié! Je t'en conjure, je me courbe dans la poussière devant toi. Je t'ai rendu l'amour pour la haine, et tu veux m'enlever mon seul amour. Tu entres dans la chaumière du pauvre, et c'est pour lui ravir son unique bien; car je n'ai rien à moi dans le monde, rien que cette femme chérie.

BENASCAR.

Tu ne dois rien avoir, tu es un Paria.

GADHI.

Ah! si c'est là le seul motif qui te donne la force d'accomplir ton œuvre infame, apprends donc....

MAJA.

Que veux-tu faire?

GADHI.

Te sauver et mourir. Apprends que cette femme n'est pas de ma race. Laissez-la libre, esclaves, et tombez à genoux devant elle, en la priant de vous pardonner; car elle est la fille d'un Rajah.

BENASCAR.

Qu'entends-je?

GADHI.

La vérité, et la vérité tue. Car pareille à la flamme du volcan qui s'élance du sein de la terre long-temps silencieuse, la parole qui vient de sortir de mes lèvres me condamne et me livre à la mort.

BENASCAR.

Parle! parle! quel horrible pressentiment m'agite?

GADHI.

Vous voyez cette femme (*à Maja*), ô, viens encore une fois sur mon cœur; oh! laissez-moi la presser encore une fois dans mes bras.

MAJA.

O mon bien-aimé!

GADHI.

Ma femme! Un jour j'eus le courage de te sauver, mais je me sens trop faible pour te perdre. (*A Benascar*). Ma race est maudite. Là où de paisibles communautés s'établissent, où les maisons s'élèvent, où les hommes se rassemblent, là où l'on voit reluire le dôme sacré des temples, là il n'y eut jamais d'accès pour nous. Le jour ne m'avait encore trouvé qu'au milieu des forêts, au sein des cavernes obscures; cependant je me sentais attiré vers les joies de la vie. Car mon cœur est humain, ainsi que ma figure, et quand la lumière perfide du jour faisait place à la nuit, je me glissais en tremblant jusqu'auprès de la ville, et j'aimais à m'arrêter dans ces lieux de repos où s'endorment enfin l'amour et la haine de l'homme.... Une fois....

MAJA.

Malheur à nous!

GADHI.

Non, dis plutôt paix à nous! Nous n'avons eu que peu de temps à passer ensemble, mais ce temps fut fécond en amour. Une fois donc j'étais dans le cimetière. La nuit s'étendait calme et majestueuse autour de moi, et sous mes yeux se déve-

loppait, aux rayons de la lune, notre magnifique Benarès. Le tumulte du jour avait cessé pour faire place à un profond silence; l'air même ne passait qu'avec un léger murmure sur le calice des fleurs. Seulement de loin, au-dessus des pagodes brillantes on entendait la prière nocturne des bramines, et le long de ses bords fleuris le Gange réfléchissait dans ses vagues d'argent l'image de l'éternelle lumière. Pour moi, je sentais au fond de mon cœur malade un sentiment inexprimable, une soif d'amour et de pitié. Cette création, où j'arrivais comme un banni, était si belle! J'étais un étranger au milieu de mes semblables, et cependant toute ma haine était anéantie, toute mon ame était pleine d'amour. Un torrent de larmes coula de mes yeux, et quand je regardai autour de moi, j'aperçus cette femme agenouillée sur un tombeau, dans l'attitude d'une profonde douleur.

MAJA.

Arrête. Les plaies de mon cœur saignent encore. Horrible souvenir! C'était ma mère qui reposait dans ce tombeau. Mes parens moururent de bonne heure. On me maria à un vieillard auquel je restai fidèle non par amour, mais par devoir. Une maladie cruelle l'atteignit, et d'après nos terribles lois, la mort devait me réunir à lui. J'aperçus mon bûcher, je vis ma jeunesse condamnée dans sa fraîcheur à cet épouvantable supplice, et toute seule, désespérée, au milieu de la nuit, j'allai pleurer sur la tombe de ma mère. Là je rencontrai Gadhi, un instant je me sentis effrayée en songeant à sa race maudite. Mais la lumière de la vérité pénétra à travers ces obscures préventions. Bientôt, bientôt je reconnus la noblesse de son cœur, et comme la parole nous apporte avec rapidité l'expression des sentimens intérieurs, ainsi son regard me montra toujours plus clairement la pureté de son amour. Toutes les nuits il venait jeter de nouvelles fleurs sur le tombeau de ma mère, et moi, je recueillais en tremblant ces signes de son amour pour en parer ma tête le jour où je

devais mourir. Neuf nuits se passèrent ainsi. L'heure vint, mon époux mourut.

BENASCAR.

Et toi, malheureuse, tu vis encore.

GADHI.

Horrible! De quoi l'accuses-tu? D'avoir cédé à cette loi impérieuse, qui au fond du cœur lui commandait de vivre. Regarde ce qui se passe dans la nature. Quelle créature a jamais repoussé dans un fatal aveuglement les moyens de défense qu'elle portait avec elle? Elle arriva dans cette nuit comme une pâle image de la terreur. Ses longs cheveux dénoués dans son désespoir entouraient comme une sombre couronne son visage. L'effroi faisait battre son cœur, et le vent rejetait en arrière la guirlande qu'elle portait sur la tête. Son œil était froid, sec, sans force, et ses lèvres tremblantes murmuraient d'inintelligibles paroles. Elle m'aperçut, et s'écria avec impétuosité : Mon époux est mort, et moi, bien-aimé, je dois mourir avec lui. (*A Benascar.*) Oui, secoue ton poignard, montre-moi la mort comme tu le voudras. Ce que j'éprouvai à ce cri de terreur, je ne l'éprouverai plus. Non, plus jamais. Pas un mot, pas un accent ne retentit dans cette nuit affreuse. Nous pleurâmes en silence sur le tombeau de sa mère. L'obscurité s'enfuit, le jour revint comme un joyeux enfant baiser avec ses lèvres rouges et brûlantes les larmes de la nuit. Nous seuls nous le regardâmes en pleurant. Et tout à coup nous vîmes s'élever une autre lumière sombre entourée de fumée, montant à travers les airs avec une couleur de sang. Le bûcher s'allumait, la flamme grandissante semblait appeler sa riche proie. Les chants lamentables des morts se font entendre. Les prêtres menteurs arrivent et bénissent d'une voix lugubre le feu qui va consommer le sacrifice. Les femmes s'en viennent autour du bûcher en poussant des cris de joie, et avec leurs cheveux entrelacés de myrtes comme pour une fête. Nous les voyons s'approcher,

et notre sang bouillonne avec force, puis se glace dans nos veines. Ma pauvre femme pâlit, chancela, et me cria : Pitié. Et moi, je lui répondis : Si un cœur plein d'amour et une vie pleine de misère te suffisent, je puis t'emporter avec moi. Elle leva les yeux vers moi et ne dit rien ; mais je sentis qu'elle avait assez de confiance, j'enlaçai mes bras autour de son corps défaillant, et je l'arrachai ainsi aux flammes. Après quoi elle fut à moi, elle fut mon épouse chérie.

BENASCAR.

Elle fut à toi, et Brama s'est tû ! Mais je ne sais quel pressentiment sinistre, pareil à un nuage épais, traverse mon ame. Dis-moi donc le nom de son père.

MAJA.

Écoute, mon souvenir retourne de degré en degré à travers le cercle obscur du passé. Le pressentiment me menace, s'il est vrai, c'est la mort. O tais toi, mon bien-aimé, ne prononce pas ce nom.

BENASCAR (*à Gadhi*).

Dis-le moi, ne dois-je pas connaître jusqu'au bout ce long et artificieux tissu de fourberies ?

GADHI.

Eh bien ! apprends que ma femme est la fille de Delhi-Benascar. (*Benascar pousse un cri de douleur.*)

(*Les Indiens se détournent avec effroi. Maja se cache le visage entre ses mains.*)

GADHI (*à Benascar*).

Autrefois si élevée ! et à présent si misérable ! et tu veux la plonger encore plus avant dans le malheur ? Oh ! notre fidélité te touche, je le vois, tu me sembles ému.

BENASCAR.

Ému ? C'est la rage qui arrête la parole sur mes lèvres. (*A Maja.*) Misérable, parle, n'y a-t-il donc plus personne

des tiens qui puisse te demander compte de tes actions et venger l'honneur de ton père?

MAJA.

Que sais-je. Mes parens sont morts il y a long-temps. Lorsque j'étais encore toute jeune, la guerre emmena bien loin mon seul frère, et depuis ce temps je ne l'ai plus revu.

BENASCAR.

Si tu le revoyais? S'il venait tout à coup te dire : Femme, qu'as-tu fait? Où est mon honneur, où est le nom sans tache de mes aïeux?

MAJA.

Mon sang se glace....

BENASCAR.

Laisse-le prendre le froid de la mort. Parle, me connais-tu! Je suis ton frère. (*Maja tombe à terre.*)

GADHI (*à Benascar*).

Seigneur, c'est moi qui suis coupable. Tue-moi.

BENASCAR.

C'est ce que je veux faire.

GADHI.

Mais vite, avant qu'elle s'éveille.

BENASCAR.

Le conseil est bon. Que ce soit ta dernière parole! (*Pendant qu'il lève le poignard sur Gadhi, Maja sort de son assoupissement.*)

MAJA.

Où suis-je? Malheur, les tombeaux me renvoient leur proie. J'aperçois la figure de mon père, pâle, courroucée .... c'est son esprit! .... Mon frère! oui, mon frère! oh! comme ce nom, si doux à entendre prononcer, me serre le cœur! Mon frère, tu auras pitié de nous. Malheur à moi. Ton ame est de fer, tes regards lancent la mort.

GADHI (*à Benascar*).

Qu'attends-tu? Je suis prêt à mourir.

BENASCAR.

Et moi à tuer; reçois donc ce que tu as mérité.

MAJA (*se jetant entre eux*).

Arrête, que veux-tu faire.

BENASCAR.

Venger la divinité que tu as insultée, et mon honneur que tu as souillé.

MAJA.

Si l'amour insulte à ce Dieu dont tu parles, et si pour l'apaiser il lui faut du sang, oh! sépare-toi de lui, et place dans ton sanctuaire un agneau que tu adoreras; car il y a dans la douceur de cette pauvre bête plus de divinité que dans cet être altéré de vengeance auquel tu te dévoues.

LES INDIENS.

Malheur!

BENASCAR.

Malédiction sur toi!

MAJA.

Oui, malédiction sur moi! Que la vengeance tombe sur moi! Je suis coupable, et si l'amour est un crime, je serai coupable tant qu'il me restera un souffle de vie. Car ce cœur est un livre immortel dont toutes les pages sont pleines d'amour pour lui, pour le réprouvé, pour le Paria. Entends-tu, frère, achève ton œuvre, venge-toi.

GADHI (*à Benascar*).

Ne l'écoute pas. Elle parle dans le délire. Moi, j'ai commis le crime. Moi, je l'ai séduite, je l'ai entraînée à la violation des saintes lois, je l'ai liée avec une chaîne magique. Ote-moi la vie, sois clément, hâte-toi.

MAJA.

Tu ne refuseras pas d'écouter l'unique prière de ta sœur. Qu'importe que l'insensé se précipite lui-même dans l'abîme

ouvert par la mort, si je vis comme un triste témoignage de ta honte. Tu es deshonoré, si tu ne m'enterres pas moi et ma faute dans le secret du tombeau. Choisis....

GADHI.

Choisis moi pour victime.

MAJA.

Non, je suis coupable.

BENASCAR

Vous l'êtes tous les deux. (*A Maja.*) Je te dévoue au supplice qui t'appartient. Vis, vis en silence dans la honte et le repentir, et rends grâces au sentiment d'amour que j'éprouvai pour toi la première fois que je te vis. (*A Gadhi.*) Toi, meurs, et comme ces hommes qui m'accompagnent ont été témoins de cette injure faite à ma race, je veux aussi rendre publique ma vengeance. (*A ses compagnons.*) Il ne m'a pas offensé seul, il a aussi outragé Dieu; s'il doit tomber, il faut que ce soit à l'autel, sous la hache du prêtre.

(*Gadhi et Maja se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BENASCAR (*aux Indiens*).

Le jour commence à poindre. Allez en toute hâte chercher le serviteur de Brama dans le temple voisin. Conduisez-le ici, afin qu'il reçoive la victime de ma main. (*Les Indiens sortent.*)

BENASCAR (*à part*).

Silence, mon cœur! Le combat est gagné, le rude combat du devoir.

HUITIÈME SCÈNE.

BENASCAR (*à Maja*).

Malheureuse!

MAJA.

Point de consolation, frère, ce qui arrive, devait arriver. J'ai seulement une prière à t'adresser. Je suis mère.

GADHI.

Oh! quel souvenir me rappelles-tu? Mon enfant! Mon fils!

MAJA.

Son fils est aussi le mien. Sauve-le, sers-lui de père, enseigne-lui à connaître Dieu et sa clémence. Si mon époux meurt, oh! ne livre du moins pas notre enfant aux bramines.

GADHI.

Pourquoi vouloir lui prolonger cette existence de douleur. Laisse l'orphelin mourir.

MAJA.

Non, qu'il vive! qu'il vive! accorde-moi cette consolation. (*A Benascar.*) L'enfant repose paisiblement dans cette chambre, et ne songe pas que l'ange de la mort étend déjà ses ailes sur lui. Oh, par pitié, frère, sauve-le, fais-le conduire hors d'ici par un de tes esclaves avant l'arrivée du bramine.

BENASCAR.

Quel sentiment nouveau a tout à coup pénétré dans mon cœur!

MAJA.

C'est la voix de la nature, de l'humanité qui parle en toi. Écoute son appel, sauve mon fils.

BENASCAR (*courant dans la chambre*).

Je veux le sauver.

NEUVIÈME SCÈNE.

GADHI.

Que fais-tu?

MAJA.

Ce que le Ciel m'inspire, jeter ce flambeau dans la chambre, et faire mourir tout à la fois père, mère, enfant, ennemis.

GADHI (*lui arrachant le flambeau*).

Malheur à toi! C'est le dernier degré de l'infortune que d'en venir à commettre un crime pour se sauver (*éteignant le flambeau*). Meurs, lumière terrestre, moi, j'ai vécu aussi,

je veux aussi mourir. Mais je descendrai pur et sans remords dans le tombeau.

MAJA.

Ame grande et généreuse. (*Apercevant par terre le fruit empoisonné.*) Grâces au Ciel, il nous reste un autre moyen, nous sommes libres.

DIXIÈME SCÈNE.

BENASCAR (*avec l'enfant*).

Qui donc a éteint la lumière ?

GADHI.

La nuit est loin, le jour commence à briller, nous n'en avions plus besoin.

L'ENFANT (*s'échappant des bras de Benascar*).

O mon père, ma mère!

MAJA.

Dieu! mon fils.

GADHI.

Mon fils!

BENASCAR.

Vite, vite! La mort s'avance, la célérité seule peut le sauver.

MAJA (*embrassant l'enfant*).

Malheur à moi!

L'ENFANT.

Je ne veux pas m'en aller avec cet homme étranger.

GADHI.

Va, suis-le. Il te conduira dans les belles et vertes vallées de la vie. Celui qui les a quittées peut seul dire comme elles sont belles! (*Benascar s'approche.*)

MAJA.

Le voici, le voici! il vient pour t'arracher de mes bras.

BENASCAR.

Le serviteur de Brama va venir, donnez-moi l'enfant.

MAJA.

Mes forces m'abandonnent.

BENASCAR.

Ainsi c'est toi qui le feras mourir.

MAJA.

Oh! mon enfant. (*Benascar le prend et s'éloigne.*)

ONZIÈME SCÈNE.

MAJA.

A présent du courage.

GADHI.

A quoi songes-tu?

MAJA.

Regarde ce fruit. Je l'ai dérobé à cet être cruel que la nature m'a donné pour frère. J'ai semé l'amour, et je récolte la mort.

GADHI.

Je te comprends.

MAJA.

Tu ne le savais donc pas encore? Pourrais-je vivre sans toi, oh non! tu n'as pas pu le croire. Il y a dans ce fruit assez de poison pour nous faire mourir tous les deux. Je vais le partager avec toi.

GADHI.

Femme! héroïque femme! Et moi, je murmurais! Quelle existence pourrais-je donc encore envier, si je dois mourir de cette sorte?

MAJA (*exprimant le suc du fruit dans un vase*).

Sois la bien-venue, volupté de la mort! Le coupable seul pâlit quand sa dernière heure s'approche; l'innocent la regarde

d'un œil ferme et plein de résolution. Au revoir, mon ami. (*Elle boit.*)

GADHI.

O Dieu!

MAJA (*lui présentant la coupe*).

Voilà pour toi.

GADHI.

Merci. (*Il vide la coupe. Tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

DOUZIÈME SCÈNE.

BENASCAR.

L'enfant est caché.

MAJA.

Maintenant quitte ta terrestre enveloppe, ô pauvre ame, reprends ta forme brillante, et protége avec tes ailes la tête de ton enfant.

BENASCAR.

Séparez-vous. Le prêtre approche, et la hache va renverser de fond en comble les frêles murailles de votre cabane, afin que le pied du serviteur de Dieu ne se souille pas en passant sur ce seuil du Paria, que le Ciel a maudit neuf fois lui et toute sa race.

GADHI.

Ton Dieu de malédiction est un Dieu épouvantable. Je crois à son amour, et le crime, l'ambition, la stupidité parlent seuls de sa haine. C'est une honte que de se représenter Dieu et la foi comme les prêtres nous les montrent avec leurs contes de nourrices. L'existence de Dieu est claire comme sa lumière céleste. Il a fait le monde comme un miroir, où sa grandeur se reflète. J'étais un réprouvé dans la vie, et je porte avec calme mes regards sur le passé; car j'ai trouvé ce qui peut faire de la cabane du mendiant un paradis sur cette terre, une ame ardente qui m'a aimé fidèlement. (*Maja chancelle.*)

GADHI.

O douleur.

MAJA.

Mes veines se refroidissent.

BENASCAR.

Comme tu deviens pâle!

MAJA.

Que regardes-tu donc? N'est-ce pas toi qui l'as voulu? Tu le sais, j'aimais, et je ne pourrais pas mourir pour celui que j'aimais!....

BENASCAR.

Quelle idée me vient?

MAJA.

Le fruit empoisonné!....

BENASCAR.

Que tu m'as pris.

GADHI.

Il nous donne la mort à tous deux.

BENASCAR (*à Gadhi*).

Ah! monstre, est-ce toi qui a commis ce crime?

MAJA.

C'est moi, moi seule, oh, comme je souffre! comme ce poison me déchire! (*Déchirant son voile.*) Loin de moi, parure de ce monde.... Liberté! de l'air! Ma vie est comme une mer de feu qui se répand dans mes veines pour m'emporter là-haut dans l'espace éternel, car cette terre est trop étroite.

(*Les Indiens arrivent et renversent la chaumière.*)

A bas la demeure du Paria. Mort au Paria lui-même! Honneur à Brama! Honneur à Brama!

(Quand les murailles sont tombées, on aperçoit un beau vallon éclairé par le soleil du matin. Le cortége du bramine s'approche aux sons de la musique.)

MAJA.

Mon bien-aimé tu frissonnes! O viens, beau soleil, viens colorer mes joues avec tes rayons brillans, afin que mon époux ne s'effraie pas, en voyant mon visage, de la mort qu'il doit souffrir.

GADHI.

O grands dieux!

MAJA.

Le combat fut court. Il est terminé. Plus de douleur — Ravissement — Liberté — Lumière! Mon époux, suis-moi. (*Elle meurt.*)

GADHI.

Je te suis bientôt. Je sens déjà la mort. Laissez-moi me dégager ici de mes maux. Cet air pur, cette clarté appartiennent à tous. Partout l'amour règne, se manifeste, et vous n'êtes que haine.... Si sombre .... la nuit.... Mais ici, ici le jour .... et tous, tous .... égaux.... Mon enfant!

BENASCAR (*dompté par ses sentimens et présentant la main à Gadhi*).

Je te protége. (*Gadhi le regarde fixement et meurt.*)

DERNIÈRE SCÈNE.

LE BRAMINE (*porté en palanquin arrive sur la scène.*)

Où est la victime?

BENASCAR.

En voilà deux au lieu d'une; demande à ton Brama s'il est content.

X. MARMIER.

Histoire.

RÉVOLTES ET GUERRES DES PAYSANS AU MOYEN AGE,

PAR M. GUILLAUME WACHSMUTH.

(*Second article.*[1])

CHAPITRE IV.

Les paysans du Jutland et de la Scanie.

La féodalité était définitivement organisée dans l'Europe occidentale; la hiérarchie papale avait atteint son faîte; la chevalerie, née de l'organisation féodale, se rattachait à l'Église par un lien mystique; et déjà la liberté de ceux qui n'étaient ni chevaliers ni clercs, trouvait de nouveau une base et une garantie dans les villes par l'établissement des bourgeoisies et des communes.

A cette époque (au milieu du douzième siècle) il y avait encore dans toute la Scandinavie, depuis le Jutland jusqu'en Islande, un ordre de paysans libres, appelés les Odalsmans, les Bondes[2]. Ils faisaient la force de l'État; ils montraient ce fier courage qu'inspire la conscience de la liberté; parmi eux s'étaient perpétués, comme auparavant chez les Saxons, le genre de vie et les droits des hommes libres de l'ancienne

1 Voyez ci-dessus p. 22.

2 Tyge Rothe, Constitution du Nord, tome I.er, p. 126 de l'édition allemande. *Ihre*, *Glossar. Sueo-Gothic. s. v. Od* et *Bonde*, n.° 4.

Germanie. Mais cette liberté du simple possesseur foncier était en butte depuis plus d'un siècle aux attaques de puissances ennemies, qui l'assaillaient de trois côtés à la fois, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de Rome. Cela se vit surtout dans le Danemark, royaume dont faisaient alors partie les provinces dont il est ici question.

Nous avons pu nous convaincre, par le chapitre précédent, de la facilité avec laquelle les Normands, qui avaient quitté leur patrie, adoptèrent le régime féodal. Il est vrai qu'une troupe de guerriers, de pillards, de pirates, en un mot, d'aventuriers séparés du sol natal, restent rarement fidèles à l'esprit national, qui ne se conserve que parmi ceux qui restent dans leur patrie originaire; mais la féodalité trouvait partout un appui dans la royauté et dans l'Église, et prenait aisément racine dans l'organisation des armées. Lorsque les rois danois entreprirent des guerres de conquêtes, ils n'eurent à leur disposition ni cette multitude de volontaires qu'avait autrefois associés le goût de la piraterie, ni cette ardeur qu'un intérêt direct inspire à la masse du peuple dans une guerre défensive: il leur fallut donc un corps de guerriers disposés à les suivre partout, suivant l'organisation des anciennes bandes germaniques. Maître de l'Angleterre par la conquête, et y régnant en roi aussi bien que dans le Danemark, lié d'amitié avec l'empereur et le pape, et favorable aux formes féodales et à la hiérarchie ecclésiastique, Canut-le-Grand institua une troupe de guerriers organisés féodalement, les *Husskerls* ou *Tingliths*, qui devinrent la pépinière de la noblesse et de la chevalerie danoises des temps postérieurs. A l'aide de clercs anglo-saxons, il travailla aussi à étendre la puissance et la considération de l'Église, qui depuis deux siècles luttait, au Danemark, contre le paganisme. L'union de l'Angleterre et du Danemark fut dissoute peu après la mort de Canut, arrivée en 1035. Les rapports du dernier de ces pays avec l'Allemagne n'en acquirent que plus

d'influence pour la consolidation et le complément des institutions féodales et sacerdotales, sur la base que Canut-le-Grand leur avait faite. Le roi Suen Estrithson (1044—1076), homme pieux, laissa à l'archevêque de Brême, Adalbert, toute liberté d'organiser les diocèses épiscopaux. Depuis lors les prétentions de l'Église à l'égard du peuple augmentèrent: il s'agissait de bien autre chose que de la simple dotation de quelques curés vivant de privations avec une frugalité apostolique. Le roi Suen fut mécontent de l'esprit impérieux d'Adalbert; il y eut quelques démêlés: mais le principe vivant et progressif était avec l'Église.

Canut-le-Saint (1080—1086), dévoué aveuglément au clergé, accrut son influence: cet ordre commençait à être regardé comme le premier dans l'État. Le même roi le combla de biens, et voulut faire contribuer le peuple à ces largesses: ce dont Suen Estrithson avait déjà conçu le projet, de faire payer la dîme à l'Église par les francs tenanciers, Canut tenta de l'exécuter. L'an 1086 il ordonna aux Jutlandais de livrer au clergé la dîme des produits des champs et des troupeaux[1], et ceux qui s'y refuseraient devaient payer comme équivalent une taille abonnée. Les Jutes ne virent point dans le paiement de la dîme une affaire de religion, mais un outrage. Le roi envoya des officiers dans le Jutland pour la percevoir: leur sévérité et leur injustice irrita le mécontentement des paysans, qui s'opposaient à la perception; il y eut une sédition où deux officiers du roi, Tosto et Horta, furent tués. Les troubles continuèrent; car le roi Canut persistait dans sa résolution. Il se vit en danger de tomber aux mains des rebelles; il quitta donc Schleswig et se rendit en Fionie; mais les Jutes se préparèrent à faire une descente dans cette île. Alors, comme Canut allait chercher un refuge dans l'île de Séeland, son confident Blacco l'en détourna par trahison, promit d'apaiser le peuple, et se fit donner une mission pour

1 Saxo Grammaticus, XII, p. 218 et suiv., de l'édition de Stephanius.

cet objet; mais il mit le peuple d'Odensée en armes et le mena contre le roi. Celui-ci avait cherché un refuge dans une église. Blacco, à la tête d'une troupe de furieux, se précipita dans le sanctuaire. Défendu quelque temps par un petit nombre de fidèles, Canut était agenouillé devant l'autel. Mais l'impétuosité de la multitude ne se ralentissait pas; les murs de bois de l'église s'écroulaient sous les coups de hache; le roi reçut le coup mortel d'un javelot lancé par une des fenêtres de l'église. Cependant le peuple fut saisi de regrets et de remords, et une famine, arrivée bientôt après sous le roi Olaf[1], fut regardée comme un châtiment du Ciel. La résistance ouverte contre la levée de la dîme cessa dans le Jutland et en Fionie; mais la haine qu'elle avait excitée contre l'Église ne fut point apaisée : le christianisme était loin d'avoir partout pris racine; il n'était sans doute pas plus solidement établi que dans la Saxe au temps des *Stellinga;* car même au douzième siècle il y avait encore des païens parmi la population frisonne du Jutland méridional.

Cependant l'Église propageait les formes oppressives dans les autres provinces du Danemark. Depuis le neuvième siècle la Scanie faisait partie de ce royaume; un évêché y avait été érigé à Lund en 1022. Au commencement du douzième siècle on s'occupait sérieusement d'y introduire la dîme. Vint ensuite l'époque où la puissance danoise s'accrut considérablement sous le règne de trois princes éminens, Waldémar I.er, Canut VI et Waldémar II. Les rapports d'amitié avec les rois et les princes de l'Allemagne favorisèrent le développement de la féodalité et de la chevalerie à tel point qu'au lieu des *Husskerls* de Canut, il y eut déjà une organisation militaire complète des vassaux, non-seulement du roi, mais encore du haut clergé. En même temps le conseiller et l'ami des deux premiers de ces rois danois, l'évêque Absalon de Roskild, appesantissait de plus en plus la domination de l'Église sur la

1 *Olaf* signifie *faim.*

tête des hommes libres des campagnes; faisait observer exactement le célibat des prêtres; et, plein de dévouement pour le roi, et d'un zèle infatigable pour l'accroissement et la prospérité du royaume, se montrait au peuple avec la hauteur d'un prince de l'Église. Le clergé danois avait tiré de l'érection d'un archevêché à Lund, en 1104, une nouvelle splendeur. Déjà, sous l'administration de l'archevêque Eskil, Absalon exerça une grande influence sur les affaires religieuses de la Scanie, et prit part à la révision qui fut faite en 1162 du Droit ecclésiastique de cette province, contenant entre autres une convention sur la dîme entre l'archevêque et le peuple. En 1178 il devint lui-même archevêque de Lund, primat de Danemark et de Suède, et légat du saint siége apostolique.

Quoique réunis depuis longues années à la couronne de Danemark, les habitans de la Scanie n'avaient nullement perdu la jouissance de leurs anciens droits : la franchise des terres et la liberté des campagnards n'avaient guère fléchi en face de la royauté. L'esprit national des Scaniens n'était même pas parfaitement danois, sans que, néanmoins, ils sympathisassent avec la Suède contre le Danemark. Placés entre deux États voisins et rivaux, ils avaient conservé, à la faveur de leurs priviléges provinciaux et de leur législation particulière, un vif esprit de nationalité et une sorte d'indépendance politique. C'est cette indépendance que menaçait l'archevêché de Lund. Les Scaniens avaient, il est vrai, consenti sous le prédécesseur d'Absalon, Eskil, au paiement de la dîme, mais les esprits ne s'étaient point encore accoutumés à cette charge odieuse. Absalon se montra plus exigeant : outre la dîme, il imposa plusieurs autres prestations, surtout des corvées accablantes, et tout cela semblait d'autant plus intolérable, qu'il préposa à la perception des redevances et à la réquisition des corvées dans la Scanie, ses parens et ses vassaux, originaires de Séeland. Plus petite était la province, plus vive

devait être l'appréhension des habitans de la voir envahie par des voisins qui s'y constitueraient en un ordre privilégié de seigneurs. Les hommes de la Scanie se trouvaient blessés de la seule présence des Séelandais. Or, il arriva que ceux-ci, confians dans la puissance et la faveur de leur maître, se conduisirent avec arrogance : ils traduisirent l'esprit de domination du prêtre en abus d'autorité et en insolence prévôtale.

C'était en 1180 : quelques-uns de ces vassaux de l'Église prétendirent que des paysans scaniens, pour retirer d'un bois où les bêtes de trait ne pouvaient parvenir, des blocs et des troncs d'arbres, s'y attelassent eux-mêmes [1]. Cette prétention tyrannique irrita les paysans; ils s'ameutèrent, tombèrent sur les domaines archiépiscopaux, dévastèrent les greniers et prirent tout ce qu'ils purent emporter. L'archevêque Absalon se trouvait dans l'île de Séeland [2]; à la première nouvelle du soulèvement, incapable d'aucune crainte, il passa aussitôt dans la Scanie, et convoqua le peuple à une assemblée à Lund; mais il n'y put rien obtenir. Le peuple, en partie ivre, ne cessa de se livrer à sa fureur. Espérant les affaiblir en les séparant, Absalon convoqua les habitans de la Scanie méridionale, orientale et septentrionale en autant d'assemblées particulières. Les Scaniens méridionaux, assemblés les premiers, parurent fléchir devant la parole de cet homme puissant; mais les rebelles tinrent immédiatement après une grande assemblée de paysans à Hvitabeck [3], où Absalon ne jugea pas

1 L'insolence des supérieurs, comme cause du soulèvement, et sa conséquence, les souffrances et la misère des inférieurs, voilà ce dont Saxo Grammaticus, l'admirateur d'Absalon, ne dit pas un mot. Mais la cause se trouve dans le *Chronic. incert. auct.*; dans Langebek, *Script. rer. Danic.*, II, 621. — Voyez, en fait d'auteurs modernes, Estrup, Vie d'Absalon, traduction allemande par Mohnike (dans le Journal de théologie historique de Ch. F. Illgen, II, 1, p. 150 et suiv.), et l'Histoire ecclésiastique du Danemark et de la Norwége, par Münter, II, p. 343 et suiv.

2 Voyez, pour ce qui suit, Saxo Grammaticus, XV, 364 et suiv.

3 *Ad Album Fontem.*

à propos de paraître en personne; et ses délégués, par leur conduite incertaine, insidieuse ou timide, excitèrent la défiance et furent très-mal accueillis.

Alors les troubles éclatèrent avec une nouvelle fureur. Les paysans marchèrent vers l'île de Sigostha[1], où Absalon se trouvait: il n'en eut avis que peu avant leur arrivée, et ses hommes se hâtèrent d'élever une sorte de barricade et de retranchement. Absalon répugnait à faire couler le sang, et défendit d'attaquer avec les armes de guerre les paysans qui se concentraient. Mais lorsque ceux-ci eurent occupé une colline en regard de l'île, il éleva la croix, et ordonna à ses hommes de le suivre. Les paysans se replièrent devant l'audacieux archevêque et devant sa bannière sacrée; tous ceux qui tombèrent entre les mains de ses guerriers furent châtiés à coups de bâton; mais un de ses vassaux, que son cheval effarouché entraîna parmi les paysans, fut tué par eux dans l'épaisseur d'un bois marécageux. Absalon échappa avec peine à ce danger; il sortit de l'île et se réfugia à Lund. Le domaine qu'il avait dans l'île fut dévasté par les paysans.

Absalon ayant passé dans l'île de Séeland, des députés scaniens l'y suivirent. Ils parurent d'abord devant lui, protestèrent que l'insolence de ses vassaux et prévôts séelandais avait seule porté le peuple à se soulever; que s'il les éloignait, tout rentrerait dans l'ordre. Ensuite ils exposèrent leur cause au roi Waldémar, et gagnèrent si bien sa confiance, qu'il suivit leur conseil d'adresser aux rebelles une lettre où étaient entremêlées des paroles bienveillantes et sévères. Soit que les députés eussent réellement espéré quelque succès de cette démarche, soit qu'ils eussent donné au roi un conseil perfide, la révolte n'en devint que plus furieuse. Les principaux instigateurs paraissent avoir été les plus puissans, les plus considérés d'entre eux, dont la condition avait été abaissée par l'arrivée des hommes de fief d'Absalon: dans toute la

1 Aujourd'hui Ifron, suivant la conjecture de Lagerbring, II, 268.

Scanie il n'y avait qu'un esprit, qu'une volonté. Mais alors même il ne fut pas question d'abjurer la foi due au roi; on n'en voulait qu'aux plans ambitieux et avides de l'Église, et l'on prit contre elle des résolutions et des mesures qui dénotent autant la liberté d'esprit des Scaniens en matières religieuses que leur âpre courage. Ils supprimèrent, comme injustes et usurpées, toutes les prestations jusque-là accordées à l'archevêque; ils pensaient que, pour remplir les devoirs du culte, les prêtres suffiraient bien sans l'archevêque; enfin, ils demandèrent la suppression du célibat des prêtres. C'était frapper au cœur Absalon, l'ardent zélateur pour l'observation du célibat.

Après la moisson le roi Waldémar conduisit une armée à Helsingborg; Absalon l'y suivit. Déjà le roi était descendu à terre et y avait rangé ses troupes, lorsque les pêcheurs de la côte s'opposèrent en masse au débarquement d'Absalon et firent pleuvoir des pierres sur son bateau. Il fallut l'intervention du roi pour les dissiper. Alors commencèrent des négociations entre le roi et les paysans rassemblés en grand nombre. Ceux-ci réitérèrent leurs anciens griefs contre les vassaux d'Absalon et les prévôts de l'Église, mais en protestant toujours qu'ils n'avaient point à se plaindre du roi, et qu'ils ne s'étaient nullement soulevés contre lui. Dans l'armée de Waldémar se trouvait le contingent jutlandais, composé non de feudataires, mais de paysans, comme on peut le conjecturer par cette circonstance, que Waldémar ne partit qu'après la moisson. Or, la dîme n'était pas moins odieuse aux Jutes qu'aux Scaniens, le souvenir de la grande insurrection de leurs ancêtres était sans doute aussi récent parmi eux, que l'habitude de payer la dîme était mal établie; aussi commencèrent-ils à murmurer et à se prononcer en faveur des Scaniens. Les vassaux d'Absalon déclarèrent avec hauteur qu'ils avaient la confiance de vider à eux seuls la querelle de leur seigneur; mais le roi Waldémar qui, plein

d'attachement pour le glorieux conseiller de sa couronne, nourrissait cependant une secrète jalousie contre les prétentions croissantes de l'Église, manifesta à Absalon le désir qu'il renonçât à la dîme. Absalon s'y refusa. Le roi négocia une seconde fois avec les Scaniens; mais les griefs de ceux-ci contre Absalon redoublèrent et s'envenimèrent de plus en plus. Leur obstination était fortifiée par les instigations secrètes des Jutes. Waldémar, soit qu'il ne voulût point employer la force, soit que ses préparatifs ne le lui permissent point, repartit pour l'île de Séeland.

Comme les Scaniens persévéraient dans leur refus de payer la dîme et cessèrent toute espèce de prestations au profit de l'archevêché, Absalon recourut aux armes, alors si terribles, de l'Église, et interdit toute célébration du culte. Le peuple ayant su que l'église de Saint-Laurent de Lund devait être fermée, se rangea en armes tout autour. Deux prêtres, envoyés par Absalon, ayant prononcé les anathèmes spirituels contre le peuple, celui-ci répondit par des injures. Il fut déclaré que, les prêtres ne tirant leur subsistance que du peuple, s'ils ne voulaient pas remplir les devoirs du culte, ils eussent à quitter le pays; qu'en cas de refus on les priverait de toute subsistance, et ne craindrait pas de leur infliger même des châtimens corporels. Mais tout le bas clergé montra une fermeté inébranlable. Il est probable aussi que plusieurs de ses membres, originaires de la Scanie, parvinrent à renouer les négociations. Mais le pillage et la dévastation des fiefs continuaient, et le roi Waldémar se décida à employer la force des armes.

Dans le carême de l'année 1181 il passa de Helsingœr en Scanie avec les feudataires expulsés de ce pays et les troupes séelandaises : il n'avait point convoqué les Jutlandais, ni ceux de la Fionie, ne se fiant pas à eux. Absalon vint en même temps à Lund, afin d'y préparer le saint chrême pour la Pâque. Cependant la rébellion était à son comble, les Sca-

niens étaient résolus à subir les dernières extrémités : l'impulsion venait surtout de ceux de la Scanie septentrionale et du Halland. Ils envoyèrent, suivant la coutume, par tout le pays, le bâton symbolique (*Budstock*) en signe d'alarme : chacun fut appelé à combattre pour la liberté. L'armée de Waldémar marcha vers la rivière de Dysia (aujourd'hui Sax-Aaen [1]); les Scaniens septentrionaux vinrent à sa rencontre; ils se rencontrèrent au pont. Waldémar allait ordonner la bataille, lorsque Absalon se présenta devant lui, le suppliant de ne point employer contre cette foule aveuglée le tranchant de l'épée, mais le bâton. Le roi répondit qu'il avait affaire à des hommes et non à des chiens [2]. Le combat eut donc lieu. Les paysans s'élancèrent les premiers sur le pont [3] et se précipitèrent sur l'armée du roi. Ils se battirent avec courage et habileté; long-temps le succès fut indécis. Mais la gendarmerie d'Absalon ayant passé la rivière à gué, et pris en flanc l'arrière-garde des paysans, leurs masses se débandèrent. Un grand nombre tomba sous le glaive, beaucoup furent noyés; il n'y en eut que peu qui se sauvèrent.

Ce n'est qu'alors que les Scaniens orientaux se trouvèrent rassemblés; Waldémar fut informé à Lund de leur approche. Lund et les environs étaient retenus dans l'obéissance par la présence du roi et de son armée. Mais lorsque Waldémar et Absalon requirent les habitans de prendre part au combat contre les Scaniens orientaux, ils élevèrent des réclamations, demandèrent une diminution d'impôt, et après avoir néanmoins accompagné l'armée à quelque distance, ils s'arrêtèrent tout à coup, déclarant que leur devoir était de défendre la ville, et qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Après un long retard, Waldémar passa outre. Le combat devait avoir lieu, cette fois aussi, près d'un pont appelé Getunga. Les pay-

1 *Langebek ad Script. rer. Danic.*, II, 523, note *u*.

2 *Langebek : cum viris sibi, non canibus confligendum. — Saxo.*

3 Ainsi le raconte le *Chron. incert. auct.*, dans Langebek.

des bataillons ennemis. Ceux-ci furent rompus et dispersés: Harald et Ako s'enfuirent en Suède.

Après tant de revers, l'espérance des paysans n'était pas entièrement abattue. Pour la troisième fois ils se réunirent, s'excitant à immoler toute la noblesse féodale. Ce n'était plus une révolte ouverte, c'était une conspiration tramée dans le secret. Absalon survint avec les troupes séelandaises, qu'il conduisit au lieu de rassemblement des paysans conjurés. Déjà les bannières étaient déployées pour l'attaque, mais Absalon ne voulait point faire couler le sang : il précéda l'armée et vint au milieu des paysans tenir sa cour de justice. Les résolutions des paysans furent cassées, Harald proscrit, sans que les paysans osassent élever leurs armes. Ils feignirent de n'avoir eu aucun mauvais dessein, applaudirent aux sentences d'Absalon, sur lesquelles nous n'avons pas, malheureusement, de renseignemens plus précis, et se joignirent à ses troupes comme lui étant fidèles et sincèrement dévoués.

Ainsi finit la résistance armée des paysans. La preuve qu'alors même Absalon n'atteignit pas complétement son but, et qu'après avoir obtenu le paiement des dîmes, etc., il n'avait pu vaincre la répugnance des Scaniens pour le célibat des prêtres, c'est qu'en 1185 le pape Clément III lança, dit-on, l'excommunication contre les paysans[1]. Cette résistance se prolongea jusque dans le treizième siècle.

Mais que le zèle d'Absalon pour établir, au-dessus de l'ordre des francs tenanciers, la domination de l'Église et le régime féodal qui y était associé, ait eu principalement et essentiellement pour résultat la perte de la liberté primitive des paysans danois et la naissance d'une sujétion plus ou moins servile : l'on ne saurait en douter, pour peu qu'on observe avec attention le degré de complet développement qu'avait atteint, immédiatement après lui, l'aristocratie du haut clergé et des possesseurs de fiefs. « Jusqu'à la période des Waldémar, dit

1 Münter, Histoire ecclésiastique, II, 1037.

l'historien de l'Église au Danemark et en Norwége[1], le paysan danois était libre, tout comme le gentilhomme, et il paraissait en armes dans l'assemblée du peuple. Cela déplut à la noblesse et au clergé, qu'appuyaient les légats du pape. Les armes, disait-on, occasionnent des rixes et des désordres. Le peuple fut déprimé de plus en plus; la noblesse féodale héréditaire s'éleva d'autant, et la différence entre les seigneurs et le commun peuple devint si manifeste depuis le temps de Waldémar I.er, qu'on ne saurait hésiter à considérer Absalon et sa famille comme les principaux auteurs de ce changement, qui porta par la suite de si déplorables conséquences. Le paysan libre danois déchut au rang, sinon de serf et d'homme de corps, du moins à celui de censitaire. »

Une légende islandaise nous a conservé un témoignage significatif de la haine et du mépris dont les paysans scaniens durent être animés pour les auteurs de ce changement. Absalon, y est-il dit, désirant avoir à lui seul un champ dont le revenu appartenait par moitié à l'Église de Lund et à un paysan, proposa à celui-ci de partager du moins l'arpent même, et non plus seulement le revenu. Le paysan y ayant consenti, Absalon se mit en devoir de mesurer le champ avec une corde, suivant la coutume scandinave. Sur son ordre le paysan tendit la corde, mais si fort, qu'Absalon, qui tenait l'autre bout, en fut renversé à terre et que le sang coula de son front. Alors le paysan fut excommunié et dépouillé de son champ. A l'heure de la mort il chargea son confesseur de citer Absalon devant le jugement de Dieu; ce qui ayant été fait, Absalon tomba aussitôt sans vie, et — descendit en enfer[2].

1 Münter, p. 348.
2 Vie d'Absalon, par Estrup, p. 159 de la traduction allemande.

CHAPITRE V.

Les Stedings.

Peu après le soulèvement des paysans de la Scanie contre leur tyrannique archevêque, la suprématie papale fut portée à son comble sous le pontificat d'Innocent III. Fondée sur l'aveuglement, l'ignorance et le fanatisme de l'époque, elle ne voyait pas de plus dangereux ennemis que les doutes qui s'élevaient çà et là contre la légitimité de la hiérarchie ecclésiastique et féodale. Quelque prévenus, quelque timides et indolens que fussent les esprits, ces doutes commençaient à se manifester d'une manière inquiétante. Sous la double forme, tantôt d'une raison calme et éclairée, tantôt de l'ardent mysticisme des sectaires, on attaquait les prétentions du saint siége, la corruption du clergé, la pratique machinale de cérémonies religieuses auxquelles on n'attachait plus ni sens ni sentiment, enfin les dogmes nouveaux qui prévalaient alors dans l'occident. Le vieil esprit de résistance à la perception des dîmes et au célibat des prêtres avait d'ailleurs laissé quelques traces.

L'Église recourut à ses armes les plus terribles : de ses adversaires elle fit des hérétiques, et les livra au bras séculier pour être brûlés vifs sur les bûchers ; elle appela à elle des armées de croisés, qu'elle fit marcher contre ceux qui résistaient à force ouverte ; elle organisa les tribunaux de l'inquisition pour découvrir les hérésies secrètes ; elle détacha ses troupes légères, l'armée récemment organisée des moines mendians, pour s'introduire parmi les peuples, pour tout épier, tout incriminer et persécuter sans relâche. La guerre des Albigeois fut un procès sanglant fait à l'esprit novateur : la papauté y fit jouer ses moyens les plus odieux, et de plus odieux encore y prirent naissance. Un autre effet des mêmes causes fut la révolte des paysans dont nous allons parler,

et où nous retrouvons toujours la résistance contre la dîme et la féodalité. Il s'agit d'une de ces tribus du nord de l'Allemagne où la liberté primitive n'avait eu que peu à souffrir de ces usurpations : à proprement parler, c'était donc moins une révolte qu'une guerre défensive. La guerre des *Stedings* est le pendant de la guerre presque contemporaine [1] contre les Albigeois. On en a souvent écrit l'histoire [2]; il nous suffira d'en rappeler ici les principales circonstances.

De toutes les tribus germaniques aucune n'avait conservé si fidèlement l'ancien droit et les vieilles mœurs que les Frisons. Une lutte continuelle et pénible contre l'élément terrible qui menaçait et souvent envahissait leurs côtes, et des courses lointaines au milieu des flots, avaient fortifié en eux la conscience d'eux-mêmes, empreinte dans cette belle formule : *noble et libre Frison* [3], avec laquelle ils se saluaient en se serrant la main. Ils étaient paysans dans le même sens que les Scaniens l'étaient : il n'y avait parmi eux de noblesse qu'autant que les richesses, la valeur et la sagesse assignaient à un individu ou à une famille une prééminence méritée. Les prêtres parmi eux étaient mariés; leurs dons aux églises étaient volontaires, toute contrainte abhorrée [4]. Au nombre

1 Commencement de la guerre des Albigeois, en 1209; Transaction de Raymond de Saint-Gilles, 1229; Établissement de l'inquisition, 1229 et 1233.

2 *Ubbon. Emmii rer. Fris. historia.* Liv. IX et X. — *Schmink*, *De expeditione cruciata in Stedingos;* Marbourg, 1722. — *Ritter*, *De pago* (?) *Steding et Stedingis;* Wittemberg, 1751. — *T. D. Wiarda*, *Ostfriesische Geschichte*, I, 191. — G. A. de Halem, Histoire du duché d'Oldenbourg, I, 187 et suiv. — F. de Raumer, Histoire des Hohenstaufen, III, 683 et suiv. — Les principales sources sont : *Albert de Stade* (dans *Kulpis Script. rer. Germ.*); *Gottfried*, moine du cloître de Pantaléon de Cologne (dans Freher, *Scr. rer. Germ. edit. Struv.*, t. I.er); la Chronique de l'abbé Émo (de 1204 — 1237; voyez *J. A. Fabric. Bibl. med. et infim. latin.*, II, 94.)

3 *Eala fria Fresena* (*edlerofreier Friese*). — En trinquant : à vous noble et libre Frison : *het gilt eele frye Frise. Siccama ad Leg. Fris.*, tit. I.er

4 Wiarda, Histoire de l'Ostfrise, I, 226, d'après Emo. Le mariage des prêtres était encore en usage dans l'Ostfrise au quinzième siècle, comme

des Frisons étaient aussi les *Stedings*, ainsi appelés parce qu'ils habitaient la plage (en allemand *Gestade*) sur les confins de la Saxe et de l'Ostfrise, dans le canton des *Rustrings*, entre l'Ochte, la Hunte, l'Iade et le Weser : toutefois un certain nombre d'entre eux habitaient sur la rive droite du Weser, dans le district appelé *Osterstadermarsch*[1]. Le Weser était alors moins profond que de nos jours à son embouchure, et divisé en plusieurs bras, de sorte que les *Stedings* pouvaient passer par les bas-fonds d'une rive à l'autre[2]. La tribu entière des *Stedings* comptait jusqu'à douze mille hommes en état de porter les armes. Leur vie était laborieuse et dure; mais ils étaient amplement payés de leurs travaux, et il n'était pas rare que des étrangers, amis de l'indépendance, vinssent s'établir parmi eux.

Au Sud et à l'Est ils avoisinaient les territoires de l'archevêque de Brême et des comtes d'Oldenbourg : les seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques, étaient occupés sans relâche à imposer à ces paysans libres des charges et des limites. Les archevêques y parvinrent à plusieurs reprises pour les colons hollandais[3] établis sur les deux rives du Weser, et auxquels des terrains d'alluvion, ou qui appartenaient à d'autres titres aux archevêques, furent concédés, à la charge de payer la dîme et autres redevances. Les *Stedings* originaires consentirent même à la payer, mais sans se faire un cas de conscience du paiement exact de cette charge aussi onéreuse que détestée. Ce n'est pas néanmoins contre l'archevêque qu'ils eurent à soutenir leur premier combat, mais contre les tentatives des

Æneas Sylvius nous l'apprend : *De Priesteren ahne Ehefruwen wilden se nicht gerne bii sick liden up dat se andere lüden bedden nicht besudelen.* C'est une concession que l'autorité ecclésiastique était obligée de faire à ce peuple indomptable.

1 *Osterstade* signifie rive orientale; on appelle *Marsch*, dans le nord de l'Allemagne, un pays bas, humide, fertile, mais marécageux : il s'oppose à *Geest*, qui est un terrain élevé, sablonneux et stérile.

Note du Traduct.

2 Wiarda, I, 86. — 3 Halem, I, 189.

comtes d'Oldenbourg d'introduire parmi eux la tyrannie seigneuriale. Les comtes d'Oldenbourg avaient bâti deux châteaux forts au nord de la Hunte, à Lienen et à Lichtenberg, dont la garnison commit des violences contre les femmes et les filles des *Stedings*. Ceux-ci, en 1187, sortirent tout à coup d'un bois où ils étaient embusqués, détruisirent les châteaux, expulsèrent tous les hommes de fief, et élevèrent le long de la frontière menacée une digue en pierres bordée d'un fossé. Ils pratiquèrent en quelques endroits des portes à ponts-levis pour servir de communication.

Cependant des froissemens commencèrent aussi d'avoir lieu avec l'archevêque de Brême. Durant la guerre, les *Stedings* négligèrent de payer la dîme, et ils répondaient avec indifférence ou avec dédain aux sommations que leur faisait faire l'archevêque. Un outrage vengé par un crime fit éclater une lutte ouverte. Un prêtre, à la communion, mit dans la bouche de la femme d'un *Steding* considéré, au lieu de l'hostie consacrée, le denier de confession qu'il avait trouvé trop modique. Le mari ne put obtenir aucune réparation des supérieurs ecclésiastiques du prêtre; alors il appela à lui ses amis, et ceux-ci s'étant joints à lui, ils tuèrent le prêtre. L'archevêque réclamait en vain l'extradition du meurtrier: les *Stedings*, voulant qu'il fût jugé d'après leur droit national, qui permettait de payer une composition pour le meurtre, traitèrent outrageusement l'envoyé de l'archevêque. Celui-ci les frappa de l'interdit en 1204; en représailles, ils refusèrent tout paiement de la dîme. Toutefois les hostilités ne commencèrent qu'en 1207, sous l'archevêque Hartwig. Son successeur Gérard II, qui était un comte de Lippe, continua la guerre de concert avec les comtes d'Oldenbourg: le reste des *Rustrings* vint au secours des *Stedings*. Vingt années se passèrent, et les *Stedings* n'avaient encore rien perdu de leur courage ni de leur territoire. Ils furent battus quelquefois, mais ils vengeaient chaque défaite : une foule de

nobles oldenbourgeois avaient été tués par eux; l'archevêque bâtit un château fort nommé Schlüter, mais les paysans se levèrent et le château fut ruiné. Alors Delmenhorst fut fondé; mais eux, pour pouvoir se porter plus aisément assistance, bâtirent leurs demeures tout près l'une de l'autre le long de leurs digues. Ils allèrent jusqu'à faire des courses en pays ennemi, et occupèrent dans l'une d'elles Oldenbourg même. Le pays était dévasté sur toute la frontière; mais les *Stedings* ne cessaient de croître en nombre et en puissance par les colons qui venaient du voisinage s'établir au milieu d'eux. En 1230, l'archevêque Gérard ayant pénétré en personne avec son frère, le comte de Lippe, dans le pays des *Stedings*, il sembla que la querelle allait s'arranger à l'amiable: l'archevêque renonça à l'emploi des armes, et les *Stedings*, de leur côté, promirent ou exécutèrent ce qu'il demandait.

Mais le sanguinaire inquisiteur Conrad de Marbourg venait d'établir son siége en Allemagne, et recherchait avec une activité infatigable les hérésies, soumettant ceux qui confessaient leur faute à l'amende honorable, et faisant monter les impénitens sur le bûcher. Il lui importait d'avoir dans ses forfaits les évêques de l'Allemagne septentrionale pour auxiliaires et le pape pour autorité. Il s'empara avidement d'un bruit qui avait sans doute pris naissance à Brême, que les *Stedings* étaient infectés d'hérésie, pour en faire le fondement d'une accusation contre eux. Dans la lettre qu'il écrivit au pape Grégoire IX, l'un des plus fanatiques persécuteurs de l'hérésie, il parvint, à force d'exagérations et d'odieux mensonges, à représenter les *Stedings* comme livrés à l'hérésie la plus impie: le pape prononça l'excommunication et ordonna une croisade contre eux. Certes, ils avaient passablement de mépris pour la dégradation du clergé, de haine et de dédain pour les prétentions despotiques de l'Église; mais tous les témoignages prouvent qu'aucune des erreurs criminelles qui leur étaient imputées par leurs ennemis n'avait de réalité.

Les moines mendians étaient si habiles à inventer des calomnies et à les répandre! L'appel à la croisade retentit donc dans l'Allemagne du nord. Peut-être la masse de la population savait-elle à quoi s'en tenir sur les récits hasardés de l'impiété des *Stedings;* mais les indulgences du pape étaient, comme toujours, le prix de la croisade; et l'espoir du butin et de l'impunité de toutes les violences commises sur des hérétiques, attira en 1233 plusieurs milliers de guerriers sous les étendards de la croix. Les *Stedings* venaient d'obtenir la protection puissante d'Otton-le-Guelphe, duc de Lunebourg; mais à peine fut-il entré sur le territoire de l'archevêque, portant la dévastation jusqu'à Stade[1], que des représentations lui furent adressées de la part de l'Église, si vives et si sévères qu'il se retira : les *Stedings* se trouvèrent donc privés de tout secours étranger et exposés seuls à l'attaque de leurs ennemis. Aux croisés, au contraire, se joignirent encore des bourgeois de Brême, attirés par les promesses de pillage de leur archevêque. Mais l'armée ne se dirigea pas contre le principal siége des *Stedings*, sur la Hunte et l'Iade; elle pénétra dans le district d'Osterstade, où les habitans étaient peu nombreux. Ceux-ci ne purent soutenir le choc, quatre cents furent tués, les prisonniers brûlés comme hérétiques. L'expédition contre les *Stedings* occidentaux fut ajournée à l'année suivante, où les croisés devaient se rassembler en plus grand nombre. Une tentative de l'archevêque de Brême, de rompre les digues et de livrer les *Stedings* aux horreurs de l'inondation, échoua.[2]

Au printemps de l'année 1234 les croisés revinrent; non

1 Chronique du lecteur franciscain Detmar, I, 110 : *Halp hertoghe Otto von Luneborg den stedinghern unde let sine lude bernen de land wende vor bremen.... Darna vor he sulven vor staden, dar brande unde vorede he in deme lande.*

2 *Do vor over de biscop van bremen uppe de stedingher mit schiphen unde to grof ere dike, unde wolde se mit wateren drenken. Dar wart des biscopes volk en del slaghen.* Ibid.

plus seulement des aventuriers, mais aussi des princes et des seigneurs avec leurs vassaux : le duc Fréderic de Brabant, deux comtes d'Oldenbourg, le comte de Clève, le comte de Hollande, etc. On les évalua à 40,000 hommes. A la première rencontre, les *Stedings*, profitant de leur avantage, tuèrent le comte Henri d'Oldenbourg et deux cents des siens. L'armée des croisés et les *Stedings* se rangèrent pour livrer une bataille générale, le 28 Mai 1234, à Altenesch. Trois guerriers experts dans les combats, Bolke de Bardenfleth, Thammo de Huntorp et Detmar de Dieke, disposèrent les bataillons des *Stedings* en forme de coin. L'affaire fut chaude et sanglante : les *Stedings* se battaient un contre quatre avec le plus grand courage; mais, de même qu'à la défaite des Scaniens, le sort de la journée fut décidé par une charge de la pesante gendarmerie contre les paysans pris en flanc. Environ 6000 *Stedings* restèrent sur le champ de bataille. Les croisés se répandirent alors par le pays, pillant, dévastant, incendiant tout à l'entour.[1]

L'énergie de ce peuple héroïque était brisée. Ceux qui échappèrent à la bataille d'Altenesch se dispersèrent; une partie se réfugia chez les Frisons, le reste se soumit. En retour de leur promesse de payer régulièrement la dîme, l'Église leur accorda la paix et leva l'interdit. Mais ce ne fut pas la seule atteinte portée à leur liberté; tout leur territoire fut considéré comme pays conquis par l'archevêque et par le comte d'Oldenbourg, qui, outre les amendes qu'ils imposèrent aux *Stedings*, partagèrent entre eux le pays et ses habitans. Ce qu'il restait de francs tenanciers put garder ses biens, mais à titre de colons et à charge de redevances et de services. Un grand nombre de biens confisqués furent concédés féodalement aux cadets de la noblesse oldenbourgeoise et aux chevaliers de l'archevêché, qui s'établirent parmi les *Stedings* comme un ordre privilégié. Mais plusieurs ont renoncé par

1 *Dat land wart berovet al umme unde brand.* (Detmar.)

la suite à leur noblesse, et l'opposition entre le gentilhomme et le paysan ou vilain, ne se développa jamais complétement dans ce pays.

L'esprit belliqueux des *Stedings* ne fut pas anéanti par leurs malheurs; c'est ce que prouve la part qu'ils prirent, peu après la croisade, à une guerre entre deux compétiteurs au siége archiépiscopal de Brême : cette guerre finit en 1260, et les *Stedings* jurèrent fidélité à l'archevêque qui l'avait emporté. Il paraît que toute trace de l'inimitié des *Stedings* contre l'Église fut alors effacée.

Mais il n'en fut pas de même d'une autre tribu de même race, les *Budjadings*, et de leurs guerres contre les comtes d'Oldenbourg, dont le pouvoir ne s'étendait pas encore sur eux. Les comtes d'Oldenbourg, Maurice et Christian, marchèrent contre eux, en 1368, soutenus par des milices de Brême. Le comte Christian s'écria : Que peut une troupe de vilains contre chevaliers armés de toutes pièces! Mais les vilains taillèrent en pièces toute la troupe qui avait marché contre eux. Les hostilités ne finirent point là, mais elles cessent d'avoir le caractère qui les fait rentrer dans le cadre que nous nous sommes tracé : il n'y a plus seulement opposition de gentilhomme à vilain; car outre les paysans nous trouvons ici des pirates, et parmi leurs adversaires, non-seulement des nobles, mais encore des bourgeois de Brême.

CHAPITRE VI.

Les Pastoureaux.

Voici encore une révolte du commun peuple contre le clergé; et cette fois dans le pays où la féodalité avait produit le plus tôt et de la manière la plus tranchée l'opposition entre la seigneurie et la servitude; dans le pays où, chez les nobles, l'esprit chevaleresque était joint à l'orgueil le plus révoltant; où le clergé, richement doté de bénéfices et de

subtilité scolastique, semblait avoir abjuré tout sentiment de charité chrétienne; où le peuple des campagnes, enfin, croupissait à la fois dans l'oppression et dans l'ignorance la plus complète, et unissait à un esprit impressionnable et mobile un fanatisme qui y a toujours été accompagné de la fougue désordonnée des passions — en un mot, dans la France.[1] Jusqu'ici nous avons reconnu dans les révoltes ou la résistance des paysans, la conscience claire de ce qu'ils voulaient, et des réclamations nettement formulées, parce qu'elles étaient fondées sur le sentiment de leurs droits et de la justice. Mais ici nous rencontrons les flots tumultueux d'une foule téméraire

1 On voit que M. Wachsmuth ne comprend pas mieux la France que le moyen âge. Il n'a point vu que la gloire de la nation française, c'est l'initiative intellectuelle et sociale qu'elle exerce sur les autres peuples de l'Europe, et par l'Europe sur le monde. Ses compatriotes ne pensent pas tous comme lui. Je n'en veux d'autre preuve que ce passage du philosophe de l'histoire *plein de bienveillance pour tous les hommes et d'amitié pour tous les peuples*, de Herder : « De tous temps notre voisine a été un levain, un ferment pour les autres peuples. Elle fut autrefois le centre de ce culte druidique, si terrible et si répandu; au temps des Grecs et des Romains, jusqu'où les Gaulois n'ont-ils pas envoyé leurs colonies et porté leurs ravages! Il y a tout juste mille ans, *leur* Charlemagne (car il traita durement la Germanie, et, par ses établissemens, nous a nui pendant un millénaire, comme l'aurait pu faire l'ennemi le plus acharné); leur Charlemagne, dis-je, donna un pape à Rome, et se fit empereur pour le défendre : les conséquences de la hiérarchie franque et romaine se sont fait sentir depuis bien au-delà des limites de l'Europe. C'est de France que partirent les croisades et les expéditions chevaleresques en Orient, auxquelles l'Allemagne ne prit part que d'une manière grossière et inintelligente, c'est-à-dire sans savoir pour quoi, ni contre quoi. C'est en France que naquirent les guerres de religion, et cet esprit d'intolérance et d'inquisition qui combattit et extermina les hérétiques comme des sauvages et des mécréans. C'est de France que vint l'essor aussi bien que l'abus de la scolastique, l'esprit de Philippe-le-Bel, » etc. (*Aurora*; Fragment par Herder, *Nouvelle Revue germanique*, première Série, t. X, p. 316.) — Si nous devions entrer en discussion avec M. Wachsmuth, nous excéderions de beaucoup l'étendue d'une note : nous nous bornons à protester par une citation.

Nous opposerons de même l'opinion de Herder à l'opinion générale sur le moyen âge que M. Wachsmuth entremêle partout au récit et à l'appréciation d'ailleurs exacte des faits. La traduction de ce morceau de Herder, qui servira en quelque sorte de correctif à celui-ci, paraîtra dans un de nos numéros subséquens. *Note du Traduct.*

et brutale, aveugle, délirante, aventureuse, mêlée de charlatans et de malfaiteurs : ici la résistance à l'injustice, quelque favorables que fussent les premières apparences, ne produisit qu'un fruit amer et monstrueux. C'est qu'une plus longue servitude avait précédé la révolte : on avait supporté plus longtemps les caprices et la tyrannie des seigneurs ; et la réaction, lorsqu'elle éclata, entraîna les malheureux qui l'osèrent, aussi loin au-delà des limites de la liberté véritable qu'ils avaient été comprimés et retenus en-deçà par le servage.

Trois grandes croisades à la Terre-Sainte, plusieurs croisades contre les Albigeois du midi de la France, une croisade d'enfans, les persécutions exercées contre les Juifs et accompagnées de massacres et de pillage : tout cela atteste l'extrême agitation des Français dans ces temps de fanatisme et de domination de l'Église. Les lumières qui avaient surgi parmi les Provençaux, opposés aux Français du Nord par la langue et le caractère, avaient été éteintes dans des flots de sang, et l'inquisition avait établi son premier siége à Toulouse. Le roi Louis IX, quoique animé d'un délicat et noble scrupule pour l'accomplissement de ses devoirs et pour le respect de la justice, était dévoué à l'Église, soumis à ses volontés jusqu'à l'humiliation et à la pénitence, et plein de zèle pour l'extirpation de l'hérésie. Et néanmoins l'antagonisme contre l'Église se réveilla dans le nord de la France. Mais le soulèvement du peuple dont nous allons parler, est aussi le dernier où l'attaque ait été principalement dirigée contre l'Église : car dans la suite ce ne fut plus elle qui était en progrès, et dont la domination était la plus oppressive aux gens de la campagne. Une circonstance qui distingue cette révolte de celles qui ont précédé, c'est que la masse des révoltés n'étaient pas des laboureurs, mais des bergers, des pâtres, comme leur nom seul l'indique (pastoureaux).[1]

1 Voyez le Continuateur français de Guillaume de Nangis à l'année 1251.

Saint-Louis, après sa délivrance de la captivité d'Égypte, avait passé comme pélerin dans la Terre-Sainte. Tout espoir de la reconquérir de vive force sur les Musulmans était perdu. C'est alors que, vers Pâques de l'année 1251, le bruit se répandit de la Flandre et de la Picardie[1] vers Paris, que les faibles étaient élus pour délivrer avec le saint roi la Terre-Sainte; que la noblesse et le clergé étaient réprouvés par Dieu et destinés à l'humiliation[2]. Le peuple s'attroupait par centaines et par milliers. Un inconnu, âgé d'environ soixante ans, appelé le grand-maître de Hongrie, parlant le français, l'allemand et le latin avec une éloquence entraînante et passionnée[3], se mit à leur tête; mais il paraît qu'il n'était pas le premier auteur du mouvement. Il prétendait avoir reçu de la vierge Marie une lettre qui appelait tous les bergers[4] à la délivrance de la Terre-Sainte: il tenait une main constamment fermée, et le peuple croyait qu'il y avait cette lettre; il était même parvenu à persuader que cette position était l'effet d'une force surnaturelle[5]. Il y eut encore deux autres chefs. Revêtus du signe de la Croix, portant devant eux une bannière où était représenté un agneau, ils parcouraient le pays: leurs troupes grossissaient sans cesse.

La mère de Louis, la sage Blanche de Castille, gouvernait alors la France. Elle n'arrêta point le mouvement: peut-être en espérait-elle quelque bien pour son fils, dont l'assistance était annoncée comme le but de cette multitude de croisés d'une nouvelle espèce. Mais ce n'était qu'un prétexte. Le maître de Hongrie et les autres chefs irritèrent la haine du peuple contre les prêtres; entourés d'hommes armés, ils prê-

1 Guillaume de Nangis, dans d'Achery, *Spicilegium*, III, 37.

2 Mathieu Paris, 710. C'est pour toute cette histoire notre principale autorité. Voyez, pour les autres sources, le Glossaire de Ducange *v. Pastorelli*, et M. de Raumer, Histoire des Hohenstauffen, IV, p. 306.

3 D'après M. de Raumer, *ibidem*, ç'aurait été un moine échappé des couvens de Citeaux.

4 *Pastores ovium et aliorum animalium*. Mathieu Paris, *ibidem*.

5 *Manus suæ indissolubilis clausura*. Id., ibid.

chaient sur la corruption du clergé : que les Dominicains et les Franciscains étaient des vagabonds et des hypocrites ; que les moines de Citeaux ne songeaient qu'à acquérir des terres et des troupeaux ; que les moines noirs (les Bénédictins) étaient gourmands et fiers ; les chanoines, à demi laïques et livrés à la crapule ; les évêques et leurs gens, avides de richesses et plongés dans les délices ; qu'on ne pouvait dire tous les vices dont la cour de Rome était souillée[1]. Le peuple écoutait avidement. Alors il s'éleva des prêtres parmi les Pastoureaux : ils déclaraient que, quoiqu'ils n'eussent point reçu la consécration dans la forme accoutumée, ils étaient de bons et loyaux serviteurs de Dieu ; ils permettaient le divorce, et le mariage aux degrés prohibés par l'Église, donnaient l'absolution et accordaient des indulgences[2]. Le peuple croyait qu'ils avaient le don des miracles, et que près d'eux les vivres ne diminuaient jamais, mais multipliaient au contraire par une bénédiction céleste. Le pape Innocent IV avait quitté Lyon vers Pâques de cette année pour retourner en Italie : l'opinion n'était pas favorable à celui qui avait perdu l'illustre Fréderic II de Hohenstauffen. Peu auparavant (1247) la noblesse française avait formé une ligue contre les prétentions intolérables du clergé[3]. Grâce à ces circonstances, l'hostilité contre l'Église, qui s'exprimait aussi dans le mouvement des Pastoureaux, eut quelque temps un libre cours.

Cependant des vagabonds, des aventuriers, des malfaiteurs, des proscrits, étaient venus se joindre aux Pastoureaux : ceux-ci avaient eux-mêmes pris goût aux violences depuis qu'ils avaient pu passer impunément près de Paris. Une de leurs troupes marcha dans une attitude menaçante sur Orléans, une autre sur Bourges, une troisième vers la Garonne. Orléans était le siége d'un clergé riche et puissant, et d'une

1 *Opprobria prædicavit irrecitabilia.* Mathieu Paris, 711.
2 Guillaume de Nangis, l. c.
3 Mathieu Paris, 628.

université nouvellement fondée et favorable, comme celle de Paris, à la hiérarchie de l'Église. Mais il y avait aussi dans la ville une bourgeoisie qui n'était pas restée étrangère à l'esprit de liberté et d'indépendance [1]. A l'approche des Pastoureaux, les bourgeois leur ouvrirent les portes et la ville fut encombrée de cette multitude tumultueuse. L'évêque interdit à tous clercs, sous peine d'excommunication, d'assister à leurs prêches : la crainte qu'inspiraient les Pastoureaux retint plus efficacement encore la plupart des clercs dans leurs habitations; quelques étudians se mêlèrent toutefois à la foule devant laquelle parlait un prêtre hérétique. Celui-ci ayant proféré des discours injurieux pour le clergé, un étudiant cria anathème sur lui comme sur un hérétique; mais aussitôt un des hommes armés qui entouraient le prêtre fendit le crâne à l'étudiant, et la multitude s'élança aux cris de *mort aux prêtres!* parcourut les rues, força les maisons et tua vingt-cinq prêtres : il y en eut encore un plus grand nombre de blessés. Les bourgeois coupables ou soupçonnés de complicité furent ensuite mis en interdit par l'évêque.

La troupe conduite par le grand-maître de Hongrie en personne, était entrée de même à Bourges avec l'assistance des bourgeois, et y avait détruit la synagogue des Juifs. [2] C'est alors, à ce qu'il paraît, que l'ordre arriva, de la part de la reine Blanche, de mettre fin à ces désordres; il est probable que les Pastoureaux avaient commis beaucoup d'autres excès à Bourges, et d'ailleurs, quelques miracles que le maître avait tenté de faire, ne lui avaient pas réussi. Ils furent expulsés de Bourges et poursuivis par des hommes armés; un bourreau qui, la hache à la main, s'était mêlé à la foule, étendit mort le maître de Hongrie [3], après quoi le parti de celui-ci se

1 Le roi Louis VII avait affranchi en 1180 tous les serfs d'Orléans. (Recueil des anciennes lois françaises, I, 163.)

2 Guillaume de Nangis, l. c.

3 Voyez Guillaume de Nangis et Mathieu Paris. Il suffit de lire ce dernier avec attention, pour voir qu'il contredit M. de Sismondi (Histoire

dispersa. Ceux qui étaient venus camper autour de Bordeaux, avaient été mal accueillis par le comte de Leicester : eux aussi se débandèrent, ainsi que toutes leurs autres troupes. Les hommes de la reine, des prélats et des barons se mirent à leurs trousses, et les foudres de l'Église les accompagnaient dans la poursuite. Errans, traqués partout, les Pastoureaux, lorsqu'on les atteignait, étaient assommés comme des chiens enragés[1]. Non content de leur défaite, le clergé fit jouer contre eux les armes perfides de la calomnie et des imputations mensongères. Le grand-maître de Hongrie, disait-on, a été envoyé par le sultan d'Égypte, pour lui livrer, sous le prétexte d'une croisade, des milliers de Français; on prétendait que des lettres qui le prouvaient et toute sorte de poisons avaient été trouvés sur un de ses compagnons; on affirmait qu'il n'était autre que ce même imposteur et magicien qui, quarante ans auparavant, avait appelé les enfans à la croisade, et les avait attirés à lui d'entre les bras de leurs parens, et de derrière les portes et les verroux, par un charme irrésistible.[2] Ainsi défigurée, l'histoire des Pastoureaux a été transmise par le clergé à la postérité, dont le jugement ne saurait plus être douteux.

Nous avons vu tous les soulèvemens antérieurs aboutir à l'aggravation de la condition des opprimés : le même sort frappa les habitans des campagnes en France. La dureté du clergé se montre à nu dans un fait qui, sans doute, avait quelque connexité avec le soulèvement des Pastoureaux. L'année qui suivit ce soulèvement, le chapitre métropolitain de Paris fit amener dans cette ville et renfermer dans un cachot à côté

des Français, t. VII, p. 479), qui transporte la scène à Paris, et ajoute: qu'un bourreau aux ordres de la reine s'approcha du prédicateur et lui abattit la tête d'un seul coup au milieu de son discours; après quoi les chevaliers qu'on tenait tout prêts auraient chargé la foule. Ceci semble être une circonstance empruntée à l'histoire de la Jacquerie. Voyez plus bas chapitre VII.

1 *Ceteri quasi fumus evanuerunt.* Guillaume de Nangis, l. c.

2 Mathieu Paris, 710, 712.

du cloître Notre-Dame tous les paysans du village de Chatenay, qui étaient ses serfs, à cause de quelques redevances arriérées. L'air malsain de la prison, le défaut d'espace pour un si grand nombre de prisonniers, et la mauvaise nourriture qu'on leur donnait, firent périr dès le premier jour de leur détention plusieurs de ces infortunés. La reine Blanche en eut connaissance : elle manda aux chanoines qu'elle les priait de relâcher les paysans moyennant caution; qu'elle-même veillerait à ce que l'Église ne fût point frustrée de ses droits. Le chapitre répondit que personne que lui n'avait à s'inquiéter de ses sujets, et qu'il pourrait, si tel était son plaisir, les laisser mourir de faim. En même temps il fit arrêter les femmes et les enfans des paysans de Chatenay, et ils furent jetés dans cette même prison déjà trop resserrée. Un grand nombre de ces innocentes victimes étouffa ou mourut de faim peu après leur emprisonnement. La reine Blanche, informée de ces horreurs, se rendit à la prison avec des hommes armés; mais le chapitre menaçait d'excommunication quiconque y porterait la main : Blanche porta alors le premier coup avec une baguette qu'elle tenait à la main et fit enfoncer les portes. Les hommes, les femmes et les enfans qu'on en retira portaient l'empreinte de la souffrance; mais leurs visages exprimaient bien plus la crainte des vengeances que le chapitre tirerait d'eux à cause de l'humiliation que la reine lui avait fait subir, que la joie de leur délivrance. Celle-ci ne fut complète que lorsque Blanche eut obtenu l'affranchissement de ces malheureux.[1]

1 Filleau de la Chaise, Histoire de Saint-Louis, liv. X, chap. 14. — Capefigue, Histoire constitutionnelle, t. I.er, p. 257, d'après une biographie manuscrite de Blanche.

(La fin au prochain numéro.)

Archéologie.

LA LAMPE PERPÉTUELLE.

(TRADUIT DE LANGE.[1])

Dans le cimetière de Pforta, à l'orient de l'église, on voit un petit monument du temps des moines, appelé communémement *la lampe perpétuelle*. L'extérieur porte l'empreinte de la main du temps, mais l'ensemble de la forme est parfaitement conservé. Outre la tradition, le terrain où il est placé et la distribution de ses parties témoignent évidemment qu'il était destiné à renfermer une lumière, non pour servir à l'éclairage, mais dans un but uniquement religieux. Cette circonstance tire notre petit monument de la foule, et, le rattachant par ses rapports à des idées d'un ordre moins restreint, lui donne plus qu'un intérêt local. Aussi ne sera-t-on pas surpris, si, voulant traiter de la destination de la tourelle du cimetière, je remonte d'abord à des considérations qui se lient à mon sujet. Le feu perpétuel dans les lieux consacrés, la lumière sur les tombeaux, seront l'objet des remarques et des éclaircissemens qui vont suivre.

Il n'a peut-être jamais existé, il n'existe peut-être pas une religion dans laquelle le feu, la flamme, la lumière ne se retrouve comme un objet ou un symbole de culte, avec ou sans relation avec le sabéisme. En effet, quoi de plus naturel que de regarder comme une manifestation ou une émanation directe du souverain principe de la vie universelle, ce mer-

1 *Doktor Adolph Gottlob Lange's Schriften und Reden*, p. 191. Leipzig, 1832.

veilleux élément, à la fois si bienfaisant et si destructeur, si près et si loin de nous, si vulgaire et si mystérieux, si doux et si terrible, si simple et si composé? C'est là le sens de cette pensée d'Young, que les païens n'eussent point eu de dieu, s'ils n'eussent adoré le soleil. On sait que l'Orient est spécialement le foyer des adorateurs du feu; là nous ramènent toutes les indications des anciens sur les Assyriens, les Mèdes, les Babyloniens, les Chaldéens, les Perses, les Phéniciens, les Juifs. Joignez-y le témoignage des monumens, particulièrement celui des tombeaux des anciens Perses. Sur un tombeau persépolitain à Tschil-Minar on voit un vieillard, un arc à la main, debout devant un autel sur lequel le feu brûle. Au-dessus de l'autel plane un globe. C'est le roi adorant Ormuz (le dieu de la lumière); le globe, c'est le soleil (Mithra). Les Perses ont construit aussi des *pyrées*, c'est-à-dire des bâtimens où l'on entretenait un feu perpétuel. Les mages y allaient tous les jours prier pendant une heure. Encore aujourd'hui les Parsis ou Guèbres conservent l'antique usage de leurs aïeux. A Bakou, sur la mer Caspienne, dit un voyageur, dans une contrée qu'on appelle le Paradis des roses, il existe un petit temple de pierre; dedans est un autel sur lequel brûle une belle flamme bleue. Les Guèbres disent qu'elle est sacrée; ils affirment qu'elle brûle depuis la création du monde et ne s'éteindra jamais. On y vient en pélerinage de très-loin. A peu de distance de ce temple on en trouve quelques autres où brûle également un feu perpétuel. Mais des gens qui expliquent tout, ont observé que ces lieux abondent en sources de naphte et de pétrole. Cela est fâcheux pour le miracle.

Chez les Israélites une loi de Moïse ordonnait d'entretenir sur l'autel un feu perpétuel. (Lévitique, VI, 12, 13.) Un prêtre devait tous les matins y jeter du bois.

Cet usage des feux sacrés passa d'Orient en Grèce. Je ne m'arrête pas à l'emploi fréquent et symbolique des flambeaux, par exemple dans les mystères des Cabires, d'Éleusis, etc.,

dans les Panathénées; dans les fêtes de Vulcain, de Prométhée, et dans mille autres occasions. Je passe également sur les candelabres sacrés, les purifications, les consécrations par le feu; j'aime mieux tirer de l'antiquité grecque et romaine quelques détails relatifs à la matière qui nous occupe.

A Athènes, dans le temple de Minerve Polias, où l'on montrait l'olivier sacré, se trouvait aussi un chandelier d'or en forme de palmier, ouvrage de Callimaque. Une lumière perpétuelle y brûlait, entretenue par une mèche d'amiante. Pausanias raconte la même chose d'un lieu de l'Arcadie: «De là (du bois de Poséidon, à Mégare, en Arcadie) on descend par un escalier au temple de Pan; une galerie vous y conduit. La statue n'est pas grande, et devant elle brûle un feu perpétuel.» Dans l'Altis, bois sacré près d'Olympie, il y avait aussi un autel consacré au dieu Pan, et sur lequel le feu brûlait jour et nuit. La même chose avait lieu dans le temple de Cérès à Mantinée, et dans le temple de Minerve à Coronée c'était la coutume de renouveler chaque jour le feu de l'autel.

Mais c'était la déesse Hestia qui était spécialement honorée par l'intermédiaire du feu. Elle est la déesse du foyer, et comme dans l'intérieur de chaque maison le foyer lui est consacré, de même dans l'intérieur de la ville, et précisément au centre, on lui a construit une maison, le Prytanée, où sur le foyer public, image du foyer privé, brûle un feu qui jamais ne s'éteint.

Beaucoup d'oracles célèbres s'efforçaient de maintenir et d'étendre leur réputation à l'aide d'un feu perpétuel; par exemple l'oracle de Delphes, dont, pendant la guerre, le prêtre transporta le feu sacré à Platée, à l'exemple des prêtres de Délos qui avaient transporté le leur à Lemnos, sur un avis exprès de l'oracle de Jupiter Ammon. On trouve aussi des traces d'une coutume établie entre les colonies et leur métropole : ces colonies recevaient d'elle leur feu sacré, et

si par accident il venait à s'éteindre, on était obligé pour le rallumer de recourir à la métropole. Un savant profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, prétend que c'était une ancienne coutume phénicienne : il dit qu'on entretenait une lampe perpétuelle dans un temple de Cadix. Peut-être plusieurs allusions dans l'Énéïde s'éclairciraient-elles en les rapportant à cette coutume des anciens Phéniciens. Wessling observe encore que cet objet sacré, vénéré en commun par les colonies et la métropole, en faisant dominer une idée de piété, établissait entre elles une sorte de lien de famille, et qu'au moins en beaucoup d'occasions, cet usage prévint l'explosion d'une guerre entre la colonie et la métropole.

Mais le feu n'éclairait pas seulement le paisible autel domestique : il brillait aussi sur le champ de bataille. Ainsi du temps des anciens Grecs, un prêtre de Mars, appelé *le porte-feu*, donnait le signal de la mêlée en jetant une torche allumée dans l'espace qui séparait les deux armées; usage qui s'était conservé dans les guerres des Perses. Chez les Lacédémoniens, un prêtre, appelé aussi *le porte-feu*, précédait l'armée marchant au combat, avec un tison pris sur l'autel du sacrifice. Il l'accompagnait jusqu'à la frontière, où l'on offrait un double sacrifice, à Jupiter et à Minerve.

Mais de tous les cultes du feu, le plus célèbre est celui de Vesta chez les Romains. Sans aucun doute il remonte aux premiers temps de Rome, et plusieurs des rites qu'on y observait pourraient bien provenir des anciens adorateurs du feu en Italie. On s'accorde en général à dire qu'il fut établi par Numa. Ce prince éleva le premier temple à Vesta : c'était un monument d'osier tressé, de forme ronde et recouvert d'un toit de roseaux. Ovide assure en termes formels qu'il ne s'y trouvait point de statue de la déesse, mais simplement un autel sur lequel brûlait le feu sacré. L'entrée du temple était interdite aux hommes. Sous Tarquin l'Ancien le culte de Vesta fut réuni à celui des autres dieux; Servius-Tullius

l'en sépara de nouveau et augmenta le nombre des Vestales. Leur devoir était de veiller sur le feu sacré et de l'entretenir jour et nuit; s'il venait à s'éteindre, c'était le présage des plus grands malheurs. C'est pourquoi l'on punissait les Vestales d'un supplice qui les couvrait de honte. Outre le soin de conserver le feu sacré, auquel se joignait le vœu d'une chasteté inviolable, elles devaient encore offrir des sacrifices, et le palladium (vieille statue de bois de Pallas, un des gages protecteurs du royaume) était confié à leur surveillance particulière.

Quand le feu sacré s'éteignait, on ne pouvait employer pour le rallumer qu'un rayon du soleil. On se servait pour y parvenir d'un instrument que Plutarque appelle *Staphion*, et qui paraît avoir eu les propriétés d'un miroir concave. Ici, comme sous beaucoup d'autres rapports, se montre une singulière ressemblance entre les Vestales et les vierges du soleil (*vivacocha*) au Pérou. S'agit-il de renouveler le feu éternel, ce qui arrive une fois par an, lorsque l'année recommence, elles ne s'y prennent pas autrement : au moyen d'un miroir concave en or, qu'elles portent adapté à leur bracelet, elles concentrent les rayons du soleil et enflamment un flocon de coton.

Dans le temple de Diane, situé à Rome sur le mont Palatin, on entretenait aussi nuit et jour un feu sacré, comme dans celui de la chaste Vesta.

Les tombeaux ont toujours été considérés comme des lieux consacrés, et, conformément à cette manière de voir, ont été l'objet d'honneurs religieux de toute sorte. On dut être conduit à l'emploi de la lumière par l'usage de placer les tombeaux dans des souterrains obscurs. De nombreux témoignages nous attestent que les Égyptiens éclairaient par des lampes perpétuelles leurs cryptes ou caves sépulcrales. L'histoire de leur roi Mycérinus, dans Hérodote, en est une preuve remarquable. Une mort prématurée ravit à Mycérinus sa fille

unique. Dans l'excès de sa douleur, il fit faire une génisse de bois doré, dans laquelle il déposa le corps de sa fille. On transporta cette espèce de sarcophage à Saïs, dans le palais du roi; et du temps même d'Hérodote, on plaçait encore devant ce triste monument, le jour, une cassolette de parfums; la nuit, une lampe ardente. Chez les Grecs on ne trouve pour ainsi dire aucune trace d'une semblable coutume. Dans la fameuse nouvelle de la *Matrone d'Éphèse* il est bien question d'une de ces lampes allumée dans un tombeau, et dont on vient de temps en temps renouveler l'aliment; mais l'écrivain qui nous a transmis cette histoire pour faire dépit aux dames, est un Romain d'une époque plus rapprochée de nous. Cette coutume était alors fort répandue chez les Romains; à la vérité, leurs écrivains n'en fournissent pas de fréquentes indications. Suétone cite un bon mot d'Auguste, en voyant illuminé le tombeau d'un homme qu'il avait connu. Dion Cassius en touche aussi quelque chose en racontant la plaisanterie funèbre de Domitien envers ses convives. En outre les Pandectes font mention d'une certaine Mœvia, laquelle, par testament, avait affranchi ses esclaves, à la charge par eux d'entretenir chacun à son tour pendant un mois une lampe allumée dans son tombeau. Voilà tout; mais on a trouvé dans les tombeaux un nombre infini de lampes; et sur 20,000 lampes romaines qui peuvent nous rester, les deux tiers assurément proviennent des sépulcres. Les formes en sont très-variées, souvent ingénieuses, plaisantes; presque toujours elles sont ornées de figurines nettement accusées, quelquefois d'inscriptions. Elles sont de terre, fort rarement de métal. Le profond silence des écrivains sur cette quantité de monumens, dont l'existence est inattaquable, a fait supposer avec assez de vraisemblance, que probablement l'usage de placer des lampes dans les tombeaux, commença à prévaloir seulement au troisième siècle, lorsqu'on cessa peu à peu de brûler les morts.

On a beaucoup parlé de lampes trouvées dans des tombeaux antiques encore vivantes au moment de la découverte. Ce sont de ces niaiseries que l'amour du merveilleux invente, et que la crédulité s'empresse d'accueillir et de propager.[1] Dans un livre imprimé à Sulzbach en 1701, l'on vit briller tout à coup cinquante-trois de ces lampes merveilleuses; Fortunio Liceti, dans un traité spécial, en avait compté bien

1 Une des plus curieuses est racontée dans le livre *de Gestis Anglorum* (*apud scriptores rerum anglicarum*). Voici ce qu'on trouve p. 318, chap. XXIX :

«*Tunc* (en 1062) *corpus Pallantis, filii Evandri, de quo Virgilius scribit, Romæ repertum est illibatum, ingenti stupore omnium, quod tot sæcula incorruptione suâ superaverit..... Ardens lucerna ad caput inventa, arte mechanica ut nullius flatus violentia, nullius liquoris aspergine valeret extingui. Quod, cum multi mirarentur, unus* (*ut semper aliqui solertius ingenium in malis habent*) *stylo subtus flammam foramen fecit. Ita introducto aëre ignis evanuit.*» L'historien ajoute que le corps du géant Pallas, dressé contre le mur, en dépassait la crête. Il y avait aussi une épithaphe sur le tombeau, un méchant distique latin, de quoi le bon homme d'auteur s'étonne un peu : à moins, dit-il naïvement, qu'on ne veuille attribuer l'invention des caractères latins à Carmente, mère d'Évandre.

Le recueil entier se compose d'*histoires* de la même force. Je noterai en passant que Southey y a puisé le sujet de sa fameuse ballade de *la vieille femme de Berkeley*. C'est au chapitre XXVII : *mulier in berchilia mansitabat*, etc., et au chapitre suivant (p. 317), le sujet de l'opéra comique de *Zampa*. Sans doute M. Planard, à qui Dieu fasse paix, ne l'avait pas été chercher là.

On a reproché à Fortunio Liceti l'histoire du tombeau de Pallas et de sa lampe perpétuelle : on voit que du moins il ne l'avait pas inventée. Il raconte encore que sous le pontificat de Paul III, on trouva dans le tombeau de Tullia une pareille lampe allumée depuis 1550 ans, et voici comment il expliquait la chose (car les savans expliquent tout) : La fumée de la lampe se condensait et formait de nouvelle huile, qui retombait dans la lampe. Si Liceti n'a pas renouvelé l'air par un procédé analogue, c'est évidemment et uniquement faute d'y avoir songé. Que lui en aurait-il coûté de plus? mais on ne saurait penser à tout!

Cedrenus assure que du temps de Justinien I.er on découvrit à Édesse un portrait de Jésus-Christ, avec une lampe allumée depuis la passion.

Le père Kircher avait fait non pas une lampe, mais une mèche sans fin : c'était un premier pas. Cette mèche d'amiante brûla deux ans sans déperdition sensible. Le père Kircher se flattait de la léguer à ses héritiers, comme la partie la plus précieuse de sa succession; mais on la lui vola avant sa mort. On ne sait si ses héritiers s'en consolèrent.

(F. G.)

davantage; mais Ottavio Ferrari souffla sur cette respectable file de lampes, et les éteignit toutes l'une après l'autre.

Je doute même très-fort que l'on ait jamais trouvé des lampes dans les tombeaux de nos ancêtres païens. Toutes celles qu'on présente, en leur attribuant cette origine, appartiennent aux Romains.

Les Chrétiens reçurent bientôt la lumière parmi les symboles de leur culte; on peut expliquer cette adoption de trois manières : ou les Chrétiens, par une association d'idées, firent de la lumière physique l'image de la lumière nouvelle qui se répandait alors dans le monde; ou bien ils empruntèrent ce symbole expressif à leurs voisins païens, sinon aux Juifs, ce qui est encore plus vraisemblable; ou bien, enfin, ce fut en mémoire du séjour des premiers Chrétiens dans les grottes et les cavernes. Devenus libres, ils auront voulu perpétuer le souvenir d'une coutume imposée jadis par l'oppression. L'illumination symbolique se rattache encore à la fête de la veille de Noël; et aux jours de l'Épiphanie et de la purification, l'Église catholique célèbre une espèce de fête de la lumière. Le premier jour, appelé aussi jour des Rois, se rapporte à l'apparition du Sauveur du monde; le second, la purification, également célébré par des cierges allumés en l'honneur de la Vierge Marie, est une imitation évidente de la fête des lumières qui, dans l'ancienne Rome, tombait aussi dans le mois de Février. L'introduction dans l'église des lampes et des cierges, placés d'abord au-dessus, ensuite autour de l'autel, fit chaque jour des progrès : dans l'origine les lampes étaient de verre transparent; plus tard elles furent d'argent et d'or. Paulin de Nole le dit dans sa pièce de vers sur le martyre de S. Félix :

Clara coronantur densis Altaria lychnis;
Lumina ceratis adolentur odora papyris,
Nocte dieque micant. Sic nox splendore diei
Fulget, et ipsa dies, cœlesti illustris honore,
Plus micat innumeris lucem geminata lucernis.

Les premiers Chrétiens, soutenant contre le pouvoir temporel une lutte incessante et terrible, persuadés que le jour de leur mort serait le jour de leur naissance à une suprême félicité, considéraient les tombeaux des martyrs comme des temples et des autels, où jour et nuit ils allaient méditer et prier. Or, ces tombeaux étaient communément placés dans des cryptes, des hypogées, des catacombes; ainsi la nécessité autant que la piété obligeait d'y entretenir perpétuellement de la lumière. D'après cela il pourrait sembler étrange que dans le quatrième siècle un arrêt formel des conciles ait aboli cette coutume [1], si nous ne savions qu'à l'ombre de ces tombeaux s'était glissée une foule d'abus que déjà l'empereur Julien reprochait aux Chrétiens, et contre lesquels s'élèvent les plus illustres pères de l'Église : S. Basile, S. Augustin, S. Ambroise. Mais le rit actuel des Églises grecque et catholique, atteste encore combien était vivace ce penchant à faire intervenir la lumière dans la célébration des fêtes religieuses. Une autre preuve, c'est le fameux miracle qui jusqu'à nos jours s'accomplissait chaque année au tombeau du Sauveur à Jérusalem. La veille de Pâques, toutes les lumières ne manquent pas de s'enflammer spontanément autour du saint sépulcre, et la chapelle s'illumine tout à coup de plus de cent lampes. Il est vrai que depuis quelque temps l'église a été incendiée; mais la charlatanerie des prêtres arméniens ne s'arrête pas à cette petite circonstance : elle continue, et trouve autant de spectateurs crédules que, du temps d'Horace, la combustion spontanée de l'encens à Gnatia, non loin de Brindes; et que de nos jours, dans Naples catholique, la liquéfaction du sang de S. Janvier.

L'Arioste est entré parfaitement dans l'esprit de cette coutume chrétienne, lorsqu'il dépeint le tombeau de l'enchanteur Merlin. Bradamante vient d'échapper à l'artifice meurtrier de Finabel :

1 Dupin, Bibliothèque ecclésiastique, tome II, p. 772.

Poi ch' ella si levò tutta stordita,
Ch' avea percosso in sulla pietra dura,
Dentro la porta andò, ch' adito dava
Nella seconda assai più larga cava.

La stanza quadra è spaziosa pare
Una devota e venerabil chiesa,
Che su colonne alabastrine e rare
Con bella architettura era sospesa.
Sorgea nel mezzo un bel locato altare
Ch' avea dinanzi una lampada accesa;
E quella di splendente e chiaro foco
Rendea gran lume all' uno e all' altro loco.

(*Orlando fur.*, cant. III, st. 6 et 7.)

« Après qu'elle se leva toute estourdie d'avoir donné sus la pierre dure, entra dedans la porte qui donnait entrée plus aysée et plus large en la seconde cave.

« Le lieu quarré et spacieux sembloit une dévote et vénérable église, laquelle sus colonnes d'albastre et rares estoit avec belle architecture suspenduë. Au milieu se levoit un bel autel, qui au devant de soy avoit une lampe allumée, laquelle de son feu grand et clair rendoit clarté à l'un et l'autre costé. »

(Trad. de Françoys Chappuys, Tourangeau, 1582.)

De la grotte de Merlin, qui ressemblait *à une dévote et vénérable église*, nous nous trouvons naturellement ramenés à notre petit monument du cimetière de Pforta, lequel nous a servi de point de départ.

Cette tourelle fut bâtie exprès pour renfermer une lampe funéraire. Cela résulte d'un acte trouvé dans le registre des Annales de Pforta, et passé entre l'abbé Albero de Pforta et Dithmar de Walkenried. Il est dit que le revenu des biens situés à Damsla, et donnés au couvent par le frère Jean de Kothené, sera livré au sacristain de Pforta, qui devra l'appliquer à l'entretien d'une lampe pendant la nuit sur le cime-

tière de ladite ville[1]. L'acte est de 1268, année de la dédicace de l'église de Pforta. Il est très-vraisemblable que *la lampe perpétuelle* fut fondée la même année, sous l'abbé Albero, qui est le sixième de l'ordre. Au moins cette fondation ne peut-elle remonter plus haut.

D'ailleurs la forme et l'économie de ce monument conduisent à conclure qu'il ne pourrait avoir eu d'autre destination que celle que nous avons dite : c'est un hexagone régulier, dont le sixième côté, celui qui regarde le cimetière, présente une porte. Sur cette base s'élève une pyramide tronquée à quatre pans, surmontée elle-même d'une tourelle percée à jour et terminée en pointe. De l'intérieur de cette pointe pend encore la chaîne qui soutenait la lampe. La hauteur de l'ensemble dépasse un peu seize pieds du Rhin. Dans la chapelle de la Trinité, à Pforta, on conserve comme une relique une lanterne, vulgairement appelée la lanterne de S. Joseph, dont la ressemblance frappante avec le bâtiment du cimetière, ne permet guères de douter que la lanterne n'ait servi de modèle à *la lampe perpétuelle*. Ce surnom, comme on a pu le voir par l'acte cité ci-dessus, n'est pas très-exact, puisqu'il est formellement expliqué que cette lampe ne brûlera que la nuit. Ce n'était cependant pas qu'elle dût servir à l'éclairage ; la disposition du monument repousse cette supposition. Cette limitation de temps n'a pas non plus été inspirée par l'esprit d'économie : à cette époque précisément, et en partie sous l'administration de ce même abbé Albero, on trouve tant de fondations pour des cierges et des luminaires, qu'on n'eût point pris garde à un si léger surcroît. Mais il fallait obéir à un canon du concile de Perpignan, qui défend d'allumer

1 « *Nos frater Dythmarus de Walkenrith et nos frater Albero de Pforta, dicti abbates, ordinamus et constituimus ut omnes fructus et proventus bonorum in villâ quæ Damsla dicitur, quæ frater Johannes de Kothene conversus de Pforta, custodi portensi cedat et dirivetur perpetuo, ut ex eo procuret lumen de nocturno tempore arsurum in cymeterio portensi, in loco quo dominus abbas melius expedire judicaverit.* » (Fol. XXIX, 6, col. 2.)

pendant le jour des cierges sur le cimetière, afin, ajoutent les bons pères, que les ames errantes des saints n'en soient pas dérangées.

Nous croyons avoir montré la véritable destination du petit monument de Pforta. En tout cas, comme on en trouve de pareils sur d'autres cimetières encore, il est évident qu'ils furent construits dans un but religieux. Peut-être servaient-ils dans les fêtes de l'église ou dans les processions. Il y en avait un dans le cimetière de Constance et dans celui de Fribourg en Brisgau. Ce dernier est représenté comme une pyramide carrée avec quatre fenêtres, et l'on ajoute qu'il renfermait une lampe perpétuelle. Dans la cathédrale de Paderborn, au point d'intersection des ailes latérales, on voyait autrefois une lampe de cimetière, du treizième ou du quatorzième siècle, laquelle fut ensuite rétablie sur le cimetière de Wasternthore. Enfin, près de l'église de Sainte-Marie, à Sangerhausen, il existe encore aujourd'hui une tourelle parfaitement semblable à celle de Pforta, et on lit dans la chronique de la ville : « Il appartient à nos chères sœurs de la congrégation d'entretenir la lampe des pauvres ; pour quoi il y a une rente. »

Toutes mes recherches n'ont pu me faire découvrir d'autres monumens de ce genre.[1]

Cette lampe allumée dans ces lieux par la piété des bons moines, depuis long-temps est éteinte ; mais dans ces monumens vénérables par leur antiquité reculée, l'esprit de paix et de consolation semble encore habiter. On ne peut s'arrêter

1 On lit dans les Mémoires de la marquise de Créquy :

« Je me souviens qu'il y avait dans la chapelle où les abbesses étaient inhumées deux superbes lampes, dont l'une était d'un beau travail d'orfévrerie gothique, enrichie de pierreries sur un fond d'or : celle-ci brûlait continuellement, tandis que l'autre, qui était en argent ciselé, n'était allumée presque jamais.... J'appris que la lampe gothique avait été fondée vers l'an 1200, et qu'elle avait été dotée en *bled*, ce qui pouvait fournir à son entretien pendant toute l'année ; tandis que l'autre, qui avait été fondée en 1550, ne pouvait être allumée que pendant quatre mois sur douze, attendu qu'elle avait été dotée en numéraire. (Tome I.er, p. 34.) (F. G.)

à côté de ces pierres noircies, en présence de ces églises revêtues de lierre, et de ces montagnes dont la cime se cache dans les nuages, sans se laisser aller à une contemplation mélancolique et rêveuse, qui fait oublier le monde et le temps :

Ici tombe le bruit des passions humaines;
Les peuples endormis ont secoué leurs chaînes,
Et pour l'éternité
Quand ils s'éveilleront dans des flots de lumière,
La nuit ne viendra plus fatiguer leur paupière
De son obscurité. (Gœthe.)

F. Génin.

Nouvelles et Variétés.

NÉCROLOGIE.

HENRI LAGARMITTE.

Pourquoi fallait-il que si jeune, mais ayant donné déjà, comme on l'a dit[1], plus que des promesses pour l'avenir, il fût arrêté dans sa course? Pourquoi fallait-il que tant de nobles travaux restassent inachevés, que tant d'espérances fussent flétries? Pourquoi fallait-il que l'amitié, après sa douceur et ses joies, eût des jours d'un deuil si amer; et qu'après avoir traversé la vie ensemble, si tôt l'un de nous restât seul et comme privé d'une moitié de lui-même?.... Mais nous n'avons pas à entretenir le public de nos regrets; nous devons seulement à nos lecteurs quelques mots sur l'ami que nous pleurons.

Notre ancien collaborateur à cette *Revue*, M. Henri Lagarmitte[2], a succombé le 24 Mai, dans sa vingt-septième année, à une cruelle maladie de poitrine qui le consumait depuis long-temps, et dont le ciel d'Italie n'a pu réparer les ravages. A la fin du mois de Janvier, l'état désespéré de sa santé l'avait forcé de suspendre ses travaux, et de quitter notre climat trop humide et trop froid. Ce fut en vain : un triste pressentiment, qu'il ne s'avouait pas à lui-même, le ramena parmi nous; dix jours après son retour il avait cessé de vivre.

1 Article nécrologique, par M. Paul Rochette, dans le *Journal du Haut- et Bas-Rhin* (le 25 Mai 1834), reproduit par le *Moniteur universel*, le *Moniteur du commerce* et la *Revue du progrès social*.

2 Né à Landau (Bavière rhénane) le 19 Octobre 1807.

Sans doute l'amitié ne nous trompe point, lorsque nous croyons que quelques traits du développement intime d'un esprit élevé, d'un caractère généreux, peuvent avoir de l'intérêt, de l'utilité même....

Son point de départ avait été celui de la plupart des jeunes gens de nos jours, la philosophie du dix-huitième siècle. Rousseau, l'histoire de la révolution, les guerres glorieuses de l'empire : voilà ce dont il nourrissait sa jeune et vive imagination au sortir du collége. Mais la trempe de son esprit le disposait à quelque chose de plus large et de plus profond que la légèreté voltairienne, que l'opposition souvent fausse et mesquine, empreinte dans les *Résumés* d'histoire en forme de plaidoyer, qui se publiaient à cette époque, et qu'il lisait néanmoins encore avec ardeur.

C'est alors que le ministère Martignac rendit une voix à trois chaires célèbres, qu'un immense auditoire vint se presser dans la vaste salle de la Sorbonne, et que l'impression, multipliant la parole des éloquens professeurs, la répandit par toute la France. Presque en même temps[1] M. H. Lagarmitte passa en Allemagne pour compléter ses études en Droit, qu'il avait faites à la faculté de Strasbourg. M. le professeur Mittermaier, de Heidelberg, dont nous avons souvent eu occasion de parler avec éloge, et qui était son parent, l'initia à l'esprit de la jurisprudence allemande, ou pour mieux dire au génie allemand tout entier. Il y avait analogie évidente entre les doctrinaires de France et l'école historique d'Allemagne ; leur tendance répondait d'ailleurs au besoin intérieur qui l'élevait au-dessus des principes exclusifs du dix-huitième siècle : il s'abandonna tout d'abord à ces influences nouvelles.

Alors aussi commença l'activité littéraire de M. H. Lagarmitte. Il publia dans notre *Revue*[2] un article sur la peine de mort, où il exposa les opinions des criminalistes allemands

1 En Octobre 1828.
2 En Mai 1829.

sur cette grave question. Cet article fut suivi de plusieurs autres, où il fit connaître ce que les sciences politiques et juridiques offraient de plus important en Allemagne[1]. Le Droit criminel surtout l'occupait, et le système pénitentiaire : de là le projet de traduire les excellentes Leçons du D.r Julius sur les prisons. (Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 2 vol. in-8.° Prix : 15 fr.) Les notes curieuses, et le tableau complet de l'histoire et de l'état actuel de l'administration des prisons en Allemagne, dont il enrichit sa traduction, en augmentèrent encore le prix. Elle parut dans les premiers mois de 1831. Les préoccupations politiques de cette époque empêchèrent seules ce livre indispensable sur une des plus importantes questions sociales, d'obtenir aussitôt tout le succès qu'il méritait. La préface du traducteur put montrer à quelle hauteur de vues il avait su dès-lors s'élever.

Plus tard M. Lagarmitte, peut-être rebuté par l'indifférence qu'on montrait, même au ministère de la justice, pour l'amélioration des prisons, abandonna la spécialité à laquelle il avait voué de si consciencieux travaux; et se livra avec ardeur aux questions générales de la science sociale et de la politique. Une idée qu'il n'abandonna pas, une idée que ses premiers travaux avaient fortifiée en lui et à laquelle il est toujours resté fidèle, une idée qu'il appartient surtout à la *Revue germanique* de relever avec insistance, c'est l'alliance intellectuelle de la France et de l'Allemagne. Il ne la concevait pas comme « une fusion, une annulation des sentimens de nationalité, » mais comme « un concours à la grande œuvre humanitaire, » résultat « d'une vaste division de travail, en vertu de laquelle chacune de ces deux nations accomplirait, dans l'œuvre générale, la mission particulière que lui assignent sa vocation, ses goûts, son carac-

1 Nous rappellerons surtout un article remarquable par l'élévation des idées qui y sont émises, sur les théories de Droit criminel en Allemagne. Janvier 1831.

tère, en un mot, son génie national. » L'Allemagne resta pour M. Lagarmitte l'objet d'une constante étude; et nous pouvons dire avec la *Gazette d'Augsbourg*[1], « qu'il était du petit nombre des Français qui savent apprécier l'esprit de la civilisation et de la littérature allemandes aussi bien que celui de la France. »

Cependant, avant que M. Lagarmitte eût terminé sa traduction de Julius, un grand changement politique était survenu : une révolution avait puni le parjure, et renouvelé la base de l'édifice constitutionnel. Pour nous tous qui, nés sous l'empire, n'avions vu ni les abus de l'ancien régime, ni la tourmente révolutionnaire, qui n'avions même connu de Napoléon que l'enthousiasme de son nom se mêlant à la défense du territoire dans les départemens frontières; pour nous la révolution de Juillet combla, au-delà de toute attente, nos vœux les plus chers. Mais un renouvellement si grand, si inattendu, avait fait naître d'immenses espérances, auxquelles le pouvoir ne parut pas toujours avoir beaucoup de hâte de s'associer. Bientôt l'apparition des mouvemens populaires prouva qu'il n'était plus possible de continuer le rôle facile du libéralisme sous la restauration. Le gouvernement ne songea qu'à empêcher et à réprimer : c'était une nécessité du moment, et il en fit une règle constante. On parla dédaigneusement, non pas des fausses, des mauvaises théories, mais des théories en général. L'opposition, de son côté, par ses attaques puériles et l'oubli ou l'ignorance des griefs véritables, semblait prendre à tâche de se déconsidérer elle-même. C'est dans cet état de choses que le saint-simonisme, qui jusque-là avait eu une existence assez obscure, s'annonça comme possédant la solution de tous les problèmes et le remède à tous les maux.

Le saint-simonisme est jugé par l'événement : comme secte, il n'existe plus; mais à plus d'un égard la société en-

1 Article nécrologique dans le Supplément au n.° 216, du 1.er Juin 1834.

tière est tout imprégnée de l'influence indirecte qu'il a exercée sur elle. La religion remise en honneur, l'alliance tentée du libre examen et de l'autorité, une mission plus digne assignée au pouvoir, celle de diriger les forces sociales; les grands intérêts sociaux élevés par là au-dessus des petites luttes du moment; toutes les phases de l'humanité acceptées, tous les besoins matériels et spirituels de l'homme conciliés; une régénération sociale promise au nom de l'association universelle, et par dessus tout, cette grande idée du progrès inscrite sur sa bannière: tel était le programme du saint-simonisme. Par là il attira à lui tant d'esprits élevés et généreux; et il faut le dire, s'il s'était contenté de rappeler ainsi l'attention sur les problèmes de l'humanité et d'en chercher mûrement la solution, au lieu de présenter une solution toute faite, et de prétendre organiser prématurément sur des bases imaginaires je ne sais quelle hiérarchie bizarre et oppressive, son action eût été et plus étendue et plus bienfaisante.

M. H. Lagarmitte prit au saint-simonisme une part qui honorera sa mémoire. Dès avant son arrivée à Paris [1] il avait étudié cette doctrine. Ce qu'il y avait de généreux, de vrai, de fécond dans son programme, il y adhéra pleinement, et ne le démentit jamais, même après sa séparation. Il n'y avait que le *Globe* où il put émettre sur la politique étrangère, et en particulier sur l'Allemagne, ses vues si larges, si impartiales, si dégagées des petits intérêts des partis du jour. D'ailleurs l'indépendance de son caractère lui faisait, je ne dirai pas dans la hiérarchie saint-simonienne, mais à côté d'elle, une position exceptionnelle qui fut long-temps respectée. Lorsque cette hiérarchie, où la crainte de l'individualisme fut poussée jusqu'au mépris de l'individualité, menaça son indépendance; lorsque chaque matin le *Globe* prêcha une morale, ou pour mieux dire une immoralité scandaleuse qui répugnait à ses principes et à son caractère, M. Lagarmitte

1 En Juin 1831.

rompit avec le saint-simonisme et quitta Paris [1]. Peu après le *Globe* cessa de paraître.

M. H. Lagarmitte passa alors quelques mois à Heidelberg, et publia dans un journal allemand [2] un article étendu et très-remarquable sur la révision du Code pénal et du Code d'instruction criminelle par la loi du 28 Avril 1832, et sur les discussions auxquelles cette loi donna lieu dans les deux chambres. De retour à Paris [3], il inséra dans le journal *le Temps* un certain nombre de lettres et d'articles sur la situation politique de l'Allemagne et sur son régime municipal, et fut un collaborateur actif de la *Revue encyclopédique.* [4] Enfin, M. Lagarmitte vint à Strasbourg remplir les fonctions de rédacteur en chef du *Journal du Haut- et Bas-Rhin.* [5] Là, dans une position indépendante, il put développer sous toutes leurs faces ses idées élevées sur la politique tant intérieure qu'étrangère.

Sa ligne politique fut très-simple et pleine de franchise, de loyauté et d'élévation. Depuis long-temps il était convaincu de la futilité et de la sanglante impuissance des théories renouvelées du contrat social et des souvenirs de 93. Ennemi de la violence, il voulait l'ordre et la paix, comme condition indispensable des progrès à venir. Il appuya donc le pouvoir, pensant que le pouvoir avait besoin de force pour protéger l'ordre social, et que la précipitation dans les améliorations nuit et compromet beaucoup plus qu'elle ne profite. Il entre-

1 En Avril 1832.

2 *Critische Zeitschrift*, etc. : Journal critique de législation et de jurisprudence étrangères, publié par MM. Mittermaier et Zachariæ, t. IV, p. 428.

3 En Juillet 1832.

4 Nous devons rappeler, dans l'intérêt de la vérité, que l'article sur l'instruction publique, inséré dans le cahier de Janvier 1833 de la *Revue encyclopédique*, ne reproduit pas exactement le travail de M. Lagarmitte; ce travail a été rétabli, du moins en partie, dans un tirage à part, contenant les rectifications qu'il a été possible de faire sans recomposer à neuf tout l'article.

5 Depuis Avril 1833.

voyait néanmoins dans un lointain avenir une époque où, après la défaite définitive des factions, les dépositaires actuels du pouvoir ayant accompli tout le bien que leurs théories comportent, son rôle viendrait peut-être à changer, et où il pourrait se trouver placé dans l'opposition : par là il n'entendait pas cette hostilité tracassière et stérile qui harcelle, mais ce dissentiment calme qui éclaire, qui encourage et qui féconde. S'il ne lui a pas été donné de voir ces temps meilleurs, tous ses efforts tendaient à en hâter l'avénement. Inflexible contre le désordre, il ouvrait ses colonnes à tout ce qui élève la politique au-dessus des discussions mesquines et passionnées, et la transporte sur le terrain des améliorations réelles. Organiser, tel est le vœu de la jeune école française dès son berceau : c'est celui que M. H. Lagarmitte émettait sans cesse avec la vivacité et la sagesse qu'il savait si bien réunir. Son journal exprimait, avec une noble et chaleureuse franchise, toutes ses convictions les plus hautes; son journal, c'était lui-même. Aussi est-il sorti honorable et pur de ces fonctions délicates. Mais les fatigues et les mille désagrémens qui en étaient inséparables, achevèrent de miner sa santé depuis long-temps compromise.

Sa vie a été courte, mais elle a été pleine. Par combien de traverses il lui a fallu passer pour se frayer sa carrière! par combien de luttes intérieures, pour conquérir cette sérénité de convictions morales, religieuses, politiques, qui le distinguait si éminemment au milieu de notre époque de doute, d'incertitude et d'agitation! Tant de travaux et d'épreuves l'avaient mûri de bonne heure; mais ces combats que l'ame se livre à elle-même, bien souvent la déchirent, et ils usent les forces du corps. Une chose l'a constamment soutenu jusqu'à sa fin, la foi au progrès de l'humanité; une pensée présidait à tous ses efforts, de se dévouer à cette sainte cause. Et il est mort à la peine! et à notre tour nous y mourrons après lui : telle est la condition de l'humanité.

Cette gothique cathédrale, où nous avons porté sa dépouille avant de la rendre à la terre, n'est-elle pas l'œuvre de plus de dix générations qui sont venues y mettre pierre sur pierre et l'élever successivement chacune d'une assise? Personne ne sait les noms de tous ceux qui ont mis à leur tour la main au grand et religieux édifice : à peine si, de loin en loin, quelques traits taillés dans la pierre ou à demi effacés dans un vieux livre, rappellent le nom d'un architecte. Mais le cœur pense à tous, quand on se promène sous ces voûtes majestueuses, ou qu'on gravit la flèche dentelée. Ainsi l'édifice des sociétés modernes s'élève lentement à la sueur de nos fronts, et grandit pour abriter un jour ceux qui nous suivront. Celui qui est venu, à son heure, y placer quelques pierres, ne mérite-t-il pas aussi quelques larmes et un pieux souvenir?

HENRI KLIMRATH.

LA SOCIÉTÉ ROYALE ALLEMANDE DE KŒNIGSBERG; SES TRAVAUX — SES MÉMOIRES.

Dans la plupart des universités de l'Allemagne, les professeurs et les savans ont formé des sociétés scientifiques dont les membres se réunissent à certains jours fixés par leurs réglemens, et lisent tour à tour des discours ou des traités sur différens points de littérature, de science ou d'histoire. Si Gœttingue et Iéna ont, comme plusieurs autres villes d'universités, une *société latine*, l'on trouve à Kœnigsberg une *société royale allemande*. C'est de cette dernière que nous voulons parler dans cette courte esquisse. Il ne sera peut-être pas sans quelque intérêt pour quelques-uns des lecteurs de la *Nouvelle Revue germanique*, pour ceux surtout qui s'occupent spécialement de l'Allemagne, de leur présenter rapidement l'histoire de cette société et de ses travaux, et d'ap-

peler leur attention sur les mémoires qu'elle a récemment publiés.[1]

La Société royale allemande fut fondée le 16 Novembre 1741 par Célestin Flottwel, alors *Privat-Docent* à l'université, et par quelques savans de Kœnigsberg. Son but originaire était de faire naître et d'entretenir parmi les jeunes Allemands l'amour de la littérature et de l'art, et d'exciter le zèle des étudians les plus distingués, en les admettant à prendre part à ses travaux. L'idée de Célestin Flottwel trouva aussitôt beaucoup d'approbateurs. MM. de Wallenrodt et de Lesgewang, alors ministres de Prusse, prirent la société sous leur protection spéciale. Elle ne fut pas sans efficacité; car, le 18 Août 1743, le roi la confirma par des lettres-patentes, et lui accorda en même temps le droit de porter le titre de royale, d'avoir un sceau particulier, un local dans le château pour ses séances et un *Achtel* de bois à brûler. Le même document affranchit de la censure les écrits qu'elle publierait. «Toutefois, est-il dit dans ce privilége, on ne doit jamais oublier dans de pareils écrits le respect que l'on doit à Dieu le Très-Haut; la culture des sciences, des arts et surtout celle de la langue allemande, doit être le but unique des membres de la société.»

Elle nomme parmi ses membres un président, un directeur[2], un secrétaire, un bibliothécaire et un caissier. Ses séances sont mensuelles, mais seulement au nombre de dix par an, car on ne compte pas habituellement dans ce nombre les deux séances solennelles et publiques qui se tiennent le 18 Janvier en commémoration du jour où l'électeur de Prusse

1 *Historische und literarische Abhandlungen der königl. deutschen Gesellschaft zu Königsberg, herausgegeben von dem zeitigen Direktor der Gesellschaft*, D.r *F. W. Schubert, ordentlichem Professor der Geschichte, Geographie und Staatskunde. Königsberg, im Verlage der Gebrüder Bornträger. Erste Sammlung*, 1830; *zweite Sammlung*, 1832.

2 Le directeur est élu pour un an, le secrétaire pour trois, mais ils sont tous deux indéfiniment rééligibles.

prit rang parmi les rois, et le 3 Août, anniversaire de la naissance du roi actuel.

Elle se divisait dans le siècle précédent, comme aujourd'hui, en membres *honoraires* et membres *ordinaires*, mais avec cette différence, que cette dernière section se composait d'étudians de l'université, pour qui cette réunion scientifique était pour ainsi dire une école préparatoire. Pendant la guerre de sept ans, la société avait presque entièrement cessé ses séances, et elle ne reprit une nouvelle vie qu'en 1766, par les soins et l'activité de son directeur le professeur D.r Lindner. Mais à sa mort, en 1776, elle s'éteignit presque entièrement, de sorte que lorsqu'un de ses anciens membres, le conseiller ecclésiastique Hennig, voulut la reconstituer, il fallut faire confirmer de nouveau son privilége par le souverain. Ces secondes lettres-patentes sont datées du 4 Novembre 1783.

Pendant ce temps, une société semblable s'était formée dans le même but, et avait pris le nom de *Société libre*. Mais, comme il était facile de le prévoir, elle ne tarda pas à sentir le besoin de se réunir à son aînée. Cette permission lui fut accordée par rescrit ministériel du 22 Septembre 1788. Le nom de Société royale allemande et tous les droits que possédait la première, passèrent dès-lors aux deux sociétés, désormais fondues en une seule. Elle agrandit à cette époque le cercle de ses travaux, et s'occupa dès ce moment d'une manière toute spéciale de l'histoire de l'Allemagne et surtout de celle de la Prusse. L'admission de la plupart des professeurs de l'université, de quelques fonctionnaires instruits et de plusieurs littérateurs renommés, lui imprima une plus grande activité et un nouveau caractère; car dès-lors l'admission d'un étudiant devint une exception bien rare. Ce fut alors que la société, qui depuis quelques années avait sous les yeux l'exemple des *Feuilles provinciales de la Silésie* (*Schlesische Provincialblätter*) songea à publier un journal. Ce recueil, qui parut tous les mois par

cahiers pendant neuf ans (1790—1798), contient presque tous les morceaux qui furent lus dans le cours de cette période aux différentes séances. Cette publication fut ensuite interrompue, et ce ne fut plus qu'en 1801, à l'anniversaire séculaire de la fondation de la monarchie prussienne, qu'on livra à l'impression une partie de ses nouveaux travaux.

Pendant les cinq années qui suivirent, les événemens dont l'Europe était alors le théâtre, absorbèrent tellement l'attention générale, que les séances mensuelles, d'abord fort irrégulières, finirent par cesser entièrement, et sans les deux réunions publiques et solennelles du 18 Janvier et du 3 Août, on aurait presque douté de l'existence de la société. Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée de la famille royale à Kœnigsberg pendant l'hiver de 1806. Alors le concours d'une foule de personnages marquans, qui considéraient tous la société comme un des meilleurs moyens de propager dans cette province l'amour du travail, de la science et des arts, l'honorèrent d'une faveur particulière : surtout l'intérêt avec lequel la famille royale assista aux séances, lui donna une nouvelle vie, et occasiona dans son sein une régénération dont elle avait un urgent besoin. Les étudians et les candidats ne furent plus reçus parmi les membres ordinaires, et l'on inséra dans les statuts, qui furent refondus à cette occasion, que les travaux de la société embrasseraient à l'avenir l'histoire, la littérature, la politique et les beaux-arts. L'on devait accorder une considération particulière à ce qui avait rapport à l'Allemagne et surtout à la Prusse. La classe des membres honoraires fut maintenue, mais on ne dut y admettre que les personnes qui portaient un vif et constant intérêt aux travaux de la société, et qui, empêchées par leurs fonctions ou par la nature de leurs affaires de résider dans le pays, n'en étaient pas moins engagées à livrer régulièrement plusieurs articles.

Comme on l'a déjà vu par l'extrait des lettres-patentes que nous avons donné, un des buts et même un des devoirs

de cette société était le progrès, le perfectionnement de la langue et de la littérature allemandes. C'est pourquoi, non contente de l'encourager par ses propres efforts, elle voulut encore provoquer la publication d'anciens monumens littéraires totalement inédits, et proposer des prix pour la solution de plusieurs questions philologiques. C'est dans ce but qu'en 1818 elle fit publier par un de ses membres, le professeur F. L. Kœpke, l'ouvrage de Rodolphe de Montfort, qui a pour titre : *Balaam et Josaphat.* Ce poème, monument de l'ancienne littérature allemande, avait pour la Prusse un intérêt d'autant plus vif, qu'une foule de vieux documens semblent prouver qu'il était la lecture favorite des membres de l'ordre teutonique au quatorzième et au quinzième siècle. Quelque temps après elle proposa un prix de 50 ducats de Hollande (580 fr.) pour le meilleur *traité historique et grammatical sur les prépositions allemandes.* Elle laissait en outre à l'auteur la pleine et entière propriété de son manuscrit. La première année la question ne fut pas résolue; mais la société ayant prolongé le terme, eut, en Décembre 1823, la joie d'adjuger le prix à l'un des plus grands philologues de l'Allemagne, à Jacob-Grimm, alors bibliothécaire à Cassel [1]. L'année suivante la société proposa une nouvelle question. Il s'agissait d'expliquer : *quels avaient été les rapports des Venètes avec les Wendes.* Deux mémoires furent envoyés en 1825, mais trouvés si peu satisfaisans, qu'ils ne pouvaient prétendre ni l'un ni l'autre au prix de 30 ducats (348 fr.) qui avait été proposé. Ce fut alors que la société prit la détermination de ne rien mettre au concours pour les années suivantes, et de faire à la place imprimer les morceaux *d'histoire et de littérature* lus dans son sein depuis le mois de Janvier 1827, et en même temps d'encourager et même d'aider la publication de vieilles chroniques ou d'autres anciens monumens d'un égal intérêt.

1 Le D.r J. Grimm est aujourd'hui professeur à l'université de Gœttingue.

Notre intention n'est point de relater ici tous les traités lus depuis cette époque par les membres de la société. Nous nous contenterons de jeter un coup d'œil rapide sur les deux volumes déjà parus. Nous devons ajouter qu'on est principalement redevable de cette publication au zèle et à l'activité du directeur actuel, le D.r F. W. Schubert, professeur d'histoire, de géographie et de statistique à l'université. C'est même dans une introduction placée à la tête du premier volume, et dont il est l'auteur, que nous avons puisé les détails qui nous ont permis d'écrire cette notice.

Le premier volume parut en 1830 et contenait sept différens traités, parmi lesquels nous devons particulièrement citer deux morceaux du plus haut intérêt dus au professeur de Bohlen, l'un, *sur le commerce et la navigation de l'Inde dans l'antiquité la plus reculée;* l'autre, *sur les rapports intimes*, ou plutôt sur *la parenté de la langue sanscrite et de la langue lithuanienne.* Le laborieux professeur Schubert a aussi fourni son contingent : sur trois articles qu'il a fait insérer, un surtout, *sur les États de la Prusse et les divisions intérieures qui agitèrent ce pays il y a 200 ans*, mérite une attention particulière. Nous ne pouvons passer au deuxième volume sans mentionner encore un morceau historique sur *les derniers rapports de l'ordre teutonique avec le saint siége, sous le margrave Albert, jusqu'à sa sécularisation;* morceau d'autant plus intéressant que la position de l'auteur, l'archiviste Faber, lui a permis de faire usage de plusieurs documens inédits.

Le second volume contient également sept articles, et si nous y retrouvons quelques-uns des noms que nous avons déjà vus, ceux du professeur de Bohlen et de son collègue le professeur Schubert [1], plusieurs noms nouveaux viennent

1 Le professeur Schubert travaille depuis plusieurs années à une histoire fort étendue de la Prusse et de la maison de Hohenzollern (*ausführliche Geschichte des Hauses Hohenzollern und des preussischen Staates*). Il est

nous révéler l'activité des membres et leur empressement à partager les travaux de la société. Nous pouvons presque assurer d'avance que tous ceux entre les mains desquels tomberont ces mémoires, ne pourront lire sans plaisir un morceau du D.r R. Motherby sur le célèbre poète écossais Robert Burns, si justement nommé *le poète de la nature*. L'auteur de cet article a su l'accompagner de remarques curieuses sur le dialecte écossais, et y ajouter ainsi un intérêt de plus pour le philologue. Il a su aussi rendre en allemand, avec un merveilleux succès, plusieurs des poésies de Burns, et permettre ainsi à ses nouveaux compatriotes une juste appréciation du talent de ce poète.

Les membres étrangers ne furent pas non plus inactifs, et envoyèrent souvent des mémoires à la société. Parmi eux un seul a été imprimé, celui du D.r Mohnike, conseiller consistorial à Stralsund. Ce morceau a spécialement pour but de déterminer, à l'aide de preuves historiques : *quels efforts furent tentés pour introduire la réforme à Venise au dix-septième siècle*. Deux morceaux assez étendus de J. Diodati offrent à la curiosité un attrait d'autant plus vif qu'ils voient le jour pour la première fois.

Depuis que, par la publication de ces mémoires, la société allemande s'est donné un organe, elle a, comme on devait s'y attendre, gagné une nouvelle activité, et nous ne doutons pas qu'elle ne poursuive désormais régulièrement ses travaux. Si les deux premières séries font attendre la troisième avec impatience, cette impatience ne tardera pas à être satisfaite; car au moment où nous écrivons, ce troisième volume est sous presse et va être incessamment livré au public.

Toutefois, nous devons l'avouer, c'est avec regret que nous avons en vain cherché dans ces mémoires le nom du

vivement à souhaiter pour tous ceux qui s'occupent d'études historiques que les occupations multipliées de l'auteur lui permettent d'en faire bientôt paraître les premiers volumes.

professeur Lobeck et celui du professeur Voigt. Le premier est généralement regardé comme l'un des plus grands philologues de l'Allemagne, et le second a depuis long-temps prouvé par son Histoire de Grégoire VII et par le beau travail qu'il poursuit sur l'histoire de Prusse[1], des connaissances, un tact et une sagacité de critique qui le rendaient spécialement propre à la mission qu'il s'est donnée. Nous espérons qu'ils voudront bien ne point priver la collection de ces mémoires d'une collaboration qui sera si précieuse pour la science.

L. N.

Époques de la littérature allemande, depuis 1750,

D'APRÈS GŒTHE.

On sait que Gœthe s'est beaucoup occupé de l'histoire littéraire de sa nation. Voici comment, dans une note qui se trouve dans le tome IX de ses Œuvres posthumes, il en caractérise rapidement les époques depuis 1750.

I. *Depuis* 1750 *jusqu'en* 1770.

Durant cette époque, la littérature allemande a été calme, — active, — pleine d'esprit et de sentiment, — digne, — bornée, — fixée, — pédantesque, — respectueuse, — culture gauloise (*antik-gallische Cultur*), — cherchant des formes.

II. *Depuis* 1770 *jusqu'en* 1790.

Inquiète, — effrontée (*frech*), — étendue, — honnête et légère, — dédaignant et négligeant l'estime, — culture anglaise, — brisant arbitrairement les formes et les rétablissant avec réflexion.

1 *Voigt*, *Geschichte Preussens, vier Bände. Königsberg*, 1827 — 1830. Il y a déjà plusieurs années que l'auteur s'était fait connaître comme historien par son ouvrage intitulé : *Hildebrandt als Gregor VII und sein Zeitalter*, 1815.

III. *De* 1790 *à* 1810.

Apaisée, — délicate, — se bornant, — grave et religieuse, — patriotique, active, — intrigante, — culture espagnole, — s'écartant des formes.

IV. *De* 1810 *à* 1820.

Mécontente, — déterminée, — capable et solide (*tüchtig*), ambitieuse, — marchant en avant, — irrespectueuse, — germanique (*altdeutsch*), — aspirant à se dépouiller de toutes formes.

V. *Dernière époque.*

Ce qui suit n'est évidemment qu'une boutade. « Quelque diverses, dit l'auteur, que soient aujourd'hui les directions de tous les arts, et quoique cette diversité soit telle qu'on oserait à peine s'exprimer à cet égard avec un peu de détail et de précision, on remarque néanmoins une certaine tendance, qui nous autorise à comparer l'époque actuelle de notre poésie et de notre art à cette seconde période de la poésie persanne dans laquelle Enweri surtout se distingua, et qu'on peut appeler l'époque *encomiaste* ou des éloges.

« On célèbre tant le mérite contemporain que celui du passé. Les amis s'empressent de venir vous saluer à votre jour de fête. L'État lui-même prend part aux jubilés de service. Les universités et les facultés se mettent en mouvement à chaque cinquantième anniversaire de quelque dignité académique, et alors, après les vœux les plus vifs pour la santé et la gloire du héros de la journée, vient la conclusion si naturelle : *Ergo bibamus !* »

STATISTIQUE.

Bohème. Dans le royaume de Bohème le nombre des naissances a été en 1833 de 157,749. Il est mort 119,199 personnes. 4555 individus ont atteint un âge de 80 à 100

ans, 121 sont morts centenaires. Il y a eu 30 meurtres, tous dans les provinces, et 188 suicides, dont 7 dans la capitale. Le surcroît de la population a été de 19,862 individus.

Angleterre. En 1760 le rapport de la population agricole était à la population manufacturière comme 6 à 5; en 1830 comme 1 à 2. En 1811 on comptait 697,353 familles d'agriculteurs, et 928,588 familles livrées à l'industrie. En 1831 le nombre de ces dernières s'était élevé à 1,181,401; celui des premières à 760,550 familles. L'âge moyen auquel meurent les habitans est de 67 ans pour ceux des districts agricoles, de 53 pour ceux des districts manufacturiers. D'après une enquête faite il y a peu de temps, sur 350 enfans employés dans les fabriques de Manchester, on ne trouva de parfaitement sains que 143, tandis qu'on en trouva 241 sur un même nombre d'enfans qui ne travaillaient pas dans les manufactures. On a remarqué chez la population manufacturière près de cinquante maux corporels différens, dont on ne rencontre aucune trace ailleurs. (*Ausland.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES.

On annonce comme devant paraître prochainement, par livraisons, un recueil intitulé : *Curiosités de la bibliothèque publique de Gotha*, publiées par F. Jacobs et A. Ukert, chez Dyk à Leipzig. — Le célèbre Matthiæ publiera une *Encyclopédie et Méthodologie de la philologie:* la première livraison paraît. — On attend avec impatience la *Géographie physique* par Alexandre de Humboldt. Elle paraîtra à Stuttgart chez Cotta.

— M. le professeur Thibaut vient de publier une huitième édition revue et corrigée de son *Système des Pandectes;* deux volumes in-8.° Iéna, 1834.

— Le trente-septième volume du *Commentaire sur les Pandectes*, par C. F. de Glück[1], continué par Mühlenbruch, conseiller privé de justice, vient de paraître. Erlangue, 1834, in-8.°

1 *Ausführliche Erläuterung der Pandekten nach Hellfeld.* Voyez *Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, t. I.er, p. 318.

Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Les livraisons du mois de Mai du *Répertoire* de la littérature allemande annoncent 240 publications nouvelles, réparties ainsi qu'il suit :

On annonce 31 ouvrages de Théologie, parmi lesquels il n'y a guère de remarquables que l'édition critique de la *Paraphrase en vers de l'Évangile* de S. Jean de Nonnus de Panopolis, par F. Passow; — le Nouveau commentaire de l'Épître aux Romains, second volume, par le professeur Reiche de Gœttingue (*Versuch einer ausführlichen Erkläruug, etc.*); — *De præclara Christi in Apostolis instituendis sapientia atque prudentia*, par L. Ernesti, dissertation couronnée par la faculté de Gœttingue; — le premier volume d'une Dogmatique évangélique, par Gelpke, professeur à Bonn, selon lequel le christianisme n'est qu'un développement progressif et naturel du judaïsme, bien qu'il reconnaisse quelque chose de providentiel dans son établissement.

La Jurisprudence compte 10 ouvrages nouveaux, parmi lesquels on remarque : *Dissensiones dominorum, sive controversiæ veterum juris Romani interpretum, qui glossatores vocantur; ed. et annotat. illustr. G. Hœnel;* — une huitième édition corrigée du Système des Pandectes, par Thibaut, deux volumes; — le troisième volume du Droit civil autrichien du D.r Winiwarter, professeur de Droit à Vienne.

On annonce 16 ouvrages de Médecine, d'Anatomie et de Physiologie, et l'on recommande spécialement les suivans : Manuel de l'anatomie comparée par R. Wagner, professeur à Erlangue; première partie; — une troisième édition corrigée de la traduction allemande de la Physiologie de M. Magendie, par le D.r

Elsæsser; — une traduction des Leçons de clinique de M. Dupuytren; — les Élémens de physiologie pathologique, par le D.r Naumann, professeur à Bonn, 80 pages seulement. *In parvo copia*, s'écrie le critique; — la Maison des morts à Weimar (*das Leichenhaus*), par le D.r Schwabe. C'est une description d'un de ces établissemens destinés à s'assurer sans danger de la réalité de la mort.

Parmi les 12 publications relatives à l'Antiquité classique, nous remarquons le Répertoire de la science de l'antiquité classique, publié par C. F. Weber et C. L. Hanesse de Darmstadt, tome troisième, rendant compte de tout ce qui a paru en 1828; — la Bibliographie de Démosthènes, seconde partie, jusqu'à la fin de 1833, par le D.r Becker, pasteur à Quedlinburg; — une traduction métrique allemande de l'Antigone de Sophocle, par Ch. Wex; — une Carte de l'ancienne Sicile par le D.r Parthey (*Siciliæ antiquæ tabula emendata*); — le *Lexicon Quintilianum*, par Ed. Bonnel, formant aussi le sixième volume de l'édition de Quintil., par Spalding; — une édition grecque, avec commentaires pour les écoles, des Mémoires de Xénophon, par Sauppe.

Parmi les 3 ouvrages qui se rapportent aux Sciences naturelles, se trouve, sous le titre de *Geologische Mittheilungen aus Mähren*, une Description géognostique des environs de Blansko en Moravie, par Ch. Reichenbach.

Les Sciences mathématiques ne comptent que 3 publications nouvelles, dont la plus remarquable paraît celle du D.r Dove, professeur à Berlin, sur les Mesures (*über Maas und Messen*).

Il a paru 5 ouvrages de Géographie, dont plusieurs offrent un grand intérêt. Sous le titre : le Globe terrestre dévoilé (*die Enthüllung des Erdkreises*), A. Wimmer publie à Vienne une Histoire générale des voyages de découvertes sur terre et sur mer pour toutes les classes. L'ouvrage paraît par livraisons de six feuilles chacune. Il commence au déluge, par une description du vaisseau de Noé, et trace page 107 un parallèle d'Hérodote et de M. de Humboldt. — Les Pélerinages (*Wanderjahre*) de H. Scheffer, en deux volumes, offrent une relation des voyages faits par l'auteur de 1827 — 1832 dans différentes parties de l'Europe, en Grèce, dans la Turquie, la Wallachie, la Moldavie et en France — Nous trouvons ensuite une Description du Brésil (*das Kaiserreich Bra-*

silien), destinée surtout aux émigrans allemands, par Ackermann, — et le premier volume d'une Description géographique et historique de la Palestine, par le D.r J. G. Crome.

Parmi les 9 ouvrages consacrés à l'Histoire, nous remarquons: les Tables de l'histoire, ou Faits principaux des rapports politiques extérieurs, et du développement moral et intellectuel des peuples et des États anciens et modernes, par ordre chronologique et ethnographique, par Ed. Vehse, 12 livraisons in-folio: 6 ont paru; — Constitution politique des Israélites, par Hüllmann, ouvrage digne de la haute réputation de l'auteur; — le Précis de l'histoire universelle pour les écoles bourgeoises, par F. Nœsselt, seconde édition refondue.

Il y a 22 publications relatives aux Sciences politiques proprement dites. Les plus remarquables sont : une brochure de M. Welker de Fribourg sur la constitution fédérale et particulièrement sur celle de la Suisse; — une Histoire de la constitution des États provinciaux de la Hesse électorale, par le D.r B. W. Pfeiffer, conseiller à la cour d'appel supérieure de Cassel; — Exposition historique des finances de la Hollande depuis 1830 jusqu'en 1833, par H. F. Osiander; — Lettres d'un publiciste allemand à un diplomate, sur les grandes questions discutées au congrès de Vienne. L'auteur antiradical se prononce néanmoins pour la liberté de la presse.

On annonce 3 ouvrages de Science militaire, dont aucun n'est réellement nouveau. C'est une seconde édition de la Tactique supplémentaire de l'artillerie de campagne, par Ch. de Decker, lieutenant-colonel; et une édition à bon marché de la Théorie de la guerre du lieutenant-général de Valentini.

Les 5 ouvrages inscrits sous la rubrique de Philosophie, sont: le Système de la métaphysique par Braniss, professeur à Breslau; — Essai d'établir la théologie naturelle et chrétienne sur ses véritables bases (*Versuch einer Feststellung der natürlichen und christlichen Theologie*), par le baron de Kayser : le premier volume seul a paru; il s'occupe de la théologie naturelle. L'auteur a employé 657 pages à fonder la religion naturelle : c'est beaucoup trop; — la philosophie religieuse de Hegel comparée avec le principe chrétien, par le professeur Eschenmayer de Tubingue.

Il exprime ainsi le résultat de cette comparaison : « La philosophie religieuse de Hegel n'est autre chose qu'une logique qui s'exerce sur les vérités chrétiennes. Elle nous offre un Dieu sans sainteté, un Christ sans amour, un Saint-Esprit sans inspiration, un Évangile sans foi, une chute sans péché, une réconciliation sans pardon, une mort sans sacrifice, une Église sans culte, une liberté sans imputation, une justice sans jugement, un dogme sans révélation, une immortalité sans conscience et sans personnalité, une religion chrétienne sans christianisme; en un mot, une religion sans religion. » — La logique expérimentale par le D.r Weinholz, qui par son obscurité a fait le désespoir du critique; — trois Discours anthropologiques, par le D.r L. Choulant. Le premier discours traite du développement progressif de l'humanité; le second, de l'histoire naturelle de l'homme, et le troisième, des sens de l'homme.

Les quatre productions sur les Beaux-Arts n'offrent rien de remarquable.

Parmi les 21 ouvrages d'Éducation nous signalerons : l'Instituteur pratique (*der praktische Schulmann*); ce sont les résultats de l'expérience d'un vieux instituteur primaire, publiés par Otto, directeur de l'école normale de Dresde; — l'École des petits enfans ou les Salles d'asyle (*die Verwahr- oder Kleinkinderschule*), par le D.r J. F. H. Schwabe, deuxième édition.

Sous la rubrique Langue et Belle-Littérature allemandes sont annoncés 44 ouvrages. Les plus intéressans sont : un Commentaire du divan occidental-oriental de Gœthe, par Wurm; — Luther, poème de Louis Bechstein; — Voix du temps (*Stimmen der Zeit*), par Henri Stieglitz, deuxième édition; — les deux Frères, tragédie de Ch. Th. Küstner; c'est le même sujet que celui des Frères ennemis d'Euripide, des Jumeaux de Klinger, de Jules de Tarente de Leisewitz. Il a été fourni à l'auteur par la tradition qui se rattache aux ruines des deux châteaux de Liebenstein et de Sternfels sur les bords du Rhin; — Tableaux d'histoire et de fantaisie, par Wangenheim; — Contes et Fantaisies de Ed. Duller, poète original sur lequel nous reviendrons; — le Diplomate, nouvelle de Louis Storch; — le Bréviaire du laïque, par Léopold Schefer, premier semestre. L'auteur

est connu par d'excellentes nouvelles. Ce qu'il donne ici, ce sont des méditations poétiques en vers iambiques non rimés; — Lettres allemandes, publiées par Caroline de Woltmann, tome premier. Ces lettres sont de plusieurs personnages célèbres de ce siècle, de Gœthe, de Woltmann, de Thérèse Huber, de Varnhagen, du grand-duc de Francfort, etc.; — Romeo ou l'Éducation et l'Esprit public, par Ch. Hoffmeister, trois volumes. C'est un roman philosophique sur l'éducation; — le septième et le huitième volume des Œuvres complètes de Hebel qui se publient à Carlsrouhe. — Le Château de Saint-Ange de M. Viennet a été traduit en allemand, et forme le second volume d'un recueil intitulé : Chronique scandaleuse du saint siége.

Sous la rubrique Langues et Littératures étrangères, nous trouvons 11 ouvrages, entre autres les Satires de Boileau, avec un commentaire du D.r O. L. B. Wolff de Iéna, encore plusieurs grammaires françaises, une édition en un volume des Œuvres de Silvio Pellico, et une contrefaçon des Œuvres de Bulwer. On annonce trois ouvrages latins modernes : les *Opera omnia* d'Antoine Muret, avec les notes de David Ruhnkenius, et les Lettres de ce même Ruhnkenius à Daniel Wyttenbach.

Les 9 écrits relatifs à l'économie rurale et domestique n'offrent rien de remarquable.

Parmi les 22 journaux annoncés, il y en a peu de nouveaux. En parcourant cette liste, on est frappé du grand nombre de publications périodiques destinées à répandre parmi le peuple des connaissances utiles à bon marché, et imitées pour la plupart des *Penny-magazines* anglais et du Magasin pittoresque.

W.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

JUILLET 1834.

Littérature.

ÉTUDES SUR GŒTHE.

GŒTZ DE BERLICHINGEN. — EGMONT.[1]

Gœtz fut l'un des premiers ouvrages de Gœthe. Il le conçut en même temps que *Faust* et *Werther*, il l'écrivit à Francfort après son retour de Strasbourg. On peut y reconnaître facilement et la riche et chaleureuse imagination du jeune homme, et l'ardeur avec laquelle il s'était jeté dans l'investigation du seizième siècle, et le fruit de ses études sur le théâtre. Cinq ou six années plus tôt, lorsqu'il était encore à Leipzig, enchaîné à nos classiques, attaché à leurs fades imitateurs, il n'eût sans doute pas disposé son drame sur un tel plan. Mais depuis il avait repris les bons auteurs dramatiques anglais, il avait lu et relu Shakespeare, ce maître de tous les maîtres, et il en avait compris la vérité et la profondeur. *Gœtz* fut donc comme son coup d'essai, comme son gantelet jeté pour le combat; c'était de sa part non-seulement une belle œuvre poétique, mais une œuvre hardie et décisive. A l'époque où il le fit paraître, l'Allemagne n'offrait encore que les premières lueurs d'une littérature vraiment nationale. Klopstock et Lessing avaient, il est vrai, rallié à eux un grand nombre d'hommes éclairés; mais la

1 Ce morceau est tiré d'un ensemble d'Études sur Gœthe par notre collaborateur M. X. Marmier. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant cet extrait, et en leur annonçant que l'ouvrage dont il fait partie paraîtra incessamment. L'étendue de ce chapitre nous oblige de le partager en deux, et de renvoyer au prochain numéro ce qui se rapporte plus particulièrement au drame d'*Egmont*. (*Note du Rédact.*)

masse de la nation et la plupart des écrivains prenaient pour modèles des livres que nous ne lisons guère aujourd'hui que par curiosité. Le travail d'imitation mis à la place d'une libre et franche inspiration; la nature rejetée derrière un amas de règles prétendues de bon goût, à travers lesquelles il ne lui était plus possible de se faire jour; le canevas raide et guindé d'une main craintive qui tremble en le dessinant; l'effort sans grâce de l'élève qui copie servilement son maître : voilà ce que l'on peut retrouver dans les auteurs allemands jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Chaque genre de littérature porte toujours avec lui quelque chose d'exotique. Rarement le poète puise ses sujets dans l'histoire de sa nation, et sa poésie dans son cœur. On a recours à la Grèce, à Rome, à la France, à tout, excepté aux mœurs et aux idées vraiment allemandes. La littérature n'est pas prise pour ce qu'elle peut être par elle-même, mais pour les noms classiques qu'elle rappelle. On veut avoir des satires dans le goût de Boileau, des odes ronflantes et des allégories mythologiques comme celles de J. B. Rousseau, des comédies comme celles de Goldoni. Quant au drame, il était dans une situation encore plus désespérée, car tous les efforts des critiques s'étaient réunis pour entourer d'une triple muraille aristotélique le héros des alexandrins, et s'il se hasardait à faire quelquefois une sortie hors de ses retranchemens et de ses circonvallations symétriques, c'était toujours avec une démarche grave et posée, avec le glaive d'Hippolyte au côté et la grande perruque de Gottsched sur la tête. La moindre de ses paroles était prononcée d'un ton de voix mâle et solennel, et pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens ne pouvait être abandonné au hasard. Il y avait des règles pour les gestes de la colère, pour les transports de l'amour, pour les surprises, les reconnaissances; aussi des règles pour tomber avec grâce et mourir en faisant la statue.

La dramaturgie hambourgeoise, les pièces de théâtre de

Lessing avaient, il est vrai, porté un coup mortel à ce genre de drame faux et abâtardi; mais Lessing était trop homme de génie pour pouvoir convaincre si tôt les petits hommes de talent. On jouait sa *Minna de Barnhelm*, on jouait *Emilia Galotti;* mais on continuait à jouer aussi toutes les fades et niaises imitations que le dix-huitième siècle avait jetées sur le théâtre allemand.

Gœthe avec son premier drame trancha la question. Il se mit en tête de la jeunesse allemande de son époque, et lui dit : Regardez ce que Lessing a tenté, voilà le chemin. — Il pouvait dire aussi : Regardez ce que j'ai fait, et suivez-moi, car *Berlichingen* était enfin une œuvre de théâtre dont l'Allemagne avait le droit d'être fière; une œuvre prise dans les archives nationales, construite sur un plan large, forte, variée, naturellement sentie, historiquement traitée, et surtout vraie.

Elle décida la nouvelle ère littéraire indiquée par Lessing. Elle entraîna à sa suite tout un parti d'hommes de cœur, d'hommes dévoués sincèrement au travail de régénération poétique qui devait se faire en Allemagne. Ni les éloges enthousiastes, ni les critiques amères ne lui manquèrent. Elle eut un grand succès, et si l'on peut trouver dans ce succès un mauvais côté, c'est sans doute en énumérant cette quantité d'imitations maladroites auxquelles il donna lieu. On avait pris autrefois l'un après l'autre tous les héros de la Grèce; on voulut prendre maintenant ceux du seizième siècle, et parce que Gœthe avait fait une si belle récolte dans le moyen âge, les poètes affamés d'un grain de blé ou de sénevé se jetèrent sur le même terrain pour y faire la même récolte. Mais le maître avait pris les meilleures gerbes, et les autres ne firent que glaner; le maître s'était frayé à lui-même sa route, et les autres s'en vinrent, en courbant le dos, se traîner après lui. C'est le privilége de l'homme de génie de franchir d'un seul bond les obstacles que d'autres tournent pénible-

ment, et de recueillir une mine d'or là où d'autres ne ramassent que des grains de sable.[1]

Quoi qu'il en soit de ces imitations, *Gœtz de Berlichingen* acheva de mettre à nu le défaut de construction et le replâtrage de l'ancien drame. Il apparut comme un fruit mûri sous le soleil natal, et tout le monde s'étonna de le trouver si beau. L'entreprise si bien commencée par Lessing était continuée. La dramaturgie avait reçu une admirable justification, et *Minna de Barnhelm* devait tendre avec joie et humilité la main au nouveau venu. De cette admiration que *Berlichingen* inspirait, naissait la conséquence toute naturelle, que l'Allemagne pouvait aussi avoir ses poètes à elle, ses héros, ses chroniques, ses peintures à elle; qu'elle pouvait revenir sur elle-même, se réfléchir et s'étudier, prendre la poésie dans son caractère et ses sensations, le drame dans son histoire et son individualité. Ainsi tombaient les préventions routinières, ainsi le lourd rideau classique se levait pour laisser voir enfin la nature dans toute sa beauté et sa fraîcheur; ainsi venait degrés par degrés le nouveau jour de la littérature allemande.

Gœthe a fait deux épreuves différentes de *Berlichingen:* la première est la chronique prise dans ce qu'elle a de plus

1 A côté des nombreux témoignages d'admiration que l'on a prodigués de toutes parts à ce beau drame de *Gœtz de Berlichingen*, il est curieux de placer le jugement de Fréderic-le-Grand, qui, comme on le sait, ne se souciait guère de la jeune et brillante littérature de sa nation, et ne craignait pas de placer bien au-dessous de MM. d'Arnaut, Palissot, etc., des hommes tels que Lessing, Klopstock, Gœthe, Mendelssohn, etc.

« Vous verrez représenter, écrit-il, les abominables pièces de Shakespeare traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pèchent toutes contre les règles du théâtre, etc. On peut pardonner à Shakespeare ces écarts bizarres, car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un *Gœtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit, et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. »

(De la Littérature allemande. Berlin, 1780.)

saillant, comme dans son ensemble harmonieux, dialoguée et dramatisée. C'est une délicieuse étude du moyen âge, une œuvre charmante à la lecture. La seconde, destinée au théâtre, a été mise dans des bornes plus étroites; elle est devenue plus ferme et plus compacte. Quelques jolies scènes, que l'on regrette beaucoup à la lecture, ont été enlevées, quelques développemens de caractères restreints; mais le fond est resté le même.

Une des choses que j'admire le plus dans cet ouvrage de Gœthe, c'est l'art avec lequel il a su nous faire un drame aussi intéressant, tout en se tenant scrupuleusement attaché à ce que l'histoire nous raconte de Berlichingen, et à ce que le vieux chevalier raconte lui-même. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes caractères, les mêmes circonstances, parfois encore les mêmes paroles que Berlichingen a prononcées. Il a ennobli son modèle, mais ne l'a pas dénaturé; il a représenté Gœtz et ceux qui l'entourent avec une main plus ferme, un burin plus adroit, mais au fond il les a peints fidèlement. Enfin, je ne puis mieux comparer la chronique de Berlichingen qu'à l'arbre jeté en pleine terre, et portant de lui-même ses fruits tels que le sol où il s'élève peut les produire, et l'œuvre de Gœthe est ce même arbre transplanté sur un terrain de choix, exposé au soleil, cultivé avec soin, et dont les fruits deviennent plus savoureux et plus beaux.

Nous ouvrons le drame, et voici que l'esprit guerrier de l'époque s'imprime en quelques traits sous nos yeux, et que la figure chevaleresque de Berlichingen nous apparaît avec le prestige qui l'environne. Des paysans sont réunis dans une auberge, causant des disputes de leurs seigneurs, prononçant avec respect le nom de Gottfried (Gœtz), avec mépris celui de l'évêque de Bamberg, et laissant deviner dans leur entretien l'ardeur belliqueuse qui les tourmente, le désir qu'ils auraient de la satisfaire. Un jeune homme vient auprès de Gottfried, et lui demande, comme une insigne faveur, la

permission de prendre les armes et de marcher à ses côtés. Un religieux s'approche aussi du chevalier, qu'il ne connaît pas, et alors s'établit entre eux cette conversation, où se dévoile la souffrance secrète de tant de milliers d'hommes renfermés alors dans les cloîtres.

GOTTFRIED.

Vous êtes fatigué, frère Martin, et sans doute altéré; George, du vin!

MARTIN.

Pour moi, un verre d'eau seulement. Je n'ose pas boire de vin.

GOTTFRIED.

Est-ce dans votre vœu?

MARTIN.

Non, mon digne seigneur, ce n'est pas contre mon vœu de boire du vin; mais parce que le vin est contre mon vœu, je n'en bois pas.

GOTTFRIED.

Comment entendez-vous cela?

MARTIN.

C'est bien pour vous que vous ne me compreniez pas. Boire et manger, voilà ce qui soutient, n'est-ce pas, la vie de l'homme?

GOTTFRIED.

Oui.

MARTIN.

Quand vous avez bu et mangé, vous vous sentez comme rajeuni. Vous avez plus de force, d'adresse, de résolution. Le vin réjouit le cœur de l'homme, et la joie est la mère de toutes les vertus. Après avoir bu du vin, vous vous sentez un double pouvoir; vos pensées se succèdent plus vite, vous êtes plus actif, plus entreprenant.

GOTTFRIED.

C'est vrai.

MARTIN.

Mais nous, quand nous avons bu et mangé, nous sommes tout autres que nous devrions être. Notre digestion difficile met la tête au niveau de l'estomac, et dans la mollesse de notre repos il nous vient des désirs qui vont trop loin.

GOTTFRIED.

Mais un verre, frère Martin, ne vous troublera pas dans votre sommeil. Vous avez beaucoup marché aujourd'hui.

MARTIN.

Au nom de Dieu! (*Faisant sonner son verre contre celui de Gottfried.*) Je ne puis souffrir les gens paresseux, et cependant je n'oserais pas dire que tous les moines soient paresseux; ils font ce qu'ils peuvent. Je viens de Saint-Vit, où j'ai passé la nuit dernière. Le prieur m'a conduit dans le jardin; c'est une véritable ruche d'abeilles. Très-belle salade! Des choux tant qu'on en veut! Surtout des choux-fleurs et des artichauts comme il n'y en a pas en Europe.

GOTTFRIED.

Ainsi ce n'est pas là votre affaire.

MARTIN.

Je voudrais que le Ciel m'eût fait jardinier ou laboureur, je pourrais être heureux. Mon couvent est à Erfurt en Thuringe. Mon abbé m'aime, il sait que je ne peux pas rester en repos, et il m'envoie partout où il y a quelque chose à faire. Je vais maintenant auprès de l'évêque de Constance.

GOTTFRIED.

Encore un! Bon succès!

MARTIN.

Je vous en souhaite autant.

GOTTFRIED.

Pourquoi me regardez-vous donc ainsi, frère?

MARTIN.

Je suis amoureux de votre armure.

GOTTFRIED.

Vous plairait-il d'en avoir une? Cela est lourd et difficile à porter.

MARTIN.

Qu'y a-t-il donc dans ce monde qui ne soit pas lourd? Et pour moi rien ne l'est plus que de ne pas oser être homme. Pauvreté, chasteté, obéissance. Ce sont là des vœux dont chacun, pris en particulier, semble être le plus insupportable, tant ils sont insupportables tous les trois. Et traîner toute sa vie sous ce fardeau, ou ramper sous le poids plus pénible encore de la conscience! O, que sont donc les fatigues de votre vie contre les misères d'un état qui condamne, par le désir mal entendu de nous rapprocher de Dieu, les pensées avec lesquelles nous devrions grandir et nous élever.

GOTTFRIED.

Si votre vœu n'était pas aussi sacré, je vous engagerais à prendre une armure, je vous donnerais un cheval, et nous voyagerions ensemble.

MARTIN.

Si Dieu voulait seulement que mes épaules eussent la force de porter la cuirasse, et mon bras celles de désarçonner l'ennemi. Mais ma pauvre faible main, toi qui es habituée depuis si long-temps à porter la croix ou à balancer l'encensoir, comment pourrais-tu manier la lance et l'épée? Ma voix, faite pour entonner l'*Ave* et l'*Halleluia*, annoncerait ma faiblesse à l'ennemi, tandis que la vôtre peut le faire trembler. S'il en était autrement, aucun vœu ne pourrait m'empêcher d'entrer dans l'ordre que mon créateur m'aurait lui-même destiné.

GOTTFRIED (*lui versant à boire*).

A votre heureux retour!

MARTIN.

Je bois ce verre pour vous. Le retour dans ma cage est une malheureuse chose. Si vous revenez dans votre donjon, avec le sentiment de votre valeur et de votre force, si vous pouvez, après un long espace de temps, être à l'abri d'une attaque ennemie, vous coucher désarmé sur votre lit, et jouir d'un sommeil plus doux que la boisson rafraîchissante après une longue soif, alors vous avez le droit de parler de bonheur.

GOTTFRIED.

Mais cela arrive rarement.

MARTIN (*avec feu*).

Et quand cela arrive, c'est un avant-goût du ciel. Vous revenez avec le butin enlevé à vos ennemis, et vous vous dites : celui-là je l'ai frappé à mort, celui-ci je l'ai fait rouler sous son cheval, et vous rentrez dans votre château, et ....

GOTTFRIED.

Pourquoi vous arrêter ?

MARTIN.

Et votre femme ! (*Il boit.*) A la santé de votre femme ! Je pense que vous en avez une ?

GOTTFRIED.

Une noble, excellente.

MARTIN.

Heureux celui qui a une femme vertueuse ! Il jouit par là d'une double vie. Pour moi, je n'en connais aucune, et cependant la femme fut la couronne de la création.

GOTTFRIED (*à part*).

Il me fait de la peine. Le sentiment de sa situation lui ronge le cœur.

UN DOMESTIQUE (*accourant*).

Maître ! J'entends des chevaux au galop. Deux ou trois.

GOTTFRIED.

Il faut que je monte à cheval! Que ton père et Jean se tiennent prêts! Ce peuvent être des ennemis aussi bien que des amis! Cours au-devant d'eux, si ce sont des ennemis, siffle, et cache-toi dans le bosquet. Adieu, cher frère, que Dieu vous conduise! Soyez courageux et patient, Dieu vous donnera une place dans le ciel.

MARTIN.

Je vous prie de me dire votre nom.

GOTTFRIED.

Excusez-moi. Adieu. (*Il lui présente la main gauche.*)

MARTIN.

Pourquoi me présentez-vous votre main gauche? Ne suis-je donc pas digne de recevoir la droite?

GOTTFRIED.

Et quand vous seriez l'empereur lui-même, vous devriez pourtant avoir celle-ci! Ma main droite, quoiqu'elle me serve encore à la guerre, n'est plus sensible à aucune douce pression. Elle ne fait qu'un avec ce gant, et vous voyez qu'il est de fer.

MARTIN.

Ainsi vous êtes Gottfried de Berlichingen! Je te remercie, mon Dieu, de ce que tu m'as laissé voir cet homme que les princes haïssent, et vers lequel les opprimés se tournent. (*Lui prenant la main droite.*) Laissez-la moi, laissez-la moi baiser.

GOTTFRIED.

Non, vous ne le devez pas.

MARTIN.

Laissez-moi. O main, plus précieuse à garder que celle qui répandit le sang divin. Instrument mort, animé par la confiance d'un noble esprit en Dieu.

(*Gottfried pose son casque sur sa tête et prend sa lance.*)

MARTIN.

Il y avait, voilà quelques années, un moine parmi nous qui vous vit lorsque vous eûtes cette main coupée devant Nuremberg. Et il nous a si bien raconté ce que vous avez souffert; quelle douleur c'était pour vous d'être estropié, et comment il vous souvint d'avoir entendu dire qu'un chevalier n'avait eu aussi qu'une main, et avait cependant servi encore long-temps. Non, jamais je ne l'oublierai.

(*Gottfried cause à l'écart avec ses écuyers.*)

MARTIN (*seul*).

Jamais je ne l'oublierai. Avec quelle simplicité, quelle noble confiance il disait à Dieu : et quand bien même j'aurais douze mains, si tu me refusais ton secours, à quoi me serviraient-elles? Je puis donc avec une seule ....

GOTTFRIED.

Ainsi dans la forêt de Wardorf? Adieu, révérend frère.

MARTIN.

Ne m'oubliez pas. Je ne veux pas vous oublier. (*Gottfried s'éloigne.*) Combien j'ai été ému en le voyant. Il ne disait rien, et cependant mon esprit pouvait deviner le sien. C'est une volupté de voir un grand homme.

De cette scène vraiment caractéristique nous passons au château de Gœtz. Sa femme est là, bonne femme, bien allemande, occupée des soins de son ménage, faisant la cuisine, fière de son mari; puis sa sœur, autre nuance de femme non moins intéressante, douce, tendre, timide, pleine d'amour pour son frère, mais ne pouvant pas se plaire à le voir sans cesse en campagne, à l'entendre toujours parler de nouvelles batailles. Puis vient encore son fils Charles, un bon et naïf petit enfant, auquel sa mère raconte les prouesses de Gœtz, tandis que sa tante lui donne des leçons de religion et de morale.

Alors arrive Gœtz, qui, en quittant le frère Martin, s'en est allé, d'après le rapport de ses gens, attendre Weislingen, un de ses ennemis, et le ramène prisonnier. C'est une scène bien belle par sa simplicité et l'idée qu'elle donne des mœurs de cette époque.

GOTTFRIED (*posant son casque et son épée sur la table*). [*A ses écuyers.*]

Débouclez-moi mon armure, et donnez-moi un autre vêtement. Le repos me semble très-bon à prendre. Ah, frère Martin, tu aurais bien couru. Trois nuits sans sommeil! Vous nous avez tenus en haleine, Weislingen. (*Adalbert va de long en large et ne répond rien.*) Ne voulez-vous pas vous désarmer? Si vous n'avez point de vêtement avec vous, je veux vous en donner un des miens. Où est ma femme?

L'ÉCUYER.

A la cuisine.

GOTTFRIED.

Je veux vous prêter un de mes habits, j'en ai encore un joli, de toile seulement, il n'est pas précieux, mais très-gentil. Je le portais au mariage de mon digne seigneur le margrave, dans le temps même où j'étais en guerre avec votre ami l'évêque. Ce petit homme était si mauvais! François de Sickingen[1] et moi nous étions logés à l'auberge du Cerf à Heilbronn. François monte les escaliers le premier, et rencontre sur le palier l'évêque, qui lui donne la main, et me la donne ensuite à moi aussi. Alors je ris au dedans de moi-même, et je dis au landgrave de Hanau, qui avait pour moi une grande bonté : l'évêque m'a donné la main, je parie qu'il ne m'a pas reconnu. L'évêque m'entendit, car je parlais à haute voix; il vint à nous, et dit, c'est bien parce que je ne vous connaissais pas que je vous ai donné la main. Et mainte-

1 Ce récit est emprunté presque littéralement à l'histoire écrite par Gœtz.

nant, lui dis-je, puisque vous me connaissez, je vous la rends. Il devint rouge de colère comme une écrevisse, courut dans la chambre du Palatin Louis et du prince de Nassau, et se plaignit de moi. Allons, Weislingen, quittez cette armure de fer, elle doit peser sur vos épaules.

ADALBERT.

Je ne la sens pas.

GOTTFRIED.

Oui, c'est bon, je crois que votre cœur ne doit pas se trouver à l'aise; mais vous n'en serez pas plus mal servi pour cela. Avez-vous des habits?

ADALBERT.

Mes écuyers les ont.

GOTTFRIED (*à son écuyer*).

Allez les chercher. (*A Weislingen.*) Ayez donc bon courage. J'ai été deux ans prisonnier à Heilbronn et très-maltraité. Vous êtes en mon pouvoir, je ne vous maltraiterai pas.

ADALBERT.

Je le savais avant que vous me le dissiez. Vous avez toujours été aussi noble que brave.

GOTTFRIED.

O, si vous aviez toujours été aussi fidèle que sage, nous pourrions maintenant prescrire des lois à ceux.... Pourquoi dois-je m'arrêter?.... à ceux que vous servez, et avec lesquels je serai en guerre tout le temps de ma vie.

ADALBERT.

Point de reproche, Berlichingen. Je suis déjà tombé assez bas.

GOTTFRIED.

Eh bien! parlons du temps, ou de la cherté qui fait dépérir le pauvre paysan à la source du superflu. Et je l'atteste au nom de Dieu, je ne disais pas cela pour vous affli-

ger, mais seulement pour vous faire souvenir de ce que nous étions. Par malheur, le souvenir de nos anciennes relations est un reproche secret pour vous. (*Les valets entrent. Adalbert change d'habits.*)

CHARLES.

Bonjour, papa.

GOTTFRIED (*l'embrassant*).

Bonjour, petit, comment as-tu passé ton temps.

CHARLES.

Très-bien. Ma tante dit que je suis bien instruit.

GOTTFRIED.

Tant pis.

CHARLES.

J'ai appris beaucoup.

GOTTFRIED.

Ah!

CHARLES.

Veux-tu que je raconte l'histoire des enfans pieux?

GOTTFRIED.

Après dîner.

CHARLES.

Je sais encore quelque chose.

GOTTFRIED.

Quoi donc?

CHARLES.

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt. Il appartient depuis deux cents ans aux seigneurs de Berlichingen.

GOTTFRIED.

Connais-tu les seigneurs de Berlichingen? (*Charles le regarde embarrassé.*)

GOTTFRIED (*à part*).

A force de science, il ne connaîtra pas son père. A qui appartient Jaxthausen.

CHARLES.

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt.

GOTTFRIED.

Ce n'est pas ce que je te demande. Voilà pourtant comme les femmes élèvent les enfans. Je connaissais tous les sentiers, chemins, passages, avant que de savoir le nom d'un fleuve ou d'une rivière. Ta mère est-elle à la cuisine?

CHARLES.

Oui, papa. Elle cuit des navets et un agneau.

GOTTFRIED.

Sais-tu cela aussi, maître Jean cuisinier?

CHARLES.

Et pour mon dessert, ma tante me donnera une pomme cuite.

GOTTFRIED.

Ne peux-tu pas la manger crue?

CHARLES.

Autrement, elle est bien meilleure.

GOTTFRIED.

Il faut toujours que tu aies quelque chose à part. — Weislingen, je reviens dans un instant auprès de vous. Je veux dire bonjour à ma femme. — Viens, Charles.

CHARLES.

Qui est cet homme?

GOTTFRIED.

Salue-le, et prie-le d'être plus joyeux.

CHARLES.

Voici ma main, réjouis-toi, le dîner est bientôt prêt.

ADALBERT (*l'embrassant*).

Heureux enfant, qui ne connaît encore point d'autre malheur que d'attendre long-temps la soupe!

Weislingen est un caractère faible et irrésolu, étroit et ambitieux, qui fait un étrange contraste avec la droiture et la fermeté de Gottfried. Il y a pourtant encore du bon au fond de son cœur. La voix de Berlichingen, autrefois son ami, réveille en lui des remords et de nobles pensées. Sa loyauté le subjugue. Il le quitte en jurant de lui rester fidèle, de ne plus rentrer à la cour de l'évêque de Bamberg. Mais le monde l'a déjà enlacé par trop de liens; les flatteries d'un grand seigneur, la vanité, l'égoïsme, reprennent bientôt leur empire sur lui, et les séductions adroites d'une femme lui font oublier toutes ses promesses. En peu de temps il dévie de la route qu'il avait le projet de suivre, il tombe de degré en degré. Il devient l'ennemi le plus acharné de Gottfried, et meurt misérablement, trahi et empoisonné par sa femme, méprisable à ses propres yeux, et méprisable aux yeux des autres. Gœthe a très-bien suivi ce caractère dans ses variations, ses développemens, et de tous les caractères, le plus difficile à bien peindre est sans doute celui qui se tient toujours dans une assiette aussi indécise, passant successivement du bien au mal, puis se relevant, puis retombant encore, par faiblesse, par entraînement, sans pouvoir lui-même se rendre compte des ressorts secrets qui le font agir, des nuances presque imperceptibles qui le dessinent.

C'est aussi un caractère tracé avec beaucoup de hardiesse qui celui d'Adelaïde, la femme de Weislingen. Les passions la maîtrisent, le vice s'est emparé d'elle, le crime s'approche et ne l'effraie plus. Il faut qu'à tout prix elle assouvisse ses désirs, et ces désirs changent si rapidement. Elle a aimé Weislingen, elle a aimé son page, elle aime encore Sickingen. Elle empoisonne les deux premiers, pour garder avec plus de sûreté le troisième, qu'elle empoisonnerait probablement encore plus tard, si elle ne tombait sous le poids d'un jugement du tribunal secret. C'est un être horrible à voir à côté de cette chaste et modeste figure d'Élisabeth, la femme de

Gœtz, ou de la douceur angélique de sa sœur Maria. La vie d'Adelaïde a été affreuse, sa mort est plus affreuse encore.

Elle est seule dans sa chambre à coucher, le soir, et de sombres pensées la poursuivent.

« Si le jour venait au moins! dit-elle. Je ne sais quels étranges pressentimens m'agitent, et l'orage chasse le sommeil, ce voyageur paisible. Je suis si lasse, que je pourrais pleurer, j'ai tant besoin de repos, je compte chaque minute de cette nuit éternelle, et elle devient encore plus longue. Tout est si obscur! Pas une étoile au ciel! Les ténèbres! La tempête! C'est par une telle nuit que je te rencontrai, Sickingen; par une telle nuit tu reposas dans mes bras. Ma lampe manque d'huile. C'est si triste de veiller dans l'ombre. (*Elle sonne.*) Il faut qu'un valet renonce à son sommeil. Je suis si seule! Les passions impétueuses me tenaient autrefois si bien compagnie, que je n'aurais pas été seule dans la caverne la plus retirée. Et maintenant elles dorment, et moi, je reste debout comme un malfaiteur devant la justice. J'ai quitté ma petite-fille. — Weislingen est-il bien mort? (*Elle sonne.*) Personne n'entend. Le sommeil leur ferme les oreilles. — François est-il mort? — C'était un aimable garçon. (*Elle s'appuie sur la table.*) Sickingen! Sickingen! » (*Elle s'endort.*)

FRANÇOIS (*apparaît*).

Adelaïde!

LE MEURTRIER (*sortant de dessous le lit*).

Enfin elle dort, elle m'a rendu le temps long.

L'ESPRIT DE FRANÇOIS.

Adelaïde! (*Il s'évanouit.*)

ADELAÏDE (*s'éveillant*).

Je l'ai vu. Il luttait avec les angoisses de la mort. Il m'appelait. Il m'appelait. Ses yeux étaient creux et plein d'amour. — Ah, un meurtrier!

LE MEURTRIER.

N'appelle pas. Tu appelles la mort. L'esprit de la vengeance ne permet pas qu'on vienne à ton secours.

ADELAÏDE.

Veux-tu mon or, mes pierreries? Prends tout, mais laisse-moi la vie.

LE MEURTRIER.

Je ne suis pas un voleur. L'obscurité[1] a jugé l'obscurité, et tu dois mourir.

ADELAÏDE.

Malheur! Malheur!

LE MEURTRIER.

Tais-toi. Et si tes actions ne viennent pas comme de hideux fantômes t'entraîner vers l'enfer, lève les yeux vers le vengeur qui est au ciel, et prie-le de se contenter du sacrifice que je lui apporte.

ADELAÏDE.

Laisse-moi vivre. Que t'ai-je fait? — J'embrasse tes genoux.

LE MEURTRIER (*à part*).

Une femme royale! Quel regard! Quelle voix! Dans ses bras, je pourrais, moi misérable, être un dieu! Si je la trompais! — Elle est pourtant en ma puissance!

ADELAÏDE.

Il semble ému.

LE MEURTRIER.

Adelaïde, tu m'as attendri. Veux-tu m'accorder?....

ADELAÏDE.

Quoi?

LE MEURTRIER.

Ce qu'un homme peut demander d'une belle femme au milieu de la nuit.

1 Allusion à la sentence des francs-juges qui, comme on sait, tenaient toujours leurs séances la nuit dans des lieux écartés.

ADELAÏDE (*à part*).

La mesure est comblée. Le vice et la honte m'embrassent comme les flammes de l'enfer avec leurs bras sataniques. J'expie. J'expie. En vain puis-je chercher à effacer le crime par le crime, l'ignominie par l'ignominie. Le déshonneur le plus effrayable, la mort la plus infamante se montrent à mes yeux.

LE MEURTRIER.

Décide-toi.

ADELAÏDE (*avec précipitation*).

Un rayon de salut! (*Elle va près de son lit; il la suit. Elle prend un poignard au chevet et le frappe.*)

LE MEURTRIER.

Perfide, jusqu'au bout! (*Il l'étrangle et lui donne un coup de poignard.*) Serpent! Mon sang coule aussi, et je dois payer ainsi mon fatal désir. Mais je ne suis pas le premier. Dieu! tu la fis si belle, ne pouvais-tu la faire bonne!

Avant cette catastrophe de l'indigne femme de Weislingen, Gœtz a eu à subir quelques-uns des plus douloureux événemens de sa vie. Ses ennemis ont enfin obtenu un arrêt de l'empereur contre lui. Quatre cents hommes sont envoyés pour le prendre. Il se fortifie dans son château, et fait avec ses braves compagnons une longue et courageuse résistance. C'est un beau et pittoresque tableau que celui de ce siége, où avec une poignée d'hommes il se jette hardiment au-devant de ses adversaires et les met en déroute. C'est de son côté une bravoure sans égale, et parmi ses compagnons une grande joie et de longs cris de victoire. Mais ensuite le besoin vient. Les provisions sont épuisées. Il faut qu'il fonde lui-même des balles, qu'il mesure la poudre. Il lui reste encore une bouteille de vin, sa femme l'a mise à part pour lui. Mais il s'indigne d'une telle précaution. La bouteille est partagée entre tous, et chacun boit aux cris de vive l'empereur! vive la liberté!

Puis il est forcé de capituler. Il cède. Il se rend sur sa parole d'honneur de chevalier à Heilbronn. Mais ses ennemis ne sont pas encore satisfaits. Ils veulent lui faire signer un acte contraire à ses principes, et c'est alors qu'arrive cette scène racontée par lui-même, et si bien dramatisée par Gœthe; cette scène dans laquelle se développe toute la franchise et l'énergie de son caractère.

(L'hôtel-de-ville.)

LES CONSEILLERS IMPÉRIAUX. LE CAPITAINE. LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

UN CONSEILLER DE HEILBRONN.

Nous avons, d'après vos ordres, rassemblé les bourgeois les plus braves et les plus vigoureux. Ils sont là tout prêts à s'emparer de Berlichingen au moindre signe.

UN CONSEILLER IMPÉRIAL.

Nous saurons faire valoir comme il convient auprès de Sa Majesté Impériale votre docilité à suivre ses ordres. Sont-ce des ouvriers?

LE CONSEILLER DE HEILBRONN.

Des forgerons, charpentiers, tonneliers, tous gens doués d'un bon poignet et d'une bonne poitrine.

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Bien!

UN HUISSIER (*arrive*).

Il attend devant la porte.

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Faites-le entrer.

GOTTFRIED.

Que Dieu vous salue, seigneurs! Que me voulez-vous?

LE CONSEILLER.

D'abord que vous songiez où vous êtes et devant qui.

GOTTFRIED.

Par ma foi! Je ne vous méconnais pas.

LE CONSEILLER.

Vous faites votre devoir.

GOTTFRIED.

De tout cœur.

LE CONSEILLER.

Asseyez-vous.

GOTTFRIED.

Ici au-dessous? Je puis rester debout; la sellette porte encore une odeur de pauvres pécheurs, comme toute la salle au reste.

LE CONSEILLER.

Eh bien! restez debout.

GOTTFRIED.

Au fait, s'il vous plaît.

LE CONSEILLER.

Nous procéderons avec ordre.

GOTTFRIED.

J'en serai très-content. Je voudrais qu'il en eût été toujours ainsi.

LE CONSEILLER.

Vous savez comment vous vous êtes remis à discrétion entre nos mains.

GOTTFRIED.

Que voulez-vous me donner si je l'oublie?

LE CONSEILLER.

Si je pouvais vous donner la modestie, votre affaire n'en serait que meilleure.

GOTTFRIED.

En vérité, je crois qu'elle est plutôt de nature à me faire absoudre, qu'à me perdre.

LE SECRÉTAIRE.

Dois-je écrire tout cela?

LE CONSEILLER.

N'écrivez rien que ce qui appartient au procès.

GOTTFRIED.

Par égard pour moi, vous devriez le faire imprimer.

LE CONSEILLER.

Vous êtes tombé au pouvoir de l'empereur, qui, au lieu d'agir envers vous avec rigueur, vous a dans sa clémence donné pour demeure Heilbronn, l'une de ses villes favorites. Vous vous êtes engagé par serment à vous conduire comme doit le faire un chevalier, et attendre ce qui arriverait.

GOTTFRIED.

Bien! Et je suis ici et j'attends.

LE CONSEILLER.

Et nous sommes réunis pour vous apprendre la grâce de Sa Majesté. Elle vous pardonne vos entreprises, elle vous exempte des punitions que vous aviez méritées; vous saurez reconnaître, comme il le faut, une telle grâce, et vous accepterez l'acte qui va vous être lu.

GOTTFRIED.

Je suis comme toujours le fidèle serviteur de Sa Majesté. Mais encore un mot avant que d'aller plus loin. Où sont mes gens? Que veut-on faire d'eux?

LE CONSEILLER.

Cela ne vous regarde pas.

GOTTFRIED.

Eh bien! que l'empereur s'éloigne aussi de vous, si vous tombez dans l'infortune! Ils étaient mes compagnons, ils le sont encore. Où les avez-vous conduits?

LE CONSEILLER.

Nous ne vous devons à cet égard aucun compte.

GOTTFRIED.

Ah! je ne pensais pas que vous puissiez vous lier pour ne rien faire, rien de ce que vous aviez promis.

LE CONSEILLER.

Notre commission est de vous lire cet acte. Soumettez-vous à l'empereur, et vous trouverez moyen d'implorer aussi la liberté et la vie pour vos compagnons.

GOTTFRIED.

Voyons votre papier.

LE CONSEILLER.

Secrétaire, lisez.

LE SECRÉTAIRE.

Moi, Gottfried de Berlichingen, je reconnais ouvertement par la présente lettre, que m'étant révolté dernièrement contre l'empereur et contre l'Empire ....

GOTTFRIED.

Cela n'est pas vrai. Je ne suis point un rebelle, je n'ai rien entrepris contre l'empereur, et quant à l'Empire, je n'ai rien à y voir. L'empereur et l'Empire! Je voudrais que Sa Majesté retirât son nom de votre mauvaise société. Vous êtes les véritables rebelles, vous qui avec votre orgueil et votre avarice rongez le pauvre peuple sans défense, et vous élevez chaque jour au-dessus de Sa Majesté même. Voilà ceux qui détruisent les liens établis, et il faut les laisser courir, car le gibet où on les pendrait coûterait trop cher.

LE CONSEILLER.

Modérez-vous et écoutez.

GOTTFRIED.

Je ne veux rien écouter de plus. Avancez-vous et rendez-moi témoignage. Ai-je jamais fait un seul pas contre l'empereur, contre la maison d'Autriche? N'ai-je pas montré par toutes mes actions que je sens mieux que personne ce que l'Allemagne doit à ses maîtres, et surtout ce que les nobles, chevaliers, hommes libres, doivent à leur empereur? Je serais un misérable, si je me laissais jamais persuader de signer un tel acte.

LE CONSEILLER.

Nous avons des ordres pour vous engager à le faire, ou pour vous jeter dans la tour.

GOTTFRIED.

Dans la tour, moi ?

LE CONSEILLER.

Là vous pourrez attendre votre sort de la justice impériale, si vous ne voulez pas le soumettre à sa clémence.

GOTTFRIED.

Dans la tour? Vous dépassez les pouvoirs que vous avez reçus. Dans la tour? Ce ne peut pas être la volonté de l'empereur. Quoi ? Les traîtres me tendent un piége, ils m'y attirent avec leur serment, avec leur parole de chevalier! Ils me promettent une prison de chevalier, et ensuite ils manquent à leur promesse.

LE CONSEILLER.

Nous ne devons aucune fidélité à un voleur.

GOTTFRIED.

Si tu ne portais pas l'image de l'empereur, que je dois vénérer même dans la plus sale et la plus indigne copie, je te ferais voir qui doit être celui qui veut m'appeler voleur. J'ai été engagé dans une guerre honorable. Tu pourrais rendre grâce à Dieu, et te faire grand aux yeux du monde, si tu avais jamais accompli une action aussi noble que celle qui me retient ici prisonnier. Enlever à ces coquins de Nuremberg un homme dont ils ont enterré les plus belles années dans un misérable trou; délivrer mon écuyer, voilà pourquoi j'ai berné ces vauriens. Le pauvre homme ne fait-il pas aussi bien partie de l'Empire que vos électeurs, et l'empereur et l'Empire n'auraient guère pensé à lui sur leur oreiller. J'ai étendu le bras pour le sauver, et j'ai bien fait. (*Le conseiller impérial donne un signe à celui de Heilbronn, qui tire la sonnette.*) Vous m'appelez voleur. Puisse votre postérité de

coquins honorables, de filous aux belles manières, et de coupeurs de bourses privilégiés, être détruite jusqu'à son dernier rejeton. (*Les bourgeois entrent avec des bâtons à la main et des armes au côté.*)

GOTTFRIED.

Que signifie cela?

LE CONSEILLER.

Ah! vous ne voulez pas vous rendre! Que l'on s'empare de lui!

GOTTFRIED.

Est-ce là votre projet? Que celui de vous qui n'est point un bœuf de Hongrie, ne se hasarde pas à m'approcher! Il recevra de cette main de fer un soufflet qui pourra lui guérir radicalement les maux de tête, les maux de dents et tous les autres maux de la terre. (*Les paysans s'approchent de lui. Il en jette un par terre, arrache les armes de l'autre. Ils se retirent.*) Venez. Venez. Ce serait agréable pour moi de faire connaissance avec le plus brave d'entre vous.

LE CONSEILLER.

Rendez-vous.

GOTTFRIED.

Avec l'épée à la main? Savez-vous qu'il ne tient maintenant qu'à moi de jeter bas tous ces lièvres et de courir en liberté. Mais je veux vous apprendre comment on tient sa parole. Promettez-moi de me donner une prison comme il en faut une à un chevalier, et je dépose l'épée, et je redeviens captif comme je l'étais auparavant.

LE CONSEILLER.

Voulez-vous traiter avec l'empereur l'épée à la main?

GOTTFRIED.

Dieu m'en garde! Mais avec vous et votre noble compagnie. Voyez comme ils se sont lavé le visage! Que leur donnerez-vous pour la peine inutile qu'ils ont prise? Allez, amis,

c'est aujourd'hui jour d'œuvre, et il n'y a rien de bon à gagner ici?

LE CONSEILLER.

Saisissez-le. Votre amour pour l'empereur ne vous donne-t-il donc pas plus de courage?

GOTTFRIED.

Pas plus que les emplâtres dont ils auraient besoin pour guérir les plaies que leur courage leur apporterait.

UN HUISSIER.

Le gardien de la tour appelle; une troupe de plus de deux cents hommes s'approche de la ville. Ils se sont glissés sans qu'on les voie derrière les coteaux de vignes, et maintenant ils menacent nos murs.

LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

Malheur à nous! Qu'est-ce que cela peut être?

LE GARDIEN (*arrive*).

François de Sickingen est à la porte, et vous fait dire, qu'il a appris comment vous aviez traité indignement son beau-frère, avec l'aide des seigneurs de Heilbronn. Il demande réparation, et s'il ne l'obtient pas dans une heure, il incendie la ville et la livre au pillage.

GOTTFRIED.

Brave beau-frère!

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Sortez, Gottfried. (*Il sort.*) Qu'y a-t-il à faire?

LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

Oh! ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie. Sickingen est implacable dans sa colère, et ne reculera pas pour accomplir ses menaces.

Gottfried est délivré. Il retourne dans son château, mais sous la condition d'y rester tranquille. Cette inactivité l'afflige,

l'ennui lui pèse. Gœthe lui fait alors écrire ses mémoires, bien qu'il ne les écrivit qu'après sa captivité d'Augsbourg; mais pour dramatiser son œuvre, il était forcé de rapprocher les événemens, et de faire mourir son héros quelques années plus tôt et autrement que l'histoire ne le raconte.

La guerre des paysans éclate, terrible, sanguinaire, implacable. Gœtz y est entraîné de vive force. Il a honte de ses soldats. Il maudit leurs excès de vengeance, mais il est cependant obligé de les suivre. On le fait prisonnier, on le jette dans un cachot, et c'est là qu'il languit, s'affaisse, tombe malade, et que nous le retrouvons, non plus comme nous l'avons connu, si brave, si jeune, si résolu; mais faible, souffrant, découragé et prêt à rendre le dernier soupir.

(Un petit jardin dans l'intérieur de la prison.)

GOTTFRIED. ÉLISABETH. MARIA. LERSEN.

GOTTFRIED.

Portez-moi sous cet arbre, afin que je puisse encore respirer de tous mes poumons l'air de la liberté, et mourir.

ÉLISABETH.

Veux-tu que Lersen aille chercher ton fils dans le cloître, afin que tu puisses le voir et le bénir encore une fois.

GOTTFRIED.

Laisse-le. Il est meilleur que moi, il n'a pas besoin de ma bénédiction. Le jour de notre mariage, Élisabeth, je ne pensais pas que je dusse mourir ainsi. Mon vieux père nous bénit, et une postérité de braves et nobles fils semblait sortir de sa prière. Dieu ne l'a pas entendu, je suis le dernier. — Lersen, ton visage me réjouit plus à l'heure de la mort que dans le tumulte du combat. Alors mon esprit conduisait le tien, maintenant c'est toi qui me sers d'appui. — Si du moins je pouvais voir encore une fois George et me rechauffer à son regard! — Vous baissez les yeux et vous pleurez. —

Il est mort — George est mort. — Meurs aussi, Gottfried. Tu as survécu aux cœurs nobles, tu as survécu à toi-même. — Comment donc est-il mort? — A-t-il été pris parmi les incendiaires et condamné au supplice?

ÉLISABETH.

Non, il a été tué près de Miltenberg, il défendit sa liberté comme un lion.

GOTTFRIED.

Loué soit Dieu! Sa mort fut une récompense. Il n'y avait pas sous le soleil un homme plus brave et meilleur. — A présent laisse mon ame s'en aller. — Pauvre femme. Je t'abandonne dans un monde qui ne vaut rien. — Lersen, ne la délaissez pas. — Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes. Voici venir en toute liberté les temps de trahison. Les faibles gouverneront par la ruse, les braves tomberont dans les filets que la lâcheté leur aura tendus. Maria, que Dieu te rende ton époux! Puisse-t-il ne pas tomber aussi bas qu'il est monté haut! Selbiz est mort, et le bon empereur, et mon George. — Donnez-moi un verre d'eau. — Air céleste! — Liberté — Liberté! (*Il meurt.*)

ÉLISABETH.

Oh! que je m'en aille là-haut, là-haut auprès de toi. Le monde est ma prison.

MARIA.

Noble, noble cœur! Malheur au siècle qui te repoussa.

LERSEN.

Malheur à la postérité qui ne saura pas te comprendre.

J'ai fait cette analyse d'après le premier travail de Gœthe. Le second est, comme je l'ai dit, plus étroitement lié dans toutes ses parties, plus compacte. Le poète, pour se conformer aux exigences du théâtre, a dû en retrancher beaucoup de choses très-bien placées dans sa première composition. C'est

ainsi qu'il a fallu supprimer le développement de caractère d'Adelaïde et de Weislingen, pour mieux concentrer l'attention sur celui de Gœtz. On ne retrouve pas non plus dans cette seconde œuvre ni la jolie scène où le fils de Gottfried s'entretient si naïvement avec sa mère et sa tante, ni celle du dîner chez l'évêque de Bamberg, où apparaît le savant Olearius, ni l'amour de Sickingen pour Adelaïde. La scène du tribunal secret est aussi changée, aussi ce qui a rapport au pacte de Gœtz avec les paysans.

Le drame porte sans doute un caractère mieux arrêté. Les événemens y sont mieux rejoints et condensés; les personnages y sont placés plus en relief. Mais pour mon compte je relirai toujours de préférence le premier essai de *Gœtz*, où il y a plus d'espace, de mouvement, de fraîcheur.

(La fin au prochain numéro.)

Histoire.

RÉVOLTES ET GUERRES DES PAYSANS AU MOYEN AGE,

PAR M. GUILLAUME WACHSMUTH.

(*Fin.*[1])

CHAPITRE VII.

La Jacquerie.

Un intervalle de plus de cent ans sépare le soulèvement des Pastoureaux de la révolte des paysans qui fait le sujet de ce chapitre et qui eut également lieu en France. La hiérarchie était déchue de son faîte; la fleur de la chevalerie s'était flétrie; un grand nombre de villes riches, armées, puissantes, s'étaient soustraites au réseau de la seigneurie féodale qui avait enlacé si long-temps le sol et ses habitans. Mais la condition des campagnards ne s'était point améliorée; le joug s'était même appesanti à mesure que le nombre de ceux qui le subissaient avait diminué par l'obtention des priviléges de bourgeoisie et de commune.

Vers le milieu de cet intervalle, un des refuges peu nombreux de la liberté des campagnards fut menacé d'être envahi par l'usurpation des seigneurs. Les laboureurs et les pâtres qui habitaient autour du lac des Quatre-Cantons forestiers, jusque-là membres immédiats et libres de l'Empire, allaient

1 Voyez ci-dessus p. 22 et 128.

devenir les sujets de la maison d'Autriche. Les baillis autrichiens empiétaient sans cesse sur leurs droits, et appelaient dédaigneusement paysans et vilains les possesseurs de terres franches, quoique plusieurs fussent d'extraction noble[1]. Toutefois l'insurrection des hommes de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, et les guerres qui suivirent entre les confédérés et la maison d'Autriche, pour laquelle la noblesse féodale et le clergé avaient pris parti, ne réunissent point les caractères qui les feraient rentrer dans le tableau que nous esquissons: la question était beaucoup moins d'ordre à ordre, qu'entre l'immédiation et la subordination héréditaire à un prince d'Empire. Que l'insolente noblesse féodale ait voulu traiter comme des paysans, comme des vilains, les habitans des cantons forestiers, ce n'est là qu'une circonstance secondaire; et dès le principe, les confédérés se composèrent d'habitans des villes et d'habitans des campagnes, d'hommes de condition franche ou d'extraction noble[2]. Nous passons donc de suite à l'histoire de la Jacquerie, qui fut une véritable révolte de paysans contre les seigneurs.

La naissance des bourgeoisies et leur affranchissement de la servitude qui pesait sur les cultivateurs et les artisans, ne furent pas moins féconds en résultats en France que dans les États voisins. Faire commune, tel était, à la fin du onzième siècle, le but et le cri de tous les endroits dont les habitans

1 C'est ainsi qu'ils appelaient noblesse de paysans, noblesse de village (*Bauernadel*) les familles antiques et révérées des Attinghausen, etc. Voyez en général Jean de Müller, Histoire des confédérés suisses, I, 606.

2 *Ex genere militari*, en allemand *ritterbürtig*, c'est-à-dire habile par naissance à devenir chevalier. — Il n'en fut pas absolument ainsi de la révolte de ceux d'Appenzell contre l'abbé de Saint-Gall et des habitans de la vallée d'Engadin, etc., dans la Haute-Rhétie, contre leurs seigneurs: cette dernière donna naissance à la ligue de la Cadée ou de la maison de Dieu. Mais cette simple indication peut suffire. — Voyez J. Gaspard Zellweger, Histoire du peuple d'Appenzell, I, 205 et suiv., 295 et suiv. — H. Zschokké, Histoire des trois ligues perpétuelles de la Haute-Rhétie, (1798) 1817.

possédaient quelque courage et quelque énergie. Deux siècles après (en 1302, le 10 Avril), Philippe-le-Bel convoqua les députés des villes à l'assemblée des États généraux du royaume. Mais, par là même, et en France comme ailleurs, l'oppression des campagnards avait été aggravée. La distinction entre les vilains et les serfs s'effaçait à beaucoup d'égards et au détriment des premiers. Louis IX, malgré la douceur et l'humanité de son caractère, n'avait en rien amélioré le sort des habitans des campagnes, et ses successeurs n'y songèrent pas plus que lui. Le mépris pour la classe des paysans ou vilains s'exprimait de la manière la plus insultante; ces mots: vilaine parole, vilain fait, vilenie, étaient employés pour tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus laid et de plus ignoble.[1] Lorsque, sous Philippe de Valois[2], commencèrent les guerres entre l'Angleterre et la France, de nouveaux maux vinrent fondre sur le plat pays. Les exactions des seigneurs, l'altération des monnaies, la licence des compagnies mercenaires, dont l'usage devenait général, achevèrent de ruiner ce que les pillages et les dévastations de l'ennemi avaient épargné. Cependant la noblesse se livrait avec un faste effréné aux fêtes et aux plaisirs, tandis qu'on arrachait au laboureur son denier de réserve pour pourvoir aux charges de la guerre.[3] La patience de ces malheureux semblait sans bornes. On parle, il est vrai, de nouveaux troubles de Pastoureaux[4] qui auraient

1 Par exemple dans l'ordonnance de S. Louis contre les blasphémateurs (1268). Recueil des anciennes lois françaises, I, 342.

2 Le texte allemand porte Philippe-le-Bel: ce ne peut être qu'un *lapsus calami* ou une faute d'impression. *Note du Traduct.*

3 *Contin. alt.* Guil. de Nangis dans d'Achéry *Spicil.* III, 114: *Anno igitur* 1356 *fastus et dissolutio in multis personis nobilibus et militaribus quam plurimum inolevit; .... hoc anno .... magis se incœperunt sumptuose deformare, perlas et margaritas in capuciis et zonis deauratis et argenteis deportare, gemmis diversis et lapidibus pretiosis se per totum curiosius adornare et in tantum se curiose omnes a magno usque ad parvum de talibus lasciviis cooperiebant, etc. Unde populus communis multum lugere poterat et lugebat pecunias ab eo pro facto guerræ levatas in talibus ludis inutilibus et usibus positas et conversas.*

4 Du Cange, Glossaire, *v. Pastorelli.*

éclaté entre les deux époques que nous avons fixées au commencement de ce chapitre; mais on n'en a que des renseignemens vagues et contradictoires. La noblesse se raillait de la bonhomie et de la simplicité de l'habitant des campagnes, qu'on appelait *Jacques Bonhomme*[1]. Mais la conscience de leur force s'était réveillée en eux au temps de leur détresse, parce qu'ils étaient le plus souvent réduits à leurs propres moyens, et qu'on avait eu occasion de reconnaître, pendant la guerre, ce que valaient de bons archers tirés des villes et des campagnes. En effet, la bataille de Crecy, en 1346, avait été principalement perdue par l'insultant dédain des chevaliers français pour leurs propres archers, et par la bonté des archers anglais. La bataille de Poitiers, où, dix ans plus tard, la noblesse française fut encore une fois défaite, découvrit au peuple des campagnes cette vérité, que ses oppresseurs étaient plus redoutables à leurs compatriotes qu'ils maltraitaient, qu'aux ennemis du royaume dans les combats. Le roi Jean et la plus grande partie de la noblesse avaient été faits prisonniers; les États généraux s'assemblèrent à Paris; les députés du tiers firent éclater leur haine et leur colère contre les états privilégiés, et demandèrent compte de l'emploi des aides qui avaient été levées[2]. Un esprit révolutionnaire se déclara parmi les bourgeois de Paris, à la tête desquels se trouvait le prévôt des marchands, l'entreprenant et intrigant Étienne Marcel. Mais

1 *Contin. Guil. Nangis, l. l.* — C'était un proverbe du temps : Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra. (Loisel, Institutes coutumières, liv. I, t. 1, règle 31.) Le gentilhomme disait : Jacques Bonhomme ne lâche point son argent, si on ne le roue de coups; mais Jacques Bonhomme paiera, car il sera battu. Voici un couplet d'un autre genre, et qui au fond dit encore la même chose:

Jacques Bonshommes,
Cessez, cessez, gens d'armes et piétons,
De piller et manger le bonhomme,
Qui de long-temps Jacques Bonhomme
Se nomme.

(Châteaubriand, Études historiques, t. IV, p. 188.)

2 Froissart (Paris, 1573), I, p. 188.

dans les châteaux c'était toujours la même arrogance : on vexait les paysans pour leur extorquer la rançon des chevaliers pris à Poitiers. Les compagnies parcouraient le pays et mettaient les villages à contribution. Alors l'indignation s'empara des Jacques, en voyant que leurs seigneurs, qui devaient les défendre, ne le pouvaient ni ne le voulaient faire, mais qu'ils étaient leurs pires oppresseurs. Les paysans des environs de Paris s'enfuyaient dans la capitale pour y mettre leurs vies en sûreté [1]. Le désordre s'accrut dans les campagnes, lorsque quelques gentilshommes eurent fait sortir le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, de la prison où l'avait fait mettre le roi Jean, et qu'Étienne Marcel l'eut bien accueilli dans Paris comme le chef de sa faction.

Bientôt après, au mois de Mai 1358, les paysans du Beauvoisis, où la servitude était en vigueur sous la forme la plus oppressive et la plus inhumaine [2], se soulevèrent. Il n'y en eut d'abord qu'une centaine. Un siècle auparavant, c'était contre le clergé surtout qu'avaient été dirigés les griefs des Pastoureaux : cette fois les rebelles s'écriaient que les nobles

1 *Cont. Guil. Nang.*, p. 116.

2 M. Wachsmuth cite en preuve de ce fait, Beaumanoir, Coutumes de Beauvoisis, chap. 45, p. 257 : Car li uns des sers sont si souget à leur seigneur que leur sire puet penre quanques que il ont à mort et à vie, et les cors tenir en prison toutes les fois que il leur plest soit à tord soit à droit, que il n'en est tenus à respondre fors à Dieu. — Mais M. Wachsmuth se trompe, car Beaumanoir continue : Et li autres sont demene plus debonnairement, car tant comme il vivent les seigneurs si ne leur pueent riens demander se il ne meffont fors leurs cens et leurs rentes, et leurs redevanches que il ont acoustumée à paier pour leurs servitudes, et quant il se muerent ou quant ils se formarient en franches fames, quanques il ont eschiet à leur seigneur meubles et hiretages, car chil qui se formarient, il convient que il finent à le volenté du seigneur leur, et se il muert il n'a nul hoir fors que son seigneur, ne li enfans du serf n'en ont riens se il ne le rachatent au seigneur ainsint comme feroit autre gent estrange, *et cheste derraine Coustume que nous avons dit queurt entre les sers de Biauvoisins* des mortes mains et des formariages tout communemens, et des autres conditions qui sont entre les autres sers des estranges terres nous nous en avons biau taire, pour che que nostre Livre est des Coustumes de Biauvoisins. *Note du Traduct.*

n'étaient bons à rien, et que le royaume était ruiné par leur lâcheté et leur mollesse. Plus on déclamait violemment contre eux, plus on obtenait les bruyans applaudissemens de la foule, qui affluait en poussant des cris d'alégresse[1]. On chercherait vainement parmi elle quelque modération, une conduite réfléchie ou des plans d'une liberté régulière et légale : pas une noble étincelle ne brille au milieu de ce débordement des passions les plus brutales. A son origine, dans ses progrès, cette révolte n'offre qu'une suite d'horribles transports d'une colère qui ne veut que détruire ce qui lui a fait obstacle, ce qui a pesé sur elle.[2]

Dès le commencement du soulèvement, les paysans, armés de bâtons et de coutelas, pénétrèrent dans la demeure d'un gentilhomme, le tuèrent avec sa femme et ses enfans, et mirent le feu à la maison. Puis ils prirent de vive force un château, lièrent le seigneur à un poteau, outragèrent sous ses yeux sa femme et ses filles, qu'ils firent ensuite mourir avec lui dans les tourmens, après quoi ils incendièrent le château. Le nombre des paysans s'éleva bientôt à 6000; la révolte gagna le Laonnais et le Soissonnais. A la tête d'une de leurs troupes était un homme de Meaux, Guillaume dit Karle[3]. Il paraît, comme tous les autres chefs de bandes, n'avoir exercé aucune influence sur ces furieux pour modérer leur atroce et aveugle cruauté, ou pour les faire agir dans quelque dessein de justice et de véritable liberté. Les incendies continuaient. Les nobles qui tombaient entre les mains des paysans étaient mis à mort; leurs femmes et leurs filles éprouvaient le même sort après avoir essuyé les plus horribles outrages; les châ-

1 Leur cri était : Honni soit celuy par qui il demoura que tous les Gentilshommes ne soient destruits. Froissart, p. 190.

2 Le Continuateur de Guillaume de Nangis, d'ailleurs favorable à la cause populaire, s'exprime ainsi, p. 119 : *Nam ipsi qui prius ut eis videbatur, quodam zelo justitiæ hoc inchoaverant, quia domini sui eos non defendebant, sed opprimebant, converterunt se ad opera vilia et nefanda.*

3 *Guill. Nang. l. c.*

teaux devenaient la proie des flammes. Les plus forcenés obtenaient le plus de crédit parmi leurs compagnons. Une de leurs troupes égorgea un gentilhomme; puis ils hachèrent son corps et firent rôtir les morceaux en présence de sa femme et de ses filles, qu'ils obligèrent d'en manger, après avoir assouvi sur elles leurs passions brutales; enfin ils se délectèrent à leur donner la mort par mille tourmens.[1]

Le soulèvement se propagea jusque dans l'Artois et vers Paris. Cent soixante forts et châteaux environ étaient en ruines; on ne voyait de toutes parts que de nobles dames et demoiselles qui cherchaient leur salut dans la fuite. Il y avait bien 100,000 paysans qui couraient le pays, mais toujours sans direction commune, et étrangers à toute idée de droit comme à tout sentiment d'humanité. Un homme de Clermont en Beauvoisis, qui portait le nom collectif de Jacques Bonhomme, était un de leurs chefs : on ignore ce qui lui avait valu son autorité sur la foule. Lorsqu'on demandait ces paysans furieux, pourquoi ils se portaient à tous ces excès, ils répondaient le plus souvent, dit Froissart, *qu'ils ne savoient, mais qu'ils faisoient ainsi qu'ils veoient les autres faire.*

Les gentilshommes envoyaient de tous côtés demander du secours; leurs messagers allaient porter ces épouvantables nouvelles à la noblesse de Brabant, de Flandre, de Hainault. Cependant de valeureux chevaliers marchèrent sur quelques points contre les paysans : ceux qu'ils purent prendre furent pendus. Mais les chevaliers se montrèrent non moins barbares: ils mirent le feu à des villages qui n'avaient pris aucune part à la révolte; ils massacrèrent des laboureurs qui conduisaient paisiblement la charrue, des vignerons travaillant dans les vignobles[2]. Le roi Charles-le-Mauvais sortit de Paris, attira près de lui les chefs des partis qui rôdaient aux environs, et les fit mettre à mort, tandis que ses gendarmes tombaient

1 Je n'oseraye escrire les horribles faits et inconvenables qu'ils faisaient aux dames, dit Froissart, p. 190. — 2 *Cont. Guill. Nang.*, p. 119.

à l'improviste sur les paysans, dont plus de 3000 furent taillés en pièces.

Le soulèvement des paysans eût pu prendre une tout autre importance, si la faction de Paris les avait appuyés en pratiquant des intelligences avec eux. Il était sans doute loin de la pensée de Marcel, l'allié de Charles-le-Mauvais, comme de Maillard, son rival, d'associer les Jacques à leur cause. Mais plusieurs milliers de paysans s'étant dirigés vers Meaux, les habitans de la ville conçurent l'espérance de se soustraire entièrement à la dépendance où les retenait une noblesse abhorrée[1], et ils envoyèrent à Paris pour demander l'assistance des bourgeois. Environ mille hommes sortirent donc de Paris sous la conduite de l'épicier Pierre Gille et de l'essayeur Jean Levaillant, et marchèrent sur Meaux.[2]

Dans le château ou marché de Meaux, séparé de la ville par la Marne, se trouvaient environ 300 nobles dames et les duchesses d'Orléans et de Normandie. Le duc d'Orléans y était aussi avec elles. Elles avaient tout à craindre, si les paysans réussissaient à se rendre maîtres de la ville et du château. Or, deux des plus braves chevaliers de la chrétienté en Occident, le comte de Foix et le captal de Buch, revenant alors même d'une croisade contre les Lithuaniens, furent conduits sur le théâtre de la rébellion : la nouvelle du danger que couraient 300 dames dans Meaux, les attira au château, où ils arrivèrent sans rencontrer d'obstacle. Bientôt après on vit approcher les paysans et la troupe des Parisiens. Les habitans de Meaux les reçurent à bras ouverts : on but et chanta dans les rues; 9000 paysans et bourgeois allèrent ensuite donner l'assaut au château. Mais tout à coup le pont-levis s'abaisse, et le comte de Foix et le captal de Buch s'élancent au galop à la tête de leurs chevaliers, au nombre de 60

1 *Cont. Guill. Nang.*, *l. c.* Froissart ne soupçonne même pas cet esprit de commune parmi les habitans de Meaux.

2 Capefigue, Histoire constitutionnelle de la France, II, p. 487, attribue à Marcel l'envoi de cette expédition, mais j'ignore sur quelle autorité.

environ. A cette attaque imprévue, les masses mal armées, mal disposées, lâchent pied, et se renversent les unes sur les autres dans le désordre d'une déroute : parqués dans les rues de la ville, on en fit une horrible boucherie; plus de 7000 tombèrent par la lance et l'épée des chevaliers ou sous les fers des chevaux. Le carnage fini, les chevaliers, dont le nombre s'était accru pendant le combat, mirent le feu à la ville de Meaux. Les habitans qui cherchaient à s'échapper des flammes, y furent refoulés, et toute la population périt misérablement.

On tira de même vengeance des villages[1]. Le jeune Enguerrand de Coucy parcourut le pays à la tête de ses gendarmes, et tout paysan qui se trouvait sur sa route était massacré sans pitié. Nulle part on ne voit de troupe de rebelles résolus et bien dirigés : ils tombèrent tous sans montrer le courage de la liberté, qu'ils avaient aussi peu appris que le respect de la justice. La vengeance des seigneurs dépassa de beaucoup la mesure d'un châtiment équitable, et Jacques Bonhomme devint une désignation plus humiliante encore de cette classe misérable que foulaient à l'envie les possesseurs des châteaux forts et les membres des couvens ou des chapitres. C'est pourtant de cette classe méprisée, dont les bandes grossières n'avaient pas même su, à Meaux, vendre chèrement leur vie, que s'éleva bientôt après un guerrier dont les exploits contre les Anglais ne méritent pas moins une glorieuse mémoire que ceux des plus preux chevaliers des deux armées. L'aristocratique Froissart n'aime à raconter que les prouesses chevaleresques; mais un moine qui avait conservé quelque affection pour la classe dont il était sorti, parle avec complaisance de la force prodigieuse d'un homme de la campagne, appelé le Grand-Ferré, devant lequel les Anglais tombaient comme paille.[2]

1 Froissart n'en dit rien : ces nobles horreurs nous ont été conservées par le Continuateur de Guillaume de Nangis, p. 125.

2 Il y en a une description très-intéressante dans le Continuateur de Guillaume de Nangis, p. 122 et suiv.; mais ce n'est pas ici lieu de la transcrire.

CHAPITRE VIII.

Les paysans anglais en l'année 1381. — *Wat Tyler, Ball et Straw.*

La fin du quatorzième siècle s'annonce comme un temps de dissolution et de commotions violentes pour les États de l'Europe. La force brutale est déchaînée; les esprits, que n'enchaîne plus l'autorité du pape et de l'Église, n'ont pas encore atteint ce degré de pureté et de développement qui leur eût permis d'organiser la société sur les principes de l'Évangile et de la raison. On écoutait avidement la parole de Wiclef (ou plus exactement Wycliffe); mais il fallut encore un siècle et demi avant qu'une réformation ne fût mûre. De son temps, l'Europe était trop remplie de troubles, de tumulte et de violences, pour que sa voix eût pu être entendue au loin ou pénétrer profondément dans les cœurs. Il est certain que ses prédications antipapistes présentaient une analogie complète avec les motifs et la tendance du mouvement remarquable dont nous allons parler, et dont l'allure fut si violente, mais elles n'en furent nullement la cause.[1]

Trois siècles s'étaient écoulés depuis la conquête, et l'opposition entre les Anglo-Saxons et les Normands s'était beaucoup affaiblie par leurs guerres communes contre les Écossais, les Gallois, les Irlandais et les Français; par la résistance qu'ils avaient opposée de concert à de mauvais rois, tels que Jean-sans-Terre et Henri III; enfin par l'influence que les Anglo-Saxons avaient peu à peu reprise dans l'Église et dans les villes : à ce dernier égard, le commerce et la richesse de Londres étaient surtout de la plus haute importance. La nation anglaise, née de la fusion de ces deux élémens, avait

1 Le papiste Lingard lui-même (*Hist. of Engl.*, IV, p. 236, 238, not.) n'a pu donner quelque consistance aux attaques contre Wiclef, pas plus que les ennemis de Luther n'ont pu faire de ses doctrines la cause de la guerre des paysans de l'Allemagne.

obtenu, pour ne plus la perdre, une représentation dans la chambre basse, depuis les parlemens de Simon de Montfort (Leicester) en 1258 et 1265. Mais les habitans des campagnes n'en étaient pas moins asservis, comme dans tout le reste de l'Europe occidentale, aux droits seigneuriaux, au *villanage*, au *boundage*. Les ordonnances d'Édouard III en faveur des serfs (1339 et suiv.) n'avaient guère produit de résultats favorables à la liberté[1]. La noblesse anglaise n'affichait peut-être pas un orgueil aussi incisif et aussi blessant que celui qui était propre aux gentilshommes français; mais le contentement et la résignation des serfs étaient chose d'autant plus rare, que l'homme du peuple, par la part qu'il prenait aux guerres, faisait plus souvent l'expérience de ses propres forces, et qu'il avait contribué efficacement, par le corps redoutable des archers, aux glorieux succès remportés sur la France. Par là l'esprit national n'avait pas grandi seulement parmi les nobles : le laboureur y prenait part, et chez lui ce sentiment se dirigeait aussi bien contre ses supérieurs que contre l'étranger. Il n'en resta pas au vague sentiment de l'injustice dont il était la victime; ses droits furent proclamés hautement par des hommes qui surent se faire écouter du peuple.

Tandis que Wiclef (depuis 1360) attaquait l'impudence de la cour de Rome, la corruption du haut clergé, l'ignorance et la bassesse des moines mendians[2], ce qui ne touchait guère le menu peuple, un prêtre du comté de Kent, John

1 Froissart, II, 122 : Un usage est en Angleterre que les nobles ont grandes franchises sur leurs hommes et les tiennent en servage, c'est-à-dire qu'ils doivent par droit et par coustume labourer les terres des gentilshomme, cueillir les grains, les amener à l'hostel, les mettre en la granche, les battre et les vaner, et par servage les foins fener et les mettre en l'hostel, et toutes telles choses et doyvent toutes ces choses faire et aussi couper le bois et le mener à l'hostel et doyvent iceux hommes tout ce faire par servage aux seigneurs, et trop plus grande foison a de telles gens en Angleterre qu'en d'autres pays, etc. — Ne semble-t-il pas que Froissart ait voulu réjouir l'ame de quelque gentil seigneur en énumérant ainsi tout au long tous ces droits seigneuriaux?

2 On disait alors : *Hic est frater, ergo mendax.*

Ball, précurseur plutôt qu'adhérent de Wiclef, avait coutume d'assembler après la messe le peuple autour de lui, et de lui dire : Bonnes gens, les affaires n'iront pas bien en Angleterre tant qu'il y aura des seigneurs et des serfs ; nous sommes tous nés d'Adam et d'Ève [1], etc. L'archevêque de Cantorbéry le fit à plusieurs fois jeter dans un cachot, mais le zèle de John Ball restait le même ; et son supérieur était trop indulgent pour lui infliger une peine plus grave. La semence ne tomba pas sur le rocher, car en 1379 on se plaignit au parlement de ce qu'une foule de gens de la campagne s'étaient procuré des copies du Doomsdaybook, et prétendaient en déduire leurs droits et leurs véritables obligations.

Après la mort d'Édouard III (1377), Jean de Gand exerça pendant quelques années la régence à cause de la minorité du roi Richard II, son neveu. La guerre contre la France se poursuivait, et il fallut lever des contributions extraordinaires. On établit donc en 1380 une capitation que devait payer dans tout le royaume toute personne âgée de plus de quinze ans. Cette taxe seule indisposa le peuple, et les moines, qu'on n'en avait point exemptés, partagèrent le mécontentement ; mais ce qui fit un bien plus fâcheux effet, ce fut la dureté, l'injustice et les avanies qui en accompagnèrent la perception. Celle-ci fut confiée principalement à des Flamands, que le peuple anglais détestait [2] à cause de leur empressement intéressé à servir d'instrumens au gouvernement toutes les fois qu'il s'agissait d'impôts et d'exactions. Le lundi avant

1 Ici le récit de Froissart, p. 122, est inimitable. — Thomas Walsingham, moine de l'abbaie de Saint-Albans, qui eut tant à souffrir dans ce soulèvement, rapporte que c'était un mot favori de John Ball :

When Adam delved and Eve span,
Who was then the gentleman.

(Voyez Walsingham, dans Cambden *Angl.*, p. 275.)

2 Cette haine nationale est partagée par Walsingham, qui pourtant n'entend pas faire l'apologie de la révolte. Page 224 : *Hominum perfidorum Flandrensium qui more Samaritanorum*, etc.

la Fête-Dieu de l'année 1381, le peuple d'Essex se souleva[1] contre les agens préposés à la levée des contributions; à sa tête était Jack Straw. La nouvelle de la révolte parcourut comme un éclair tout le comté, et partout elle trouva des imitateurs; les paysans s'attroupaient, parcouraient le pays les armes à la main, contraignaient par menaces ou par mauvais traitemens ceux qui montraient de l'hésitation ou de la répugnance à s'associer à leur entreprise; et ils exercèrent des vengeances contre tous ceux qui s'étaient attiré leur haine. La révolte éclata presque en même temps dans le comté de Kent : ici ce fut à l'occasion d'un de ces outrages à la pudeur qui ont toujours fait soulever un peuple non encore corrompu et dégradé. Un agent du fisc réclamait la capitation de la fille d'un couvreur (tyler) de Deptford, nommé Walter ou Wat: comme on lui objectait que la jeune fille n'avait pas quinze ans, il se permit envers elle un sanglant outrage[2]; mais le père, qui avait suivi en France un chevalier en qualité de servant d'armes[3] et contracté la fierté d'un soldat, accourut et lui fracassa le crâne d'un coup de son marteau. Le peuple entoura Wat Tyler pour le protéger, et parcourut le pays sous sa conduite : bientôt tout le comté fut insurgé. Les choses se passèrent à peu près de même dans le Sussex, le Suffolk et le Norfolk; l'insurrection s'étendait des côtes méridionales de l'Angleterre jusqu'aux rives du Humber : la terreur obligea quelques gentilshommes, comme plus tard Gœtz en Allemagne, de se joindre aux insurgés[4]. Les bandes de Wat Tyler mar-

1 Walsingham : *Rustici, quos nativos vel bondos vocamus;* Knyghton (dans Twysden *Scr. rer. Angl.*, p. 2633) les appelle *Communes;* Froissart, p. 124, dit *le menu peuple*, et quelquefois, *ces méchantes gens.*

2 Knygthon, p. 2635, raconte cette circonstance comme ayant eu lieu plusieurs fois : *puellulas, quod dictu horribile est, esursum impudice elevarunt.*

3 Froissart, p. 126.

4 Froissart, p. 128. — Robert Salle, le fils d'un maçon, qui avait été fait chevalier à cause de sa valeur, et se trouvait alors commandant de la ville de Norwich, marcha hardiment contre les rebelles : ils le prièrent

chèrent sur Londres. A Maidstone il y avait une prison de l'archevêque de Cantorbéry : elle fut forcée, et parmi les prisonniers qu'on délivra se trouvait le prédicateur John Ball: celui-ci devint avec Wat Tyler un des chefs des insurgés de Kent, et renouvela ses sermons sur la liberté et l'égalité, qui trois fois l'avaient conduit en prison.

Le soulèvement n'avait eu d'abord d'autre objet que la capitation; mais au refus de la payer, les rebelles joignirent d'autres prétentions, qui ne tendaient à rien moins qu'à leur complet affranchissement de toutes les charges et de l'opprobre de la servitude. Ceci suppose un long mécontentement et des réflexions qui ont dû précéder leur révolte. Il n'en est pas de même des autres résolutions qu'ils prirent dans l'ivresse et le désordre du soulèvement, et auxquelles les avaient poussés peut-être les sermons de John Ball : comme de ne plus souffrir à l'avenir de roi du nom de Jean (à cause de l'odieux Jean de Gand); d'abolir tous les nobles, les juges, les procureurs, le haut clergé; de ne laisser subsister que les moines mendians; d'élire John Ball archevêque de Cantorbéry; de détruire tous les titres des châteaux, chapitres et couvens, afin qu'on n'y pût plus jamais trouver des témoignages en faveur de la servitude des habitans des campagnes [1], etc. Ce qui agitait ainsi la foule ne fut pas toujours formulé en plans bien nets, bien positifs [2]; mais partout les actes répondirent aux prétentions les plus effrénées, et à la funeste idée qu'il fallait avant tout anéantir tout ce qui annonçait quelque supériorité. Une fureur aveugle poussa les paysans au meurtre,

d'être leur chef; mais il leur reprocha si durement leur conduite, qu'ils se jetèrent sur lui et le tuèrent. Froissart, qui raconte ce trait, p. 129, semble ne pas s'apercevoir que ce chevalier de bas lieu faisait honte, par sa fidélité et son courage, à la haute noblesse, qui abandonna le roi et s'abandonna elle-même.

1 Walsingham, p. 248, 252; Froissart, p. 122.

2 Rapin Thoyras a jusqu'à un certain point raison de dire (III, 285), que vraisemblablement ces projets n'avaient été faits qu'en général, et peut-être le verre à la main, pendant qu'ils étaient en marche vers Londres.

à l'incendie. Les nobles, les juges, les agens du fisc et les employés de toute espèce, tombaient sous les coups de ces forcenés; les victimes étaient d'ordinaire attachées d'abord au carcan[1]. On ne fit grâce de la vie qu'aux nobles qui, sur l'ordre des paysans, tombaient à genoux et s'humiliaient devant eux[2], ou qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, firent cause commune avec eux.

Le régent, Jean de Gand, se trouvait à la frontière d'Écosse; une troupe nombreuse de chevaliers et de gendarmes, rassemblés à Plymouth, était destinée à une expédition en Portugal : il n'y avait pour le trône et l'aristocratie aucun secours ni assez prochain, ni assez efficace. Dès l'arrivée des premières nouvelles du soulèvement, les chevaliers s'embarquèrent et prirent le large[3]. Les paysans marchaient sur la capitale : du côté du midi, ceux de Kent et de Sussex, sous Wat Tyler et John Ball; du côté du nord, ceux d'Essex, de Suffolk et de Norfolk, commandés par Jack Straw et Littester. On en évaluait le nombre total à 100,000 hommes.

Le roi Richard, alors âgé de quinze ans, sa trouvait à la Tour. Là vint le rejoindre sa mère, la princesse de Galles, qui, revenant d'un pélerinage à Cantorbéry, était tombée au milieu des paysans révoltés, et n'avait échappé à de mauvais traitemens que grâce à sa conduite adroite et bienveillante. La bande de Wat Tyler campa sur la lande de Greenwich et Blackheath : de là ils envoyèrent un chevalier qu'ils avaient contraint de les suivre, et dont ils retenaient les enfans en ôtage, Jean Monton, vers le roi, pour inviter celui-ci à une conférence avec les paysans[4]. Les conseillers du roi furent d'avis d'accéder à cette demande, et Richard descendit la Tamise pour débarquer sur la rive méridionale. Mais lors-

1 *Collistrigium* dans Walsingham.
2 Walsingham, p. 261.
3 Froissart, p. 125.
4 Froissart, *ibid.*

que le bateau approcha, les paysans poussèrent des cris si épouvantables[1], que ceux qui accompagnaient le jeune roi en furent intimidés, l'empêchèrent de descendre à terre, et l'engagèrent à s'en retourner. Alors la troupe des paysans, transportée de colère, s'élança vers Southwark, y dévasta plusieurs maisons et fit sortir de prison tous les détenus. Le bas peuple de la capitale leur était favorable; et le jour de la Fête-Dieu (le jeudi 14 Juin 1381) ceux de Kent passèrent le pont de la Tamise, tandis que les bandes d'Essex, qui s'étaient de même rapprochées de la ville, y entrèrent par l'autre côté.

Après un festin tumultueux, pour lequel les caves des riches furent mises à contribution, on entendit bientôt des cris de mort et de destruction. Ils forcèrent d'abord la prison de Newgate et lâchèrent tous les prisonniers; puis ils détruisirent le palais de Jean de Gand, *the Savoy*, le plus bel édifice qu'il y eût alors en Angleterre[2], le Temple où les jeunes gens faisaient leurs études en droit, l'hôtel du maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, etc. La rapidité avec laquelle les rebelles escaladaient et démolissaient les édifices, semblait tenir du prodige[3]. Cette espèce de point d'honneur, dont il s'est vu de nos jours des exemples, que le peuple, tandis qu'il satisfait en masse sa passion par la destruction des biens de ceux qu'il regarde comme ses ennemis, ne souffre point que personne enlève rien individuellement, se retrouve parmi les devastateurs de Londres : un d'eux, dans le saccagement du palais de Savoie, avait volé un vase d'argent; on le jeta dans les flammes[4]. D'un autre côté la foule se livra sans mesure ni frein à la boisson; trente-deux hommes restèrent ivres

1 Ils commencèrent tous à huer et de mener un si grand cry, qu'il semblait proprement que tous les diables d'enfer fussent descendus en leur compagnie, dit Froissart.

2 Voyez les détails dans Knyghton, p. 2635, et Walsingham, p. 249.

3 Knyghton, p. 2636 : *ac si essent ratones vel spiritu aliquo vecti.*

4 Knyghton, p. 2635.

morts dans les caves du palais de Savoie, qui s'écroula dans l'entretemps, en sorte qu'ils furent ensevelis sous les décombres, et que, plusieurs jours après, on entendait encore leurs cris lamentables[1]. Nous sommes heureux de n'avoir à rapporter, dans ces momens de licence, aucun attentat aux mœurs; du moins les historiens n'en parlent point; mais leur fureur sanguinaire fit périr d'innombrables victimes, tant à Londres qu'aux environs. Dès que les paysans découvraient un homme qui paraissait n'être point un des leurs, ils poussaient des cris pour servir de signal à la foule, qui accourait, entourait le suspect, et lui demandait pour qui il était? S'il ne répondait point par leur mot de ralliement : Pour le roi Richard et le peuple (*commons*), ils le massacraient à l'instant. Un des auteurs où nous puisons cette histoire, rapporte qu'ils décapitaient simplement leurs victimes[2], et nous ne trouvons aucune mention de tortures qu'ils leur auraient fait endurer, quoique tous les historiens aient pris vivement parti contre les paysans. Mais les Flamands étaient livrés au supplice avec un empressement particulier; on les tirait de leurs retraites, des couvens, des églises; il en périt jusqu'à 260 dans ce seul jour.

Lorsque les rebelles eurent assouvi leur fureur par le carnage et l'incendie, ils allèrent camper en masses serrées autour de la Tour, où se trouvaient le roi Richard, sa mère, l'archevêque de Cantorbéry, le trésorier et autres personnages. Les gardes, au nombre de 150, ou de 1200 suivant une autre indication[3], perdirent courage; il fallut que le jeune roi payât de sa personne et jouât son va-tout. Il fit dire aux rebelles de se retirer à Mileend, où il viendrait conférer verbalement avec eux. Ceux d'Essex partirent presque tous aussitôt; les portes de la Tour s'ouvrirent, et le roi Richard

1 Knyghton, p. 2635.

2 *Nec aliter quosquam interficiebant nisi solum capitis obtruncatione.* Knyghton, p. 2636.

3 Walsingham, p. 250.

en sortit à cheval, suivi d'un petit nombre de serviteurs courageux et dévoués. Il se trouva bientôt au milieu de la multitude tumultueuse, qui lui exposa ses griefs. Elle voulait qu'il n'y eût plus à l'avenir de servage; qu'ils n'eussent pas à payer annuellement plus de quatre deniers de cens par arpent; que le laboureur fût libre d'acheter et de vendre à tel marché qu'il lui plairait; enfin, ils demandaient une amnistie générale[1]. Richard y consentit, fit rédiger des titres en conséquence, et après les avoir remis à la multitude calmée, il la fit retourner chez elle sous la bannière royale[2]. Elle obéit.

Cependant, dès que Richard s'était éloigné de Londres, Wat Tyler avait pénétré dans la Tour avec environ 400 de ses plus hardis partisans; l'archevêque de Cantorbéry, le trésorier Robert Hales et cinq autres officiers du royaume avaient été massacrés par eux, et leurs têtes mises sur des piques. Cette troupe, pour qui rien n'était plus sacré, entra dans les appartemens de la reine-mère, se permit toute sorte d'insolences sous ses yeux, transperça son lit, et lui adressa des propos injurieux[3]. Toutefois, comme on emporta la princesse évanouie, ils respectèrent sa personne.

Le jour suivant (le 15 Juin 1381), Wat Tyler, que suivaient encore à peu près 20,000 paysans, se rendit à Smithfield pour y avoir une conférence avec Richard, qui l'y attendait avec 60 cavaliers. Trois fois le roi expédia aux rebelles des lettres de franchise telles qu'ils les avaient demandées: mais Wat Tyler ne prenait point confiance dans des promesses arrachées au roi par la crainte et la nécessité, ou bien il voulait quelque chose de plus que la liberté du peuple. Il paraît, en effet, que la mort ou la captivité du roi, l'érection d'un trône né de l'insurrection, l'extermination de toute

1 Rymer, VII, 317.
2 Froissart, p. 128.
3 Walsingham, p. 250.

la noblesse, l'abolition des lois existantes, entraient alors dans les plans de Wat Tyler et de ses principaux complices[1]. Richard ayant à la fin envoyé un chevalier pour inviter Wat Tyler à une conférence, celui-ci s'irrita à tel point de ce que le chevalier restait à cheval et refusait de s'abaisser devant lui, qu'il le menaça de le tuer. Richard, désirant sauver la vie à son envoyé, accourut en toute hâte au lieu de la querelle. Wat Tyler ne témoigna au roi aucune déférence, et fit entendre des paroles hautaines[2]. Toutefois, lorsque Richard s'informa de ce que demandait le peuple, ils ajoutèrent à ce qu'avaient déjà obtenu ceux d'Essex, la suppression de la banalité des eaux et forêts[3]. L'arrogance et la duplicité de Wat Tyler, ou peut-être le zèle trop prompt du maire de Londres, qui se trouvait à côté du roi, rompirent la négociation. Suivant la version ordinaire qui paraît avoir pris naissance parmi les plus proches alentours du roi[4], Wat Tyler jouait pendant les pourparlers avec un poignard et saisit la bride du cheval du roi : le maire de Londres lui plongea son coutelas dans la gorge, et Standish, l'écuyer du roi, lui porta un second coup mortel. Pas un de toute la multitude n'accourut pour sauver ou venger leur chef; ce n'est qu'après quelques instans d'hésitation que les plus rapprochés tendirent leurs arcs contre le roi et sa suite. Mais Richard, s'adressant à eux avec sang froid et présence d'esprit, leur cria de le suivre, qu'il serait leur chef; et comme il détourna son cheval pour s'en aller, tous le suivirent sans résistance ou même

1 Walsingham, p. 252. Il dit la même chose de John Ball, p. 275, et rapporte, p. 265, un aveu de Jack Straw.

2 Des polissonneries, suivant Froissart.

3 Knyghton, p. 2636 : *ut omnes warennæ tam in aquis quam in parco et boscis communes fierent omnibus, ita ut libere posset tam pauper quam dives ubicunque in regno in aquis et stagnis piscariis, et boscis et forestis feras capere, in campis lepores fugare et sic hæc et hujusmodi alia multa sine contradictione exercere.* C'est ce qu'avaient déjà demandé les paysans de la Normandie.

4 Walsingham, p. 253, s'écarte considérablement du récit de Knyghton et de Froissart.

avec des cris de joie. Voilà un de ces grands exemples de la puissance extraordinaire qui est propre à la royauté, et qui a rarement fait faute au courage. Bientôt mille bourgeois de Londres, bien armés, arrivèrent pour protéger le roi; le vaillant capitaine Knolles était venu chemin faisant se mettre à leur tête. Le découragement s'empara des rebelles; ils jetèrent leurs armes et demandèrent grâce: Knolles et les autres guerriers insistaient pour que le roi les fît marcher contre eux, et pensaient que quelques centaines au moins devaient expier leur crime par la mort; mais Richard les retint, se contenta de se faire livrer les étendards des révoltés, et laissa retourner chez elle cette multitude abattue : le glaive de la justice devait l'y suivre.

Dans le même temps, l'évêque de Norwich, Henri Spencer, était parvenu à se rendre maître du soulèvement du Norfolk. Hardi et familier avec les armes autant qu'avec le bréviaire, il rassembla des hommes de guerre et les conduisit contre les bandes de Straw et de Littester, qu'il tailla en pièces. Le ministre de l'Église ne respecta ni églises ni autels; il poursuivit les fuyards jusque dans le sanctuaire, et ne craignit point de verser le sang sur l'autel.[1]

Richard n'hésita pas davantage à révoquer les concessions qu'il avait faites aux rebelles. Il requit les vassaux de la couronne de se rassembler promptement pour une expédition dans les comtés de Kent et d'Essex; et ceux qui pendant le soulèvement n'avaient pas pu ou pas osé se montrer, se présentèrent sans délai dès que le roi eut rétabli son autorité. Plusieurs milliers de gendarmes (20,000?) accompagnèrent Richard pour remettre sous le joug les paysans de Kent, qui n'osèrent faire aucune résistance. A sa demande les meneurs furent livrés, l'ancien ordre de choses rétabli, et le reste réservé à l'instruction de la justice ordinaire. Lorsque des troupes royales furent envoyées dans le comté d'Essex,

1 Knyghton, p. 2638.

les communes qui avaient obtenu des lettres de franchise firent représenter au roi, qu'il convenait de les laisser en possession de leurs nouveaux droits[1]. La réponse du roi fut méprisante[2], elle irrita la colère des hommes d'Essex; mais après que 500 d'entre eux eurent péri dans un combat, les autres courbèrent la tête sous le joug et restituèrent leurs lettres de franchise: il ne leur resta qu'à se confier à la miséricorde royale.

Richard préposa le cruel Tresilian aux tribunaux chargés de poursuivre les complices de la révolte; les exécutions se succédaient rapidement, il s'en faisait par dizaines chaque jour.[3] D'abord la peine de mort s'exécutait par la décapitation, puis, pour augmenter la terreur, par la strangulation; à la fin Richard ordonna de pendre les condamnés avec des chaînes pour servir d'éternelle mémoire de leur châtiment. Les tourmens les plus raffinés ne furent pas épargnés à quelques victimes.[4] Le nombre des suppliciés est porté à 1500[5] : parmi eux étaient Ball et Straw.

Après que justice eut été rendue de la sorte, Richard demanda au parlement s'il était d'avis qu'on devait abolir le servage des habitans des campagnes : les lords et les communes répondirent négativement[6]. C'est le plus ancien exemple du *veto* opposé par la représentation nationale anglaise à l'éman-

1 Walsingham, p. 268 : *ut essent in libertate pares dominis, et quod non essent cogendi ad curias nisi tantummodo ad visum Franciplegii bis in anno.*

2 Idem, ibid. : *Rustici quidem fuistis et estis, in bondagio permanebitis, non ut hactenus, sed incomparabiliter viliori.*

3 Walsingham, p. 269. Un jour 19 condamnés furent pendus au même gibet.

4 Knyghton, p. 2643 : *Præcepit alios trahi per civitates et suspendi per quatuor partes civitatum, alios autem eviscerari visceraque concremari coram ipsis viventibus, posteaque decollari et in quatuor partes dividi*, etc. Non-seulement cela, mais Tresilian condamnait aussi souvent par haine que par justice.

5 Froissart, p. 134.

6 Lingard, t. IV, p. 248, d'après les actes du parlement.

cipation du peuple. L'année qui suivit la révolte, en 1382, Wiclef fut déclaré coupable d'hérésie, et ses doctrines furent condamnées. La persécution de ses adhérens, les Lollards, sous le règne du successeur de Richard, Henri IV, fut motivée en partie par le souvenir qu'il garda de la révolte des paysans, dirigée principalement contre son père.

La guerre des deux Roses fit de l'Angleterre le théâtre de toutes les horreurs des discordes civiles : un nouveau soulèvement de paysans vint s'y joindre; en 1450 les paysans de Kent, sous la conduite d'un aventurier irlandais, John Cade, marchèrent une seconde fois sur Blackheath. Mais ce ne fut point là une pure révolte de paysans; ce n'était point pour leur propre cause qu'ils combattaient. Cade se faisait passer pour Mortimer, un des rejetons de la maison royale : il s'agissait de ses prétentions au trône, et les paysans ne firent qu'appuyer un des compétiteurs dont la rivalité arma les Anglais les uns contre les autres l'espace d'un demi-siècle.

Nous n'avons point à parler de la longue série des troubles et des soulèvemens populaires qu'offre l'histoire des Pays-Bas; nous n'y rencontrons presque toujours que la fierté des villes et leurs puissantes milices. Là où les Frisons y prennent part, nous retrouvons le caractère d'une lutte pour les droits et les coutumes des paysans; il suffira néanmoins de rappeler en passant l'expédition qu'entreprit contre eux le roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, qui y trouva la mort; car il ne s'y rattache aucune idée d'une guerre d'un genre particulier.

Le règne agité de Maximilien d'Autriche est marqué par un mouvement où le peuple des campagnes semble avoir donné le branle. En 1491, lorsque les tailles, la stérilité et la guerre accablaient à la fois la Hollande, le peuple des campagnes s'ameuta dans la Hollande septentrionale, pilla la maison du receveur des contributions, et marcha sur Harlem

avec un drapeau qui portait pour emblême du fromage et du pain. De là vient qu'on les appelait *Käsebrödter*[1]. Harlem prit part à la sédition, qui durait encore en 1492 : le duc Albert de Saxe, général de Maximilien, la réprima. Mais nous ne voyons pas qu'une idée autre que le désir d'une existence plus facile, ait présidé au soulèvement. D'un autre côté, le *Roland saxon* ne parvint pas à intimider l'esprit d'indépendance des Frisons occidentaux, voisins de la Hollande. En 1499 et 1500 ils combattirent non pour du pain, mais pour le maintien de leurs droits; et si la fortune les trahit quelquefois, leur courage n'en fut point abattu.

De la Frise nos regards se portent sur la tribu de même race des Dithmarsiens. En 1500 ils repoussèrent avec succès les troupes du Danemark et du Holstein, et assurèrent leur liberté pour plus d'un demi-siècle. Mais la même raison qui nous a fait exclure de ce tableau l'histoire des guerres de la Confédération suisse, nous défend de nous arrêter plus longtemps aux victoires des habitans du bas pays, qui faisaient respecter dans les combats ce nom de paysans qu'ils se donnaient eux-mêmes avec orgueil.

CHAPITRE IX.

La guerre des paysans de Hongrie sous George Dosa, en 1514.

Au terme de cette longue série d'événemens déplorables, nés de l'oppression et aboutissant au crime, que l'histoire de la seigneurie et de la servitude nous présente au moyen âge, il y a une scène de destruction et d'horreur, d'incendie et de carnage. La Hongrie en est le théâtre; l'appel à la croisade devint le premier mobile de ce soulèvement, comme dix ans après le mot de liberté produisit la guerre des paysans d'Allemagne. Les écarts qui résultèrent de ces deux mouvemens sont également horribles.

1 De *Käse* (fromage) et *Brod* (pain). *Note du Traduct.*

On sait que les Magyares, conduits par Arpad, franchirent les Carpathes en 889, et se répandirent dans la plaine qui de là s'étend et s'abaisse vers le Danube. Les premiers habitans, d'origine slave ou autre, devinrent pour la plupart leurs serfs, au-dessus desquels ils formaient eux-mêmes comme un peuple de gentilshommes. La liberté ne resta pas absolument étrangère au plat pays; plusieurs lois royales favorisèrent le passage des habitans d'une seigneurie à l'autre; et parmi les serfs habitaient aussi des hommes francs de corps, et astreints seulement à quelque redevance envers le seigneur foncier ou à des services envers le roi : mais partout où il y avait servitude, les exactions et les mauvais traitemens étaient chose commune. La misère du peuple des campagnes était souvent aggravée par les factions et les guerres civiles, ou par les incursions des peuples limitrophes, et sa colère contre ses maîtres était entretenue par la vue des priviléges accordés aux colons allemands établis dans les villes. De tous les ennemis extérieurs de la Hongrie, les plus redoutables, depuis le commencement du quinzième siècle, étaient les Turcs ottomans : les Hongrois formèrent l'avant-garde de la chrétienté en Occident. Leur bravoure avait été plusieurs fois stimulée par les bulles du pape et les prédications de la croisade : il en était résulté une étroite union entre la papauté et le haut clergé, très-puissant en Hongrie. Depuis longtemps les appels du pape à servir sous l'étendard de la croix avaient cessé d'avoir du retentissement dans le reste de l'Europe; mais en Hongrie, et contre les Ottomans, ils n'avaient rien perdu de leur puissance.

Wladislas V, prince faible et sans caractère, occupait depuis 1490 le trône de Hongrie. L'État avait alors moins à craindre des Turcs, dont l'impétuosité s'était un moment ralentie après la mort de Mahomet II, pour se détourner ensuite vers l'Orient. Mais un homme qui par ses talens s'était élevé de la condition la plus basse jusqu'au cardinalat, Thomas

Bakacs, archevêque de Gran, roulait dans son esprit des projets ambitieux qui devaient le rendre le chef d'une grande entreprise nationale et l'élever au premier rang dans l'État.[1] Il se trouvait à Rome à la mort de Jules II, et fut un des plus influens d'entre les cardinaux réunis en conclave pour l'élection d'un nouveau pape. Celui-ci (c'était Léon X) lui accorda la plus grande confiance, et Bakacs n'eut pas de peine à obtenir de lui ce qu'il regardait comme devant frayer les voies à son ambition, des pleins-pouvoirs pour la levée d'une armée de croisés contre les Turcs. On venait de conclure un armistice avec le sultan Sélim; mais cette circonstance n'arrêta pas plus Bakacs, que la paix conclue en 1444 entre Wladislas III et Amurat II n'avait arrêté autrefois le cardinal Julien : deux fois le manque de foi fut expié cruellement par la Hongrie. Bakacs proposa l'affaire au conseil du roi : les avis étaient partagés; le roi, selon sa coutume, regardait la terre en silence[2]; les discours passionnés de l'archevêque et l'esprit guerrier des magnats firent taire les scrupules d'une minorité prudente et consciencieuse. La publication de la bulle fut résolue.

Le jour de Pâques (16 Avril) de l'année 1514, l'appel à la croisade, avec promesse d'indulgence, fut adressé au peuple; et aussitôt une agitation désordonnée se manifesta. Comme autrefois, la croisade venait à la traverse de toutes les institutions existantes : il n'y avait point de levées régulières par

1 Les principales sources pour l'histoire de la guerre des paysans de Hongrie sont: 1.° *Stephani Taurini Olomucensis Stauromachia sive cruciatorum servile bellum, libris V, carmine heroico decantatum ad Georgium March. Brandeburg. MDXIX fol.* Le style est ampoulé, mais le poète assure n'avoir décrit que des événemens véritables. 2.° *Nicolai Isthuanfi Pannoni hist. de reb. Ungaric. lib. XXXIV. Col. Agr. MDCLXXXIV.* C'est un excellent livre, dont l'auteur vivait sous Maximilien II et Rodolphe II. L'histoire de la guerre des paysans est contenue au cinquième livre. — Le jugement d'Isthuanfi sur Bakacs (p. 62) est moins défavorable que celui que nous avons cru devoir porter sur cet homme.

2 *Adeo Rex taciturnus et in humum prospectans, ne verbum quidem proloquutus est. Isth. l. cit.*

comitats, et les serfs n'étaient point nécessairement exclus; en sorte que l'appel à la croisade était en même temps un appel à la désertion de tout rapport de sujétion onéreux ou avilissant. Des milliers de paysans de condition servile affluèrent; des bataillons se formaient au hasard, élevaient leur bannière, élisaient leurs chefs, choisissaient leurs lieux de campement. Cet esprit d'une force déréglée s'annonçait assez clairement. Aucun grand du royaume ne se mettait à la tête du mouvement, aucun appel ne fut fait à la noblesse, le roi gardait le silence comme avant dans son conseil. Alors Bakacs se présenta : il avait provoqué l'orage, il voulut lui imprimer une direction. Il nomma chef des croisés ou *Kuruczes*[1] un soldat d'entre les *Szeklers* de la Transylvanie, qui s'était signalé récemment au siége de Belgrade, et avait obtenu en récompense le grade de capitaine et la noblesse : il s'appelait George Dosa. L'affluence des gens de la campagne redoubla à la nouvelle du commandement de cet homme intrépide; mais il n'y eut pas que les paysans qui vinrent se ranger sous l'étendard de la croix; il y eut des gens sans aveu, coupables de crimes ou prêts à en commettre, des aventuriers, des bourgeois mécontens, des membres du bas clergé opprimé : assemblage d'autant plus bizarre et plus disparate, que les élémens de la population hongroise étaient plus mélangés, uni seulement pour vivre dans la licence et dans l'impunité. En moins de quatre semaines après la publication de la croisade, près de 40,000 hommes se trouvèrent rassemblés dans un même camp, à la plaine de Rakos, près de Pesth; il y avait encore d'autres points de rassemblement, à Grosswardein, Koloscza, Albe royale (*Stuhlweissenburg*), etc., qui tous ensemble pouvaient contenir jusqu'à 60,000 *Kuruczes*. Les chefs, outre George Dosa, et sous lui, étaient son frère Grégoire, homme doux et honnête; Laurence et Barnabé, tous deux prêtres de campagne; Ambroise Szaleres, bourgeois de Pesth, et quel-

1 De *Crux*, la croix.

ques autres. George Dosa se mit avec ardeur à organiser et à exercer ses troupes; mais nulle part la tenue des croisés ne promettait rien de bon. On s'était engagé trop avant dans l'exécution du pernicieux dessein proposé par Bakacs et consenti par le conseil du roi, pour que de promptes mesures eussent pu faire rentrer encore ce torrent débordé dans son lit : mais le gouvernement n'en avait même pas la volonté. Quelques nobles isolés, au contraire, se mirent en devoir de poursuivre leurs serfs qui s'étaient éloignés; ils portaient avec eux des cordes et des fers, et malheur à celui qui retombait au pouvoir de son seigneur [1] !

Lorsque la nouvelle se fut répandue que plusieurs seigneurs avaient arrêté leurs serfs qui se rendaient au camp des croisés, et les avaient indignement maltraités, l'affluence n'en devint que plus grande. Cette nouvelle fit éclater dans le camp de George Dosa un esprit pervers. Le prêtre Laurence s'efforçait d'augmenter encore la colère déjà assez vive contre les seigneurs [2], et d'exciter aussi la multitude contre le haut clergé. On ignore si Laurence connaissait les doctrines de Wiclef et de Huss; mais il ne fallait pas beaucoup de pénétration pour reconnaître et pour prouver que, dans l'Église, la peine et la pauvreté étaient pour les curés de campagne, tandis que les prélats vivaient dans le faste et la mollesse, en Hongrie surtout, où ils jouissaient d'énormes bénéfices. George Dosa inclina aux desseins violens, malgré son frère Grégoire, qui tâcha en vain de le retenir. La tempête éclata. Tout à coup

1 *Crudeliter sævire cœpit (nobilitas)*. Isth., p. 66.

2 On lit ces mots dans le discours qu'Isthuanfi, p. 66, lui fait tenir: .... *Nobilitatem, perditissimum hominum genus, vim et contumelias miscere, nihil cupidini, nihil immanitati eorum invium aut exemptum, antea in corpora tantum exercitam crudelissimi dominatus libidinem esse, nunc etiam saluti et felicitati animarum post hanc vitam avare et crudeliter invideri, ne videlicet summi in terris pastoris et communis omnium parentis indulgentia uti frui permittantur.* — Le commencement rappelle les discours des tribuns du peuple dans Tite-Live; les derniers mots sont bien significatifs.

des hordes avides de rapines et de vengeances sortirent du camp de George Dosa, en poussant d'affreux cris de joie, pénétrèrent dans les faubourgs de Pesth et de Bude, s'attaquèrent aux principales maisons, faisant mourir dans les tourmens les nobles qui tombaient entre leurs mains, et démolissant leurs habitations. Alors enfin (le 15 Mai) le roi et le cardinal-légat publièrent une déclaration qui défendait de se rendre à l'avenir à l'armée des croisés, et menaça celle-ci de la mettre au ban du royaume, si elle ne cessait pas de se livrer à des violences. C'étaient là d'impuissantes paroles: George Dosa déchaîna la révolte avec toutes ses terreurs. Il partagea toute la multitude en cinq grandes divisions, dont l'une, sous le commandement du bourgeois de Pesth Ambroise Szaleres, devait rester près de cette ville, dans la plaine de Rakos, sur la rive gauche du Danube; la seconde et la troisième durent partir sous les ordres des prêtres Laurence et Barnabé; les deux dernières furent conduites par George Dosa lui-même vers Szegedin. A Czegléd il publia une proclamation adressée au peuple des campagnes, et dans laquelle il annonçait la déchéance de la noblesse, appelait tout le peuple à concourir à son entreprise, et menaçait ceux qui resteraient chez eux d'une mort cruelle[1]. L'effet répondit à ces paroles: on ne voyait à la ronde que châteaux nobles livrés aux flammes; plus de 400 nobles furent mis à mort, leurs femmes et leurs filles violées, des familles entières anéanties.

Dans ces conjonctures, le roi tenait conseil à Bude. Plusieurs magnats rassemblés auprès de lui, et qui avaient perdu tout courage, toute confiance, proposèrent de demander des secours aux États voisins; mais l'intrépide Jean Bornemiszsza s'éleva contre cette proposition, montra la nécessité d'employer les forces nationales, et indiqua les ressources disponibles et le succès probable. D'après son conseil, le waiwode

1 Katona, Hist. crit., XVIII, 720, cité par Mailath, Histoire des Magyares, t. III, p. 152, et p. 234, note.

de la Transylvanie, Jean de Zapolya, fut requis d'entrer promptement en armes en Hongrie; Bornemiszsza et plusieurs magnats des plus résolus partirent aussitôt pour réunir leur cavalerie et attaquer le camp des *Kuruczes* près de Pesth. Les milices bourgeoises de Pesth et de Bude se joignirent à eux. Les *Kuruczes* étaient rangés sur la plaine de Rakos, prêts à recevoir la bataille; mais comme on leur offrit une amnistie, à condition de déposer leurs armes et de rentrer chez eux, leur chef, Ambroise Szaleres [1], et plusieurs autres les abandonnèrent. Le reste soutint le combat, et par leur nombre et leur audacieuse intrépidité ils prolongèrent la résistance pendant plusieurs heures : à la fin ils durent succomber à leurs adversaires mieux armés et mieux dirigés. Mais ceux-ci, aussi incapables de prudence que de pitié et de réconciliation, livrèrent au dernier supplice une partie des prisonniers, et ne laissèrent rentrer les autres chez eux qu'après leur avoir coupé le nez et les oreilles. Lorsqu'ils revinrent ainsi mutilés auprès des leurs, le soulèvement prit un caractère plus menaçant que jamais; cette barbarie excita de nouveau la colère du peuple, et le pillage, le meurtre et l'incendie remplirent alors aussi les comitats septentrionaux; plusieurs villes étaient réduites en cendres. Ce qui rendait la situation encore plus critique, c'est qu'une partie de la noblesse inférieure, soit par force, soit par mécontentement et par esprit de parti, faisait cause commune avec les rebelles. Cependant une levée générale de la noblesse fut ordonnée, et dans plusieurs combats sanglans, livrés en Juin à Erlau, etc., l'insurrection fut vaincue dans cette partie du royaume.

Cependant George Dosa était allé camper devant Szegedin; mais la vaillante bourgeoisie [2] repoussa avec constance et succès tous ses assauts. Alors il passa la Theiss pour assiéger Csanad. Pour sauver cet endroit, son évêque Nicolas (ou Jean) Csaky

1 *Vir haud ambitiosus aut turbulentus.* Isth., p. 69.

2 Les seuls pêcheurs y étaient au nombre de 3000. Isth., p. 60.

et le comte de Temeswar, Étienne Bathory, s'opposèrent à lui avec une troupe de soldats. On se battit deux jours: à la fin la noblesse fut mise en fuite, principalement par les hommes armés de faux de Dosa [1]. Étienne Bathory échappa à ce désastre; mais l'évêque Csaky tomba peu après le combat au pouvoir de Dosa, et ce monstre le fit torturer longuement et puis empaler. Le brave trésorier Telegdy, qui, dans le conseil du roi, avait dissuadé la croisade, fut hissé d'une manière horrible et douloureuse [2] au haut d'un gibet, et là on tira sur lui jusqu'à ce qu'il expira dans les tourmens. Des horreurs semblables furent exercés sur les autres prisonniers; le prêtre Laurence était plus ardent que tous les autres à les provoquer ou à les commettre.

Le plan de Dosa était un bouleversement total de l'État et de l'Église en Hongrie : il annonça à ses bandes qu'il n'y aurait plus ni roi, ni magnats, ni seigneurs, ni aucune inégalité de rangs et de propriétés; au lieu de quatorze évêchés, il ne devait plus y en avoir qu'un seul; il ne voulait être lui-même que le camarade, le compagnon, l'ami du peuple, et tout ordonner selon sa volonté [3]. Ses espérances n'étaient pas encore destituées de tout fondement. Une nouvelle troupe, composée en grande partie de cavalerie, lui avait été amenée par Antoine Hoszsza. Mais il négligea ce qui peut-être eût été décisif dans ce moment, de marcher promptement sur Bude et Pesth, et ne se porta même qu'après quelque hésitation contre Temeswar, afin de se procurer, par la prise de cette ville, une place d'armes et un point d'appui sur la frontière turque. Mais à Temeswar se trouvait l'héroïque Étienne Bathory : Dosa perdit deux mois en vains efforts devant cette place. Il était pourtant près d'achever une forte digue, par

1 Ce n'est pas Isthuanfi qui rapporte ce combat, mais seulement Étienne Taurinius.

2 *Funibus per testes et membrum genitale in prœalta furca suspensus, etc.* Isth., p. 70.

3 Steph. Taurin., III, 87 et suiv.

laquelle il espérait détourner les eaux de la rivière Bega et mettre à sec les fossés de la ville, et les vivres commençaient à manquer à Bathory, dont les troupes étaient diminuées en nombre et épuisées par de fréquentes sorties, lorsqu'enfin Jean de Zapolya s'approcha pour faire lever le siége.

Dosa était à un festin lorsqu'il fut instruit de l'approche de l'armée de Transylvanie, qui avait marché le long de la Temes, et avait passé cette rivière sans éprouver de résistance. Il se leva et rangea ses troupes en bataille. Elles combattirent avec courage et persévérance, mais la fortune passa à l'armée opposée. Lorsqu'ils commencèrent à prendre la fuite, Dosa s'élança à cheval au plus épais d'un bataillon ennemi, et y fit un grand carnage jusqu'à ce que son sabre se brisa: il n'eut pas le bonheur de périr les armes à la main, il fut fait prisonnier. Il demanda la grâce de son frère Grégoire, qui était innocent, non la sienne. Zapolya fit décapiter Grégoire; et 14 prisonniers qui avaient été au service particulier de Dosa furent renfermés sans nourriture dans une prison, où ils restèrent quinze jours, tandis qu'on fabriquait un trône, une couronne et un sceptre de fer. Alors on fit avancer Dosa et ceux de ses compagnons qui survivaient : il y en avait neuf. On chauffa le trône de fer; Dosa fut contraint de s'y asseoir; on lui mit sur la tête la couronne de fer rouge et le sceptre ardent à la main; puis on amena les neuf prisonniers affamés, et on leur ordonna de s'aller repaître de la chair de leur général. Trois s'y refusèrent, et furent massacrés; les six autres obéirent. Dosa les appela des chiens, et quoique, pour augmenter le tourment de son supplice, on le déchirât encore avec des pinces ardentes, il mourut sans pousser un seul gémissement. Dans cette terrible histoire, où tant d'horreurs et de crimes se trouvent réunis, on ne sait ce qu'on doit regarder comme le dernier excès de la barbarie.

Les débris des paysans, conduits par Hoszsza et Laurence, furent bientôt après défaits et dispersés. Laurence disparut:

on n'a jamais appris ce qu'il est devenu. Il y avait quatre mois que le soulèvement avait commencé; près de 60,000 personnes y avaient trouvé la mort; les dommages causés par le pillage et la dévastation étaient incalculables. Après la soumission des rebelles, il n'y eut rien qui ressemblât à une réconciliation. On les avait pendus ou empalés par centaines dans la poursuite [1]; les fonctions de la justice criminelle ne commencèrent qu'après. Mais on alla plus loin : des décrets furent rendus concernant l'ordre des paysans tout entier, qu'on replongea dans un asservissement plus dur et plus absolu. La servitude de corps et de poursuite fut rendue générale et perpétuelle. La descendance de ceux qui avaient commis des violences contre des femmes ou des jeunes filles, fut déclarée infame. Aucun prêtre né paysan ne put être pourvu d'une prébende ou d'une dignité ecclésiastique supérieure. Les corvées et les tailles devinrent plus nombreuses et plus accablantes. Tout cela fut adopté, en Novembre 1514, à la diète de Bude, comme loi fondamentale de l'État.

1 Isth., p. 71.

Nouvelles et Variétés.

TABLEAU COMPARATIF

Du commerce prussien avec le commerce français et anglais.

Dans un des bals donnés cet hiver aux Tuileries, Louis-Philippe demanda à l'un des députés du midi de la France, ce qu'il pensait du nouveau projet de douanes que M. Thiers avait présenté à la chambre. *Je pense*, lui répondit ce député, *que le ministre ne pouvait rendre un plus mauvais service à la France.* Ce député avait raison; tous les projets de douanes que l'on présentera seront de mauvais services rendus au pays, tant que l'on n'osera pas abandonner le système prohibitif, qui fut toute la science économiste de la restauration, et qui paraît devoir être encore celle du régime actuel.

Notre plan, en écrivant cet article, n'est pas de faire la critique du projet présenté, et encore moins celle des innombrables lois fiscales qui grèvent en France le commerce et arrêtent l'essor de l'industrie; nous voulons seulement prouver, d'une part, combien l'absence de traités de commerce avec ses voisins, suite nécessaire du système suivi par le gouvernement français, de l'autre, combien le maintien des prohibitions ont été préjudiciables aux intérêts du pays.[1]

1 Nous avons emprunté les documens et les chiffres qui nous ont fourni la matière de cet article, à l'ouvrage allemand, intitulé : *Beiträge zur Kenntniss des gewerblichen und commerciellen Zustandes der preussischen Monarchie, aus amtlichen Nachrichten, erster Band; von C. W. Ferber, königl. preussischen geheimen Ober-Finanzrathe.* Berlin, chez T. Trautwein, 1829.

Il n'existe aucun traité de commerce entre la France et la Prusse, sans contredit le plus commerçant des États d'Allemagne, et celui où les provenances françaises, notamment les vins, trouveraient le débit le plus facile et le plus considérable; on soumet, au contraire, à d'énormes droits d'entrée ses bestiaux, ses blés, ses fers, etc. Vis-à-vis d'un pareil système, la Prusse, en même temps qu'elle posait en principe la liberté du commerce, fut obligée d'user de représailles. Elle déclara, par la loi du 26 Mai 1818, « Que tous les produits étrangers de la nature et de l'art pouvaient être introduits, consommés, expédiés en transit dans toute l'étendue de la monarchie, et que tous les produits indigènes de la nature et de l'art pouvaient être aussi librement exportés; qu'il ne serait apporté d'autres restrictions à la liberté absolue des transactions commerciales que celles qui seraient forcément jugées nécessaires pour se mettre sur le pied d'égalité vis-à-vis des autres puissances; que le principe de la liberté du commerce devait à l'avenir servir de base aux rapports que l'on aurait avec les autres États, que l'on accorderait aux étrangers les mêmes avantages commerciaux dont jouissaient ou jouiraient les Prussiens dans leur pays, qu'on soumettrait leur commerce aux mêmes droits et aux mêmes mesures restrictives, etc. »

Ainsi, par sa déclaration, la Prusse, en affranchissant le commerce des entraves auxquelles il avait été précédemment soumis, invitait en même temps les autres nations à imiter son exemple. Cette politique, qui, du reste, fut toujours suivie par cette puissance, était très-libérale, et l'on devait s'attendre qu'aussitôt les États voisins abaisseraient leurs barrières et reconnaîtraient les vices du système de prohibitions qu'ils avaient adopté; mais, au contraire, on le rendit encore plus pesant, plus général en France, notamment les ordonnances du 31 Octobre 1821, celles des 16 Juillet 1819 et 7 Juillet 1820, élevèrent les droits perçus sur les fers et

les céréales : d'autres ordonnances, des 31 Octobre 1821 et 24 Avril 1822, imposèrent la laine brute dans des proportions plus élevées; les droits sur les toiles et les rubans s'accrurent encore, et enfin, par une dernière ordonnance du 24 Avril 1822, l'entrée des bestiaux fut soumise à des droits considérables.

Les effets d'un système aussi dépourvu de bon sens ne pouvaient tarder à réagir contre la France. Aussi la Bavière (loi du 11 Janvier 1822), le Wurtemberg (loi du 24 Janvier 1822), le grand-duché de Bade (ordonnances des 17 Mai et 18 Juillet 1822), s'unirent ensemble par un traité, firent à la France une guerre de représailles, et imposèrent ses provenances, surtout ses vins, dans des proportions analogues.[1] La Prusse fut également obligée de modifier son système, de se départir de la politique libérale qu'elle avait suivie jusqu'alors, et de prélever des droits très-considérables sur les marchandises françaises. Les vignicoles furent ceux auxquels ces mesures portèrent les coups les plus terribles; car les vins français étaient ceux qui, en Allemagne et surtout en Prusse, obtenaient partout la préférence.

Jusqu'en 1819, les vins étrangers ne payèrent qu'un droit d'entrée presque insensible; on percevait seulement un impôt de consommation (*Verbrauchssteuer*) de 2 gros 3 pfenning (34 c.) par quart (un litre). Les vins allemands ne payaient

1 Chaque *Zentner* (que l'on peut évaluer à une quantité de cent bouteilles) de vins français dut payer à l'entrée de chacun de ces trois pays 20 florins (43 fr. 10 c.), ce qui donne une moyenne d'un peu plus de 43 c. par bouteille. Il faudrait au moins ajouter la moitié de cette somme, si l'on voulait faire entrer en compte les frais de transport, de magasinage, le déchet, les pertes de toute espèce, etc. D'après cette évaluation, que nous n'avons pas lieu de croire trop élevée, chaque bouteille payerait 66 c. C'est souvent plus que le prix de sa valeur brute en France. Aujourd'hui le Wurtemberg et la Bavière ont adhéré au traité de douanes prussien, en vigueur depuis le 1.er Janvier 1834. Par conséquent les produits français sont, dans ces deux pays, soumis aux mêmes droits qu'en Prusse même. — Le grand-duché de Bade a jusqu'à présent refusé son adhésion.

pour la même quantité que 1 gros 3 pfenning (19 c.). Mais comme la France persista dans son système, le gouvernement prussien dut aussi songer de son côté à élever les droits sur les vins. Le tarif du 15 Octobre 1821 ordonna de prélever 8 thaler (30 fr.) par *Zentner* ou quintal de tous les vins étrangers qui entreraient dans les provinces orientales, et 6 thaler (22 fr. 50 c.) de tous ceux qui entreraient dans les provinces occidentales.

Ces mesures ne tardèrent pas à influer en France d'une manière sensible sur l'industrie vignicole; on en pourra juger par les deux tableaux suivans, qui indiquent la quantité des importations qui eurent lieu *avant* et *après* la mise en vigueur du nouveau tarif.

A. *Importations avant le tarif.*

1819	= 185,100	*Zentner.*[1]
1820	= 226,805	—
1821	= 498,385	—
Total pour les 3 années :	910,290	—

B. *Importations après le tarif.*

1822	= 100,424	*Zentner.*
1823	= 82,797	—
1824	= 103,304	—
1825	= 126,531	—
1826	= 136,379	—
1827	= 139,439	—
1828	= 150,055	—
Total pour les 7 années :	837,929	—

Ainsi, tandis que les trois premières années nous présentent une moyenne de 303,430 *Zentner*, les sept autres qui se sont écoulées depuis la promulgation du tarif, ne nous donnent pour résultat que la moyenne annuelle de 119,704 *Zentner*.

Après avoir proclamé la liberté du commerce, il devenait

1 Le *Zentner* est un peu moins de 50 kilogrammes.

facile à la Prusse de conclure des traités de commerce et de navigation qui devaient infailliblement donner à son industrie un plus grand essor, et assurer un débouché plus considérable aux produits des ses fabriques. C'est dans cet esprit que l'on fit successivement des traités de réciprocité avec le Danemark (17 Juin 1818), avec l'Angleterre et ses colonies (2 Avril 1824), le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin (9 Janvier 1827), la Suède et la Norwège (14 Mars 1827), les villes libres de Hambourg, Brême et Lubeck (4 Octobre 1828). D'autres traités furent aussi conclus hors de l'Europe, et toujours d'après les mêmes principes, avec le Brésil (9 Juillet 1827) et les États-Unis de l'Amérique du nord (1.er Mai 1828).

Nous nous occuperons seulement du traité conclu avec l'Angleterre, et essaierons de mentionner les heureux effets qu'il a produits pour les deux pays.

L'absence d'un traité de commerce sur le pied de la réciprocité ferme les ports français aux vaisseaux prussiens, et empêche également tout commerce que seraient tentés de faire les navires français dans les ports de la Prusse. Et pourrait-il en être autrement? Un navire prussien du port de 100 *charges* (*Lasten*), ou de 200 tonneaux mesure française, doit payer à son entrée dans un port de France des droits qui s'élèvent à 1504 fr. 85 c. De la mer Baltique jusqu'à son arrivée au Hâvre, par exemple, il doit compter au moins 5000 fr. de fret. Si à ces frais l'on ajoute, l'équipement, le paiement de l'équipage, le passage du Sund, que reste-t-il au propriétaire du navire?

Si, comme on doit facilement le penser, les armateurs et les négocians prussiens évitent les ports français comme trop coûteux, les Français peuvent aussi difficilement fréquenter les ports prussiens, où l'on exerce contre eux des droits de représailles. Cet état de choses préjudiciable aux deux nations durera malheureusement jusqu'à ce qu'il soit intervenu

un traité de réciprocité. En effet, un navire français, à son entrée dans un port prussien, ne doit pas seulement acquitter *au double* tous les droits de port et de navigation auxquels est soumis un navire prussien ou anglais, il doit encore, s'il est du port de 200 tonneaux, par exemple, payer extraordinairement 300 thaler (1125 fr.) de *droit de pavillon* (*Flaggenabgabe*[1]). Qu'en est-il résulté? Des 14,530 vaisseaux marchands que, d'après le relevé d'A. Balbi, possédait la France avant 1830, combien se sont dirigés vers la Prusse?

ANNÉES.	NOMBRE DES NAVIRES.	JAUGEANT :
1826	1	140 tonneaux.
1827	4	462 —
1828	2	334 —
TOTAUX...	7	936 tonneaux.

A ce maigre tableau, opposons le nombre des vaisseaux anglais qui ont abordé pendant le même espace de temps. Sur 18,631 navires marchands que possédait l'Angleterre, la Prusse en a vu entrer dans ses ports :

ANNÉES.	NOMBRE DES NAVIRES.	JAUGEANT :
1826	663	159,852 tonneaux.
1827	871	210,702 —
1828	823	186,996 —
TOTAUX...	2357	557,550 tonneaux.

Nous devons encore ajouter que cette même année 1828 il fut importé sur vaisseaux prussiens et pour le compte du gouvernement[2], 116 chargemens de sel que l'on tira directement de Liverpool, bien qu'il fût meilleur marché à Noirmoutier; mais malgré la vileté de son prix, les navires prus-

1 Ce droit est par tonneau de 1 thaler et demi, c'est-à-dire 5 fr. 62 ½ c.

2 Le sel et les cartes à jouer sont les deux seuls objets pour lesquels il existe en Prusse une régie.

siens sont, comme nous l'avons vu, assujettis à des droits si considérables, qu'il est encore préférable de l'aller chercher en Angleterre.[1]

En 1828, les Anglais expédièrent, entre autres, vers les ports prussiens de la Baltique, 214 navires chargés ainsi qu'il suit :

NOMBRE DES NAVIRES.	NATURE DES CHARGEMENS.
2	Bois de Campêche.
34	Harengs.
4	Bois d'acajou.
158	Denrées coloniales, vins, rhum, salpêtre, bois de teinture, etc.
3	Produits manufacturés.
1	Tabac.
2	Sucre.
10	Fers.
214	

Pendant la même année la France expédia par la même voie de mer :

NOMBRE DES NAVIRES.	NATURE DES CHARGEMENS.
18	Vins.
5	Sirop.
23	

et encore la plus grande partie de ces produits ne fut-elle pas importée par navires français.

1 C'est ordinairement à Danzig qu'abordent les navires chargés de sel anglais, et de cette ville on le porte sur de petits chariots dans l'intérieur de la Prusse. Ces chariots sont, dans certains temps de l'année, à peu près les seules voitures de commerce que l'on rencontre sur la route de Berlin à Danzig. — Le sel de Setuval est à plus bas prix que le sel anglais, et a de plus l'avantage de pouvoir beaucoup mieux être employé pour les salaisons. C'est ce qui a été parfaitement démontré dans un mémoire rédigé par M. de Lapoutraie, consul-général de France à Danzig. Malgré cela, les négocians allemands s'obstinent à préférer le sel de Liverpool, bien que la régie livre le sel portugais à un prix inférieur.

La différence deviendra plus sensible, et montrera d'une manière encore plus évidente combien souffre notre navigation marchande dans ces parages, et quel peu d'activité et d'essor il lui est permis de prendre, si nous donnons la liste comparative des navires prussiens, anglais et français qui ont passé le Sund de 1815 à 1827, inclusivement.

ANNÉES.	NAVIRES		
	PRUSSIENS.	ANGLAIS.	FRANÇAIS.
1815	1,237	2,398	6
1816	976	1,888	16
1817	1,787	4,172	44
1818	1,638	5,014	48
1819	1,351	3,708	52
1820	1,587	3,586	63
1821	1,087	2,819	62
1822	1,092	3,099	58
1823	1,547	3,016	32
1824	2,085	3,540	51
1825	2,382	5,196	72
1826	2,021	3,530	81
1827	2,039	5,096	103
Sommes :	20,829	47,062	688

Dans le même espace de temps, 904 navires brémois et 1073 navires lubeckois ont passé le Sund. Ainsi chacune de ces deux villes a expédié dans ces mers plus de navires que toute la marine marchande française.

On peut ainsi voir facilement combien le système suivi par la France avec tant de persévérance est préjudiciable à son commerce et à sa navigation. Nous ajouterons encore, pour corroborer les assertions que nous avons émises, qu'en 1824, 105 navires français entrèrent dans le port de Hambourg. En 1827, ce nombre n'est plus que de 94, bien que les exportations de Hambourg vers la France se soient accrues dans la proportion de 24 à 53.

Nous terminerons par une dernière remarque. L'Angleterre, dont les ports et les colonies sont ouverts aux Prussiens comme aux Anglais eux-mêmes, vend annuellement à la Prusse, terme moyen, pour 112,500,000 francs de marchandises de toute espèce, tandis que la France n'exporte, pendant le même espace de temps, vers les États prussiens que pour 6,169,787 francs. Nous avons toute confiance dans ce dernier chiffre, et ne craignons pas qu'il soit trop bas; car il est tiré de documens officiels, publiés par le gouvernement français lui-même.

La Prusse borde nos frontières le long d'une assez grande étendue de pays; la France pourrait donc facilement exporter ses marchandises sur les marchés prussiens, concurremment avec les produits des manufactures anglaises. Il y a même une foule de provenances françaises et d'objets de commerce qui seraient bientôt préférés en Prusse à ceux que livrent les Anglais.

On a depuis quelques années parlé d'un traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Quelque désirable que soit sa réalisation, et si l'annonce de ce traité n'est pas encore un de ces leurres dont les ministres ont été trop prodigues envers la France, une de ces promesses que l'on fait si facilement, et que l'on oublie aussitôt pour se porter à d'imprudentes réactions, il ne portera que des fruits incomplets, tant que l'on n'aura pas aboli les barrières commerciales qui séparent la France de l'Allemagne, et surtout de la Prusse; car alors la marine marchande anglaise continuera, comme par le passé, à faire la commission vers les ports prussiens, et à les approvisionner au préjudice des navires français.

Le système prohibitif a fait son temps; les nations ne veulent plus d'un état de choses aussi nuisible, aussi coûteux, aussi absurde: puissent les hommes qui sont au pouvoir avoir assez de force ou de lumières pour ne plus vouloir défendre plus long-temps pied à pied des doctrines usées et si notoirement préjudiciables aux intérêts de tous!

P. A. DE LA NOURAIS.

Accroissement de la population des divers États de l'Europe en quinze ans.

Nous empruntons les deux tableaux suivans aux travaux de M. le capitaine de cavalerie bavarois Bickes, sur ce sujet, insérés dans les *Annales de l'histoire et de la politique* de M. Pœlitz, de Leipzig (Juin 1834).

ÉTATS.	POPULATION		AUGMENTATION	
	EN 1815 OU 1816.	EN 1830 OU 1831.	TOTALE.	sur cent mille h.
Empire russe, y comp. la Pologne.	39,270,658	50,392,410	11,121,752	28,321
Monarchie autrichienne	28,685,289	32,972,018	4,286,729	14,944
France	29,705,247	32,560,934	2,885,687	9,394
Royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.	19,438,604	23,838,203	4,399,599	22,634
Espagne	12,046,708	14,172,598	2,125,890	17,647
Prusse	10,586,071	13,038,960	2,452,889	23,171
Deux-Siciles	6,662,419	7,684,897	1,022,478	15,348
Sardaigne.	3,974,276	4,377,305	403,029	10,141
Bavière.	3,529,496	4,134,897	605,401	17,152
Suède et Norwège.	3,351,536	3,997,870	646,334	19,284
Belgique et Luxembourg. . . .	3,377,617	3,944,441	566,824	16,487
Portugal	2,921,470	3,140,575	219,105	7,499
État de l'Église	2,332,856	2,657,198	324,342	13,903
Pays-Bas (Hollande)	2,046,885	2,427,206	380,321	18,590
Danemark	1,707,016	2,008,254	301,238	17,647
Wurtemberg	1,397,477	1,575,051	177,574	12,706
Hanovre	1,292,958	1,556,356	263,398	20,371
Saxe	1,178,802	1,402,066	223,264	18,939
Hesse électorale.	538,505	648,914	110,409	20,503
Toscane.	1,178,525	1,324,688	146,163	12,903
Grand-duché de Bade.	1,001,603	1,201,081	199,478	19,926
Grand-duché de Hesse	619,790	733,539	113,749	18,353
Mecklenbourg-Schwerin	347,903	448,668	100,765	28,963
Nassau	301,411	360,033	58,622	19,449
Vingt-six petits États de la Confédération germanique . . .	1,891,191	2,234,287	343,096	18,144
Suisse	1,783,231	2,100,480	317,249	17,793
Quatre petits États italiens. . .	927,469	1,002,664	75,195	8,108
TOTAL. . .	182,095,013	215,935,593	33,840,580	18,584

NB. Ne sont pas compris dans ce tableau : la Grèce, les îles Ioniennes, Cracovie et l'Empire ottoman.

La Pologne avait en 1815, 3,138,728, et en 1830, 4,139,222 habitans. Augmentation : 1,000,494 habitans.

ÉTATS.	ÉTENDUE en milles carrés.	POPULATION par mille carré.		
		EN 1815 OU 1816.	EN 1830 OU 1831.	Augmentation.
Empire russe	75,200,28			
(Y compris la Pologne.)	(2,331,28)			
Monarchie autrichienne	12,292,80	2334	2664	330
France	9,699,82	3062	3357	295
Grande-Bretagne et de l'Irlande	5,726,50	3395	4163	768
Espagne	8,446,90	1426	1678	252
Prusse	5,062,54	2091	2576	485
Deux-Siciles	1,986,80	3354	3869	515
Sardaigne	1,363,60	2916	3212	296
Bavière	1,382,59	2553	2991	438
Suède et Norwège	13,734,15	244	291	47
Belgique et Luxembourg	623,97	5412	6321	909
Portugal	1,722,18	1696	1823	127
État de l'Église	811,80	2873	3273	400
Pays-Bas (Hollande)	542,74	3770	4473	703
Danemark	1,019,76	1673	1969	296
Wurtemberg	357,84	3904	4399	495
Hanovre	695,53	1860	2239	379
Saxe	271,67	4339	5161	822
Hesse électorale	208,90	2577	3105	528
Toscane	395,36	2981	3351	370
Grand-duché de Bade	279,54	3577	4289	712
Grand-duché de Hesse	152,50	4059	4804	745
Mecklenbourg-Schwerin	223,50	1554	2004	450
Nassau	82,70	3645	4354	709
Vingt-six petits États de la Confédération germanique	602,92	2784	3271	487
Suisse	875,00	2038	2401	363
Quatre petits États italiens	224,23	4140	4476	336

SUR L'ÉTUDE DES LANGUES SANSCRITE ET MONGOLIQUE EN RUSSIE.

Les progrès rapides que fait la Russie dans toutes les branches du développement scientifique et littéraire, sont au dedans de ses vastes limites sentis avec une unanime reconnaissance, au dehors de l'empire ils sont admirés et applaudis. Nous ne nous proposons point ici de parler de tous les trésors littéraires et archéologiques dont nos [1] institutions savantes ont

1 C'est un Russe qui parle.

été enrichies. Nous ne pensons non plus faire ressortir tous les points par lesquels la Russie de nos jours se distingue si éminemment de celle d'autrefois. Nous voulons seulement appeler l'attention sur les soins et le zèle qu'on apporte aujourd'hui aux études orientales.

On le sait, l'étude du sanscrit en Europe est presque d'hier: ce n'est que dans les temps tout modernes que le génie européen est parvenu à pénétrer tout au fond de cette langue, à en avoir vraiment la science et à connaître toute l'étendue de cette brillante littérature. Il est donc bien naturel que la Russie aussi ne pouvait que de nos jours songer à cultiver avec fruit cette branche importante de la science. Notre gouvernement, toujours attentif aux intérêts de la nation, a aisément compris quels immenses avantages l'empire, déjà en vertu de sa situation géographique, retirerait de la culture scientifique des études orientales.

A l'heure qu'il est, la Russie va rivaliser avec l'Angleterre au profit de l'Europe, en lui apportant les trésors littéraires de l'Inde. Et en s'imposant cette noble tâche, la Russie ne sera pas exclusivement dominée par des vues de commerce, mais agira encore dans l'intérêt de la science. Il est clair toutefois qu'elle ne pourra guère étendre cette sphère d'activité que sur les pays avec lesquels la situation géographique ou les rapports politiques la mettent en contact.

Notre gouvernement accorde sa protection, prodigue même ses faveurs à l'étude d'une langue que nous ne pouvons connaître dans sa construction grammaticale, comme dans ses productions littéraires, que par l'entremise de l'Angleterre, et laquelle encore n'est d'aucun avantage pour nos relations diplomatiques et commerciales. Déjà feu l'empereur Alexandre, auteur de tant de bienfaits, a jeté les premiers fondemens des études orientales en Russie. Et à présent, au milieu des inquiétudes politiques d'une époque bien orageuse, c'est encore à la haute protection accordée par l'empereur aux études orien-

tales que nous devons l'espérance, que bientôt *la langue* et *la littérature sanscrites*, cultivées depuis quelque temps avec des succès si brillans en Angleterre, en France et en Allemagne, viendront se naturaliser chez nous.

Encore la Russie ne sera-t-elle pas obligée d'appeler à cet effet un professeur étranger; un de ses fils, encore jeune homme, Robert Lenz, qui a fait ses études sous la direction du savant professeur Bopp à Berlin, viendra, après quelques préparations, transplanter dans sa patrie l'étude scientifique de la langue sacrée de l'Inde ancienne. Mais ce ne sera pas seulement une étude spéciale : en cultivant cette science importante, le jeune savant rendra en même temps un service éminent à la langue et à la littérature nationales; et ouvrira peut-être pour elle une ère nouvelle. Car depuis qu'une connaissance de plus en plus profonde et large du sanscrit nous a révélé le secret de la parenté qui existe entre toutes les langues des peuples civilisés de l'Occident; depuis qu'il a été démontré jusqu'à la dernière évidence que ce n'est qu'en partant du sanscrit qu'on pourra désormais s'élever à la conception scientifique des règles fondamentales, tant des langues vivantes de l'Europe, que des langues mortes, des langues classiques; depuis, enfin, qu'on a prouvé que les dialectes slaves appartiennent principalement à cette catégorie, personne ne voudra plus révoquer en doute les grands avantages qui résulteront nécessairement de la comparaison des règles fondamentales de ces dialectes avec celles du sanscrit.

Lenz vient de donner une preuve éclatante de sa connaissance du sanscrit et de son zèle littéraire, en publiant l'*Urvasia*, drame sanscrit de l'illustre poète Kâlidâsa, auteur de la célèbre *Sakountala*; drame qui a paru l'année passée à Berlin dans le texte original, avec une traduction latine et un grand nombre de notes critiques.

Afin de rendre ses connaissances encore plus vastes et plus profondes, en profitant des trésors littéraires de l'Inde

conservés en Angleterre, il a obtenu de la part de l'empereur les secours les plus généreux pour faire un séjour de deux ans dans ce pays. Nous devons espérer pour l'avenir les plus beaux fruits de ce voyage scientifique.

On peut dire que le gouvernement a fait le premier pas pour introduire chez nous l'étude du sanscrit, en faisant acheter à Londres une collection de manuscrits indous, lesquels ont ensuite été déposés au musée asiatique de l'académie des sciences, pour servir un jour aux études sanscrites en Russie. Cette collection contient 95 numéros, parmi lesquels se trouvent 30 à 40 manuscrits assez volumineux pour donner à l'acquisition une valeur bien supérieure au prix d'achat. Ces manuscrits, comme presque tous ceux que nous possédons, ne datent point d'une époque bien reculée; la plupart appartiennent à la seconde moitié du siècle passé. Ils sont en général nettement écrits, consciencieusement corrigés, en partie des chefs-d'œuvre de calligraphie, en caractères Dewanagari, une très-faible partie exceptée, qui est écrite en caractères Bengali. Ils proviennent, comme les titres le montrent, de différentes contrées de l'Inde. Quelques-uns sont reliés, recouverts d'étoffe, en petit format et ornés de peintures; d'autres, à la manière de l'Asie, sont sur des feuilles détachées et oblongues, mises entre des planches de bois; tous à peu près, enfin, paraissent être écrits sur du papier européen. Ils s'étendent sur presque toutes les branches principales de la littérature sanscrite, à l'exception de la littérature dramatique et de celle des Védas proprement dits, dont, en général, il n'a encore été apporté en Europe qu'un très-petit nombre de manuscrits.

Ainsi, sous les auspices des hommes qui sont à la tête de notre gouvernement, la Russie est dans la voie du progrès, et son développement scientifique et littéraire devient de plus en plus large et rapide. — Saint-Pétersbourg possède encore depuis quelque temps une belle collection d'antiquités, faite

avec goût et une profonde connaissance de cause. Elle appartient au docteur Pizzali, qui, pour satisfaire sa curiosité, n'a épargné ni travaux ni dépenses. Elle contient près de 2000 objets, parmi lesquels il y a 900 vases étrusques.

Et quant aux jeunes gens de la Russie, nous n'avons pas seulement à nous applaudir de leur goût et de leur zèle pour cette science utile, mais nous voyons déjà les fruits de leurs travaux dans les chaires de la *langue mongolique* récemment établies à Casan. Il y a déjà six ans, le chef d'instruction du district de Casan avait présenté au ministère de l'instruction publique un avis sur les avantages que l'étude de la langue mongolique porterait tant à nos relations politiques et commerciales avec les peuples qui parlent cette langue, qu'aux sciences en général, et particulièrement à l'histoire de la Haute-Asie, pendant le moyen âge. Là-dessus l'université reçut la permission d'envoyer deux de ses élèves à Irkutzk, pour s'y former à l'enseignement de la langue mongolique. Ces deux jeunes gens ayant séjourné pendant quelque temps à Irkutzk, à Kiachta et dans le pays des Burütes, l'un d'eux accompagna la dernière mission russe à Péking, tandis que l'autre fut envoyé à Urga, capitale de la Mongolie chinoise.

Tous les deux ont apporté un zèle persévérant à l'étude de la langue mongolique, et y ont fait les progrès les plus distingués. De retour à Saint-Pétersbourg, ils ont été examinés par l'académicien Schmidt, célèbre par sa profonde connaissance de cette langue. Ayant passé cet examen d'une manière brillante, ces deux jeunes philologues ont été placés comme professeurs de la langue mongolique à l'université de Casan. Cette université est donc la première en Europe qui ait une chaire pour cette langue. (*Morgenblatt.*)

Il est question d'établir à Leipzig une faculté de théologie catholique, concurremment avec celle de théologie protes-

tante. La même chose a eu lieu dans les universités prussiennes de Breslau et de Bonn. Il devait en être de même à Marbourg (Hesse-Cassel); mais ce projet n'a point reçu son exécution.

— L'ouvrage de M. Henrion de Pansey, sur la *Compétence des Juges de paix*, vient d'être traduit en allemand et enrichi de notes par M. Louis Hoffmann, conseiller à la cour d'appel de la Bavière rhénane; un fort volume in-8.° Deux-Ponts, 1834.

Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Le *Répertoire* de Leipzig annonce, dans ses livraisons de Juin, 271 articles nouveaux, ce qui en porte le nombre pour l'année courante à 1275.

La Théologie seule en compte 33, parmi lesquels on remarque: Essai critique sur l'origine du premier Évangile canonique (*Ueber den Ursprung des ersten canonischen Evangeliums*), par le D.r Schneckenburger, aujourd'hui professeur de théologie à Berne. Cet ouvrage doit servir de complément aux recherches sur le même sujet de Schleiermacher, de Klener et de Sieffert; — *De sententia atque ratione verborum Pauli quæ in I. ad Thessalonicenses epistola, cap. V, vers.* 19—22, *leguntur, etc.*, par Lasch; — le troisième volume de la troisième édition du Commentaire latin de Rosenmüller sur Isaïe; — un Compendium de l'histoire de l'Église, par le professeur Ch. Hase de Leipzig; — Jean Scot Érigène et la science de son temps, par Staudenmaier, professeur à la faculté catholique de Giessen, tome premier; — une traduction des Sermons de M. de Boulogne, par MM.Ræss et Weiss.

On annonce 12 ouvrages de Jurisprudence, parmi lesquels se font remarquer: une seconde édition de l'Histoire du Droit romain au moyen âge, par M. de Savigny, 3 vol.; — de l'ancien Droit romain sur les dettes (*Ueber das altrömische Schuldrecht*), dissertation lue à l'académie royale de Berlin, par M. de Savigny.

Il y a 21 publications relatives à la Médecine et à la Physiologie, et l'on recommande surtout les suivantes: l'Exploration d'accouchement (*Die geburtshülfliche Exploration*), par le D.r Hohl, professeur à Halle; seconde partie; — de la Fièvre puerpérale, par le D.r Eisenmann; — une Dissertation sur la gastromalacie, par Ch. F. C. Winter, ouvrage couronné par la Société royale

de Gœttingue; — Observations pour servir à la doctrine des enveloppes du fœtus humain (*Beiträge zur Lehre von den Eyhüllen des menschlichen Fötus*), par W. Bischoff; — *De alimentorum concoctione experimenta nova, edidit C. H. Schulz.*

Parmi les 17 ouvrages portés sous la rubique de l'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, se font remarquer : le cinquième volume des Œuvres mêlées de F. Jacobs, ou le quatrième du recueil intitulé : *De la vie et de l'art des anciens*, et portant le titre particulier : Dissertations sur divers auteurs et sujets de l'antiquité classique (I. *Lectiones Venusinæ*, questions relatives à Horace; II. Sur la statue d'Ariane endormie; III. Sur une médaille de Zanclé; IV. Que faut-il entendre par σκολια ἔργα dans Strabon? V. Sur l'Olympium de Pline; VI. Sur l'Argonautique d'Orphée; VII. Les Perses d'Eschyle; VIII. Sur le Prologue de Danaë; IX. Sur les *Divæ* de Valérius Caton); — *De Jove Homeri scripsit Ed. Mœtzner*; — le troisième volume de l'édition d'Hérodote, publiée à Leipzig par F. Bœhr; — le quatrième volume de la traduction allemande de Strabon, par Groskurd; — *C. Cornelii Taciti Opera ad opt. libr. fidem recognovit et annotatione perpetua triplicique indice instruxit G. A. Ruperti*, volume premier; Hannovre; — les volumes VI et VII de la Collection des rhéteurs grecs, publiée par le professeur Walz de Tubingue, — la seconde livraison de la Science de l'antiquité (*die Alterthumswissenschaft*) pour les étudians, par S. F. W. Hoffmann.

On n'annonce que deux publications relatives à la PHILOSOPHIE proprement dite : les tomes IV et V des Œuvres complètes de Hegel, et un écrit de M. Salat, ancien professeur de la philosophie à Landshut, intitulé : Défauts capitaux de la philosophie allemande (*Die Hauptgebrechen der deutschen Philosophie, als Wissenschaft*).

Douze ouvrages sont consacrés aux SCIENCES PHYSIQUES. Les plus marquans sont : la douzième et la treizième livraison des Plantes médicinales de l'Allemagne, par Ed. Winkler; — une seconde livraison du Recueil publié par la Société d'histoire naturelle de Francfort, sous le titre de *Museum Senckenbergianum*, dans laquelle se trouve une lettre du voyageur Rüppel au D.r Sœmmering, sur le dugon de la mer Rouge; — le Monde des eaux (*Die*

Wasserwelt), ou la mer et la navigation dans toute leur étendue, par Richter, première livraison; — Dictionnaire de physique, de Gehler, nouvelle édition, tome VII, deuxième partie.

Parmi les 19 ouvrages de Géographie se trouvent : la seconde édition d'une Description statistique et géographique du royaume de Hongrie, de la Croatie, de l'Esclavonie et des frontières militaires (*Neueste statistisch-geographische Beschreibung, etc.*); — un Tableau (*Neuestes Gemälde*) des royaumes des Pays-Bas et de la Belgique, par le D.r Neigebauer; — la seconde édition du Journal de voyage du D.r Schubert, professeur à Munich (*Wanderbüchlein nach Salzburg, Tirol und der Lombardei*); — le Manuel du voyageur pour l'archiduché d'Autriche, le pays de Salzbourg, la Styrie supérieure et le Tirol, par Schmidl; — Description de la ville de Rome, par Ern. Platiner, Ed. Gerhard et Wilh. Rœstell, tome second, renfermant la description du Vatican. Le premier volume de cette importante publication a paru en 1830, chez Cotta; — les Curiosités de Vienne, avec des indications historiques, par J. B. Weiss; — Instructions pour les visiteurs du Musée historique de Dresde (*Andeutungen, etc.*), par Quandt; — la Collection de porcelaines royale-saxonne, avec des notices historiques sur l'art de la poterie et de la fabrication de porcelaines, par Klemm.

On annonce 16 écrits relatifs aux Sciences politiques, et entre autres : la Constitution de la Hesse électorale, exposée et commentée par le libéral et savant publiciste Murhard; — un Pamphlet sur les diverses aristocraties de la naissance, de l'argent, de l'esprit et de l'emploi, et sur la responsabilité des ministres dans les monarchies pures, par un anonyme (absolutiste); — Tableaux de l'organisme de l'administration autrichienne (*Versuch einer tabellarischen Darstellung, etc.*), par le D.r Kudler, professeur à l'université de Vienne; — Statistique de la France (en français), par Lewis Goldsmith, traduite par Eugène d'Hamecourt (manifeste carliste); — seconde Lettre d'un publiciste allemand à un diplomate allemand, sur les universités et les écoles secondaires.

Il a paru 21 ouvrages d'Histoire et de Biographie; les plus intéressans sont : la seconde édition d'un Manuel de l'histoire, pour l'usage des classes supérieures des colléges, par le D.r Ellendt,

professeur à Kœnigsberg. C'est un des meilleurs livres de ce genre; — la Belgique (*Belgien und was daran hangt*), par F. M. Arndt; — Mémoires d'un Autrichien émigré, par Hans Normann, tome premier (c'est une apologie de l'Autriche et de son gouvernement); — Histoire impartiale de la contre-révolution de Varsovie, le 15 Août 1831, par le baron Murzynowski, lieutenant-colonel.

Les titres TECHNOLOGIE, COMMERCE et BEAUX-ARTS offrent 25 écrits nouveaux; on recommande principalement: l'Ensemble de l'économie rurale, par une société d'économistes, publié par Kirchhof, première livraison; — l'Histoire de la musique de l'Europe occidentale, depuis le premier siècle de notre ère jusqu'à nos jours, par Kiesewetter.

Les ÉCRITS PÉDAGOGIQUES sont au nombre de 13; nous remarquons : les Établissemens d'instruction et d'éducation publiques dans la province de Saxe (prussienne), par Burckardt (*Beiträge zu einer vergleichenden Darstellung, etc.*).

Sous le titre un peu vague de LANGUE et LITTÉRATURE ALLEMANDES, sont annoncés 45 ouvrages, dont le plus petit nombre offre un véritable intérêt, tels que : une partie du *Heldenbuch*, intitulée : *Hug Dieterichs Brautfahrt und Hochzeit*, imprimée pour la première fois d'après le manuscrit d'Œhringen, par F. Œchsle; — *Finnische Runen*, poésies populaires en langage finnique et en allemand, par G. R. de Schrœter; — *Herrmann*, roman de S. Wiese (ouvrage original); — les Voyageurs sur les bords du Rhin, traduit de l'anglais, de Bulwer. A l'occasion de cette traduction, le critique proteste contre le caractère que l'écrivain anglais prête dans ce livre aux Allemands; — l'École de la politesse, par F. de Rumohr (ouvrage plus satirique que didactique); — Lettres sur le *Faust* de Gœthe, par Enk; — les Nouvelles de voyage, par H. Laube, 2 vol.

Les 10 ouvrages portés sous le titre de LANGUE et LITTÉRATURE ÉTRANGÈRES, sont tous insignifians.

LITTÉRATURE.

Die ausgezeichneten Israeliten aller Jahrhunderte, ihre Portraits und Biographien, herausgegeben von Eugen Breza; erste Reihe, erste Lieferung: Illustrations israélites, recueil des portraits des Juifs de tous les siècles, accompagnés de leurs biographies, publiés par *Eugène Breza;* première série, première livraison. Paris, à la direction de l'ouvrage, rue des vieux Augustins, n.° 24.

De bons esprits, des hommes très-éclairés ont mis en doute, dans ces derniers temps, la nécessité d'une distinction quelconque entre les membres de la société quant au culte professé par des fractions de cette société. Le philosophe, disent-ils, considère les hommes en général, et non les croyances qu'ils professent. Aussi parlez à ces hommes de la publication d'un journal israélite ou de tout autre écrit spécialement destiné à ce culte, ils diront que c'est chose inutile; quand on nous attaquera, ajoutent-ils, le *Constitutionnel* et le *National* sont là pour nous défendre. Peu de mots suffiront pour replacer la question sur son vrai terrain. Sans doute en France, où il y a de la liberté pour tout le monde, les Israélites n'ont nullement besoin d'un journal pour se défendre, parce que personne ne songe à les attaquer. Mais de même que le vrai patriotisme n'est pas exclusif et étroit, l'humanité aussi doit s'étendre à d'autres qu'à nos coréligionnaires concitoyens, et comme, à l'exception de la France, de la Belgique et de la Hollande, presque partout ailleurs les Israélites luttent encore avec plus ou moins de bonheur pour obtenir une véritable égalité politique, un organe israélite dans le pays classique de la liberté rendrait des services importans aux Israélites, qu'il aiderait à affranchir, et aux divers pays qu'ils habitent; car ces pays obtiendraient, par le triomphe de la raison, des citoyens zélés de plus, également dévoués à leur patrie : car rien ne civilise comme la liberté, rien ne relève l'homme comme son égalité politique et civile.

Ce n'est pas tout. La société est travaillée d'un esprit de ré-

forme, et, comme l'a dit récemment un éloquent orateur, il n'y a pas dans ce siècle, comme on affecte de le dire, indifférence religieuse; mais le culte étant l'enveloppe, ou plutôt la représentation de la religion, si je puis m'exprimer ainsi, le culte à formes surannées doit faire place à un culte plus rationnel et plus en rapport avec une civilisation avancée. Si aucun culte n'est, comme le culte israélite, susceptible de réformes, parce qu'il est éminemment progressif, aucun culte comme lui non plus n'est aussi asiatique et demande plus de changemens. Et ici c'est moins la croyance que l'état des croyans jusqu'il y a à peu près quarante ans qui a rendu ce culte stationnaire, et l'a maintenu dans les langes de l'enfance. Mais une réforme quelconque n'est jamais l'affaire d'un jour. Pour qu'une réforme prospère, il faut qu'elle soit préparée par la discussion; la violence en tout est un mauvais moyen de progrès; la persuasion, pour atteindre le but plus lentement, y arrive aussi plus sûrement. Une tribune ouverte à cet effet appellerait sur cette question la lumière que produit toujours une discussion consciencieuse.

Mais les Israélites avaient et ont encore des hommes dignes d'être signalés à leurs contemporains et à la postérité. Si tous n'ont pas occupé les cent voix de la renommée, plusieurs, dans une carrière plus modeste, ont fait honneur à la religion qu'ils ont professée. Et, certes, présenter à des hommes leurs frères qui se sont distingués, c'est exciter leur émulation, c'est, et ceci est important, les engager à se montrer dignes de la liberté.

Quelqu'un disait que tout homme devrait, pour l'usage de ses enfans, écrire l'histoire de sa vie. A plus forte raison mérite d'être accueillie la biographie de ceux d'entre nous qui souvent ont rendu aux gouvernemens plus qu'ils n'en avaient reçu, de l'illustration.

Quel sujet de réflexion enfin pour le philosophe que ces hommes qui, dans les entraves de l'intolérance, ont su faire un bon usage de ce qui est à couvert contre toute entrave, de leur esprit! Et ceux que la liberté est venue surprendre au milieu de l'abjection, ont-ils abusé de cette liberté? nullement; ils se sont élancés dans la carrière, et ont prouvé au pays qu'il avait acquis des citoyens de plus.

Réunir dans un même travail toutes les illustrations israélites, c'est donc offrir aux Israélites mêmes un sujet constant d'émulation, et au penseur un important sujet de méditation.

Déjà le *Seder hadoroth* ou *Ordre des générations*, offre des secours qu'ont exploités les Wolf, les Bartholoni, les Rossi; mais ces travaux ne sont et ne peuvent être au courant de l'époque, et ne sont pas non plus d'un accès facile à tout le monde.

M. Carmoly, dans son *Toldoth gdolé Israel*[1], avait essayé de remplir cette lacune; mais la langue dans laquelle il a écrit ne pouvait pas populariser son ouvrage. L'entreprise de M. Breza, qui a pour objet de publier, en français et en allemand, les *Illustrations israélites*, est digne de l'encouragement de tous les hommes de bien, et la première livraison qui vient d'en paraître nous confirme dans cette opinion. Cette première livraison contient la biographie de Moïse, de Mendelssohn, de Furtado et d'Abraham Stern. Quand nous disons biographie, ceci ne regarde que les trois derniers; quant à Moïse, dont il aurait d'ailleurs été difficile de livrer une biographie qui ne fût point idéale, c'est plutôt une constante opposition de la loi ancienne à la loi nouvelle, de Moïse à Jésus-Christ. L'auteur, M. Spazier, établit d'abord que les Israélites avaient pour objet « la réalisation des promesses qui leur avaient été faites, de les rendre dans l'avenir, auquel ils ont immolé un long présent, les plus heureux d'entre tous les peuples, pour les récompenser de leur constance à maintenir, dans le monde, la croyance en un seul Dieu invisible, ne pouvant être représenté par des signes sensibles, n'agissant que spirituellement, en contact immédiat et perpétuel avec les hommes par des révélations, qui devait devenir, par eux, l'unique Dieu de tout le genre humain, s'ils obéissaient à ses commandemens, les méditaient sans cesse, et faisaient de ce devoir l'unique occupation de leur vie.» (Page 2.)

Cette idée, ajoute l'auteur, s'est maintenue parmi les Hébreux, et Moïse avait pour mission de la mettre à exécution. « Tant il est vrai, ajoute-t-il, que, dans tous les temps, un homme ne crée ou ne produit rien qui soit entièrement neuf, rien qu'il dé-

1 *Biographie des Israélites*, en hébreu; il n'en a paru qu'une livraison, à Metz, 1828, et elle ne comprend qu'une partie de la lettre *Aleph*.

couvre lui-même, ou qui lui ait été révélé par un Être supérieur; il ne fait que rassembler la somme des forces et des pensées produites peu à peu et recueillies par les générations passées, ainsi que par ses contemporains; il les concentre en lui, les rend évidentes, et met à exécution le grand résultat.» (Page 4.)

«La croyance en un Dieu universel, unique et invisible, ajoute l'auteur, fut enseignée pour la première fois d'une manière positive par Jésus-Christ» (p. 6). Partant de cette idée, l'auteur oppose continuellement Moïse à Jésus-Christ, et malgré son désir visible d'être simple historien, et même de l'être en philosophe, il donne, comme on s'y attend bien, la préférence au christianisme, ou plutôt il voit en lui l'auteur du perfectionnement de la loi de Moïse.

Sans examiner ici jusqu'à quel point ce rapprochement est exact, et s'il n'était pas plus naturel d'attribuer à la marche de la civilisation le développement plus philosophique des lois souvent mesquines du législateur d'un petit peuple; tout en accordant même la supériorité du nouveau Testament sur le Pentateuque, en ce que le premier fait sentir le peu d'importance des lois cérémonielles, et qu'il insiste sur la loi morale, ne pourrait-on pas dire que les prophètes aussi ont insisté sur la morale et lui ont subordonné les lois cérémonielles; que c'était même là leur principale fonction, dont ils se sont acquittés d'une manière d'autant plus énergique et plus poétique, qu'ils avaient l'avantage de vivre à une époque où le judaïsme n'était pas, comme au temps de Jésus, altéré par une foule de doctrines puériles et de croyances superstitieuses que les Juifs ont puisées dans l'exil de Babylone; doctrines et croyances qui ensuite se sont amalgamées avec la loi nouvelle; ne pourrait-on pas dire, enfin, que les croyances fondamentales de la nouvelle loi sont totalement étrangères à l'ancienne religion, et prennent leur source dans une philosophie païenne? Mais à quoi l'auteur a-t-il pensé de faire de telles considérations dans un ouvrage qui avant tout s'adresse aux Israélites. Quel cas doivent-ils faire maintenant d'un code qui a été développé, dépassé? L'auteur lui-même a senti qu'on pouvait lui faire cette objection. «On voit clairement, dit-il, par l'allure, le cours de nos réflexions, que nous devons être à l'abri du soupçon de

travailler d'une manière détournée à faire des prosélytes; si nous avons donné la préférence au christianisme, sous le rapport de son influence sur l'humanité entière, cela a été en partant d'un principe sur lequel est d'accord avec nous chaque Israélite sensé, et tous les partisans de la doctrine mosaïque développée. C'est pour les personnes faibles d'esprit que nous protestons formellement contre une telle supposition.» (Page 14.)

Malheureusement ces *faibles d'esprit* sont nombreux, et se rencontrent même parmi ceux des *Israélites sensés* qui, pour voir dans le christianisme une législation généreuse et universelle, n'en sont pas pour cela injustes envers l'ancien Testament; et, certes, la morale des prophètes n'a rien à redouter d'être comparée à celle des évangélistes.

Nous aurions voulu aussi que l'auteur caractérisât autrement *les effrayans massacres du moyen âge et les tortures sans exemple que souffrirent les Juifs à cette époque* que *comme une nécessité historique* (page 12); puisque Jésus annonça même aux pécheurs, et les Israélites n'étaient pas pour lui des pécheurs, *non la mort corporelle*, comme Moïse, *mais une torture morale*. (Page 11.)

Si nous écoutions plus l'amour-propre comme Israélite que l'amour de la vérité, nous pourrions faire dériver de la loi de Moïse *les idées modernes des trois pouvoirs politiques*; savoir : *le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif* et *le pouvoir judiciaire* (p. 7). Mais tel n'est pas l'effet que produit sur nous la lecture des lois de Moïse; nous procédons avec sang-froid, sans enthousiasme politique ou religieux, et nous pensons que la législation de Moïse était purement sacerdotale, et que tout y a pour objet l'intérêt du sacerdoce.

Cependant on se méprendrait sur nos paroles, si l'on en concluait que la production de M. Breza ne soit pas digne de l'encouragement des Israélites surtout, ainsi que de tout philanthrope. Cette publication y a, au contraire, des titres nombreux; nous avons voulu faire ressortir en quoi l'article *Moïse* de M. Spazier nous paraît manquer de justesse, mais nous n'accusons les intentions de personne; *et hanc veniam petimusque damusque vicissim.*

On est d'accord que l'immortalité de l'ame n'est pas mentionnée dans le Pentateuque. Mais on a été jusqu'à dire que

l'Évangile a pour la première fois fait connaître ce dogme consolateur. Ce qui n'est pas. Cette croyance, pour ne pas être explicitement mentionnée dans le Pentateuque, peut toujours avoir existé, et il faut que les Israélites en aient eu connaissance avant la prédication de l'Évangile. «Il (Jésus) trouva, dit M. Spazier, cette croyance (de l'immortalité de l'ame) déjà établie; car sans cela il n'aurait pu exister de secte saducéenne qui la niait.» (Page 11.)

L'influence du célèbre Mendelssohn sur la civilisation de ses coréligionnaires est parfaitement caractérisée dans l'article qui est consacré à ce sage des temps modernes, et que la jeunesse israélite ne saurait assez estimer. Elle a été importante pour les Israélites de tous les pays, cette assemblée de docteurs israélites, réunis à Paris en 1806, où brilla *Furtado*. Elle a un caractère de grandeur, comme tout ce qu'a provoqué Napoléon, et elle a le mérite d'avoir fixé sur l'esprit de la doctrine israélite les gouvernemens européens, et d'avoir brisé cette influence rabbinique, souvent funeste, et qui arrêtait la marche de la régénération de leurs coréligionnaires. Cette assemblée a mis au jour des hommes tels que Furtado, et ces hommes sont encore rares aujourd'hui. La vie de cet homme de bien est écrite avec une simplicité attrayante. Mais notre admiration est surtout excitée par cet *Abraham Stern*, qui de l'obscurité d'un Juif polonais s'élance, sans secours, sans encouragemens, au rang des premiers mathématiciens de l'époque. Et que ne peut-on attendre d'un pays où germent de si hautes vertus, des qualités si éminentes, quand une main bienfaisante saura les vivifier.

Nous ne dirons rien du luxe vraiment grandiose qui distingue la première livraison des *Illustrations israélites*. Nous faisons des vœux pour qu'un ouvrage aussi remarquable sous tant de rapports puisse s'achever, et notre époque comptera un monument de plus.

J. Cahen.

Paris, Fragmente, etc.: Paris, Fragmens de sa vie théâtrale, par *Éd. Jerrmann.* Munich, chez George Jaquet, 1833.

Les journaux français ont célébré, dans le temps, les succès dramatiques de l'acteur allemand, Édouard Jerrmann, qui avait conçu et réalisé l'audacieux projet de jouer au *théâtre français* les chefs-d'œuvre de Corneille, Voltaire et Racine, non pas avec un accent tant soit peu germanique, mais avec un atticisme de prononciation digne des salons de la capitale. Ce même Éd. Jerrmann, de retour en Allemagne, vient d'y publier les observations qu'il a faites en France. Son ouvrage, où se peint l'ame vive et passionnée d'un artiste, doit intéresser à juste titre tous les lecteurs français. Est-il en effet un de nos compatriotes qui ne soit curieux de connaître l'opinion d'un étranger spirituel sur notre belle patrie, sur les mœurs, les opinions et même les travers de ses habitans? A ce premier motif d'intérêt s'en joint un autre non moins puissant. Il est telle de nos célébrités qui reste voilée, comme la statue d'Isis, à ses compatriotes, faisant à Paris un voyage de science ou d'agrémens, tandis que, grâce à l'hospitalité généreuse de nos grands personnages pour tout ce qui est étranger, les Français apprennent à les connaître individuellement, intimement, par des ouvrages italiens, anglais, allemands, etc. Je parierais même que les Charruas ont vu plus de hauts personnages, sous tous les rapports, que n'en verrait à son voyage dans la capitale telle ou telle sommité provinciale. Mais je m'aperçois que je m'éloigne trop du héros de mon article. Pour revenir à lui aussi vite que possible, je ne vois pas de meilleur moyen que de le laisser parler: «Enfin je te foule de nouveau, sol natal, patrie que je n'ai jamais aimée plus intimement, Allemagne, fière comme tes chênes, inébranlable comme tes montagnes, aussi long-temps que, comme elles, tu formeras des chaînons indissolubles! Je respire plus librement, plus vigoureusement dans l'atmosphère allemande, et pourtant j'ai passé de beaux, d'heureux jours dans le pays des Francs (*Frankenland*); j'y ai trouvé des hommes nobles, magnanimes, un vif esprit de progrès, une ame active et saisissante; mais il ne m'a point fait

oublier mon Allemagne, avec ses cercles silencieux et domestiques, avec son esprit rude, mais franc et droit.»

Cette introduction est suivie d'une rapide esquisse de la vie antérieure de l'artiste, que, *dès ses plus tendres ongles*, comme disaient les Latins, un penchant irrésistible poussait à la vie théâtrale. Après avoir été éconduit d'une trentaine de théâtres, parce qu'il ne voulait, en débutant, jouer que les premiers rôles, Jerrmann parut, pour la première fois, sur la scène de Wurzbourg, dans une pièce de Caldéron, traduite par West, et intitulée: *la Vie est un Songe*. On lui confia le rôle de Rodrigue. «Je m'avançai, dit-il, tout étourdi sur la scène. Je repris courage dans le cours de mon monologue, et j'en déclamai la fin avec assez de vivacité. Quelle fut mon émotion, quand, pour la première fois de ma vie, je m'entendis applaudir! Mais ma joie fut de courte durée. Mes gestes grandioses, qui touchaient d'une coulisse à l'autre, ma démarche colossale (en trois ou quatre pas j'avais traversé toute la scène qui tremblait sous moi), eurent bientôt détruit la bonne opinion que l'on avait d'abord conçue de moi; toutefois on ne fut pas injuste: différens monologues que j'eus encore à déclamer furent suivis des mêmes applaudissemens que le premier, tandis que les mêmes éclats de rire récompensèrent mes gestes malencontreux.»

L'acteur Cornélius, qui avait pris Jerrmann en amitié, lui conseilla de se rendre à Munich pour y étudier les bons modèles, et notre débutant s'empressa de mettre ce conseil à exécution. Arrivé dans la capitale de la Bavière, il y joua plusieurs rôles, «et fut traité par le public avec indulgence et bonté,» ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à Leipzig. «Là, dit-il (c'était à peu près en 1822), le parterre n'avait pas de siéges; la jeunesse studieuse y régnait avec toute l'exaltation qu'on lui connaît. Le ton étudiant (*burschikose Ton*) y était au plus haut degré: frapper, crier, siffler, remplissait les entr'actes et interrompait souvent la représentation sans motif particulier, uniquement par caprice et outrecuidance. Dans les fortes chaleurs, la jeunesse du parterre ôtait vestes et gilets pour ne garder que la chemise. Alors elle accompagnait avec de grands coups de pied le piteux orchestre, dont les accords déchiraient les nerfs les moins sensibles.» L'arrivée de M.

Küstner mit fin à cet état de barbarie théâtrale, et les étudians s'humanisèrent. Jerrmann passa quatre ans à Leipzig, puis contracta un engagement au théâtre de Kœnigsberg. Il s'y fit remarquer en jouant à la fois, dans *les Brigands* de Schiller, les rôles de François et de Charles Moor. Cette innovation fut, comme de raison, élevée jusqu'aux nues par les uns et persifflée par les autres. Mais l'approbation de M. Devrient et de M.me Schrœder consolèrent Jerrmann de toutes les critiques. En 1823 il écrivit à Talma, pour lui demander, s'il croyait réalisable l'essai, fait par un Allemand, de débuter au théâtre français. Le grand tragique répondit verbalement au correspondant de Jerrmann, qu'une pareille idée ne pouvait naître que dans le cerveau d'un fou. Ce décret suprême n'arrêta point l'acteur allemand : il se rendit à Paris au commencement de 1830, et fut admis à débuter sur la scène française. Mais Talma était mort, et le *théâtre français* se mourait.

Jerrmann assista aux derniers momens de la dynastie déchue et à l'avénement de la nouvelle. J'extrais de ses réflexions politiques le passage suivant, qui m'a paru digne d'être cité : «C'est un singulier peuple que les Français. Je passe le Pont-neuf, je me rends au théâtre pour y jouer *le Cid*. Quand on répète un rôle dans sa tête, une belle tirade s'échappe aisément de la bouche. Je déclame à haute voix : *on est toujours prêt quand on a du courage*. Soudain un étudiant du pays latin me frappe avec enthousiasme sur l'épaule, et s'écrie : n'est-ce pas, on aurait pu sauver la Pologne; mais notre gouvernement n'est jamais prêt. Le mot de Pologne, intimement joint à celui de gouvernement, est un talisman suffisant pour attirer dix personnes; dix autres s'y adjoignent encore, et l'émeute est là. Six heures sonnent à Notre-Dame; je cours au théâtre. A neuf heures je repasse sur le Pont-neuf, et j'y trouve 4 morts, 17 blessés, 1500 hommes de la ligne et de la garde nationale, avec deux canons : tout cela parce qu'il m'était échappé un vers pour lequel j'espérais être applaudi.»

Jerrmann était donc entré au théâtre français, qui s'éteignait insensiblement par les progrès toujours croissans du romantisme, dont Victor Hugo était le chef. Amené naturellement à faire mention de cet écrivain, l'artiste allemand s'exprime en ces termes: «Victor Hugo, toi que j'aime comme la prunelle de mes yeux;

toi qui, dans ma virilité, fais naître ma jeunesse à laquelle se rattachent tant d'images à demi effacées de temps heureux; Hugo! noble et digne homme, qui avouas tes erreurs avec la candeur d'un enfant, toi qui les rétractas avec un courage viril; Hugo, tout ame, tout esprit, tout saint enthousiasme pour l'art! je te révère comme je révère la vertu, le beau, l'idéal; car on en trouve chez toi la fidèle copie.» Il ajoute : «Victor Hugo est un des plus grands écrivains de sa nation. Comme prosaïste, pour ce qui regarde le style, après Châteaubriand, c'est l'auteur que je préfère; comme poète, je le mets au-dessus de tous. Il est la jeunesse personnifiée. Victor Hugo, si je ne me trompe, n'est pas né poète dramatique. Il est romancier dans ses drames et poète dramatique dans ses romans.»

Après avoir reçu de l'acteur Michelot des leçons de prononciation et de déclamation française, Jerrmann étudia les rôles d'Auguste dans Cinna, de Don Diègue dans le Cid, du vieil Horace dans les Horaces, de Burrhus dans Britannicus, de Thésée dans Phèdre, d'Agamemnon dans Iphygénie en Aulide, de Joad dans Athalie, etc. Après une épreuve de son talent, ses débuts furent fixés au 19 Juin 1832, jour d'une représentation à bénéfice. Malgré les nombreux talens qui brillèrent dans cette soirée d'apparat (M.lle Mars, MM. Michelot, Baptiste aîné, Baptiste cadet, Armand, etc.), le public ne se montra pas indifférent pour l'artiste étranger. «Un regard d'amicale appréciation tomba sur moi, dit Jerrmann, et quand je ne le devrais qu'à l'indulgence, je n'en serais pas moins fier; car la main de la claque ne le déshonora point.»

L'indication des derniers chapitres de l'ouvrage suffira pour indiquer l'intérêt que la lecture de ces *Fragmens* doit exciter; poésie romantico-dramatique; fabriques de drames; Gœthe et le théâtre du Panthéon [1]; opinions politiques; une émeute [2]; essai d'éloquence populaire; Spartacus [3]; la caricature; Sainte-Pélagie; soirées; maisons de jeu; mes études mathématiques à Paris [4]; esquisses nocturnes; la Courtille; les funérailles de Lamarque.

1 On avait donné sur ce théâtre une imitation du *comte Egmont* de Gœthe.

2 Celle qui suivit la nouvelle de la prise de Varsovie.

3 Statue aux Tuileries.

4 Professeur allemand, ruiné pour avoir cru à la possibilité de faire sauter une banque de jeu à l'aide de calculs approfondis.

JURISPRUDENCE.

Die Lehre vom Beweise, etc. : La Théorie de la preuve dans la procédure criminelle allemande, eu égard à la jurisprudence des tribunaux et aux nouveaux codes allemands, ainsi qu'aux principes comparés des législations anglaise et française, par M. le conseiller intime *Mittermaier*, professeur à l'université de Heidelberg. Darmstadt, 1834.

M. Mittermaier avait publié dès 1809 un ouvrage sur la preuve en matière criminelle, et l'on en attendait depuis long-temps une seconde édition. Or, il s'est trouvé, qu'en le remettant en œuvre, l'auteur en a fait un tout nouveau livre, qui mérite à un haut degré l'attention de ceux qui s'occupent des questions tant philosophiques que positives, tant théoriques que pratiques, que renferme l'instruction criminelle. Il traite successivement et en détail des divers genres de preuves, savoir : la vue du juge ou descente sur les lieux, les rapports d'experts, l'aveu de l'accusé, les dépositions des témoins, les écrits et pièces de conviction, la concordance des indices ; puis de la preuve composée, qui résulte de l'emploi simultané de plusieurs genres de preuves ; enfin, de la preuve incomplète et des effets qui y sont attachés en Allemagne. Ces effets sont, suivant les cas, l'absolution d'instance, l'obligation de prêter le serment purgatoire, et les peines extraordinaires.

Mais ce qui nous a paru plus important et plus remarquable encore que tous ces utiles et intéressans détails, c'est le chapitre premier qui sert d'introduction, et où M. Mittermaier s'est appliqué à résoudre cette grave question : *de la preuve en matière criminelle, considérée en général, et de son caractère différent suivant que le jugement est rendu par des légistes ou par des jurés.* Il montre l'influence qu'exerce sur l'emploi des preuves la préférence donnée, dans l'organisation judiciaire, à l'une ou à l'autre des deux formes principales de la procédure criminelle : l'inquisition, la poursuite d'office par le juge, ou l'accusation, la poursuite par un accusateur privé. La procédure allemande repose,

comme on sait, sur le principe de l'inquisition; l'ancienne procédure romaine, et la précédure anglaise sur celui de l'accusation; l'instruction criminelle française et quelques autres législations modernes sont mêlées de l'un et de l'autre principe.

M. Mittermaier fait voir qu'au principe de l'inquisition correspond le jugement par légistes, et par conséquent aussi, comme garantie contre la légèreté et l'arbitraire des juges, une théorie légale des preuves; tandis qu'à la forme accusatoire répond le jugement par jurés, et la condamnation ou l'absolution sur la conviction que ceux-ci ont acquise en leur ame et conscience, sans recourir à une théorie légale pour l'appréciation des preuves.

En même temps que M. Mittermaier fait preuve d'une érudition européenne, si je puis ainsi dire, en développant avec sagacité les principes du Droit français et anglais aussi bien que ceux du Droit commun et des nouvelles législations de l'Allemagne, il se montre, par le fait, partisan déclaré des véritables principes historiques. M. Mittermaier n'est pas homme à se complaire en de pures recherches sur la raison d'exister d'un système vieilli de législation pénale; il est, au contraire, un des hommes qui s'occupent avec le plus d'ardeur et de succès d'élever le Droit criminel positif de l'Allemagne à la hauteur de la science moderne. Mais ce n'est pas à dire qu'il se trouve sous le charme des prétendues panacées universelles. Il semble penser avec Gœthe, *qu'une même chose ne convient pas à tous*[1]; et en conclure que dans tel état social, avec tel caractère national et telle organisation politique, l'introduction du jury, par exemple, et le rejet de la théorie légale des preuves, pourraient bien n'être qu'une grossière méprise, et non une conquête de la raison et de la liberté.

N'oublions pas d'ailleurs que le jury n'est pas organisé en France comme en Angleterre; qu'il est sans doute susceptible de plus d'une amélioration, et que la monstrueuse théorie de l'*omnipotence* et du *pieux parjure* n'est pas encore si loin de nous. Sous ce rapport, nous regrettons que l'espace dont nous disposons ne nous permette pas d'extraire les paragraphes où M. Mittermaier détermine les rapports de l'institution du jury avec

1 *Eines schickt sich nicht für Alle.* (*Beherzigung.*)

une théorie des preuves. Nous rappellerons seulement qu'aucune législation pénale ne peut se passer au moins de certaines dispositions sur l'admissibilité des preuves, comme, par exemple, de régler les cas dans lesquels la déposition d'un témoin peut être reçue; quand elle peut être écartée pour cause de suspicion légitime, ou n'être admise qu'à titre de simple renseignement. Nous rappellerons aussi qu'il existe en Angleterre des *Instructions pour les jurés*, qui, sans faire violence à leur conscience, tendent à l'éclairer, en leur faisant connaître les principes sanctionnés par la raison et l'expérience des siècles, suivant lesquels on peut, avec le plus de certitude possible, acquérir la preuve morale de l'existence d'un fait. Ce sont ces principes, mais rendus obligatoires pour le juge, même dans le cas où sa conviction leur porterait un démenti, qui constituent la théorie légale des preuves en Allemagne: théorie trop décriée, parce qu'elle a été mal comprise, et qu'elle a été considérée à tort comme inséparable d'un système de torture qui s'y est trouvé réuni long-temps dans la plus grande partie de l'Europe, mais dont il reste bien peu de traces aujourd'hui. H. K.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

AOÛT 1834.

Littérature.

ÉTUDES SUR GŒTHE.

GŒTZ DE BERLICHINGEN. — EGMONT.[1]

L'ÉTUDE du quinzième siècle avait amené Gœthe à écrire *Berlichingen;* celle du seizième l'amena à écrire *Egmont.* Les deux drames peuvent être mis pour pendans l'un auprès de l'autre; les deux héros peuvent se rapprocher sans se nuire. L'un est plus mâle, plus hardi, plus naïvement dépeint; l'autre, qui a vécu dans une position plus élevée, a déjà respiré l'air de la cour, et porte avec son attitude guerrière les manières du beau monde. Là est l'intérieur de famille, simple et rustique, la femme qui descend à la cave et prépare elle-même le repas de son mari; l'homme, qui est plutôt le compagnon que le chef de ses soldats, qui s'élance, son épée à la main, et s'en va partout où l'appelle l'intérêt d'un ami, la défense d'un de ses serviteurs, une réparation à faire, une vengeance à exercer. Ici est le château pompeux aux réunions cérémonieuses, le grand seigneur chef d'armée, l'homme qui marche presque immédiatement après son roi, et trouve autour de lui beaucoup de subalternes et peu d'égaux. *Gœtz* est le représentant d'un siècle encore grossier, qui s'éteint avec son ignorance, ses préjugés, ses vertus franches et sa mâle bravoure. *Egmont* est le représentant du nouveau siècle qui lui succède, de la nouvelle génération qui s'élève avec d'autres rayons de lumière, avec le raisonnement mis à la

[1] Voyez ci-dessus page 195.

place de la foi aveugle, les tentatives de l'esprit surmontant celles de la force physique, et les conquêtes de la civilisation qui se développe, grandit, et aplanit sous son niveau les aspérités des autres siècles, aussi bien les dehors farouches du crime que l'empreinte énergique de la vertu, afin que rien ne gêne plus l'harmonieuse symétrie de la société; que l'égalité des hommes s'opère par l'uniformité des caractères, et que les guerres religieuses se terminent par l'assoupissement et l'indifférence.

La même distance et le même rapport qui existent entre Gœtz de Berlichingen et Egmont, existent aussi entre les guerres de rébellion auxquelles tous deux ont pris part.

En Allemagne, au commencement du seizième siècle, voici la révolte des paysans, brutale, cruelle, aveugle, juste dans son indignation, déplorable dans ses excès; la révolte qui se lève pour apaiser sa soif de vengeance, qui promène dans toute la contrée l'incendie et la désolation; la révolte qui saccage les châteaux pour acquitter le prix de quelques corvées, égorge ses maîtres pour laver une injure, s'avance aux cris de religion et de liberté, et ne connaît ni la religion, ni la liberté. Un théologien fanatique, un aubergiste ignorant et quelques autres hommes du même genre, devaient en être les maîtres volontaires, et le brave et généreux Gœtz de Berlichingen, la victime.

En Hollande, quarante ans plus tard, la révolte lève aussi la tête, et s'avance les armes à la main. Mais quelle révolte! Des hommes blessés dans leurs droits les plus chers, une bourgeoisie qui réclame ses priviléges, des villes qui veulent faire respecter leurs franchises, un peuple qui se soulève pour garder sa croyance, pour se défendre contre les mains sanglantes sous lesquelles il est tombé, pour venger sa nationalité d'un joug despotique et étranger. Cette révolte est grande, noble; l'histoire en retrace avec majesté les efforts, et la civilisation moderne doit l'applaudir. Aussi voyez comme

elle est calme et reposée, comme elle garde long-temps sa patience, et puis comme elle s'avance degrés par degrés, non point pour escalader follement les obstacles qu'elle rencontre, mais pour les renverser l'un après l'autre, et parvenir ainsi avec plus de lenteur, mais plus de sûreté, à son but. C'est la rébellion de l'esprit contre les honteux préjugés qui l'ont tenu long-temps enchaîné. C'est le premier effort de la nouvelle ère sociale qui se débarrasse de ses langes: c'est le triomphe long-temps disputé, mais non moins éclatant, de la liberté de conscience, sur l'intolérance farouche; la victoire de quelques millions d'hommes sur les *Auto-da-fé* du duc d'Albe, le fanatisme de Philippe II et les bulles de la papauté.

La révolution des Pays-Bas a de puissans adversaires, mais elle se rattache aussi à de grands chefs : le courageux Horn, le brave Egmont, le sage et clairvoyant Guillaume de Nassau. Aucun des trois n'encourage pourtant et ne fomente la révolte; ils tâchent, au contraire, de la réprimer; ils veulent que l'on sévisse contre tous les agitateurs, n'importe qu'ils soient belges, flamands ou espagnols. Mais en défendant les intérêts de leur nation au conseil de la régente, ils attaquaient par là même le gouvernement cruel et arbitraire de Philippe II. Ils agissaient d'après leur cœur et leur conscience; quoique placés dans une haute position, ils sentaient les misères du peuple; quoique catholiques, ils ne pouvaient approuver l'intolérance odieuse de l'Espagne envers les protestans. Ils étaient d'abord les fidèles conseillers du roi, et sans doute les plus fermes appuis de son pouvoir dans les Pays-Bas. La grande faute du roi fut de s'irriter de leurs sages observations, et de prendre pour un acte de rébellion des avis peu flatteurs sans doute pour l'oreille d'un monarque, mais des avis nécessaires et complétement appropriés aux circonstances. Le peuple gagna cet appui que le souverain perdait. Sans réclamer de ces trois hommes une intervention immédiate, il savait cepen-

dant qu'il pouvait compter sur leur sympathie, et au besoin sur leur dévouement, et il agissait avec plus de fermeté et de hardiesse. Les corporations d'ouvriers se liguaient entre elles. Les nobles, qu'un courtisan espagnol avait traités de *gueux*, se liguaient aussi, et prenaient pour mot de ralliement l'insulte ridicule de l'Espagnol, et pour emblême : *une besace avec deux mains entrelacées*. Ainsi marchait pas à pas cette révolution, dans laquelle Philippe, trompé par de perfides conseils, égaré par son fanatisme, eut l'art de jeter tout ce qui pouvait lui donner plus de consistance, sans prendre aucune mesure capable de la réprimer. La dernière faute et la plus grande de toutes, fut de remplacer dans le gouvernement des Pays-Bas l'archiduchesse de Parme, qui avait du moins de bonnes intentions, par le duc d'Albe, qui ne voulait obéir qu'à sa colère et à son fanatisme. Le duc d'Albe traversa les Pays-Bas comme un fléau. Dans toutes les villes et sur toutes les places les gibets furent dressés, les bûchers allumés; les têtes les plus nobles comme les plus obscures tombèrent sur l'échafaud. On tuait et l'on brûlait au nom du roi et de la religion, deux grandes raisons pour se montrer cruel à plaisir. Par la première, on gagnait la faveur du monarque; par la seconde, les éloges des moines et les récompenses du ciel, sans compter que les biens des condamnés étaient confisqués au profit du roi et de ses fidèles serviteurs.

Le duc d'Albe promena ainsi sur toute la contrée sa faux sanglante. Il ne songeait pas tant à apaiser la révolte qu'à écraser les révoltés, et quand on lui représentait les conséquences que de telles mesures pouvaient avoir, il répondait avec sa croyance stupide d'inquisiteur : Il vaut mieux que le roi d'Espagne perde les Pays-Bas, que de régner sur un peuple d'hérétiques. Au dire de quelques historiens, 18,000 hommes tombèrent victimes de ses atroces jugemens, et les massacres en Flandre et le pillage d'Anvers, et partout les exactions, les violences et l'arbitraire marquèrent d'un sceau

d'ignominie ineffaçable le gouvernement du séide. Après quoi, ayant réduit par la misère, la douleur et la consternation ces belles provinces au silence, il crut n'avoir plus rien à faire qu'à recueillir le fruit de sa noble mission, et il se fit ériger une statue pour laquelle il se trouva encore une tête qui osa concevoir, et une main qui osa écrire cette inscription :

« Albe, le plus fidèle serviteur du meilleur des rois, a réduit au néant la révolte, écrasé les rebelles, rétabli la religion, exercé la justice et affermi la paix dans le pays. »

Mais cette paix n'était qu'un moment de stupeur, pendant lequel même la révolution commencée ne cessa pas de jeter plus avant ses racines. Les conjurations n'avaient pas encore été dissoutes ; le lien secret qui unissait tous les esprits dans un même besoin de liberté, existait plus fort que jamais. Et quand les nobles têtes de Horn et d'Egmont furent tombées sous la hache du bourreau, il restait aux Pays-Bas Guillaume de Nassau, dont les efforts persévérans amenèrent au secours de sa malheureuse nation les forces d'une puissance étrangère. Une fois l'heure de la consternation passée, la révolte se releva d'autant plus hardie, qu'elle n'avait rien de plus effrayant à craindre que ce qu'elle avait déjà éprouvé, d'autant plus terrible qu'elle avait beaucoup à venger. Albe lui-même fut forcé de ployer la tête devant elle, et Juan d'Autriche, et Maximilien, et le duc d'Anjou ; adversaires et partisans, elle maîtrisa tout, jusqu'à ce qu'elle eût fait de la Hollande un État libre, du prince d'Orange un *Stadthouder*, et que le roi d'Espagne dût renoncer à jamais à cette belle portion d'héritage que lui avait léguée son père.

Dans son drame d'*Egmont*, Goethe est resté fidèle aux principaux faits de l'histoire. Marguerite de Parme, le duc d'Albe, le prince d'Orange, sont très-bien caractérisés, et les conversations des bourgeois de Bruxelles, auxquelles le poète nous fait assister, retracent d'une manière vraie et

pittoresque les principaux événemens, et l'état de trouble et d'agitation dans lequel se trouvait alors le pays.

Mais je ne sais pourquoi il ne prononce pas une seule fois le nom de Horn, qui prit cependant une part importante aux conseils de la régente, et qui paya aussi de sa tête sa loyauté et sa franchise. Et je trouve aussi que le poète a peint Egmont autrement que l'histoire nous ne le représente. Egmont ne fut pas le héros de la révolution des Pays-Bas, mais le martyr, ce qui, en temps de révolution, n'est pas la même chose. De tous les nobles appelés à donner leur avis dans le maniement des affaires publiques, Egmont était peut-être l'un des plus dévoués au roi d'Espagne. En 1565 il fit un voyage à Madrid, chargé de représenter à Philippe II les griefs de la noblesse des Pays-Bas, et lorsqu'il en revint, on l'accusa de s'être laissé séduire par un présent de 50,000 florins, et par la promesse que le roi lui avait faite en outre de s'occuper de l'établissement de ses filles.

En 1566, après les premiers troubles d'Anvers, les nobles se réunissent à Dendremonde, pour délibérer sur la situation fâcheuse du pays. Montigny apporte des lettres qui prouvent que toutes les promesses de Philippe II sont fausses, et que l'on ne peut nullement se fier à ses intentions. Louis de Nassau, le frère de Guillaume, veut que l'on arbore ouvertement l'étendard de la révolte; mais Egmont se lève aussitôt, et déclare, que le roi a raison d'être mécontent, et que l'on doit chercher par tous les moyens possibles à se réconcilier avec lui et à maintenir la paix. Pour moi, dit-il, je veux lui rester fidèle, gagner sa faveur par la répression de la révolte, et me fier à sa reconnaissance, à sa justice, à sa bonté.[1]

Enfin, en 1567, lorsque le prince d'Orange se réunit avec Egmont dans le village de Willebroc, et l'engagea à fuir, à ne pas attendre l'arrivée du duc d'Albe, Egmont lui répondit: Nous n'avons pas seulement rendu au roi de grands services,

1 F. de Raumer, Histoire d'Europe, troisième partie, p. 53.

dans les temps passés, mais nous avons encore arrêté l'émeute, puni les perturbateurs, et acquis par là de grands droits à sa reconnaissance. Et pourquoi donc, moi, qui n'ai rien à me reprocher, abandonnerais-je ma femme et mes enfans, et m'en irais-je errer en fugitif, à la merci de la commisération?

Les instances du prince d'Orange furent inutiles, et l'un et l'autre se séparèrent en pleurant, pour ne plus se revoir. Egmont alla l'un des premiers au-devant du duc d'Albe, et l'on sait comment il fut récompensé de sa fidélité.

Gœthe a fait disparaître aussi de son drame tout ce qui a rapport au procès d'Egmont et de Horn, et la défense de ces deux hommes pouvait produire cependant une scène intéressante. Tous les deux furent amenés de Gand à Bruxelles. Le premier avait à répondre à 88 points d'accusation, le second à 86. Ils demandèrent, en leur qualité de chevaliers de la toison d'or, à être jugés par leurs pairs, et l'empereur Maximilien intercéda lui-même pour que ce droit ne leur fût pas enlevé; mais ni les prières de l'empereur, ni celles de la noblesse ne purent surmonter le sentiment de cruauté aveugle de Philippe II et du duc d'Albe.

Le 4 Juin 1568 ils furent condamnés à mort comme hérétiques et coupables de rébellion. Ce que je reprocherais le plus à Gœthe, c'est d'avoir altéré les circonstances de cette mort, racontée avec tant de noblesse et de simplicité par les historiens; c'est d'avoir enlevé à Egmont sa femme et ses onze enfans, les plus grands liens qui le rattachent à la vie, pour les remplacer par l'amour d'une jeune fille.[1]

1 A l'appui de ce que je dis sur Egmont, envisagé sous le point de vue historique, je puis citer un article que Schiller publia en 1788 dans le journal de Iéna :

« L'histoire rapporte, écrit Schiller, qu'Egmont avait, lorsqu'il mourut, neuf enfans, d'autres disent onze. Le poète pouvait connaître cette circonstance ou l'ignorer, s'il ne songeait qu'à l'intérêt particulier qui s'y rattachait; mais il ne devait pas la négliger dès qu'il admettait dans son

« Quand l'épouse d'Egmont (dit un historien que nous avons déjà plusieurs fois cité, M. de Raumer), la noble Sabina, la sœur de l'électeur du Palatinat, Fréderic III, eut appris la condamnation de son mari, elle vint se jeter aux genoux du duc d'Albe, en implorant sa grâce. » — « Allez, lui répondit celui-ci, avec une atroce équivoque, demain votre mari sortira de prison. »

Puis il fit appeler l'évêque d'Ypres, et lui ordonna de préparer Egmont et Horn à mourir. Et alors l'évêque, saisi de compassion, se jeta encore à ses pieds, et le supplia de lui

drame les faits qui en étaient la suite. Le véritable Egmont avait par son genre de vie splendide mis le désordre dans sa fortune. Il avait besoin du secours du roi, et voilà ce qui apportait de grandes entraves à ses démarches. Ce fut sa famille qui, par malheur, le retint à Bruxelles, lorsque tous ses amis prirent la fuite. Son éloignement du pays ne lui eût pas seulement coûté la perte de deux belles places, mais encore celle de ses biens situés dans les États du roi, et qui fussent tombés au pouvoir du fisc. Ni lui, ni sa femme, duchesse de Bavière, n'étaient habitués à supporter le besoin, et leurs enfans ne l'étaient pas davantage. Tels furent les motifs qu'il représenta plusieurs fois au prince d'Orange, quand celui-ci l'engageait à s'évader, et tels furent les motifs qui le rattachèrent à la plus faible des espérances, et le retinrent dans le parti du roi. Et par là, voyez comme sa conduite est conséquente, humaine et naturelle! Il ne tombe plus victime d'une aveugle confiance, mais victime d'une tendresse excessive pour les siens. Parce qu'il agit trop noblement envers une famille qu'il aime par-dessus tout, il se précipite dans l'abîme. » — Maintenant prenez l'*Egmont* du drame. Le poète, en lui enlevant sa femme et ses enfans, détruit par là tout ce qu'il y a de grave et de réfléchi dans sa conduite. Il le fait demeurer à Bruxelles par une folle présomption, et diminue par là notre estime pour le héros, sans compenser cette perte par l'émotion du cœur. Au contraire, il nous enlève l'image d'un père tendre, d'un bon époux, pour nous montrer celle d'un amant qui détruit à jamais le repos d'une jeune fille qu'il n'épousera pas, lui enlève l'amour qui eût pu la rendre heureuse, et cause ainsi, avec les meilleures intentions du monde, il est vrai, le malheur de deux personnes, tout cela pour chasser les rides de son front. Et cet événement se passe aux dépens de la vérité historique que le poète peut bien altérer pour accroître l'intérêt de son drame, mais non point pour l'affaiblir. Combien Gœthe nous fait donc payer chèrement cet épisode, qui, considéré en lui-même, est sans doute l'une de ses peintures les plus belles, et qui, dans une autre composition, où il eût été mieux en rapport avec les événemens, aurait pu produire le plus grand effet!

accorder la grâce des deux nobles condamnés, ou tout au moins de surseoir à leur exécution. Mais le duc lui commanda en colère d'aller remplir ses fonctions. A minuit l'évêque entra dans la prison où étaient renfermés Horn et Egmont, et leur lut le jugement qui les condamnait à la peine capitale. Egmont parut d'abord étrangement surpris d'une telle issue de son procès; mais quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espérance à concevoir, il tourna ses pensées vers Dieu, se confessa et communia. Ce qui l'occupait beaucoup, c'était le souvenir de sa femme et de ses enfans (il avait trois fils et huit filles), et il voulait employer le peu de temps qui lui restait à écrire au roi. « J'ai reçu cette nuit, lui dit-il, le jugement que Votre Majesté a prononcé sur moi, et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté. Il est vrai cependant que je n'ai jamais rien pensé et rien fait qui pût être opposé à Votre Majesté ou à mon devoir. Si, au milieu de nos temps de trouble, mes actions ont pu vous apparaître sous un autre jour, c'est l'effet de ces fâcheuses circonstances, non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir. Si pourtant j'ai offensé de quelque manière Votre Majesté, je la prie de me pardonner, et d'avoir, par égard pour mes autres services, pitié de ma malheureuse femme, de mes enfans innocens et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans fruit, et dans cette confiance je me recommande à la grâce de Dieu. Bruxelles, 5 Juin 1568. De Votre Majesté le très-humble et dévoué serviteur et sujet préparé à mourir, *Lamoral d'Egmont.*»

« Le lendemain à onze heures, après que les portes de la ville eurent été fermées, et défense faite aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les soldats espagnols vinrent prendre Egmont pour le conduire au supplice. Il demanda encore si sa grâce ne lui était pas accordée, et quand on lui eut répondu que non, il s'agenouilla pour prier. Après ces mots:

Seigneur, je remets mon ame entre tes mains, sa tête tomba et ensuite celle de Horn. La douleur des citoyens fut sans bornes, et les soldats espagnols mêmes ne purent s'empêcher de pleurer. On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang des deux victimes, et l'on alla en pélerinage visiter leur tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs. »

Je crois donc, après avoir étudié à plusieurs sources la vie d'Egmont, que l'on pouvait tirer de son caractère, de ses relations de famille, de son jugement et de sa mort, tels que l'histoire nous les rapporte, le sujet d'un drame plus simple, plus vrai, et non moins majestueux et pathétique que tout ce que l'imagination du poète peut inventer. C'est, du reste, une observation que l'on pourrait appliquer à la plupart des sujets historiques transportés jusqu'à présent sur la scène. L'histoire est toujours grande. Les hommes tels qu'ils ont été, les événemens tels qu'ils se sont passés, offrent toujours plus de vie, de variété, d'intérêt véritable que des créations imaginaires. Le poète veut restreindre les faits pour les rendre plus saillans, et il les rapetisse; il songe à les embellir, et il les farde; il veut créer des caractères, et il ne s'aperçoit pas que les caractères vrais et énergiques sont là dépeints par les faits beaucoup mieux qu'il ne pourrait jamais se les figurer. Et il ne faut pas croire que ce serait pour le poète une œuvre de si peu de valeur de se tenir aussi scrupuleusement attaché à l'histoire; ce serait, au contraire, l'œuvre la plus difficile, la plus digne d'occuper l'homme de génie, et de là vient sans doute que beaucoup d'écrivains trouvent plus commode d'arranger l'histoire d'après leur fantaisie, de même que certains peintres aiment mieux se faire une nature idéale que de peindre fidèlement la belle et simple nature. [1]

1 Un Allemand a dit : L'histoire est le grand arbre sur lequel mûrissent les fruits de l'humanité. Chaque feuille de cet arbre est un fait, chaque branche une tribu, chaque rameau une nation.

Gœthe a compris Egmont autrement que l'histoire ne le représente, il l'a agrandi et élevé; il en a fait, en quelque sorte, comme l'a dit un critique, l'idéal de la vie humaine. Egmont n'est plus l'homme marié, le père de onze enfans, qui songe à la carrière de ses fils et à l'établissement de ses filles; le grand seigneur qui a une part d'équité trop grande pour mal juger de la cause du peuple, mais qui en même temps se laisse éblouir par quelques paroles de son roi. C'est le jeune homme beau et hardi, également prêt à se battre et à courir au bal, passant à travers la vie avec légèreté et insouciance, étonnant le grand monde par son luxe, et subjuguant les pauvres bourgeois par son affabilité. C'est le héros de Gravelines, dont le peuple raconte avec enthousiasme les hauts faits, et que les jeunes filles ne regardent pas sans admirer sa bonne grâce et son air martial. La naissance lui a donné ses distinctions, la fortune lui a livré ses trésors, la gloire l'a couronné de ses lauriers; tous les prestiges l'environnent, tout ce dont la vanité et l'ambition peuvent se repaître, il le possède. Et quand il a tout le jour porté son nom brillant de par le monde, appliqué son esprit aux affaires dont le charge la régente, ou promené sa gaieté de fête en fête, il va se reposer le soir dans une humble demeure, auprès d'une jeune fille qu'il aime. Oh! c'est un délicieux tableau que ce rapprochement du grand seigneur et d'une pauvre ouvrière, cet homme qui s'en vient, comme fatigué de toutes ses félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent; cette vie de cour qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre

sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà. C'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement. Rien de recherché, rien de contraint; ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on le sent dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ces mouvemens porte en soi une grâce infinie; car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté, pauvre Clara! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère, en attendant Egmont.

CLARA.

Ah! quel homme! Toutes les provinces l'adôrent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir?

CLARA.

Oh! je demande seulement s'il m'aime! S'il m'aime? Est-ce une question?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement?

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne, toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous-même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il levait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA (*avec émotion*).

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi, et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne m'appeliez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait si promptement la sage Clara? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille ....

CLARA (*avec des sanglots*).

Ma mère, vous le voulez donc! Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce pas déjà un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLARA (*se levant froidement*).

Déshonorée. La bien-aimée d'Egmont, déshonorée! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans

ce cœur-là? O, ma mère, ma mère! autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne — quoi que le peuple pense, quoi que les voisines murmurent — cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert!

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère, et c'est le grand Egmont! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure! Il est si occupé de moi! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant!

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vu courir souvent à la fenêtre? N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah! si seulement j'étais un écuyer, et que je pusse le suivre à la cour et partout. Je pourrais porter son étendard à la bataille.

LA MÈRE.

Tu as toujours été une drôle d'enfant, tantôt folle, tantôt pensive. Mais ne vas-tu pas t'habiller un peu mieux?

CLARA.

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de l'ennui. — Mais songe, hier ses gens passaient et chantaient une chanson d'éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette chanson, le reste je n'ai pas pu le comprendre. Le cœur me battait si fort!.... Je les aurais volontiers appelés, si je n'avais pas eu honte.

LA MÈRE.

Prends donc garde. Ta vivacité perd tout. Tu te trahis ouvertement devant le monde. L'autre jour, chez ton cousin, quand tu aperçus la gravure sur bois avec l'explication qui l'accompagne, tu te mis à crier si haut : le comte Egmont! — Moi, je devins rouge comme le feu.

CLARA.

Ne devais-je pas crier? C'était la bataille de Gravelines, je trouve au-dessus de l'image *E*, et dans le texte on lit: « le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. » Je fus d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire de cette gravure, où Egmont s'élève aussi haut que la tour de Gravelines, à côté des vaisseaux anglais.

C'est aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la toison d'or et ses armes brillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vêtemens, et le regarde avec une curiosité d'enfant :

« Laisse-moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux; tout est là pour moi : la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis-moi, dis-moi, car je ne puis le comprendre, es-tu Egmont? Le comte Egmont? Ce grand Egmont, qui fait tant de bruit, dont les journaux parlent et auquel les provinces s'attachent. »

EGMONT.

Non, Clara, je ne le suis pas.

CLARA.

Comment?

EGMONT.

Vois-tu, Clara — laisse-moi m'asseoir. — (*Il s'assied, elle s'agenouille devant lui, croise ses bras sur sa poitrine et*

le regarde.) Cet Egmont dont tu parles est un homme chagrin, cérémonieux, froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté, méconnu, embarrassé, tandis qu'on le croit satisfait et heureux. Il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut; adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient par tous les moyens possibles se mettre à son niveau; travaillant avec peine, souvent sans but, presque toujours sans récompense — ô, laisse-moi taire ce qu'il éprouve, et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent cœur qu'il connaît aussi, qu'il presse avec confiance et amour contre le sien : cet homme-là, c'est ton Egmont.

CLARA.

Oh! laisse-moi mourir. Le monde n'a point de joie après celle-là.

A côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg, ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration, et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé. N'ayant rien à se reprocher, il ne ressent aucune crainte, et ne prend aucune précaution. C'est toujours la même existence généreuse, noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Albe le fait arrêter, et seul dans la prison où on le jette, l'heureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore ou que le roi ne voudra jamais le condamner, ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admirable par les idées franches et élevées qu'il exprime sur la liberté et le droit des peuples,

par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'ame qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moins remarquable. Car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la société, à côté de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont, et alors voilà cette jeune fille, jusque-là si timide, jusque-là renfermée dans l'intérieur de sa maison, qui devient forte et héroïque, s'élance, malgré les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis ne pouvant remuer comme elle le voudrait dans son désespoir ces hommes que la crainte paralyse, ne pouvant plus sauver elle-même son bien-aimé, et apprenant que rien ne le sauvera de la vengeance de ses ennemis, elle rentre chez elle avec son fidèle Brackenburg, qui tente en vain de la détourner de sa funeste résolution. Rien ne la retient plus dans ce monde. Elle s'empoisonne. Egmont, qui songe à elle dans sa prison, la recommande encore à Ferdinand lorsqu'elle est déjà allée l'attendre dans une autre vie.

Pour lui, il meurt en héros. La liberté lui apparaît dans son sommeil. Son dernier rêve lui présage le bonheur de sa patrie, et le tambour qui vient le réveiller à l'heure de l'exécution, lui rappelle seulement celui qu'il entendait sur le champ de bataille, où il remportait la victoire.

X. Marmier.

LE TRÉSOR DES NIBELUNGEN

(*DER NIBELUNGEN-HORT*),

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

DE RAUPACH.[1]

1834.

PERSONNAGES :

Günther, roi des Bourguignons.
Chriemhild, sa sœur.
Siegfrid, fils du roi des Pays-Bas.
Brunhild, reine d'Isenland.
Hagen de Troneck, Dankwart, son frère, Le margrave Eckart, Ortwin, de Metz, } Guerriers attachés à Günther.
Volker, d'Alzey, ménestrel au service de Günther.
Attila, roi des Huns.
Blœdel, son frère.
Le roi Thierry (Dietrich) de Berne, Le margrave Rüdiger ou Roger, Prince Hawart, Prince Iring, } Princes tributaires d'Attila.
Le maréchal de Brunhild.
Sirith, sa confidente.
Hildico, confidente de Chriemhild.
Deux hérauts d'armes.
Eugel, roi des Nibelungen.
Nobles, cavaliers, femmes, nains, serviteurs, peuple.

---

1 M. Raupach, de Berlin, est aujourd'hui de tous les poètes dramatiques de l'Allemagne celui dont les pièces ont le plus de succès au théâtre. Celle que nous traduisons, nous a surtout paru propre à faire connaître son genre de talent, en même temps qu'elle nous offre une excellente occasion de remettre sous les yeux de nos lecteurs la substance de la fable célèbre qui en est le sujet.

PROLOGUE.

(La scène représente une contrée montagneuse et sauvage; au fond des rochers élevés, une forêt des deux côtés.)

PREMIÈRE SCÈNE.

(*Au moment où la toile se lève, on entend un mugissement semblable au tonnerre, et l'on voit à gauche des flammes s'élever par-dessus les rochers. Mais le bruit, ainsi que l'éclat des flammes, va en décroissant. Le roi Eugel et plusieurs nains se tiennent à droite, attentifs à ce spectacle. L'ouverture exprime un combat qui tire à sa fin.*)

Dans les intervalles le roi EUGEL dit :

Le mugissement du dragon retentit plus sourdement; la colonne de feu qui s'échappe de sa gueule, vive et bruyante comme celle qui sort de la fournaise de l'Hécla, brille avec moins d'éclat....

Le combat va finir, et les astres ont donné la victoire au jeune et preux chevalier sur le monstre horrible....

Elle est sauvée la vierge éplorée que le dragon tenait captive au haut des rochers, et nous, enfans de la terre sombre, nous sommes délivrés d'un joug odieux. (*La musique reprend. Eugel, montrant la gauche:*) Il a vaincu; — le voilà qui descend des rochers, portant dans ses bras la douce fille des rois. Venez; cachons-nous dans les précipices jusqu'à ce qu'il nous rappelle, lui dont nous sommes maintenant les serviteurs. (*La musique finit tandis qu'Eugel et les siens se retirent par la droite.*)

SECONDE SCÈNE.

SIEGFRID (*vient de la gauche, portant dans ses bras Chriemhild évanouie*).

Quoi? morte, la belle jeune fille? la plus belle de celles qu'ont jamais vues mes yeux, que jamais a baisées ma bouche; elle est si belle et si douce que je la porterais bien, sans

fatigue, par toute la terre. (*Il la dépose sur le gazon.*) Quand je la vis, je l'aimai aussitôt. Son œil était si clair, et le voilà maintenant sombre et voilé; sa bouche, qui disait des paroles si gracieuses, la voilà muette. (*Il s'éloigne.*) Que n'ai-je, au lieu du dragon, tué la mort elle-même, qui, envieuse, m'enlève ce qui lui est inutile. Je voudrais rencontrer des géans et des monstres pour me venger sur eux de sa mort. (*Il revient à elle.*) Ah! peu de jeunes filles sont aussi belles vivantes que celle-ci morte. Je vais de ses lèvres froides cueillir ma récompense. (*Il s'agenouille et imprime un baiser sur les lèvres de Chriemhild.*) Par ma fidèle épée! elle respire; sa bouche est chaude, chaude sa main. Elle vit, elle vivra, car sans cela la mort serait si belle que la vie aurait honte auprès d'elle. Elle dort. Réveille-toi, jeune beauté, réveille-toi! Ah, tu ne m'entends pas! Eh bien, je te réveillerai à force de baisers.

CHRIEMHILD (*revenant à elle et le repoussant*).

Ah, monstre! moi, dans tes bras! Laisse-moi. Je te hais, même sous la figure humaine.

SIEGFRID.

Tu rêves encore, jeune fille. Suis-je le dragon, moi? Pour celui-là, je viens de lui chanter un air tel qu'il s'est endormi pour toujours.

CHRIEMHILD.

Oh, oui, je te reconnais. Tu es le noble guerrier qui a engagé la lutte avec le monstre. Pardonne-moi, seigneur, de t'avoir vu de mes yeux, sans que mon ame t'ait reconnu.

SIEGFRID (*relevant Chriemhild*).

Eh, ne parle pas ainsi, douce jeune fille. En dormant on oublie tout. Seulement je m'étonne que tu te sois endormie. Le combat avec ton dragon n'était-il pas amusant?

CHRIEMHILD.

Il était terrible! Tandis que toi tu combattais le dragon,

j'avais à combattre l'angoisse de mon cœur. Quelque espérance que me donnât ton courage, la force du dragon m'inspirait une frayeur plus grande. Et quand, dans sa fureur, le monstre t'étreignit du double anneau de sa queue, je te crus perdu, et mon cœur, vaincu par l'horreur, oublia de battre.

SIEGFRID.

Ainsi tu mourus réellement, et maintenant tu es revenue à la vie?

CHRIEMHILD.

Je ne mourus point, seigneur.

SIEGFRID.

Tu t'endormis donc de frayeur; voilà une chose inouie!

CHRIEMHILD.

Je ne m'endormis point; je tombai en défaillance.

SIEGFRID.

En défaillance? Qu'est-ce que cela?

CHRIEMHILD.

Un milieu entre la mort et le sommeil.

SIEGFRID.

Et c'est à cette mort-sommeil que la frayeur te livra? Comment, jeune fille, as-tu pu être si craintive, et pourtant, si le nain ne m'a pas trompé, en me donnant la première connaissance de ton sort, tu es fille d'un roi!

CHRIEMHILD.

Cela est vrai. Le roi des Bourguignons, Günther, qui réside à Worms sur le Rhin, est mon frère. Je m'appelle Chriemhild. Mon père Danchrat et ma mère Uté sont morts tous les deux. Mon frère a soin de moi.

SIEGFRID.

Mais il prend mal soin de toi; car comment sans cela aurais-tu pu devenir la proie du dragon?

CHRIEMHILD.

Un soir, attirée par la douce clarté de la lune, je me tenais fort tard sur le balcon du château, lorsque le monstre vint à moi, et me saisissant de ses bras de lion, me ravit à travers les airs. Depuis, le roc fut ma demeure; là j'ai demeuré une année, peut-être plus; je l'ignore; car là-haut il n'y eut ni printemps, ni automne. Je n'ai point compté les jours; je les voyais venir avec effroi; car le dragon devait redevenir homme, et puis me prendre pour épouse.

SIEGFRID.

Je suis donc venu fort à propos?

CHRIEMHILD.

Tu es venu pour moi un envoyé du ciel, noble guerrier, celui que du Seigneur avaient imploré mes prières et mes larmes. Me voici libre; me voici redescendue du rocher aride sur cette belle terre où nous sourient la verdure et les fleurs, où les oiseaux, en chœur, soir et matin, célèbrent la bonté du Créateur, et où le soleil se baigne dans le ruisseau limpide, en dorant son cristal. Je vais revoir le sol natal, et tout ce qui me rend amour pour amour, et tout ce que j'aime, parce que je l'ai connu, alors même qu'il n'a pas la faculté d'aimer! Je me mirerai encore dans le Rhin verdoyant; je cueillerai encore en automne les fruits dorés de nos jardins, et au printemps j'irai avec mes compagnes cueillir les fleurs de la prairie et écouter le cri prophétique du coucou. O Dieu, mon cœur pleure de joie dans ma poitrine. Et tout cela, c'est à toi que je le dois. Comment te témoignerai-je ma reconnaissance? Elle me pousse à me jeter à tes pieds, à embrasser tes genoux.

SIEGFRID.

Voilà qui est singulier! comment mes genoux auraient-ils mérité cela? Si tu veux embrasser quelque chose, jeune fille, embrasse-moi plutôt moi-même.

CHRIEMHILD.

Tu demandes avec trop de hardiesse.

SIEGFRID.

Eh bien, permets que je t'embrasse.

CHRIEMHILD.

Cela n'est permis qu'à mon frère.

SIEGFRID.

Et l'époux, ne le peut-il pas aussi?

CHRIEMHILD.

On le dit.

SIEGFRID.

Eh bien, jeune fille, écoute. Mes yeux n'ont pas été plus prompts que mon cœur. Celui-ci t'aima tout aussitôt que ceux-là te virent. Veux-tu devenir ma femme? Je suis, comme toi, de race royale.

CHRIEMHILD.

Comment peux-tu parler ainsi à une jeune fille?

SIEGFRID.

Si je te parlais d'armes, de chevaux, de combats, alors tu pourrais demander ainsi. Mais parler de mariage à une vierge....

CHRIEMHILD.

Je ne veux pas me marier.

SIEGFRID.

Alors pourquoi es-tu si belle et si charmante?

CHRIEMHILD.

Si je suis belle en vérité, je veux rester ainsi. L'amour de l'homme est de la *nielle* pour la fleur de la beauté.

SIEGFRID.

La vieillesse aussi la flétrit, et sans compensation. Pour qui donc es-tu belle? Pour le soleil ou pour la lune?

Pour les animaux et les oiseaux, pour tes compagnes? Tu l'es pour un époux : c'est pourquoi il te faut te marier.

CHRIEMHILD.

Le mariage m'est interdit.

SIEGFRID.

Par qui?

CHRIEMHILD.

Un songe m'a avertie de le fuir.

SIEGFRID.

Quel songe?

CHRIEMHILD.

J'avais élevé un noble faucon; il était fort, beau et blanc comme la fleur du prunellier. Je l'aimais beaucoup, je le baisais tous les matins et tous les soirs, et lui donnais sa nourriture. Voici qu'un jour arrivèrent deux aigles, noirs comme la nuit, l'enlevèrent de mon sein et l'étouffèrent dans les airs, en m'inondant du sang et des plumes de l'oiseau bien-aimé. Je consultai ma mère sur le sens de ce songe, et elle me dit : le faucon est un noble chevalier, qui t'aimera un jour, et si tu l'épouses, il sera pour toi un sujet de larmes et de deuil par sa mort prématurée.

SIEGFRID.

Ta mère a dit vrai, et c'est de moi qu'elle a parlé. A moi aussi il a été prédit que je mourrai jeune, mais après avoir auparavant combattu avec honneur dans maint combat, dont les poètes conserveront la mémoire à la postérité la plus reculée. Cela s'accorde merveilleusement. Crois-moi, je suis ton faucon, et ainsi que jadis tu m'as embrassé en songe, tu devrais bien m'embrasser aujourd'hui en réalité.

CHRIEMHILD.

Alors même que je croirais que tu es mon faucon, et alors même que je voudrais te présenter ta pâture, oserais-je me préparer la douleur de te pleurer jusqu'à la mort?

SIEGFRID.

Douce Chriemhild, ne t'inquiète pas des destins à venir. Cueillons avec joie ce que nous offre de bon le présent. Mon père est chargé d'années; quel fruit en retire-t-il? Pour lui plus de combats, plus d'amours. Songe seulement: si nous nous aimons douze mois, ce sont des milliers d'heures, et chaque heure combien de fois je puis t'embrasser. C'est pourquoi, dis-moi si je te plais, moitié seulement comme tu me plais à moi.

CHRIEMHILD.

Quelque tendresse qu'un chevalier puisse lui inspirer, jamais bouche de jeune fille ne doit en faire l'aveu.

SIEGFRID.

Alors, dis-moi seulement si tu veux devenir ma femme.

CHRIEMHILD.

Je l'ignore. Il faut le demander à mon frère.

SIEGFRID.

Comment un autre m'accordera-t-il le prix que tu me dois?

CHRIEMHILD.

Je le paierai, si tu ne demandes pas un trop grand salaire.

SIEGFRID.

Je demande un mot.

CHRIEMHILD.

Que je ne puis dire. Mais ce que je puis t'avouer, c'est que, lorsque tu combattais le dragon pour moi, je fis vœu à la sainte Vierge de te servir toute ma vie, si tu sortais vainqueur du combat. Tu as vaincu, et ....

SIEGFRID.

Et tu m'appartiens.

CHRIEMHILD.

Je suis prête à obéir à mon seigneur.

SIEGFRID.

Or, si je disais : viens plus près de moi?

CHRIEMHILD.

Il me faudrait obéir. (*Elle s'approche.*)

SIEGFRID.

Et si je disais : embrasse-moi?

CHRIEMHILD.

Il faudrait obéir.

SIEGFRID.

Et si j'ordonnais : donne-moi un baiser?

CHRIEMHILD.

Il faudrait encore obéir, alors même que la honte teindrait de pourpre le blanc miroir de l'œil de la pauvre jeune fille. (*Elle fait un effort pour obéir, mais elle recule.*) Je ne puis, noble seigneur. Il serait plus facile de le souffrir que de le faire.

SIEGFRID (*l'embrassant*).

Oh, douce jeune fille! Tu ne seras pas mon esclave, mais ma maîtresse, ma reine, mon joyau le plus cher; je te garderai comme la prunelle de mes yeux, et je t'ornerai d'or et de pierres précieuses, de sorte que le soleil te prendra pour sa sœur plus belle. Partons maintenant pour Worms : là je te demanderai en mariage à ton frère. S'il le permet, consentiras-tu à être ma femme?

CHRIEMHILD.

Ton bras ne m'a-t-il pas gagnée?

SIEGFRID.

Viennent mille dragons, que dans ma joie je les immole! Mais non, partons pour Worms! Là m'attend une plus douce proie. Comment cependant sortirons-nous de cette forêt? Où est-il le nain qui m'a conduit ici? Eh, roi Eugel! — Eugel, apparais! (*Eugel arrive de la droite avec une nombreuse suite de nains : tous s'agenouillent devant Siegfrid.*)

TROISIÈME SCÈNE.

EUGEL.

Gloire à toi, noble chevalier, vainqueur du dragon, qui nous as délivrés du joug de la servitude! Reçois nos hommages; nous sommes tes sujets. A toi appartient tout ce que nous possédons; à toi tous les trésors que recèle le vaste sein de ces rochers.

SIEGFRID.

Levez-vous! Levez-vous! Vous êtes assez petits déjà. Je ne songeais pas à vous délivrer; mais puisqu'il en est ainsi, j'en suis fort aise. Seulement ne me parlez pas d'hommages et de sujets. Je ne veux encore gouverner que mon cheval et mon épée. Mais que parles-tu de trésors cachés ici?

EUGEL.

Un riche trésor d'or et de pierres précieuses est caché dans ces précipices. Si cent rois, plus prodigues que ne le fut jamais roi, donnaient cent ans à pleines mains, ils n'épuiseraient point ce trésor.

SIEGFRID.

Et il m'appartient?

EUGEL.

Il est à toi, si tu veux l'accepter.

SIEGFRID.

Certes, je le veux.

EUGEL.

Ce qu'il y a de plus précieux dans le trésor, c'est le chaperon.

SIEGFRID.

Et qu'est-ce que ce chaperon?

EUGEL.

C'est un bonnet tissu d'or. Il rend invisible à tous les yeux mortels celui qui en couvre sa tête.

SIEGFRID.

Je le prends, avec l'or, les pierres précieuses, tout le trésor.

EUGEL.

Songe à ce que tu vas faire. Le pouvoir enfante l'orgueil, et le son de l'or et l'éclat des diamans éveillent dans l'homme les mauvais esprits, et vous n'êtes bons que tant qu'ils dorment. Qu'un exemple te serve d'avertissement. Déjà ce trésor a donné naissance à plus d'un crime.

SIEGFRID.

Conte-moi ces crimes.

EUGEL.

On nous appelle les Nibelungen; depuis les premiers temps nous habitons au sein de ces rochers; toujours nous avons pris plaisir à porter ici, dans la nuit, tout ce qui brille, métal ou pierrerie, et à en façonner des ouvrages précieux. C'est ainsi que fut amassé ce trésor. Le géant Hreidmar en eut connaissance; il passa la mer et vint ici se rendre maître de nos richesses et nous réduire nous-mêmes en servitude. Dès-lors esclaves, nous fûmes obligés de faire avec effort ce qui jusque-là avait été un plaisir, et jour et nuit, souvent cruellement maltraités, il nous força d'augmenter incessamment le funeste trésor. Les dieux l'en ont puni. Ses fils, Fafner et Reigen, altérés de la soif des richesses, tuèrent leur père dans le sommeil, et quand vint le moment du partage, Fafner, le plus fort des deux, voulant garder seul le trésor, dressa des embûches à son frère; mais Reigen s'enfuit; on ne l'a plus revu. Les grands dieux, pour punir Fafner, le changèrent en dragon : c'est lui qu'aujourd'hui tu as vaincu.

CHRIEMHILD.

O noble chevalier, mon maître, laisse-là cet or et toutes ces richesses. Déjà une fois ils ont enfanté le parricide, et pourraient l'enfanter encore.

SIEGFRID.

Comment, étant si belle, peux-tu parler avec si peu de sens? Que me font à moi les forfaits d'autrui? Alors même que d'une même épée dix fils eussent frappé leurs pères, je m'en saisirais encore, pourvu qu'elle fût de bonne trempe; ne sais-je pas que je ne tuerai pas mon père?

EUGEL.

Je sais, est parole téméraire lorsqu'il s'agit des choses futures.

CHRIEMHILD.

Il y a autre chose encore ici : ce trésor est une œuvre païenne, une œuvre de magie et de ténèbres; or, nous sommes chrétiens. Tu l'es?

SIEGFRID.

Je suis chrétien; mais je ne renoncerai pas à ce que j'ai loyalement conquis.

CHRIEMHILD.

Il me semble voir la mort endormie sur le trésor; voudrais-tu l'éveiller?

SIEGFRID.

Je le veux, et fût-ce le diable lui-même, je le réveillerais.

CHRIEMHILD.

Oh, songe au noble faucon.

SIEGFRID.

J'y songe aussi : un noble oiseau ne connaît pas la peur. Qu'aurais-je à craindre? Avant de gravir le rocher, une douzaine de dragons ....

EUGEL.

C'étaient les serviteurs de Fafner.

SIEGFRID.

Que m'importe! J'ai mis le feu à leur aire, et je les ai brûlés; puis frottant mon corps avec la corne fondue de leur peau, je l'ai rendu invulnérable.

EUGEL.

Mais un endroit est demeuré accessible au fer, parce que ta main n'a pu y atteindre : tu le reconnaîtras à sa couleur.

SIEGFRID.

Où est-il ?

EUGEL.

Sur le dos.

SIEGFRID.

Soit : là du moins jamais ennemi ne me frappera.

CHRIEMHILD.

Crains la trahison !

SIEGFRID.

Sois tranquille, jeune fille ! Je veux avoir le trésor : toi, ma reine, tu effaceras toutes les reines qui ont jamais brillé sur un balcon.

CHRIEMHILD.

Que tu es bon, seigneur.

SIEGFRID.

Or çà, Eugel, à l'œuvre ! Pour transporter le trésor à Worms, me faut-il des mules ou des chevaux ?

EUGEL.

Il t'en faudra bien cent, noble guerrier ! Ta parole ici est toute-puissante. (*Au moment où Eugel se dispose à se retirer, on entend à droite des voix.*)

PREMIÈRE VOIX.

Cette forêt ne finira donc jamais !

SECONDE VOIX.

J'aperçois des hommes.

CHRIEMHILD.

Ah, c'est la voix de mon frère ! mon frère, mon frère !

QUATRIÈME SCÈNE.

(*Arrivent Günther, Hagen et Volker avec leur suite. Chriemhild se précipite dans les bras de Günther.*)

GÜNTHER.

Ah, douce Chriemhild, ma chère sœur! Enfin je t'ai trouvée, toi que, depuis des années, j'ai cherchée avec ces nobles chevaliers, à travers les forêts et les montagnes, et je te retrouve sans peine et sans combat.

CHRIEMHILD.

Oh non, cher frère, ce n'est pas sans combat (*montrant Siegfrid*) : c'est ce vaillant guerrier qui m'a reconquise sur le dragon.

GÜNTHER.

Merci, jeune guerrier! Apprends-moi comment on te nomme et de qui tu es fils.

SIEGFRID.

Je m'appelle Siegfrid; le roi Sigismond des Pays-Bas est mon père.

GÜNTHER (*lui prenant la main*).

Merci encore une fois, seigneur Siegfrid des Pays-Bas! Si tu savais combien j'aime ma sœur unique, tu sentirais combien est grande ma reconnaissance.

VOLKER (*donnant la main à Siegfrid*).

Reçois aussi mes remercîmens, seigneur Siegfrid.

HAGEN.

Et les miens.

SIEGFRID.

C'en est assez, seigneurs. Il n'y a pas grand mérite à ce que j'ai fait. N'est-ce pas pour chercher des exploits que je cours de pays en pays? Près du foyer domestique tout est paisible, et l'ennui m'a gagné. Je vins à passer par ici, je trouvai géant et dragon, et n'ayant rien à faire, je les tuai.

Toutefois, ô roi, si tu veux sérieusement me prouver ta reconnaissance, donne-moi pour épouse ta sœur que j'ai délivrée du dragon.

HAGEN.

Ah, une fille de roi de Bourgogne, c'est un beau prix!

SIEGFRID.

Ne l'ai-je pas gagné? Que n'es-tu venu toi-même tuer le monstre?

HAGEN.

Je l'eusse fait, si la fortune ne t'avait le premier conduit ici.

SIEGFRID.

Je le crois volontiers. Tu me parais une bonne lame; mais tu es trop fier pour moi. Que le roi prononce!

VOLKER.

Le prix est grand; mais grand aussi est le service. D'ailleurs le seigneur Siegfrid est issu de sang royal, et déjà plus d'un pays connaît son nom.

GÜNTHER.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de conclure une affaire. Nous y songerons à Worms, dans notre château fort, si auparavant tu veux me rendre un service.

SIEGFRID.

Je le veux bien; dis-moi comment.

GÜNTHER.

Maintenant que ma sœur est rendue à la liberté, je veux exécuter un dessein que depuis long-temps j'ai médité: je veux diriger ma course vers Isenland. Là réside une reine opulente, nommée Brunhild, aussi belle que courageuse: c'est elle que je veux épouser. Accompagne-moi: il faut traverser la mer, et ceux des Pays-Bas passent pour la connaître.

SIEGFRID.

Je te suivrai volontiers, et j'ai quelque connaissance de la mer.

EUGEL.

Quoi, tu veux épouser Brunhild, roi Günther? Sais-tu aussi à quel prix il te faudra la gagner?

GÜNTHER.

Je dois la vaincre en trois combats : au jet de la lance, au jet de la pierre et au tir de la flèche.

EUGEL.

Et si tu es vaincu, il faudra mourir.

GÜNTHER.

Mais si la victoire me favorise, la noble vierge et son royaume seront à moi.

EUGEL.

Tel est le destin qu'a prononcé sur elle sa mère, par la force runique et des paroles magiques, de peur que son orgueil et sa fière indépendance, qu'elle a hérités de son père, et que seconde une force prodigieuse, ne livrent sa beauté à une vieillesse stérile. Toi, Günther, tu ne la vaincras point.

GÜNTHER.

Que sais-tu, toi?

EUGEL.

Je sais bien des choses qui vous sont cachées. Le charme ne peut être vaincu que par le charme.

SIEGFRID (*parlant bas à Günther*).

Si tu veux suivre mon conseil, tu épouseras Brunhild, et tu me donneras ta sœur.

GÜNTHER (*lui tendant la main*).

Je te l'accorde.

EUGEL (*aux deux princes*).

Rois, songez bien à ce que vous allez faire. Le trompeur se trompe ordinairement lui-même.

SIEGFRID (*à Günther*).

La chose est convenue. Maintenant partons sans retard. Renvoie ta sœur à Worms.

GÜNTHER (*à Volker*).

Je te charge de ce soin, noble ménestrel.

VOLKER.

Je l'accepte avec joie.

SIEGFRID.

Cependant, Eugel, dépêche-toi! Prépare le trésor, afin qu'on puisse en même temps le transporter à Worms. (*A Günther.*) J'ai acquis ici de grandes richesses.

EUGEL.

Et mon avertissement....

SIEGFRID.

A une autre fois. Apporte-moi vite le chaperon magique. Allons, partons pour Isenland! (*A Volker.*) Toi, brave chevalier, je te recommande le trésor et la jeune fille. (*A Chriemhild.*) Toi, chère amie, penseras-tu à moi?

CHRIEMHILD.

Mon corps sera ici, mon ame auprès de toi.

(*Tous partent, excepté Eugel et les nains.*)

CINQUIÈME SCÈNE.

EUGEL (*à un nain*).

Toi, tu vas lui apporter le chaperon, comme il l'a ordonné. (*A d'autres.*) Vous, vous renfermerez bien vite notre trésor dans des sacs et des coffres. (*A d'autres.*) Et vous, vous mettrez le frein d'or aux sauvages coursiers de ces forêts : ils obéiront à votre volonté. (*Les nains se retirent chacun à son ouvrage.*)

Pour la joie de l'homme les dieux font croître, dans le sein ténébreux de la terre, la racine magique, l'or brillant; et pour la joie de l'homme les dieux font fleurir, à la vue du soleil, la beauté de la femme, cette fleur vivante. Mais l'homme, n'aimant que soi, esclave de ses passions, confond

et rend vaines la bonté et la sagesse des dieux; et de la racine brillante et de la plus belle des fleurs naissent la trahison, la désolation, le meurtre sanglant. (*Les nains sont occupés au fond à porter des paquets.*)

Ils ont choisi, ces rois si fiers. Est-ce pour leur salut ou pour leur ruine? C'est ce que leur fera voir le temps, qui dévoile tout. Pour moi, il ne m'était pas permis de lever le voile de leur destin. Les dieux veulent que la volonté de l'homme soit libre; il ne doit recueillir que ce qu'il a semé, ne porter d'autre fardeau que celui qu'il s'impose lui-même, afin que jamais il ne puisse avec justice accuser les dieux, et qu'il ne succombe que sous le poids de ses propres actions. (*Il se retire.*)

PREMIER ACTE.

(La scène est la côte d'Isenland; au fond la mer.)

PREMIÈRE SCÈNE.

(*Au moment où la toile se lève, on voit aborder un navire. Les voiles sont couleur de pourpre; un pavillon blanc flotte sur le vaisseau. Siegfrid est placé au gouvernail; l'équipage occupe le pont.*)

SIEGFRID.

Halloh, halloh! Déjà le sable du rivage baise la carène du vaisseau; voici Isenland!

L'ÉQUIPAGE.

Halloh, halloh!

SIEGFRID (*sautant à terre*).

Compagnons, à l'œuvre! Les échelles dehors, afin que nous délivrions de leur dur berceau le roi et ses chevaliers. (*Günther, Hagen, Dankwart, Ortwin et leur suite sortent successivement du navire.*) Oui, c'est un berceau bien dur et bien incommode, surtout lorsque c'est la tempête qui chante

SECONDE SCÈNE.

(*Les précédens. Le maréchal de Brunhild avec sa suite.*)

LE MARÉCHAL.

Étrangers, ma maîtresse, Brunhild, la puissante reine de ce pays, m'envoie auprès de vous; du haut de la tour elle a vu votre navire, et vous demande qui vous êtes, d'où vous venez, et ce qui vous amène. La voile de pourpre annonce un roi, le pavillon blanc, des vues pacifiques.

GÜNTHER.

Je m'appelle Günther, roi des Bourguignons établis sur les bords du Rhin, et ces hommes sont mes serviteurs. Ce qui m'amène ici est d'une nature si douce et si amicale, que le printemps lui-même n'a pas de meilleure intention lorsqu'il vient descendre sur la terre; mais je ne puis m'en expliquer qu'avec la reine elle-même, et c'est pour cela que je désire de recevoir d'elle l'hospitalité.

LE MARÉCHAL

Il suffit pour cela de venir à elle avec des vues pacifiques. Je te prie donc, noble roi, de me suivre.

SIEGFRID.

Moi, je reste ici pour garder les vaisseaux. (*Il prend Günther à part et lui dit*) : Va, je te suis invisible. On ne doit pas me voir au château avant le combat; mais lorsque, au moment de la lutte, une main amie pressera la tienne, tu sauras que c'est celle de Siegfrid. Aie bon courage! Le prix t'appartiendra : je suis fort et invulnérable, et je serai à tes côtés pour te donner la victoire.

GÜNTHER (*au maréchal*).

Montre-moi le chemin, je te suis.

SIEGFRID (*demeure seul, et tirant le chaperon magique de son sein*).

Viens, chaperon merveilleux, toi qui me soustrais à tous les regards, je t'éprouverai aujourd'hui pour la première fois

et pour un service important. On pourrait t'employer à de mauvais usages, se glisser, grâce à toi, dans maint trésor, et nuitamment dans mainte chambrette, épier par toi les secrètes entreprises des hommes et leurs rêves à haute voix, et en les révélant changer l'amitié en inimitié, l'amour en haine; mais tu n'auras jamais à t'indigner des services que tu me rendras. Aujourd'hui il s'agit d'aller en aide à mon ami, et de dompter une femme qui se refuse à aimer. Car dites-moi, à quoi sert au monde une femme qui n'aime pas? Arrachez cette mauvaise herbe! Telle n'est pas Chriemhild. Telle qu'une fleur s'ouvre aux rayons du soleil, ainsi s'ouvrit son cœur, alors que je l'eus conquise sur le dragon, et que je lui dis du fond de mon cœur : je t'aime. A l'heure qu'il est elle se tient solitaire sur le balcon, en proie à la plus vive peine, et portant ses regards vers le nord, elle dit : là sous ces nuages il songe à moi, et cet oiseau peut-être dirige son vol vers lui. Puis elle regarde la girouette, et examine de quel côté souffle le vent, s'il est favorable, et elle aimerait mieux entendre rugir un lion que le cri de la girouette tourmentée par le vent. Oh, quel être délicieux qu'une femme pareille! — Maintenant approchons du château, afin de ne pas manquer à l'heure du combat. — (*S'adressant à l'équipage.*) Quant à vous, faites bonne garde, sans quoi cette nuit même vous pourriez bien servir de souper à quelque baleine. (*Il s'en va.*)

TROISIÈME SCÈNE.

(Changement de décoration. La scène représente une salle du château de Brunhild; on voit un trône sur la droite, des fenêtres sur la gauche.)

(*Sirith, accompagnée de plusieurs femmes, et le maréchal viennent de la droite.*)

SIRITH.

Je dois recevoir ici les guerriers étrangers; ainsi l'ordonne ma maîtresse; elle ne veut pas voir le roi avant d'être assurée

qu'il vient en effet avec des sentimens doux et inoffensifs comme le printemps. Fais-les donc entrer, maréchal, afin que nous sondions leurs intentions. (*Le maréchal sort.*) Notre maîtresse soupçonne que ce prince vient ici, comme tant d'autres avant lui, pour élever sur elle d'odieuses prétentions.

UNE FEMME.

Il ignore sans doute les conditions de son entreprise; dès qu'il les connaîtra, il reculera devant le danger.

SIRITH.

Je n'ose l'espérer; tant d'autres s'en sont-ils laissés effrayer?

LA FEMME.

Eh bien, qu'il porte sa tête au-devant de la mort.

QUATRIÈME SCÈNE.

(*Les précédens. Sirith se place sur le dernier degré du trône; le maréchal revient, et avec lui entrent Günther, Hagen, Dankwart, Ortwin et plusieurs nobles d'Isenland.*)

SIRITH.

Je vous salue au nom de ma maîtresse, l'auguste reine d'Isenland, la dominatrice des mers.

GÜNTHER.

Je te remercie de ton salut, femme; mais j'espère le recevoir de ta maîtresse elle-même.

SIRITH.

Elle vous demande par ma bouche, dans quel but vous avez abordé dans cet empire.

GÜNTHER.

Le bruit de sa beauté, de sa puissance et de sa bravoure est venu jusqu'à nous à travers les mers, et plus d'un grand roi, digne d'elle, a dit en son cœur : que n'est-elle à moi! Tel est aussi mon vœu, et suivant sa renommée, comme une

jeune fille suit le chant du rossignol, j'ai enfin abordé ici, dans l'intention de la mériter et d'en faire mon épouse.

SIRITH.

Voilà donc ce que tu désires? Mais sais-tu aussi ....

GÜNTHER.

Je le sais; je dois la vaincre dans trois combats.

SIRITH.

Et si tu es vaincu toi-même?

GÜNTHER.

Alors ma tête tombe.

SIRITH.

Tu dis vrai: ainsi le veut la loi que ses parens lui ont imposée, que garantissent les sermens de tous les grands de son empire, et qu'elle a jurée elle-même par Odin, le père de toutes choses, et par le nombre sacré des Ases. Te soumettras-tu à cette loi, et promets-tu d'engager la foi de tous les tiens à ne rien entreprendre pour te sauver si tu succombes?

GÜNTHER.

Dis-lui que je veux tout ce que veut la loi.

SIRITH.

Je n'accepte ta promesse qu'après que tu auras vu les têtes pâles qui sont tombées pour avoir osé la même chose que toi.

GÜNTHER.

Quel que soit leur nombre, ma volonté ne sera pas ébranlée.

SIRITH (*à une femme de la suite*).

Va dire à notre maîtresse ce que tu viens d'entendre. (*Aux nobles.*) Et vous, allez tout préparer pour le combat. La reine ordonne que la décision soit promptement amenée. (*A Günther.*) Tu ne seras point son hôte; car prétendre à sa main, c'est vouloir lui ravir le trône et la liberté; tu lui es plus hostile que ses plus grands ennemis. Si tu succombes,

tu cesseras de vivre; si tu remportes la victoire, tu seras le maître du château, et non plus un hôte. C'est pourquoi, prince, prépare-toi au combat; prépare-toi à la mort que tu cherches.

HAGEN (*bas à Günther*).

Mon roi, écoute-moi! J'espérais qu'au défaut de la victoire, nos épées pourraient te sauver. Si un serment doit les enchaîner, je te supplie, seigneur, de renoncer à ton entreprise.

GÜNTHER.

Je ne le puis! suivez-moi dans la lice. (*Il sort avec sa suite.*)

CINQUIÈME SCÈNE.

(*Sirith et ses compagnes.*)

SIRITH.

Venez: du haut de ce balcon nous contemplerons le combat, comme nous avons fait souvent, et nous serons témoins encore de la victoire de notre reine.

UNE FEMME.

Puissent les grands dieux la lui donner!

SIRITH.

Espérons en eux. Malheur à nous, s'il en arrivait autrement! Si cet homme l'emportait, nous serions obligées de suivre la reine dans de lointains pays, et quand même ces pays seraient dix fois plus beaux que le nôtre, ils ne nous tiendraient jamais lieu de la patrie; c'est ce que disent tous ceux qui sont revenus de l'étranger. (*Elles se placent à une fenêtre sur la gauche.*)

UNE FEMME (*après une pause*).

Voyez donc: notre maîtresse pèse le roc puissant.

SIRITH.

Elle le lance. Comme il siffle à travers les airs! le voici qui tombe: ah, quel jet!

UNE FEMME.

C'est au roi maintenant.

SIRITH.

Malheur! La pierre qu'il lance vole avec plus de vîtesse, et plus loin aussi, beaucoup plus loin. O dieux! Abandonneriez-vous la reine aujourd'hui?

UNE FEMME.

Elle saisit l'arc.

SIRITH.

Ah! A elle la victoire cette fois; car cet exercice ne demande pas de la force seulement, mais encore de l'adresse; et nul dans cet art ne l'égale. Elle a frappé le but.

UNE FEMME (*après un instant*).

Le roi aussi.

SIRITH.

Qui l'a atteint de plus près? Peux-tu le voir?

LA FEMME.

Je ne le puis; la reine paraît irritée.

SIRITH.

Oh, si elle est fâchée, elle est vaincue. Ah, la plus vive inquiétude s'empare de mon cœur : maintenant va se livrer le combat le plus périlleux; le sang peut couler.

UNE FEMME.

La reine fait vibrer la lance.

SIRITH (*avec joie*).

Le roi chancelle! Son bouclier paraît brisé par la lance.

LA FEMME.

Oui, mais sa lance est partie.

SIRITH (*jetant un cri*).

La reine tombe! (*Elle quitte la fenêtre.*) Elle est blessée mortellement; courons à elle.

LA FEMME.

Non! elle se relève. — Elle quitte la lice.

SIRITH.

Elle est vaincue; horrible pensée! Il ne nous reste plus qu'un seul espoir.

SIXIÈME SCÈNE.

(*Brunhild en armes entre violemment agitée. Les précédens.*)

BRUNHILD.

Arrachez-moi les armes! je suis vaincue. De si honorables ornemens ne doivent plus couvrir la honte d'un corps à qui la force a manqué pour la victoire. Le guerrier vaincu déshonore les armes qu'il porte. Arrachez-moi les armes! Je me suis laissée vaincre. (*Les femmes se mettent à la désarmer.*) Vaincue! Et avec la gloire des armes, j'ai perdu la pure gloire de la virginité, la grandeur d'une reine libre et l'amour de la vie. Car ne faut-il pas maintenant que je devienne la femme d'un homme? Je ne monterai plus sur le coursier de mer; je ne combattrai plus sur les champs d'azur. Mère cruelle! Pour l'expiation de quel crime m'as-tu tissu cette sombre destinée? Où cacher ma honte? Où est le lieu impénétrable à l'air, à la lumière, au moindre son? (*Elle est désarmée, et paraît vêtue de blanc, sous la poitrine une ceinture de pourpre avec des caractères runiques en argent.*)

SIRITH.

Tu n'es pas vaincue encore: ta poitrine n'est-elle pas ceinte encore de la ceinture magique.

BRUNHILD.

Oui, ce seul bien m'est resté; c'est un don que me laissa mon père, et dont la vertu a résisté à l'art funeste de ma mère. Je suis encore Brunhild. Faites entrer les étrangers. Je veux parler au roi du Rhin. Ce que j'ai à lui dire, le fera peut-être renoncer à un dessein qui n'est exécuté qu'à demi. (*Elle monte sur son trône.*)

SEPTIÈME SCÈNE.

(*Les précédens. Günther, Siegfrid, Hagen.*)

GÜNTHER.

Tu nous a mandés ici, reine.

BRUNHILD (*montrant Siegfrid*).

Quel est ce noble guerrier que je n'ai pas vu encore?

SIEGFRID.

J'étais resté au bord de la mer pour garder les vaisseaux.

GÜNTHER.

C'est le fils du roi des Pays-Bas; il épousera ma sœur Chriemhild.

BRUNHILD.

Roi du Rhin, écoute-moi! Tu m'as vaincue dans trois combats : ma lance n'a fait que percer ton bouclier; la tienne m'a renversée; ta pierre a dépassé la mienne de dix toises; ta flèche a frappé au but à travers la mienne. Après cela mon destin veut, si tu l'exiges, que je sois ton épouse; mais si tu m'en crois, tu ne l'exigeras point. Cette renonciation nous sera utile à tous deux.

GÜNTHER.

C'est pour te conquérir que j'ai traversé de vastes contrées et que j'ai bravé les fureurs de la mer; comment, près du but, renoncerais-je à mon entreprise?

BRUNHILD.

Tu y renonceras, si tu es sage. Les dieux m'ont donné les formes d'une femme; mais un cœur d'homme bat dans ma poitrine, ma tête ne conçoit que de mâles pensées. J'ai en horreur tous les travaux que la force brutale a imposés aux femmes. Je ne veux pas tisser, semblable à la hideuse araignée; je ne veux pas amasser des provisions, pareille au bourdon grossier; ni maintenir l'ordre parmi des servantes, comme le

chien le fait dans le vil troupeau confié à sa garde. Je n'ai pas appris à obéir; je ne sais que commander. Tout ce que je connais de l'amour, c'est qu'il fait de l'épouse l'esclave d'un maître. Je ne pourrais nourrir et garder des enfans; des êtres si frêles se briseraient entre mes mains habituées à l'épée et à la lance. Quel bonheur peux-tu attendre d'une pareille femme? Vas en chercher une autre qui, libre par sa faiblesse, te suive librement. Tu as vaincu dans une lutte qui a été funeste à maints nobles guerriers; contente-toi de cette gloire et n'aspire pas au prix du combat.

GÜNTHER.

Tu as dit des paroles bien dures, noble vierge; mais tu les as prononcées d'une bouche bien gracieuse, et la beauté de ta bouche attire l'esprit si fort dans les yeux, que l'oreille, abandonnée par lui, n'entend que des sons et point de paroles. C'est ainsi que ton discours ne m'a pas persuadé. L'honneur peut nous suffire dans les tournois; mais lorsqu'il y va de la vie dans le combat, alors le prix en est le but, et l'insensé seul y renonce.

SIEGFRID.

Et si l'on cherchait de la gloire, ce serait chose étrange que de croire l'avoir trouvée dans un combat avec une jeune fille.

GÜNTHER.

Bien que l'état d'épouse, noble reine, te soit odieux maintenant, il ne le sera pas toujours. Amante passionnée de la liberté, tu as horreur d'un lien qu'un jour, quand tu le connaîtras, tu porteras avec plaisir. Ainsi que le jardinier ente un noble rameau sur un tronc sauvage, ainsi la main de l'amour mêle à la nature la sociabilité et la bienveillance, et ainsi que le sauvage arbrisseau porte ensuite un fruit doux, ainsi la nature heureusement changée produit la grâce et la vertu.

BRUNHILD.

Ne l'espère point, et renonce à ton désir.

GÜNTHER.

Je ne le puis. Le prix est si beau, que la folie seule pourrait y renoncer.

BRUNHILD.

J'y consens donc. Mais il te reste à me vaincre dans un dernier combat. Aussitôt que la nuit aura dérobé à la terre la lumière du ciel, la chambre nuptiale sera prête. Mais je ne te suivrai pas volontairement. Il faudra que tu m'y portes d'un bras fort, et d'un bras fort je te résisterai. Et tous tes efforts seront vains tant que tu ne m'auras point ravi cette ceinture, où réside toute ma force. Si tu ne réussis point avant que minuit ait enfanté le jour nouveau, ta tête échoit à la mort. (*Pause. Günther regarde Siegfrid avec hésitation.*)

SIEGFRID.

Le seigneur Günther accepte ce dernier combat.

GÜNTHER.

Une dernière victoire, je l'espère, consommera mon œuvre.

BRUNHILD.

Alors ma force s'évanouira; privée de cette ceinture, je ne suis pas plus forte qu'une autre femme; alors ma destinée sera accomplie; je t'appartiendrai avec ma couronne, avec tous mes biens. (*Elle se lève.*) Mais le destin ne pourra te livrer que mes richesses, mon trône et mon corps; moi, je me reste. Ainsi que le roc n'est pas ébranlé, parce que des mouches se jouent autour de sa tête, ainsi le cours des astres même ne saurait accabler et faire ployer un libre esprit. La terre peut périr, le soleil pâlir, mais une ame grande et forte ne peut s'abandonner elle-même. (*Elle sort avec sa suite.*)

HUITIÉME SCÈNE.

GÜNTHER, SIEGFRID, HAGEN.

SIEGFRID (*riant*).

Ce combat-ci sera amusant.

GÜNTHER.

Toi seul tu peux lui ravir la ceinture; car la seule force humaine ne saurait la vaincre.

SIEGFRID.

Grâce à ce chaperon, je te suivrai invisible, et ainsi que pour toi j'ai lancé la pierre, tiré de l'arc....

HAGEN.

Quoi, c'est lui?

GÜNTHER.

Oui, sans doute: rendu invisible par ce chaperon, il se tenait à mes côtés.

SIEGFRID.

De la même manière je ravirai la ceinture pour toi, si tu ne réussis pas à te rendre maître de ta sauvage fiancée. Y consens-tu?

GÜNTHER.

Il le faut bien, et tu sais quelle sera ta récompense.

SIEGFRID.

Cette récompense est l'objet de tous mes vœux; mais je te rendrais ce service même sans cela, pour le seul passe-temps qu'il me promet. Cependant la journée sera longue encore jusqu'au soir; je sors pour chercher à m'occuper en attendant.

GÜNTHER.

N'oublie pas que tu m'as promis de garder le secret.

SIEGFRID.

Je te le promets une seconde fois.

GÜNTHER.

Mais tu viens de manquer à ta promesse.

SIEGFRID.

Je n'y ai point manqué. Cet homme n'est-il pas à toi? (*Il sort.*)

GÜNTHER (*à Hagen.*)

Ton regard est sombre. Tout cela te déplaît?

HAGEN.

Je l'avouerai, ce que je viens d'entendre est loin d'avoir mon approbation. Qu'il ait combattu pour toi, on peut le souffrir : c'est un champion que tu as pris et que tu paies. Mais qu'il doive maintenant t'accompagner jusque dans le sanctuaire de la chambre nuptiale, où la chasteté trouve trop claire la nuit la plus obscure, et la rend plus obscure encore, afin de se dérober aux regards de son vainqueur; qu'il doive toucher le corps de la femme que tu as choisie pour la compagne de ton lit et de ton trône, pour la mère des rois futurs de la Bourgogne, cela me paraît malséant, un crime énorme.

GÜNTHER.

L'œuvre restera-t-elle inachevée? Répudierai-je ce beau royaume, maintenant qu'il m'est à moitié acquis? N'est-ce pas le devoir d'un roi d'ajouter à sa puissance, afin de demeurer plus ferme au milieu des orages de la guerre?

HAGEN.

Tel est en effet le devoir d'un roi; mais qui paie trop cher un bien nouveau, loin d'ajouter à sa fortune, y porte atteinte. O mon roi, je ne puis me défendre d'un pressentiment funeste : je crains que ce ne soit pas pour le bonheur des Bourguignons que tu introduis cette femme païenne dans ton château.

GÜNTHER.

Est-ce parce qu'elle est encore païenne que tu la crains? Je la convertirai à notre foi.

HAGEN.

C'est dès le printemps qu'il faut soigner la vigne, si elle doit vous donner des fruits en automne. Le cœur de la reine est un sol pierreux et sans culture : ce n'est pas là une terre

pour la douce semence de notre foi. Ce royaume serait dix fois plus puissant, que je n'en voudrais pas avec cette reine.

GÜNTHER.

Tu t'es laissé effrayer par ses discours; ce n'étaient que de vaines paroles imaginées pour nous détourner de notre dessein.

HAGEN.

Je ne le pense pas. Elle n'a dit que la vérité : tant d'orgueil ne descend jamais à la feinte. Si jamais elle apprenait comment on l'a trompée, si jamais cette funeste lumière venait frapper son esprit et exciter tout ce que son cœur farouche enferme d'orgueil et de passion.... O roi, songe à la paix de ta maison! Une armée ennemie assiégeant ta demeure royale, lui apporterait moins de dangers que la haine dans ses murs. La porte de chêne brave la fureur de la tempête, mais l'incessante morsure du ver la détruit.

GÜNTHER.

Siegfrid a promis d'être discret.

HAGEN.

O seigneur, compte, si tu veux, sur la constance du vent et sur le calme de l'océan, mais jamais sur la discrétion des hommes.

GÜNTHER.

Pourquoi parler ainsi, ma fidèle épée! Je ne pourrais donc pas non plus me reposer sur la tienne?

HAGEN.

Je veux parler de la discrétion de celui qui aime encore autre chose que toi sur la terre. Moi, seigneur, je suis tout à toi : ma fidélité est mon seul amour dans ce monde; l'honneur même, qui est ordinairement le souverain du guerrier, n'est en moi que le serviteur de la fidélité. Tu le sais, et c'est pour cela que je te conjure d'écouter le conseil de ma fidélité, et de renoncer à cette œuvre de péril et d'imposture.

GÜNTHER.

Je ne puis détourner mon cœur de ce dessein. Brunhild est belle et sa couronne riche.

HAGEN.

Choisis avec liberté; tel est ton droit. Le devoir du serviteur fidèle est de voir et de conseiller ce qui peut être utile à son maître; et ensuite, quoi qu'il arrive, de le servir fidèlement.

GÜNTHER.

Je sais que je puis compter sur toi. Ta foi est inébranlable comme le roc.

HAGEN.

Si le sort nous appelle au combat, je ne céderai qu'à la mort.

(La suite au prochain numéro.)

Universités allemandes.

II.

HALLE.

(*Premier article.*)

LES FONDATIONS DE BIENFAISANCE D'AUGUSTE-HERMANN FRANKE.

Halle est une ville de la Saxe prussienne, d'une population de 20 à 25,000 ames, bien sale, bien noire, mal pavée, très-peu régulière, une de ces vieilles villes, enfin, comme il y en plusieurs encore en Allemagne; seulement avec cet aspect de vieillesse, elle est loin de présenter ce caractère d'antiquité qui charme le voyageur en l'enlevant un moment au présent pour le reporter dans le passé. Lorsque vous y entrez, vous êtes désagréablement surpris à la vue de ces maisons noires qui vous apparaissent comme de longs crêpes suspendus dans les airs. La place publique, située au milieu de la ville, ressemble à ces aires où dans les grandes forêts on a fait du charbon. L'atmosphère y est nébuleuse, chargée de vapeurs, de brouillards mêlés de fumée; car comme le pays manque de bois, ce combustible y est remplacé par la tourbe, qui exhale une odeur quelquefois incommode. Toutefois ce serait avoir grand tort que de s'arrêter à ces premières impressions, que de condamner cette ville en y entrant, et de passer outre sans vouloir y séjourner au moins quelques jours; car Halle possède dans ses murs un établissement qui

mérite l'attention, je dirai plus, les respects du voyageur. Si l'on est à Halle, que l'on n'oublie pas de le visiter; si l'on n'y est pas, qu'on y accoure tout exprès pour voir le monument élevé par l'active et inépuisable bienfaisance d'un seul homme : car ce qu'elle a de plus remarquable, ce n'est ni son université, ni ses salines, ni sa société archéologique et son musée d'antiquités saxonnes et thuringiennes [1], ce sont les institutions charitables créées par Auguste-Hermann Franke, qui y fut autrefois prédicateur et professeur de théologie. [2]

Sous le nom général de *fondations de Franke* (*Frankesche Stiftungen*), on comprend les divers établissemens qui lui doivent leur existence, et dont nous allons faire une description rapide.

Pour exécuter le plan que le fondateur s'était proposé, il fallait non-seulement de grandes ressources, mais encore un terrain assez considérable. La bienfaisance publique, à laquelle Franke fit plusieurs appels, et plus encore son infatigable activité, procurèrent l'un et l'autre, et bientôt on vit s'élever successivement les bâtimens qui composent cet admirable ensemble, et trente ans après il était à peu près tel qu'on peut le voir aujourd'hui.

Le grand édifice qui regarde la place à laquelle Franke a donné son nom (*Franken-Platz*), contient au rez-de-chaussée l'imprimerie; au premier étage on trouve à gauche la pharmacie, à droite la librairie; le second et le troisième sont occupés par les classes de l'*école principale latine* (*die la-*

1 Cette société, dont le but spécial est de réunir et d'étudier les antiquités de la Saxe et de la Thuringe, possède un musée qui renferme un assez grand nombre de morceaux curieux trouvés dans d'anciens tombeaux et dans des fouilles entreprises par des sociétaires ou des amis de la science archéologique. Parmi ses membres nous citerons un de nos compatriotes, M. Ph. de Golbéry, conseiller à la cour royale de Colmar. — Le secrétaire de cette société, c'est-à-dire celui à qui est confiée l'inspection du musée et de sa collection de médailles, est aujourd'hui le D.r Fœrstemann.

2 Il naquit le 12 Mars 1663, et mourut le 8 Juin 1727.

teinische Hauptschule). En entrant dans la cour, vous avez à droite le réfectoire commun, au-dessus duquel est un grand auditoire destiné aux exercices religieux ; à côté sont les logemens des administrateurs, puis l'institut biblique fondé par Canstein, la bibliothèque et enfin la comptabilité, la caisse et les archives. A gauche se trouve la maison des orphelins avec les classes de la *Bürgerschule* et de l'*école libre*, puis la maison des orphelines et l'école des filles. Vient ensuite un long bâtiment qui se divise en six parties, occupées : la première par la *Real-Schule*, la seconde par des maîtres et des employés, les troisième, quatrième et cinquième par des pensionnaires, et la sixième encore par des professeurs. Au fond est le *Pædagogium* royal[1], auquel se réunit entre deux cours le bâtiment principal destiné aux élèves, et qui en 1804 fut agrandi d'un nouveau local d'école. Au midi de la grande cour se trouve une rue dans laquelle sont tous les bâtimens destinés aux besoins de la maison : la brasserie, la boulangerie, une petite ferme et les constructions nécessaires à l'exploitation de quelques terres voisines, les magasins de la librairie et de la société pour la propagation de la Bible, ainsi qu'une infirmerie. A côté sont des jardins et des prairies, où les orphelins et les élèves du *pædagogium* prennent leurs récréations, et dont l'une est consacrée aux exercices gymnastiques. Il faut encore y comprendre un verger, ainsi qu'un assez grand potager. On désigne le premier sous le nom de *Plantage*. C'est là que, sous Fréderic II, on avait voulu faire venir des mûriers et élever des vers à soie ; mais ces tentatives furent si peu avantageuses, que l'on fut bientôt obligé de les abandonner. Aujourd'hui une partie de ce terrain est

1 C'est vis-à-vis que se trouve la statue en pied de Franke, coulée en bronze par Rauch. C'est une heureuse idée d'avoir représenté le fondateur de cet asyle ayant à ses côtés un jeune garçon et une jeune fille. Quant à l'exécution, si parfaite, si expressive pour ainsi dire qu'elle puisse être, elle ne saurait rien ajouter à la renommée que s'est déjà acquise M. Rauch, l'un des plus habiles sculpteurs de l'Allemagne.

consacrée à la culture de plantes médicinales, dont la vente ou même l'échange procure à la maison un assez grand revenu.

Lorsqu'on réfléchit à ce que dut coûter un aussi grand établissement, quelles dépenses il fallut faire non-seulement pour sa construction, mais encore pour son entretien; si l'on pense qu'il fallut subvenir à tous les frais nécessaires pour le soutenir jusqu'au moment où il pût se passer de secours et vivre de ses propres ressources, on doit croire au premier abord que son fondateur possédait d'immenses richesses. Bien au contraire, Franke était totalement sans fortune. Ayant un jour reçu sept florins[1] pour avoir instruit des enfans de pauvres, il n'en fallut pas davantage pour lui donner l'assurance qu'il ne manquerait jamais de rien; et en effet, aussitôt que l'on put reconnaître la pureté de son zèle et l'infatigable activité de sa bienfaisance, les dons affluèrent tellement, que bientôt il put se livrer à de nouvelles entreprises. Il était même dès ce moment certain de pouvoir réaliser les généreux projets qu'il avait conçus. Les premières sommes qu'il reçut ne se composaient que de dons volontaires; mais bientôt la vente des remèdes secrets (*arcana*), plus connus sous le nom de *remèdes de Halle*, *de la maison des orphelins*, *de Richter*[2], lui procura d'importans revenus, car le débit surpassa toutes les espérances. Les bénéfices que donnait la pharmacie par la vente des médicamens ordinaires entraient aussi dans la caisse centrale.

La librairie eut des commencemens bien modestes. Le premier ouvrage qu'elle fit paraître, fut une petite prédication de Franke, *sur les devoirs que nous avons à remplir en-*

1 Le mot florin, dont nous nous sommes servi, est impropre, car il s'applique uniquement à l'argent des provinces du midi de l'Allemagne; mais si là on le traduit par *Gulden*, qui en est la traduction, dans le nord le mot sert à exprimer une somme de 16 bons gros (2 fr. 50 c. de notre monnaie), ce qui en argent saxon est à peu près la valeur du florin de Vienne (*zwanzig Gulden-Fuss*), c'est-à-dire 2 fr. 58 c. $\frac{522}{191}$.

2 On leur donna aussi ce nom, parce que le D.r C. F. Richter fut le premier employé à leur préparation.

vers les pauvres; mais elle ne tarda pas à s'accroître, et bientôt elle devint avec l'imprimerie une source abondante de profits. Non-seulement elle édita les œuvres de plusieurs écrivains alors renommés, mais encore elle publia un nombre considérable de livres d'écoles, qui furent avidement recherchés. Cette branche de revenus aurait été bien plus importante encore, si les vues philanthropiques qui animèrent toujours les directeurs, ne leur avaient fait une loi de les livrer à des prix excessivement modiques.

Quelques-uns de ces établissemens pouvaient, soit en totalité, soit en partie, se soutenir par leurs propres ressources. Tels étaient le *Pædagogium* et *la pension* (*die Pensions-Anstalt*). La rétribution payée par les pensionnaires suffisait pour couvrir les dépenses. Les sommes qui entraient dans la caisse, servaient à subvenir aux frais généraux d'entretien et d'administration, ainsi qu'aux paiemens des professeurs. Avec l'excédant on acquérait des biens-fonds. Du temps même de la vie du fondateur, les jardins qui entourent l'établissement faisaient déjà partie de ces acquisitions. En 1722 on acheta 18 *Hufen*[1] avec la métairie et les bâtimens d'exploitation; en 1729, le petit bien de Canena, de 11 *Hufen;* en 1737, ceux de Reidebourg et de Bourgwahl, de 19 *Hufen*, et enfin en 1749, celui de Berga dans la principauté de Schwartzbourg, également de 19 *Hufen*. En 1827 ils étaient affermés pour 8000 thaler; cette somme n'est plus aujourd'hui que de 7805 thaler.

Les projets que le génie bienfaisant de Franke avait conçus, l'avaient été dès le principe sur le vaste plan qu'il réalisa par la suite. Mais comme les ressources et les dons ne vinrent que peu à peu, il crut devoir employer les premiers fonds à recueillir des orphelins, et à donner une instruction gratuite

1 Le *Hufe* fait 30 *Morgen*, mesure de Magdebourg, un *Morgen* a 180 *Ruthen* carrés. Le *Hufe* a donc 5400 *Ruthen* carrés. Si l'on comptait d'après la mesure du Rhin, le *Hufe* donnerait environ 75 ares, mesure décimale française, mais il est un peu plus petit.

aux enfans des pauvres. C'est pourquoi, dans le commencement, et même long-temps après, on donnait encore à ces fondations les noms de *maison des orphelins* (*Waisenhaus*) et de *Pædagogium*, bien que ces deux établissemens ne fussent que deux parties d'un grand tout.

Le succès qui avait couronné ses premiers efforts redoubla son ardeur, et peu d'années après il avait achevé son ouvrage. L'état dans lequel se trouvait alors l'instruction publique à Halle, était si déplorable, que même des personnes d'une condition élevée se trouvaient privées de tout moyen de s'instruire; l'absence d'écoles, le peu d'habileté et d'exercice du petit nombre de maîtres auxquels était confiée l'éducation de la jeunesse, et par-dessus tout l'affreuse misère à laquelle étaient en proie les classes inférieures : telles furent les causes qui l'engagèrent à fonder un établissement destiné à satisfaire aux nombreux besoins de l'enseignement, à côté de celui où sa bienfaisance donnait un père aux orphelins et une instruction gratuite aux enfans des pauvres. Alors l'université de Halle était fondée; de son sein sortaient déjà une foule de jeunes docteurs pleins de zèle et de connaissances, et qui étaient pour lui d'utiles auxiliaires. Mais c'était peu pour Franke; sa prévoyante sollicitude s'étendait aussi sur l'avenir. C'est pourquoi il voulut que pendant le temps de leur noviciat, ceux qui se destinaient à l'éducation de la jeunesse trouvassent les moyens de s'exercer dans le professorat, et que ceux dont les ressources étaient bornées ou insuffisantes pussent ou prolonger leur séjour au sein de l'établissement, ou le faire servir à leur perfectionnement. C'est par suite de ces vues que s'ouvrirent successivement plusieurs classes, où tous les âges, tous les états même pouvaient recevoir une instruction convenable à leur position sociale, et que s'élevèrent des *séminaires* [1] destinés à former des maîtres. Avec les dons

1 On appelle en Allemagne séminaires, *Seminarien*, *Schullehrer-Seminarien*, ce que nous entendons en France par école normale primaire.

qui suivirent, on fonda une grande table gratuite, où prenaient place non-seulement les professeurs, mais encore ceux qui se vouaient aux nobles fonctions de l'enseignement primaire. Ensuite vint la librairie, qui, pour répandre et populariser l'instruction primaire, publia à des prix extrêmement modiques un nombre immense de livres élémentaires. Une pharmacie et une infirmerie complétèrent ce vaste système, et dès-lors on put dire que le fondateur n'avait rien oublié, rien laissé en souffrance; qu'il avait pourvu aux besoins matériels comme aux besoins intellectuels.

Il est donc maintenant bien prouvé que le plan de Franke n'avait pas été seulement d'ouvrir un asyle pour quelques orphelins et un *Pædagogium;* car aux époques les plus florissantes, le premier ne compta jamais plus de 150 garçons et 50 filles. S'il n'avait élevé cette maison uniquement que pour y recevoir les infortunés que la mort de leurs parens laissait sans appui, leur nombre se serait bientôt triplé, quadruplé même. Au moment où il en posait la première pierre, il avait déjà l'idée de créer un institut dont les diverses parties pussent se réunir pour ne former qu'un seul tout, et avait déjà l'espérance de continuer son œuvre à proportion de ses ressources. S'il a commencé par ouvrir un asyle aux orphelins, c'est qu'il regardait comme un devoir de songer d'abord à ceux qui étaient sur la terre sans protection et sans secours.

On a vu de quoi se composaient ces fondations, nous voulons maintenant présenter rapidement leur histoire depuis leur commencement jusqu'à l'époque actuelle.

Aussitôt que la générosité publique eut permis à Franke d'achever son œuvre, le zèle avec lequel une foule de personnes subvinrent à ses besoins, et le désintéressement de celles qui y étaient employées, l'amenèrent bientôt à un haut degré de prospérité. Il est du reste vrai de dire que dans ces temps-là il était bien plus facile qu'aujourd'hui de faire de grandes choses avec de faibles ressources. Non-seulement

tout coûtait la moitié du prix actuel; mais il était possible de trouver des professeurs comme Ehlers, qui, bien que l'un des plus instruits et des plus capables, répondait au roi Fréderic-Guillaume I.er : *Si nous avons la nourriture et l'habillement, nous sommes contens.* L'on pourrait compter encore un certain nombre de personnes qui se souviennent du temps où les professeurs ne recevaient que 12 gros (1 fr. 87 ½ c.) pour vingt-quatre heures de leçons. Aussi pendant un siècle entier put-on se dispenser de demander des secours à l'État; mais cette époque florissante fut de courte durée, et dans la seconde partie du dernier siècle, déjà de grands besoins se faisaient sentir. Depuis long-temps les dons charitables avaient presque entièrement cessé, et en 1769 ces établissemens, comme toutes les fondations pieuses, furent régis par la chambre royale des comptes; ce qui ne contribua pas peu à propager l'opinion, erronée du reste, qu'ils étaient soutenus par le trésor public, et qu'ils pouvaient dès-lors se passer de l'appui des particuliers.

La construction de bâtimens nouveaux, des réparations urgentes, des épizooties, des incendies, et surtout la cherté des vivres pendant les années 1771 et 1772, épuisèrent tous les fonds disponibles. Les comptes annuels, loin de présenter comme autrefois un excédant des recettes sur les dépenses, offrirent au contraire un déficit assez considérable. Pour le combler, on fut obligé d'aliéner les capitaux en réserve les uns après les autres, de mettre des bornes à la bienfaisance, de diminuer le nombre des orphelins, et d'adopter pour toutes les dépenses le plus rigoureux système d'économie.

On devait espérer, et même avec assez de vraisemblance, que l'État, qui avait souvent accordé de riches subventions à des fabriques, à des écoles militaires et à une foule d'entreprises particulières, viendrait au secours d'un pareil établissement. Sous Fréderic II, les priviléges que son père lui avait conférés furent renouvelés et confirmés de la main même

du roi; mais il ne put leur donner aucun secours, car la guerre contre la France venait d'épuiser toutes les ressources. Tout ce qu'il put faire quelque temps après, fut d'accorder au *Pædagogium*, sur le rapport de son ministre des finances, M. de Struensée, né à Halle, une allocation annuelle de 600 thaler. Mais avec le règne de Fréderic-Guillaume III commença une nouvelle ère. Ce prince en fut le constant protecteur et pour ainsi dire le second fondateur; car sans les fonds qu'il accorda à cet établissement, sans l'intérêt dont il l'entoura, il est douteux qu'il eût pu se maintenir. C'est surtout de l'an 1799 que l'on peut dater le commencement de cette nouvelle période. La présence dans les conseils du roi du conseiller intime de Beyme, un des anciens élèves de l'école latine de la maison, ne contribua pas peu à lui faire connaître d'une manière plus spéciale le but, les attributions bienfaisantes et l'importance des fondations de Franke, et à attirer sur elles toute sa sollicitude et toute sa bienveillance.

Le 4 Juillet de cette même année le roi vint à Halle et examina tout dans le plus grand détail. La visite royale eut les plus heureux résultats. Par son ordre, le jour anniversaire de sa naissance on donna une fête splendide aux élèves, et en même temps les directeurs reçurent un message qui leur annonçait que par un décret daté de Charlottenbourg, le 27 Juillet 1799, le directoire général avait reçu les instructions nécessaires pour leur payer, à partir du 1.er Janvier de l'année suivante, une allocation annuelle de 4000 thaler (15,000 fr.), dont un quart devait être employé aux frais du *Pædagogium*.

Ce secours servit à satisfaire pendant quelque temps aux dépenses les plus pressées; mais comme d'autre part d'autres ressources vinrent à manquer, que l'une des branches les plus importantes du revenu habituel, les médicamens secrets, trouvaient alors peu de débit, et que plusieurs vieux bâtimens demandaient d'urgentes réparations, on fut obligé de s'adresser encore à la générosité du roi.

Ce prince ne fut pas long-temps à répondre à cet appel. Sur le rapport du chancelier prince de Hardenberg, on lui accorda presque aussitôt une somme suffisante pour réparer les anciennes constructions et agrandir le *Pædagogium*. On put même avec ce qui restait achever de bâtir une maison située à Berlin, rue de la Poste, et que son précédent possesseur, le baron de Canstein, avait léguée par son testament aux fondations de Halle. En même temps on fit espérer qu'on leur appliquerait les fonds qui allaient devenir disponibles par la suppression de l'institut de *Klosterberg* près Magdebourg. Ces promesses ne pouvaient venir plus à propos; car avec des ressources extrêmement faibles, et souvent tout-à-fait nulles, il fallait faire face à des besoins qui croissaient chaque jour. Les moyens de subsistance devenaient plus chers, et il était impossible de rétribuer les maîtres et les employés sur l'ancien pied. Toutes ces causes réunies engagèrent les directeurs à porter au roi, en 1806, une nouvelle demande de fonds.

Elle fut favorablement accueillie, et bientôt après le roi écrivit à ses ministres, MM. de Massow et d'Angern: « Que les fondations de Franke, qui pendant un siècle entier n'avaient reçu de l'État aucune espèce de subvention, et qui, pendant cet espace de temps, lui avaient donné des milliers de bons et habiles serviteurs, avaient nourri une multitude d'orphelins, et en avaient fait d'utiles et laborieux citoyens, avaient les droits les plus incontestables à la bienveillance du gouvernement. » Et par un ordre émané de son cabinet, et daté de Potsdam, le 26 Avril 1806, leur enjoignit de veiller: « A ce que non-seulement on satisfît aux besoins présens, mais encore que pour l'avenir on mît les fondations de Halle en état de ne plus dépendre des circonstances. » Aussitôt on fit une enquête; les conclusions furent, que pour soutenir cet établissement dans toutes les parties et couvrir les déficits existans, il fallait tripler l'allocation qui avait été accordée jusqu'alors. Ce rapport fut envoyé au roi et à son ministère

le 5 Août 1806; mais alors commençaient déjà les préparatifs d'une nouvelle guerre, et tout ce que pût faire le roi, lors de sa visite à Halle, fut de promettre aux directeurs de leur allouer les sommes qu'ils avaient demandées aussitôt que que les événemens le permettraient. Ce prince ne put remplir cette promesse qu'après son retour, le 8 Février 1816.

La bataille de Iéna fit tomber toute cette province sous la domination française, et à la paix de Tilsit (12 Juillet 1807) elle fut séparée de la Prusse et incorporée au nouveau royaume de Westphalie[1]. Pendant l'occupation, les nouvelles autorités respectèrent ces établissemens; rien ne fut changé à l'ancien ordre des choses, seulement on ne put leur accorder aucun secours.

Pendant le séjour que l'un des directeurs fit à Paris, où il avait été amené par ordre de Napoléon, il trouva moyen de connaître et d'intéresser, au soutien de l'œuvre de Franke, les ministres du nouveau royaume. A son retour il reprit auprès d'eux à Cassel les négociations qu'il avait entamées à Paris. Elles eurent le plus heureux succès; car l'université fut

1 D'après l'édit constitutionnel du 15 Novembre 1807, article premier, le nouveau royaume se composait:

1.° Des États possédés par la branche de Brunswick-Wolfenbüttel;
2.° De la partie de la Vieille-Marche située sur la rive gauche de l'Elbe;
3.° De la partie de la province de Magdebourg également située sur la rive gauche de l'Elbe;
4.° Du territoire de Halle;
5.° Du pays de Hildesheim, y compris la ville de Goslar;
6.° Du pays de Halberstadt;
7.° De celui de Hohenstein;
8.° Du territoire de Quedlinbourg;
9.° Du comté de Mansfeld;
10.° Du pays de Lichtfeld, y compris Treffurt, Mühlhausen et Nordhausen;
11.° Du comté de Stolberg-Wernigerode;
12.° Des États de Hesse-Cassel, avec Schmalkalden et Schauenbourg; mais avec l'exception des territoires de Hanau et de Katzenellenbogen sur-le-Rhin;
13.° Des territoires de Corvei, Gœttingue et Grubenhagen, avec les dépendances de Hohenstein et de Mingerode;

rétablie, et l'on promit de soutenir et de protéger l'établissement à la tête duquel il était placé. On devait faire entrer dans le budget de l'année suivante les sommes qu'avait promises le gouvernement prussien. Les allocations furent même assez considérables pour combler les déficits et permettre de commencer le remboursement des anciennes dettes. D'un autre côté l'enseignement ne fut ni limité, ni restreint, et sous la domination française, comme par le passé, les directeurs eurent la liberté la plus entière, et purent administrer l'établissement d'après leurs plans et leurs vues, sans devoir rendre aucun compte aux nouvelles autorités.

En 1812, vu les circonstances difficiles où se trouvait le nouvel État, les paiemens cessèrent. L'appel aux armes des gouvernemens allemands enleva aux écoles beaucoup de maîtres et d'élèves; pendant l'armistice, l'université fut supprimée pour la seconde fois. Sur ces entrefaites fut livrée la bataille de Leipzig, et au mois de Novembre cette province était de nouveau gouvernée par les autorités prussiennes.

Pendant l'année suivante, où il fut converti en un lazareth

14.° De l'évêché d'Osnabruck;
15.° De celui de Paderborn;
16.° De Minden et Ravensberg;
17.° Du comté de Rittberg-Kaunitz.

Il faut encore y ajouter les villes hanovriennes de Clœtze, Grohude, etc., qui ne sont point nominativement citées dans l'édit constitutionnel, ainsi que ce qu'on avait promis à la Saxe en dédommagement du cercle de Kotbus qu'elle avait cédé, notamment Barby, Gommern et la partie saxonne du comté de Mansfeld. Il formait huit départemens; savoir:

1.° Département de la Fulda;
2.° Département de la Werra;
3.° Département du Weser;
4.° Département du Harz;
5.° Département de la Leine;
6.° Département de l'Oker;
7.° Département de la Saale;
8.° Département de l'Elbe.

Sa superficie était de 692 $\frac{1}{10}$ milles carrés, et sa population, d'après le relevé officiel de 1807, de 1,946,343 habitans, ou 2812 individus par mille carré.

destiné à recevoir 2000 blessés, et où les circonstances où l'on se trouvait placé interrompirent jusqu'à la marche ordinaire des études, il fut impossible de venir à son secours; mais de riches dons envoyés d'Angleterre suppléèrent à ce que ne pouvait faire le gouvernement.

Le roi se souvint aussi de ses promesses, et adressa de Chaumont (2 Mai 1814) aux directeurs un rescrit dans lequel il leur disait que, ne voulant point laisser tomber en ruine un institut fondé dans des vues aussi bienfaisantes, il donnait au gouvernement militaire de Halberstadt des ordres pour lui délivrer de temps en temps les sommes nécessaires à ses besoins. Le 8 Février 1816, le roi renouvela la promesse qu'il avait faite en 1806, et lui fit provisoirement sur sa cassette un présent de 1000 ducats. Le 31 Mai de l'année suivante on accorda les sommes demandées dans le rapport présenté onze ans auparavant.

Aussitôt que les pays qui avaient fait partie du royaume de Westphalie furent rentrés sous la domination prussienne, les fondations de Halle furent placées sous la direction du gouvernement civil établi pour les provinces entre le Weser et l'Elbe, et à la tête duquel était M. de Klewitz, depuis ministre des finances. A sa dissolution il fut remplacé par le gouvernement provincial de Mersebourg. Mais comme ces établissemens, en vertu des priviléges dont ils jouissaient, avaient toujours été considérés comme une annexe de l'université et comme un institut national, ils devaient ressortir immédiatement du ministère de l'instruction publique et des cultes. C'est aussi sous sa direction qu'ils furent placés par un décret du 30 Avril 1818.[1]

1 Pendant douze ans les *fondations de Halle* furent placées sous l'autorité immédiate de ce ministre. Depuis trois ans seulement on a établi une autorité intermédiaire dont elles ressortent. C'est le *conseil provincial des écoles* (*Provincial-Schulcollegium*). Ce changement toutefois n'a porté aucune atteinte aux priviléges dont jouissaient auparavant les directeurs. Ils furent même *expressément* confirmés. Voici en quoi ils consistent spécialement :

Telle est, en abrégé, l'histoire des fondations de Franke; pour rendre cette esquisse plus complète, nous croyons devoir ajouter quelques mots sur chacune de ses parties en particulier.

I. La Maison des orphelins.

Dans des temps plus heureux, et où les revenus étaient plus du double de ce qu'ils sont actuellement, elle a eu jusqu'à 200 élèves; lorsque les moyens de subsistance devinrent plus chers, il fallut en réduire le nombre. En 1827 elle renfermait 110 enfans, la plupart du sexe masculin. Toutefois aujourd'hui que les anciennes dettes sont payées, les déficits comblés, et que l'établissement est soutenu par les fonds du trésor public, on espère pouvoir l'augmenter et l'élever aussi haut que par le passé. La maison a un inspecteur général et quatre inspecteurs secondaires pour chacune des quatre classes entre lesquelles elle se divise. Ceux des élèves qui sont reconnus comme les plus capables et montrent le plus de dispositions pour l'étude, sont admis à continuer les cours; les autres, après avoir reçu une instruction élémentaire, doivent suivre une autre vocation; ils passent ordinairement de là dans la *Real-Schule*. Non-seulement tous ceux qui y sont admis y sont gratuitement logés, nourris et instruits, mais ils sont encore complétement habillés. Lorsque les orphelins quittent cette maison pour apprendre un métier ou aller à l'université, ils reçoivent encore à leur départ un vêtement neuf : on leur donne une redingote, un gilet, un pantalon, deux chemises, deux paires de bas, deux mouchoirs. Les élèves les plus distingués peuvent en outre obtenir des subventions en argent.

1.° Les autorités ne peuvent rien changer à ce qui existe, soit sous le rapport administratif, soit sous celui de l'enseignement, sans la coopération et l'assentiment du directeur.

2.° Celui-ci a le droit de nommer tous les maîtres et employés de l'établissement.

3.° Lui seul a encore le droit de donner les bourses, les bénéfices, les places gratuites, etc.

II. Le Pædagogium royal.

Fondé en 1694, c'est-à-dire en même temps que la maison des orphelins, il a depuis cette époque donné l'instruction à plusieurs milliers de jeunes gens [1]. Aussi autrefois il se soutenait par ses propres moyens, et pouvait encore payer les intérêts du capital qui avait servi à des constructions nouvelles. Mais plus tard, un grand nombre des élèves qui y venaient étudier se portant vers d'autres établissemens, il dut réserver pour lui-même la totalité de ses ressources. Alors non-seulement elles s'épuisèrent, mais l'argent payé par les pensionnaires devint insuffisant pour couvrir les dépenses générales d'entretien, et allouer aux professeurs des traitemens en harmonie avec leurs fonctions. Ce fut alors que le roi, considérant que plusieurs des personnes qui occupaient dans l'État des postes élevés y avaient fait leur éducation, lui accorda une subvention semblable à celle que recevaient plusieurs instituts du royaume, notamment l'académie noble (*Ritter-Akademie*) de Brandebourg, le gymnase de Fréderic-Guillaume à Berlin et plusieurs écoles militaires.

Sous le royaume de Westphalie on y fonda, avec les revenus dont jouissait précédemment l'institut de *Klosterberg*, douze bourses, qui étaient accordées à des jeunes gens dont les pères étaient sans fortune. D'après une ordonnance rendue il y a quelques années, elles doivent être supprimées. Pour les remplacer, le directeur actuel fonda l'année dernière dix bourses, les boursiers reçoivent annuellement sur la caisse de la pension une somme de 80 thaler.

Le *Pædagogium* avait en 1827 : un inspecteur général,

1 Jusqu'à présent 3360 jeunes gens ont été élevés au *Pædagogium*. Cet établissement n'a jamais eu une grande extension, et il a dû sa renommée moins au nombre de ceux qui y ont étudié, qu'au rang que quelques-uns d'entre eux ont occupé par la suite. Parmi ses anciens élèves nous citerons surtout le président de Vincke, MM. de Bassewitz, de Hagen, Delius, les ministres d'État de Breun et de Reventlow, le lieutenant-général Müffling, etc.

neuf professeurs ordinaires et un inspecteur particulier, un maître de français et quelques autres maîtres auxiliaires; un administrateur et un chef de comptabilité; d'autres maîtres donnent des leçons particulières de dessin, de musique, etc.

En 1827 le nombre des élèves, y compris les boursiers, était de 112, dont 72 étaient logés dans la maison même.

Cette école a cinq classes, on pourrait même en compter sept; car la première et la seconde se partagent chacune en deux divisions. On y enseigne aux élèves : le catéchisme, l'histoire sainte, l'hébreu, le latin, le grec, la prosodie latine, l'histoire ancienne, l'histoire d'Allemagne, l'histoire du moyen âge, l'histoire générale, la géographie et spécialement celle d'Europe, la géographie physique, l'allemand, le français, l'arithmétique, la géométrie, la physique, la zoologie, le dessin, la stéréométrie, etc.

III. La pension réunie a l'école latine et a la real-schule.

C'est une espèce de *Pædagogium;* son but est à peu près le même que celui de ce dernier établissement; mais les frais sont bien moins considérables. Un grand nombre de pensionnaires y sont gratuitement logés, nourris ou instruits.

Elle avait en 1827 : trois inspecteurs chargés de la surveillance générale, neuf collaborateurs, dont chacun avait sous son inspection un certain nombre d'élèves.

Les pensionnaires, à la fin de l'année 1826, s'élevaient à 286. Sur ce nombre, 100 étaient gratuitement nourris, 40 ne payaient pour leur nourriture qu'une demi-pension, 50 étaient gratuitement logés, un tiers recevaient une éducation gratuite. Aujourd'hui elle peut donner 60 bourses entières et 30 demi-bourses. Les boursiers sont admis sans rétribution, et gratuitement logés et nourris; les demi-boursiers n'ont droit qu'au dîner.

Autrefois elle a compté jusqu'à 500 élèves dont la moitié était reçue sans payer. Il est vrai qu'à cette époque les re-

venus étaient plus abondans et les prix de toutes choses bien inférieurs aux prix actuels. Aujourd'hui, avec les ressources qu'elle possède, il lui serait totalement impossible d'avoir un aussi grand nombre de pensionnaires.

IV. Écoles proprement dites.

Les institutions dont nous avons parlé jusqu'ici, le *Pædagogium* excepté, sont moins des établissemens d'instruction que des fondations de charité, de bienfaisance; car tout ou presque tout y est gratuit. Cette seconde division sera consacrée à parler des écoles proprement dites, et des immenses ressources que l'œuvre de Franke a sous ce rapport créées pour l'éducation de la jeunesse.

A. École principale latine (*die lateinische hauptschule*).

L'école principale, que l'on appelle aussi *école latine*, et dans laquelle se confond la *Real-Schule*, fut fondée en 1696, et s'augmenta d'année en année. Des étrangers qui habitaient dans la pension en composaient la plus grande partie. Pendant le royaume de Westphalie on réunit avec elle les deux gymnases de la ville, qui manquaient de fonds suffisans pour se soutenir. Il n'y eut rien de changé quant à l'enseignement, seulement, comme les classes de l'école latine contenaient un très-grand nombre d'élèves, on faisait des cours à part à ceux de la *Real-Schule*, qui, pour le but qu'ils voulaient atteindre, n'avaient pas besoin d'une instruction aussi complète et aussi avancée. Il y avait donc deux divisions.

Le personnel s'y composait, pour la première : de huit professeurs, des neuf collaborateurs de la pension et de huit ou dix maîtres auxiliaires; pour la *Real-Schule* : de deux professeurs ordinaires et de huit à dix maîtres auxiliaires.

Un recteur était placé à la tête des deux divisions, qui, en 1827, contenaient 415 élèves. Aujourd'hui, sur 396, 133 y reçoivent une instruction gratuite.

B. Écoles allemandes (*die deutschen schulen*).

Autrefois elles étaient au nombre de quatre, plus tard elles ont été réunies en deux; mais en même temps on y ajouta une *école gratuite* pour les pauvres. Les enfans du peuple et ceux des classes moyennes peuvent y recevoir une éducation préparatoire, qui leur permet de passer ensuite dans une école d'un degré supérieur.

Dans la première, qui porte aussi le nom de *Bürgerschule*, sont reçus les fils dont les parens peuvent payer une pension mensuelle de 8 gros (1 fr. 25 c.); elle a de neuf à dix classes. Trois professeurs ordinaires et 22 maîtres auxiliaires, pris parmi les jeunes théologiens de l'université de Halle, suffisent aux besoins de l'enseignement. En 1827 elle comptait 408 élèves.

Une autre (*die Töchterschule*) reçoit les filles dont les parens peuvent payer la pension mensuelle dont nous avons parlé. Elle a neuf classes, et le personnel s'y compose de 3 professeurs ordinaires, de 23 maîtres auxiliaires, et de 5 maîtresses pour les ouvrages de femme. En 1827 le nombre des enfans était de 351.

Dans une troisième, qui porte le nom d'*école libre* (*die Frei-Schule*), sont admis et instruits *gratuitement* 541 enfans, dont 251 garçons et 290 filles. Elle a 2 professeurs ordinaires, 13 maîtres auxiliaires et 2 maîtresses. Chacune de ces trois divisions est placée sous la surveillance d'un inspecteur particulier.

Ainsi, en résumant, cette maison élevait et instruisait en 1827, ou gratuitement, ou pour une subvention très-modique, 2223 enfans, qui se répartissaient ainsi qu'il suit; savoir:

Maison des orphelins			110
Pædagogium royal			112
Pension			286
L'école latine et la *Real-Schule*			415
La *Bürgerschule*	école des garçons	408	759
	école des filles	351	
L'école libre	école des garçons	251	541
	école des filles	290	
		Somme totale	2223

Dans le semestre d'hiver de 1833 à 1834, les fondations de Halle reçoivent 2513 enfans, qui se répartissent de la manière suivante; savoir:

Maison des orphelins, garçons	114	130
— — — filles	16	
Pædagogium		93
Pension		173
École latine		304
Real-Schule		92
Bürgerschule		503
École des filles		507
École libre, garçons	354	711
— — filles	357	
Somme totale		2513

Comme on le voit, la bienfaisante fondation de Franke a pourvu aux besoins de l'enseignement de la manière la plus large et la plus libérale. Mais ce n'est pas tout encore, des bibliothèques et des collections, devenues peu à peu la propriété de la maison, servent aux besoins des maîtres et à ceux des élèves. Il y en a plusieurs:

1.° La bibliothèque publique,

2.° Les bibliothèques pour les écoles.

La première, qui, dans le commencement, n'était qu'une toute petite collection de livres, s'accrut peu à peu jusqu'à 20,000 volumes. Des dons qu'elle reçut et qui contribuèrent à son agrandissement successif, le plus considérable est celui de la bibliothèque du baron de Canstein. En 1827 il fallut même lui construire un bâtiment spécial. Elle est tout entière dans la salle du premier étage, et est renfermée dans 18 grandes armoires et 21 petites. Plus récemment elle a reçu un grand nombre d'ouvrages précieux, et notamment une partie de la bibliothèque de *Klosterberg*. La majeure partie se compose d'anciens livres sur la théologie, l'histoire et l'antiquité. Comme les fonds qui lui sont alloués sont extrême-

ment modiques, on ne peut malheureusement presque point acheter d'ouvrages nouveaux.

Quant aux bibliothèques pour les écoles, le *Pædagogium* en a deux, dont l'une est spécialement destinée aux maîtres. Déjà riche en philosophie et en histoire, elle s'augmenta en 1811 des doubles de la bibliothèque de *Klosterberg*. Une plus petite, qui porte le nom de *bibliothèque oratorienne*, possède une collection très-complète d'ouvrages élémentaires, de voyages et de classiques allemands.

L'école latine a aussi une bibliothèque qui s'accrut en 1808 des collections qui se trouvaient dans le gymnase luthérien et le gymnase réformé.

La *Bürgerschule* peut se passer de ces bibliothèques, car elle a la sienne propre, dont l'usage est permis aux élèves sous la surveillance des maîtres.

Nous ne voulons point terminer cette revue sans parler d'une collection d'objets d'art et d'histoire naturelle qui occupe un étage entier. On y voit un assez grand nombre de morceaux curieux venus des Indes orientales, et qui ont été donnés à ces établissemens par des missionnaires.

On ne peut parler des fondations de Franke sans mentionner en même temps un institut qui, bien que distinct, a cependant avec elles une liaison tellement intime, que ce serait être incomplet que de le passer sous silence. Nous voulons parler de l'établissement fondé pour la propagation des Bibles, par le baron de Canstein.

Ce philanthrope, né en Silésie en 1667, et mort à Berlin en 1719, avait été toute sa vie l'ami intime de Franke. Pour pouvoir répandre dans le peuple la connaissance de la Bible, il fallait pouvoir la livrer au plus bas prix possible. Pour cela il fit l'achat de caractères mobiles. Dans l'enceinte même de l'établissement de Franke, il fit bâtir une maison destinée à l'administration, à la vente, et plus tard à l'impression des Bibles. Elle est gratuitement administrée par le directeur de

la maison principale; seulement sa comptabilité est distincte, et ses revenus lui sont totalement personnels.

Depuis sa fondation jusqu'en 1827 elle a imprimé et mis en circulation : 2,125,686 Bibles de différens formats; 977,714 nouveaux Testamens avec les Psaumes; 69,105 Jésus Sirach.

Si depuis 1808 surtout on en a vendu un moins grand nombre que par le passé, il faut l'attribuer à l'existence de la *Société anglaise* et de la *Société étrangère pour la propagation de la Bible*, créées toutes deux postérieurement et dans le même but que celle de Halle. Toutefois à certaines époques les demandes furent si nombreuses, que quoiqu'on eût doublé le nombre des presses, qui auparavant n'était que de six, on eut souvent bien de la peine à les satisfaire toutes; et malgré l'élévation croissante des salaires et du prix du papier, les prix de vente ont toujours été les mêmes.

Aussitôt après la fondation de la société anglaise, un de ses premiers devoirs fut de témoigner sa reconnaissance à son aînée pour tout ce qu'elle avait fait, et de se mettre en correspondance avec elle. Après le voyage que fit en Angleterre A. H. Niemeyer, la société envoya à Halle deux excellentes presses en fer de l'invention de lord Stanhope, des planches stéréotypes pour une édition complète de la Bible, et un grand nombre de Bibles en langues étrangères.

A cet institut se rattache la maison des veuves, également fondée par le baron de Canstein. Quatre veuves y sont gratuitement logées, et reçoivent mensuellement sur les fonds de l'imprimerie des secours pécuniaires.

Nous ne parlerons pas ici d'une manière plus étendue de cette société biblique et de son fondateur. Dans un de ses prochains numéros, la *Nouvelle Revue germanique* publiera les développemens que nous aurions placés ici, et qui, à cause de leur longueur, auraient pu difficilement entrer dans cet article.

Le directeur des fondations de Halle est aujourd'hui le D.r H. A. Niemeyer, professeur extraordinaire à l'université.[1] Si les services que rendit son père à cet établissement n'avaient été pour le fils des titres suffisans pour lui succéder, la voix publique l'aurait désigné à cette haute fonction; et elle n'aurait pu être plus juste, car par les soins constans qu'ils ont prodigués à l'établissement dont la direction leur était confiée, les membres de cette famille ont placé leur nom à côté de celui du fondateur lui-même. Après la mort de Knapp, il avait été dirigé par Ch. Niemeyer, qui choisit pour son collègue l'inspecteur du *Pædagogium*, Jean-Auguste Jacobs, dont le choix fut confirmé par le roi. A la mort de A. H. Niemeyer (1828), Jacobs nomma au codirectorat le fils de son ancien collègue, le D.r H. A. Niemeyer, alors professeur de théologie à Iéna. Il entra en fonctions au mois d'Août 1829, et au mois de Décembre il remplaça, en qualité de premier directeur, le D.r Jacobs, qui mourut à cette époque. Toutefois ce ne fut pas sans quelques difficultés de la part du gouvernement, qui cependant dut bientôt céder; car les priviléges royaux accordent *expressément* aux directeurs des fondations de Franke le droit de choisir le codirecteur, et celui de nommer leur successeur. H. A. Niemeyer fit du reste deux fois usage de ce droit sans opposition, s'adjoignit d'abord le professeur Thilo, qui bientôt se retira, et ensuite le D.r Maximilien Schmidt, recteur de l'école latine.

Telles sont les fondations de Franke à Halle; incroyable monument de bienfaisance, élevé par un seul homme et avec de si faible ressources; car si l'on en excepte les 600 thaler donnés par Fréderic II au *Pædagogium*, ce n'est que depuis l'avénement au trône de Fréderic-Guillaume III qu'elles furent

1 Le professeur Niemeyer fait dans le semestre d'hiver deux cours à l'université. Dans le premier, qui a lieu deux fois par semaine, il traite *de l'histoire des écoles en Allemagne*; dans le second, il expose trois fois par semaine *la pédagogique et la didactique*. Il fait en outre plusieurs cours au *Pædagogium*.

soutenues par le trésor public [1]. Toutefois ce n'est pas sans étonnement que nous avons appris que tandis que les orphelins et les pauvres étaient reçus sans distinction de pays, la différence des religions était un obstacle à leur admission. Les membres des deux communions protestantes ont seuls le droit de participer aux bienfaits de la fondation de Franke. En admettant les orphelins et les pauvres sans distinction de pays, pourquoi élever des barrières entre les diverses religions? car la religion est aussi une patrie. Alors s'est expliqué pour nous ce constant intérêt, cette sollicitude presque paternelle dont le roi actuel de Prusse a toujours entouré l'établissement de Halle. Ce prince est le meilleur protestant, l'homme le plus orthodoxe de son royaume. La tendance de ses opinions religieuses faisait donc de lui le protecteur naturel d'un institut qui, dans les intentions de son fondateur, était un asyle pour les orphelins et les pauvres de sa religion, et dont le but était, par la réunion et les efforts de la société biblique de Canstein, la propagation du protestantisme. [2]

P. A. DE LA NOURAIS.

1 Depuis sept ans elles ont reçu des dons assez considérables, qui ont encore agrandi leur ressources. Un ancien élève de la maison des orphelins, Deige, qui avait acquis en Angleterre, comme médecin, un petit patrimoine, leur légua par son testament mille livres sterlings. Le professeur Salchow de Halle leur laissa toute sa fortune, qui s'élevait à 8000 thaler; et après la mort du comte de Sack, elles héritèrent de 40,000 thaler. Tous ces fonds furent placés à l'instant, et les intérêts servent à soutenir et aider les orphelins après qu'ils ont quitté l'établissement.

2 *Note de la Rédaction.* Nous n'admettons pas l'explication que l'auteur de cette notice donne du vif intérêt que le roi de Prusse a toujours porté aux fondations Franke. Quant à l'exclusion des enfans non-protestans, elle était fort naturelle dans un pays tout protestant, et dans un temps où les protestans étaient exclus de tous les établissemens catholiques semblables. Comment, d'ailleurs, admettre des catholiques, sans détruire l'unité d'esprit et de direction d'une maison où tout se fonde sur la religion, ou sans blesser la conscience religieuse des enfans catholiques?

Nouvelles et Variétés.

PRAGUE.

A MON AMI A. DE L. N.

Tandis que vous partez de Munich pour aller voir les grands hommes des petites universités d'Erlangen, de Halle et d'Iéna, moi, je monte dans une *Schnellpost* de Vienne pour traverser la Bohème. Ces voitures sont très-légères et fort commodes: il n'y a que deux places dans l'intérieur pour les voyageurs et une sur le devant; et l'on ne doit pas y emporter avec soi plus de vingt livres de bagages; mais pour peu que vous vouliez bien mettre vingt kreuzer dans la main de celui qui pèse les malles, vous pourriez surpasser dix fois la taxe convenue, tant il est vrai que Vienne est une ville de *savoir-faire*. On n'y entre qu'avec de l'argent, et on n'en sort qu'avec de l'argent. Le premier homme de Vienne est bien certainement le banquier Rothschild; tous les cochers de fiacre vous ôtent leur chapeau quand vous demandez son adresse, et celui qui devrait se mettre ici tout au bas de l'échelle, c'est l'étranger qui ne pourrait donner de *Trinkgeld* ni aux portiers, ni aux commissionnaires, ni aux employés de la douane. Il y a encore une petite formalité à remplir avant de quitter Vienne: c'est de présenter à la poste un certificat de la police, qui constate que vous n'avez tué, ni volé personne, que vous n'avez blasphémé ni contre l'empereur, ni contre M. de Metternich, ni contre les prêtres, ni contre tout le régime autrichien, et que par conséquent vous n'êtes pas encore tenu de prendre le chemin d'Olmütz ou de Spielberg.

Cela fait, vous pouvez, pendant qu'on attelle les chevaux, commencer une conversation avec l'employé de la poste, qui est un jeune homme très-aimable et très-instruit, fort au courant des drames de V. Hugo et d'Alexandre Dumas, des critiques de Sainte-Beuve et de beaucoup d'autres belles choses de notre littérature moderne.

Maintenant vous voilà parti, et je pense que vous n'entendrez pas le galop des chevaux, le roulement de la voiture, sans applaudir intérieurement à votre esprit de sagesse et de prudence, qui vous a fait échapper à tout mauvais piége, à toute inquisition, aux griffes de la police et aux réseaux de ses petits agens, pour vous conduire enfin, après trois semaines ou un mois de séjour, là où il vous plaît d'aller. Pendant ce temps, votre surveillant, votre portier ou votre brosseur, je ne sais qui, celui enfin que la police avait mis auprès de vous pour lui rendre un compte fidèle de vos actions, vous regarde partir d'un air triste; car c'est une proie qui lui échappe, une espérance de gain qui s'en va dans cette rapide voiture. Dieu veuille qu'il lui arrive bientôt une personne moins avisée pour vous remplacer! Car les temps sont durs, et il a besoin de vivre, le pauvre homme!

Le lendemain on achève de traverser le territoire de l'archiduché d'Autriche; le surlendemain on se réveille en Bohème. Une terre nue et aride, un sol plat, maigre ou marécageux; çà et là quelque mauvaise cabane bâtie avec des branches d'arbres entrelacées, couverte en paille, sale et malsaine; çà et là quelque femme en haillons, quelque figure pâle. C'est ici la partie ingrate, pauvre et malheureuse de la Bohème, qui présente ailleurs de si beaux points de vue et de si riches contrées, et l'on conçoit, en la parcourant, l'émigration de ces familles déshéritées par la nature, et qui s'en vont chercher au loin un abri qu'elles ne trouvent pas sur leur terre natale. La noblesse de Bohème est encore l'une des plus riches et des plus puissantes noblesses de l'Europe. Les Wallenstein,

les Lobkowitz ont étalé long-temps à Prague un faste de roi; et les négocians sont riches aussi par les produits de leurs fabriques de verre, d'étoffes, qui sont ici très-nombreuses. Mais le peuple est pauvre, et l'effrayante oligarchie qui pèse encore sur lui, ne lui laisse point voir de bornes à sa misère.

Nous sommes entrés pour déjeûner dans une maison décorée pompeusement du titre de café. Non, je ne me rappelle pas avoir rencontré dans ma vie une demeure plus sale et plus hideuse. Je ne sais si vous avez remarqué à Munich un tableau de Miéris, qui représente une famille ambulante de charlatans : la mère placée sur le premier plan fait à son fils certaine opération de propreté que l'on peut bien se dispenser de voir; c'était ici la même chose, après quoi elle vint tranquillement remplir les tasses, et son mari jura ses grands dieux que de notre vie nous n'avions pu boire de meilleur café. En même temps la servante, grosse femme, épaisse, malpropre et joufflue, comme Téniers en représente, s'en alla prendre au fond d'une hutte deux ou trois pains qui étaient entrés, je ne sais par quel accident, en contact avec les chandelles, et n'avaient pu revenir intacts de cette fatale rencontre. Et à peine notre conducteur avait-il d'un air intrépide entamé cet étrange repas, que le chat sauta sur la table et vint mettre ses deux pattes dans la tasse; une chèvre vint nous caresser avec ses cornes, un chien se mit à japer, l'enfant prit un petit pain, sa mère lui releva sa robe pour le fouetter; l'hôte se tenait le ventre en éclatant de rire, et la grosse servante s'arrêta d'un air hébété au milieu de la chambre, le balai à la main, pour contempler ce singulier spectacle. Pour nous, nous nous hâtâmes de prendre nos chapeaux et de partir.

Nous passâmes de cette comédie bouffonne à un spectacle grandiose et imposant. C'était Prague, qui se déroulait à nos yeux; Prague avec ses sept collines couvertes de châteaux ou de couvens, avec ses vieilles tours et ses hauts clochers.

La situation de Vienne est très-renommée; les environs de Dresde sont admirables à voir; mais Prague surpasse tout ce que l'on peut voir en Allemagne. Non, il n'y a rien de comparable à cette ville partagée en deux par cette large Moldau. Ici l'ancienne cité avec ses édifices grisâtres, ses restes de fortifications; là le Hradschin qui s'étend majestueusement sur la montagne, puis entre ces deux nobles cités les bords frais et rians du fleuve, les deux îles où s'en vont aborder par un beau soleil de printemps les nacelles chargées de convives joyeux, puis ce magnifique pont qui rejoint la ville ancienne à la nouvelle, puis de là les beaux lointains, les montagnes azurées, et sur tout ce qui vous entoure, un caractère de gravité et de repos inexprimable. On croirait voir l'antique Bohème sortant majestueuse de son cercle de traditions pour reparaître au milieu des siècles modernes avec sa gloire des siècles passés. On croirait voir l'ombre de ses vieux rois planer encore sur ces vastes édifices, et pleurer de ce que leur noble capitale n'est plus qu'une ville de province. Là revivent toutes les anciennes chroniques, tous les contes romanesques et populaires, toutes les pieuses histoires recueillies avec soin dans le cœur des fidèles catholiques. Le pont de la Moldau est couvert de statues d'apôtres et de saints. Les gens du peuple passent là respectueusement, et ne manquent pas de se découvrir la tête; celui devant lequel ils font une plus profonde inclination, est S. Népomucène, le patron de la Bohème, celui que l'Église canonisa comme un martyr de son devoir de confesseur, et l'endroit où la statue repose, est l'endroit même où il fut jeté dans le fleuve par les ordres du roi. Dans la chapelle du Hradschin vous revoyez les reliques de ce saint, couvertes d'une magnifique châsse en argent, et tout auprès, à la porte de l'église, la pauvre petite chaire en bois de Jean Huss, un autre martyr de sa foi, qu'on n'a pas encore canonisé. Là aussi se trouve l'anneau en cuivre auquel le roi Venceslas se tenait attaché

lorsque son frère vint le tuer. Les vieilles femmes et les dévots s'en vont pieusement baiser cet anneau, ce qui ne coûte rien, et rapporte, je crois, beaucoup d'indulgences; aussi commence-t-il déjà passablement à s'user, et pour peu que cela dure, on sera obligé de le remplacer. On va s'agenouiller dans la chapelle, dont toutes les murailles sont incrustées de pierres de Bohème; on va faire des vœux auprès d'un des trois grands patrons du pays; mais la chaire de Jean Huss est là comme un trophée de l'Église; on ne la regarde qu'avec crainte ou dérision, et personne, si ce n'est un étranger, ne s'arrêtera avec respect et pitié devant cette tribune où résonna le premier cri de liberté religieuse, le premier mot de ralliement contre l'orgueil des pontifes, et d'où le malheureux prédicateur fut arraché pour tomber victime de la vengeance des prêtres et de la complaisance d'un concile.

Le Hradschin est le quartier de la noblesse; c'est là que les grands-officiers ont leurs palais, l'évêque catholique son palais, le gouverneur son palais. Le château, qui domine tout le reste, est une belle et splendide habitation. De grandes cours, des promenades et des jardins l'environnent; une église gothique d'un très-joli style est renfermée dans son enceinte, et du haut de ses remparts on jouit d'un des points de vue les plus larges et les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Le premier étage est réservé pour l'empereur; le reste appartient à Charles X. La famille royale demeure là très-silencieuse et très-retirée. On n'entend parler ni de son faste, ni de ses équipages. Le duc d'Angoulême et le duc de Bordeaux vont quelquefois se promener au *Rossmarkt*, qui est la promenade publique, et les habitans de Prague vantent beaucoup la grâce et l'air de douceur de la jeune princesse. Tous les jours à onze heures ils se rendent à la chapelle du château pour entendre la messe; c'est là que j'ai été les voir, et il y avait quelque chose de triste et de touchant à contempler cette famille tombée de si haut, et se

consolant avec sa foi, avec ses prières de l'humble fortune à laquelle elle est descendue.

Prague est l'une des plus agréables, comme l'une des plus belles villes de l'Allemagne; quand l'étranger n'y aurait pas d'autre distraction, ce serait pour lui assez de voir ces grandes et magnifiques rues, de visiter ces vieux édifices, de rêver en face de ces délicieux paysages qui l'environnent de toutes parts, et de se repaître des vieilles et poétiques traditions qui s'attachent à chaque palais, à chaque église, à chaque monument de la majestueuse cité des rois de Bohème.

La noblesse est ici fière et vaniteuse de ses longues nomenclatures d'aïeux, de sa fortune, de son pouvoir. Elle se tient à l'écart, trône sur ses priviléges, et dédaigne assez souvent la noblesse des autres pays, surtout celle de France, qui lui semble être tout-à-fait tombée en roture. Le peuple a conservé son ancien caractère bohème, sa langue, ses mœurs, sa religion. L'Allemagne l'environne de toutes parts; l'Autriche le gouverne; mais au milieu de l'Allemagne, et sous le sceptre de l'Autriche, il est resté le peuple bohémien, le peuple qui se souvient encore que jadis sa belle patrie formait un royaume indépendant, que Prague avait sa cour et ses souverains, et qui ne voit pas sans une certaine tristesse cette grande contrée de quatre millions d'habitans réduite à grossir de toute sa largeur l'empire autrichien. On lui a pourtant laissé quelques priviléges. Ainsi le gouverneur civil doit être Bohémien de naissance; le gouverneur militaire est aussi Bohémien, et la plupart des anciennes coutumes du pays ont été religieusement maintenues. Le peuple est resté ferme à ses souvenirs nationaux. Il a son histoire à lui, ses héros et ses saints, ses jours de gloire à lui; aussi ses jours de deuil. On lui parle dans sa langue, on le prêche dans sa langue, on lui fait des contes, des poésies et des pièces de théâtre dans sa langue. A quatre heures il a son spectacle, et à six il laisse la place aux Allemands. Les deux nations se rencontrent dans la rue,

mais ne se réunissent pas. Si le bourgeois de Vienne vient à Prague, il doit apprendre la langue bohémienne, mais le Bohémien, homme du peuple, n'apprend pas l'allemand. C'est encore là un de ces élémens hétérogènes, comme l'Autriche en porte tant dans son manteau impérial, tout entier composé de pièces de diverses couleurs et de différentes étoffes, dont elle ne peut cacher, même avec toute son adresse, les grossières jointures.

La classe intermédiaire est ici comme partout la classe véritablement vivante et éclairée; elle a bien comme le peuple ses préjugés nationaux, mais elle sait aussi se plier aux circonstances. Elle apprend avec soin l'allemand, et s'occupe avec succès de littérature.

Il y a ici un théâtre qui jouit d'une assez grande réputation; des librairies où l'on trouve un assortiment tout aussi riche qu'à Vienne ou à Berlin; des sociétés littéraires, des journaux, et je crois à présent un *Pfennig-Magazin*, ce qui prouve évidemment que Prague ne veut rester sur aucun point en arrière de la civilisation. La censure est cependant ici très-rigoureuse, plus rigoureuse encore qu'à Vienne, précisément parce qu'elle est éloignée du gouvernail, et qu'elle craint toujours, la pauvre esclave, de mal conduire la galère.

Par exemple, vous connaissez la *Gazette de Prague*, un grand et beau journal, qui, pour le format et l'impression, s'est presque élevé à la hauteur des nôtres; chose que l'on ne rencontre pas encore souvent en Allemagne. Ce journal paraît trois fois par semaine, et doit être la feuille officielle, le Moniteur de la Bohème, embrasser dans son cadre toutes les nouvelles du jour, et les répandre dans toute la province. Savez-vous comment il fait pour parler de la France. Vous croyez peut-être qu'il lui arrive des lettres particulières de l'office-correspondance établi à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, ou des documens de M. Justin ou de M. Hiver, deux hommes qui sont aujourd'hui, avec M. Bresson, la

providence de tous nos journaux de départemens et d'un grand nombre de journaux étrangers : non, pas la moindre ligne; vous pensez alors qu'il reçoit nos feuilles de Paris. Eh, bon Dieu! cela lui est défendu sous peine de la prison, de l'amende, et de je ne sais combien d'autres punitions. — Au moins, me direz-vous, la *Gazette d'Augsbourg*. Pas du tout. La *Gazette d'Augsbourg* ne se mêle-t-elle pas quelquefois de faire du libéralisme, et peut-on avoir la moindre confiance dans un journal qui annonce fidèlement les défaites de Don Miguel, et qui reste en relations aussi bien avec M. de Pradt qu'avec M. le baron d'Eckstein? Non, *veto* sur les journaux français, *veto* sur les feuilles anglaises qui parlent avec estime de Lord Gray, et ne se mettent pas à genoux devant Wellington. Mais voici comment on fait : on attend la *Staatszeitung* de Berlin, et la *Staatszeitung* de Berlin reçoit ses nouvelles de Paris au bout de six jours, et les publie le septième, et arrive à Prague le dixième; elles sont imprimées à Prague le douzième, et s'en vont dans les villes un peu éloignées le quinzième. Ce n'est pas tout encore : quelquefois les récits de la *Staatszeitung*, si bien ménagés qu'ils soient, sont encore des morceaux d'une digestion trop difficile pour l'estomac de la censure bohémienne; alors on les raie Mais ensuite l'*Observateur autrichien*, qui a plus de liberté, les imprime, et ils reviennent à Prague, et alors il est permis au pauvre rédacteur de la *Gazette* de les prendre. Ainsi je suppose que la nouvelle de la révolution de Juillet était une de ces terribles choses si difficiles à digérer; les lecteurs un peu éloignés de Prague auront bien pu apprendre au commencement de Septembre qu'il y avait eu quelque rumeur à Paris à la fin de Juillet.

Prague est renommée aussi par son amour pour les arts, et comme le gouvernement ne s'en occupe pas beaucoup, les bourgeois y suppléent. Il y a un musée formé de dons gratuits, et qui renferme de très-jolis tableaux, notamment

Signorello, l'un des plus anciens peintres italiens; d'autres Dolce, de Léonard de Vinci, de Van Eyck, de Van un établissement qui mérite d'exciter avant tout étrangers, c'est le conservatoire établi aux frais la ville. — Il y a là près de cent jeunes gens une éducation gratuite, dont la musique ins- ie et le chant forment la partie essentielle, mais dans elle entrent aussi des leçons de latin, de langues vivantes, d'histoire et de géographie, tout ce qu'il faut enfin pour leur permettre de suivre plus tard, s'ils le veulent, les cours de l'université. Il suffit, pour pouvoir entrer à cet établissement, que les jeunes gens aient un bel organe, et que leurs parens s'engagent à pourvoir aux frais de leur entretien, ce qui n'est pas une grande dépense dans une ville comme Prague, où la meilleure table d'hôte ne coûte qu'un florin en papier, autrement dit, un franc.

La route de Prague à Dresde est très-variée et pittoresque. On passe par Tœplitz, cette ville cosmopolite, ce rendez-vous d'oisifs, de joueurs, de grands seigneurs, de femmes galantes et de gens comme il faut; cette puissante rivale de Baden-Baden, d'Aix et de Barrèges; cette ville où le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche s'en viennent régulièrement comme de simples bourgeois, tandis que les bourgeois veulent y arriver comme des princes.

Au-delà de Tœplitz le paysage s'élargit; l'horizon s'élève et s'étend; la scène prend un aspect plus imposant. Arrêtez-vous au-dessus de la montagne qui domine Peterswald, vous embrassez du regard une plaine large et féconde, parsemée d'arbres et de villages, et derrière, ces montagnes de la Bohème, bizarrement taillées, avec leurs pics aigus, leurs arêtes qui varient à tout instant de forme, et leur front chauve qui cache sa nudité sous les nuages.

Un peu plus loin se trouvent les deux monumens élevés par l'Autriche et la Prusse, à la mémoire de leurs soldats

morts dans nos dernières guerres. Ce sont deux grandes colonnes quadrangulaires, un lion à la base et des inscriptions; deux de ces grandes pages d'histoire qui devraient bien devenir le catéchisme des peuples, et leur enseigner à se mieux comprendre, et à ne pas se battre pour le caprice d'un roi, quand ils pourraient s'unir pour leur bonheur.

A Peterswald on vise votre passe-port pour la dernière fois; on vous fait la grimace au bureau, et l'on vous donne dans l'auberge les plus mauvaises côtelettes de tout le pays, sans doute pour vous ôter l'envie de revenir, après quoi vous laissez derrière vous les frontières autrichiennes pour passer sur la terre plus libérale de Saxe. X. MARMIER.

Les Œuvres de Schleiermacher.

Il se prépare une édition des Œuvres de Schleiermacher; mais on prétend que les tuteurs de ses enfans spirituels se proposent d'en user, comme Moore et autres ont fait de ceux de Byron : ils en élimineront ce qui leur paraîtra pouvoir donner lieu au moindre scandale. Ainsi la servilité bifferait toutes les paroles de liberté échappées à l'illustre mort, et la pruderie puritaine tout ce qui ne cadrerait pas avec ses idées étroites de moralité. On dit qu'on n'admettra pas dans la collection les *Lettres sur Lucinde.* Voilà le sort d'un grand homme. Quant à lui-même, il était trop grand pour renier rien de ce qui était sorti de sa plume; mais ses exécuteurs testamentaires trouvent qu'il avait tort. Ils l'arrangeront à leur fantaisie, et le Schleiermacher qui devra passer à la postérité sera fait à leur image.

On apprend avec peine que le professeur Twesten, de Kiel, refuse de succéder à Schleiermacher à l'université de Berlin. Il sera aussi peu remplacé pour le moment que Hegel, dont on songe encore à donner la place à un de ses disciples.

(*Morgenblatt, Lettre de Berlin.*)

UNIVERSITÉS.

Leipzig. Le 17 Mai est mort ici M. *H. W. Brandes*, recteur de l'université, professeur de physique, l'un des membres les plus distingués de cette haute école.

Berlin. Le nombre des étudians immatriculés pour le présent semestre d'été est de 1863, dont 520 étrangers. Les cours sont en outre suivis par 526 étudians non encore immatriculés et élèves des écoles spéciales, ce qui porte le nombre des auditeurs à 2389.

Bonn. Il y a ici cet été 877 étudians, dont 117 étrangers.

Fribourg en Brisgau. Le nombre des élèves de cette université est de 434, dont 70 étrangers.

Kiel. Les étudians inscrits depuis Pâques sont au nombre de 310.

Tubingue. Il y a ici 746 étudians, dont 101 étrangers.

Helsingfors (Finlande). A la fin du semestre d'été de 1833 on comptait ici 389 étudians.

Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Le *Répertoire* de la littérature allemande annonce, dans ses livraisons de Juillet, 295 publications nouvelles, et en porte ainsi le nombre pour 1834 à 1571.

Parmi les 32 ouvrages de Théologie, les plus importans sont: le second volume de la seconde édition du Commentaire biblique sur tous les écrits du nouveau Testament, par le D.r Olshausen. Le second volume renferme l'Évangile selon S. Jean et les Actes; — un commentaire sur l'Épître de S. Paul aux Éphésiens, par Matthias, professeur à Greifswalde; — le tome IX de l'Histoire de la Religion et de l'Église chrétiennes, par Locherer, professeur à la faculté de théologie catholique de Giessen. Ce volume ne va encore que jusqu'à Grégoire VII; — Poésies bibliques, par J. P. Lange, second volume; — le premier volume d'un Dictionnaire encyclopédique de l'histoire des religions (*Allgemeines Lexicon der Religions- und christlichen Kirchengeschichte*), par le D.r Neudecker (A—E), à Ilmenau. Le critique, tout en rendant justice à certains articles, prouve par plusieurs exemples que cet ouvrage laisse beaucoup à désirer, et qu'il est rempli d'inexactitudes; — le Flagellantisme et la Confession des Jésuites, d'après l'italien, de G. Frusta, ouvrage curieux et presque aussi amusant qu'instructif; — Siona, almanach religieux, quatrième année.

La Jurisprudence compte 11 publications nouvelles, parmi lesquelles nous remarquons : *De abolitionibus criminum ex sententia Juris romani*, dissertation d'Émile Herrmann, professeur à Leipzig; — la Doctrine des conditions impossibles (*Die Lehre von den unmöglichen Bedingungen*), d'après les sources du Droit romain, par W. Sell, professeur à Giessen; — la Théorie de la preuve selon la procédure criminelle allemande (*Die Lehre vom Beweise im deutschen Strafprozesse, nach der Fortbildung durch Gerichts-*

gebrauch und deutscher Gesetzbücher, in Vergleichung mit den Ansichten des englischen und französischen Strafverfahrens), par Mittermaier, professeur à Heidelberg.

Les ouvrages de Médecine sont au nombre de 29. Les plus recommandables sont : Encyclopédie de la médecine et de la chirurgie pratiques, rédigée par une société de médecins et de chirurgiens, et publiée par le D.r Most, professeur à Rostock, deux volumes ; — Collection de dissertations choisies sur les maladies d'enfans, tirées des meilleures feuilles périodiques et d'autres ouvrages, par Metzler ; — Théorie des maladies des yeux (*Lehre von den Augenkrankheiten*), par A. Rosas, professeur à l'université de Vienne : ce volume, de près de 600 pages, résume le grand ouvrage de l'auteur sur la même matière ; — *Tractatus de fungo medullari oculi, conscrips. C. G. Lincke*, avec cinq feuilles lithographiées-coloriées ; — la quatrième édition, corrigée, du Manuel systématique de la médecine légale, par le D.r Bernt, professeur de médecine légale à Vienne ; — *Apollonii Citiensis, Stephani, Palladii, Theophili, Meletii, aliorum Scolia in Hippocratem et Galenum, e codd. mss. Vindob. Monac. florent. Mediolan. Escorial., etc., primum græce ed. Fr. R. Dietz*, vol. I.er M. Dietz publie aussi une *Collectio medicorum græcorum*, et s'occupe d'une édition critique d'Hippocrate ; — Écrits divers (*Aufsätze und Abhandlungen*), relatifs à la médecine, à la chirurgie et à la médecine légale, par le D.r Rust, tome premier (on y trouve entre autres un morceau sur le magnétisme à Vienne) ; — Manuel de la clinique médicale, par Naumann, professeur à Bonn, t. IV, première partie ; — Sur l'établissement et l'organisation (*Ueber die Anlegung und Einrichtung*) d'un hospice pour les aliénés, avec une description de la maison des aliénés de Siegbourg, par le D.r M. Jacobi ; — Précis de la médecine ophthalmique générale, par le D.r A. Andreæ, de Magdebourg, avec trois lithographies ; — *Instrumentorum ad corneæ sectionem in catarrhactæ extractione perficiendam inventorum descriptio historica, auct. H. Lachmann*, avec trois planches ; — Description historique des hospices de Munich (*Geschichtliche Darstellung der Kranken- und Versorgungsanstalten*), par Anselme Martin, médecin des pauvres à Munich ; — la Syphilis, par le D.r Bonorden ; — Dictionnaire

balnéographique (*Balneographisches statistisch-historisches Hand- und Wörterbuch*), par le baron L. de Zedlitz; — le Guide médical aux sources minérales de l'empire d'Autriche (*Der ärztliche Wegweiser, etc.*), par le D.r Fleckles, médecin à Carlsbad; — les Bains de mer de l'île de Norderney, par le D.r Bluhm. Le nombre des baigneurs, qui n'était en 1822 que de 4553, s'est élevé en 1833 à 14,238. — Parmi les écrits relatifs à la polémique entre les homœopathes et leurs adversaires, le plus curieux paraît celui qui porte le titre singulier de : Petits tableaux à la fresque des arcades de la médecine (*Kleine Frescogemälde aus den Arcaden der Heilkunst*), par le D.r Griesselich, première livraison.

Il a paru 4 ouvrages sur l'Art vétérinaire, dont le plus important est l'histoire des épizooties qui ont régné dans le duché de Nassau depuis la fin du dernier siècle, par le D.r Franque, avec dix tables.

Parmi les 12 publications portées sous le titre d'Archéologie et de Langues classiques, nous signalerons : *C. Valerii Catulli Carmina, annotatione perpetua illustravit F. G. Dœring*; — une édition stéréotype d'Horace, par Meinecke, faisant partie de la collection d'auteurs anciens, publiée par le libraire Reimer de Berlin; — le cinquième volume des Opuscules latins du célèbre critique G. Hermann, de Leipzig; — l'histoire de la Théorie de l'art chez les anciens, par Ed. Müller, tome premier; — la première partie d'une nouvelle Grammaire grecque, par Kühner, professeur à Hanovre; — une Grammaire latine en grec moderne, par A. Pallatidès.

La Philosophie ne compte que 4 ouvrages nouveaux, dont 2 seulement offrent de l'intérêt : Hegel, ou Épître au professeur Bachmann d'Iéna, par Rosenkranz, professeur à Kœnigsberg; et l'Instruction pour se traiter soi-même dans les premiers commencemens des maladies de l'ame (*Unterricht in zweckmässiger Selbstbehandlung bei beginnenden Seelenkrankheiten*), par le professeur Heinroth.

On annonce 10 ouvrages de Mathématiques, entre autres : l'Art de l'arpentage sans le secours de la géométrie (*Die Kunst des Feldmessens*), par F. A. Lossius; — la Théorie du dessin descriptif (*Die Lehre vom Situationszeichnen*), par Ch. Grossmann.

Parmi les 12 ouvrages relatifs aux Sciences physiques, nous remarquons : l'*Hepaticologia germanica* (en allemand), par le D.r Hübener ; — *Hymenopterorum Ichneumonibus affinium monographiæ, genera europæa et species illustrantes; scrips. Nees ab Esenbeck*, premier volume ; — le Manuel de l'amateur de papillons (*Hülfsbuch für Schmetterlingsammler*), par Treitschke, avec quatre planches ; — une seconde édition augmentée du Précis de zoologie de Goldfuss, professeur à Bonn ; — Directions pour la connaissance de tous les végétaux indiqués dans la *Pharmacopœa borussica*, par Sig. Kunth, professeur de botanique à Berlin ; — Leçons sur la physique pour les dames, par F. Kries, professeur au gymnase de Gotha, second volume.

Pour les Sciences politiques on annonce 13 ouvrages nouveaux, dont les plus remarquables sont : l'Histoire de la liste civile anglaise, par Hœfler, brochure de 55 pages ; — un Mémoire sur le paupérisme (*Ueber Verarmung, Armengesetze, Armenanstalten*) en Prusse, par le baron de Lüttwitz ; — Examen constitutionnel du projet (*Staatsrechtliche und politische Prüfung des Vorschlags*) d'une réforme des universités allemandes, avec une apologie des petites universités, et une protestation contre le projet de les transférer dans les résidences, par le D.r Scheidler, professeur à Iéna ; — Doutes et Observations contre certaines opinions sur les universités allemandes, par le D.r Huber, professeur à Rostock ; — les Universités et Académies, telles qu'elles doivent être dans un État fondé sur l'intelligence, par Murbach, professeur à Leipzig ; — l'Allemagne a-t-elle à craindre une révolution ? par Agricola, brochure de 26 pages. L'auteur se prononce pour la négative, surtout quant aux universités.

Il y a 4 ouvrages de Géographie, dont le plus important est le *Voyage autour du monde*, fait par le D.r Meyen sur le navire prussien, *la Princesse Louise*, commandé par le capitaine Wendt, dans les années de 1830—1832, tome premier, renfermant la relation historique.

Parmi les 24 écrits d'Histoire, nous trouvons : Trois rapports de Fernand Cortès à l'empereur Charles-Quint, traduits de l'espagnol, avec des notes, par Koppe, avec une carte et un fragment du registre des tributs en hiéroglyphes mexicains ; — Lucius

Cornelius Sulla, présenté comme le régulateur de la république romaine, par le D.r Zachariæ, de Heidelberg, première partie; — la première livraison de la nouvelle édition en un seul volume de l'Histoire des Allemands, par W. Menzel; — Histoire des pays autrichiens, par Gross-Hoffinger, dit Hans Normann, tome premier; — l'Autriche ancienne sous les Romains; — Tableaux historiques de la Bavière rhénane (*Geschichtliche Gemälde aus dem Rheinkreise Bayerns*), deuxième livraison, par le pasteur Lehmann; — la Guerre de sept ans, par Stuhr, professeur à Berlin, — Fréderic-Guillaume I.er, roi de Prusse, tome premier, avec des documens officiels, par le D.r F. Fœrster; — l'Histoire des révolutions de l'Amérique espagnole de 1808 à 1823, tome second, par le colonel prussien de Schepeler.

31 ouvrages sont consacrés à l'Éducation et à l'instruction de la jeunesse. On distingue les suivans : le premier volume de la neuvième édition des Principes de l'éducation de Niemeyer; — le premier Rapport annuel de l'institut des aveugles de Brunswick, par le D.r Lachmann; — Réflexions sur les écoles populaires et industrielles (*Betrachtungen über Volks-, Gewerb- und Industrie-Schulen*), par G. C. Leuchs; — Précis encyclopédique (*Kurzer Inbegriff aller nothwendigen und nützlichen Kenntnisse*) à l'usage des élèves des écoles primaires, par F. A. P. Gutbier, second volume; — Lectures pour l'adolescence (*Grosser Lehrsaal für die reifende Jugend*), publiées par une société d'instituteurs, trois volumes. Elles se composent d'un choix de voyages, de 18 biographies et de tableaux historiques; — Sur l'instruction religieuse dans les écoles populaires, par Dannemann; — le second volume de l'École populaire de Zimmermann; — le Manuel de géographie pour les écoles de jeunes filles, par Nœsselt, seconde édition.

Sous la rubrique Langue et Littérature allemandes se trouvent annoncés 51 ouvrages, dont les plus intéressans sont : les Sons de la langue allemande (*Deutschen Mundes Laute*), par J. G. K. (Kohl). L'auteur cherche la signification fondamentale des sons principaux de la langue allemande. Ainsi, par exemple, *gl* est l'initiale des mots qui ont quelque rapport avec *glisser; zw* indique une division, comme dans *zwei* (deux), *Zweig* (rameau), etc.; — les Poésies de M. de Chamisso, seconde édition; — l'ó-

dition en un volume de la traduction du Dante, par Streckfuss; — les Romances et Ballades des poètes allemands modernes, publiées par Rassmann; — les Frères ennemis, ou l'Homœopathie et l'Allopathie, farce en trois actes, de Raupach : les frères ennemis sont un apothicaire et un médecin homœopathe; — les Feuilles weimariennes de F. Peucer, traducteur du théâtre classique français : ce sont des mélanges de littérature; — le Siége du château de Gozzo ou le dernier Assassin, roman de l'auteur de Scipion Cicala, deux volumes; — le Gilblas juif, publié par un homme sans prévention (*von einem Unbefangenen*); — les tomes 24—27 des Œuvres d'Alexandre Bronikowski; — le Prince Rosa-Stramia, par le D.r Ed. Helmer, tome premier (ouvrage dans le genre de Tristram Shandy); — le troisième volume de l'ouvrage intitulé *Caragoli*, du malheureux capitaine Otton de Pirch, qui périt en 1832 près de Breslau d'une chute de cheval. Ce volume posthume renferme des souvenirs de voyage de Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, de Milan, du lac de Come.

Parmi les 8 ouvrages annoncés sous le titre de Langue et Littérature étrangères on trouve une Petite grammaire italienne de Gravisi en allemand; — un recueil de Nouvelles italiennes, intitulé : *Florilegio di Novelle piacevoli ed istruttive*, publié par M. Valeriani; — la septième édition de la Grammaire italienne de de M. Fornasari-Vesce, professeur de littérature italienne à Vienne; — plusieurs Grammaires françaises à l'usage des Allemands.

Les écrits relatifs aux Beaux-Arts sont au nombre de 14; parmi eux se distinguent : Sur la vie et les ouvrages de G. Pierluigi da Palestrina, d'après les *Memorie storico-critiche* de G. Baini, avec des notes historiques et critiques de Kandler, ouvrage posthume publié par R. G. Kiesewetter. L'ouvrage original a paru à Rome en 1828 en deux volumes in-4.°; — l'Essai d'une exposition esthétique (*Versuch einer ästhetischen Darstellung*) des œuvres de plusieurs compositeurs anciens et modernes, par le D.r Grosheim.

Sous les titres d'Économie domestique et rurale et de Technologie on trouve 21 ouvrages, dont les plus remarquables sont: Sur les rapports de l'économie rurale avec l'économie forestière (*Ueber die Verbindung der Landwirthschaft mit der Forstwissenschaft*), par le D.r Fintelmann, professeur de la science forestière

à l'académie royale d'agriculture de Mœgelin; — Instruction populaire sur le hanneton (*Gemeinfassliche Belehrung über den Maikäfer*) et sur les moyens de le détruire, par le D.r Plieninger, secrétaire général de la Société d'agriculture du Wurtemberg.

On annonce enfin 17 journaux et feuilles périodiques.

POÉSIE.

Opferflammen auf des Vaterlandes Weihaltar : Offrandes sur l'autel de la patrie, par M. *Benjamin Dietz*; un volume in-12. Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1834.

On lira avec plaisir plusieurs pièces de ce petit recueil : le poème sur la première révolution française, les vers sur la mort de Benjamin Constant et sur celle du duc de Reichstadt, et plusieurs autres poésies sur des sujets politiques; et peut-être avec plus de plaisir encore les pièces d'un autre genre qui s'y trouvent entremêlées. Tout Alsacien répétera les strophes adressées par l'auteur à M. le professeur Herrenschneider, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la carrière de l'enseignement, le 6 Mai 1834. Nous rappellerons à ce propos que les étudians de la faculté de théologie protestante, qui lui portèrent un *Fackelzug* et un *Vivat*, suivant l'usage des universités allemandes; que ses collègues et ses anciens élèves, qui lui offrirent un banquet, et un beau vase de la main de notre admirable ciseleur Kirstein, ne furent pas les seuls à prendre une vive part à la fête du vénérable doyen de nos professeurs. Quiconque a le bonheur de connaître M. le professeur Herrenschneider, réunit ses vœux à ceux que M. Dietz a adressés, avec plus de talent peut-être, mais non avec plus d'effusion, au savant modeste, au philanthrope éclairé!

Si l'Alsace est, comme nous le pensons, destinée à servir de médiatrice entre la France et l'Allemagne, nous ne saurions trop applaudir au zèle et au talent de ceux qui, comme M. Dietz, conservent parmi nous la tradition vivante de la langue et de la littérature allemandes. Le jour où nous ne saurions plus parler et écrire l'allemand, le jour où l'on cesserait de publier ici des

livres en langue allemande, nous courrions grand risque de ne plus sentir le génie allemand dans son originalité native, et, par contrecoup, d'en devenir de méchans interprètes.

Au reste, nous devons déjà à la muse persévérante de M. Dietz un autre recueil de poésies allemandes, qui a eu, en 1830, les honneurs d'une seconde édition; une traduction en vers allemands des *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne, et autres productions en langue allemande. ***

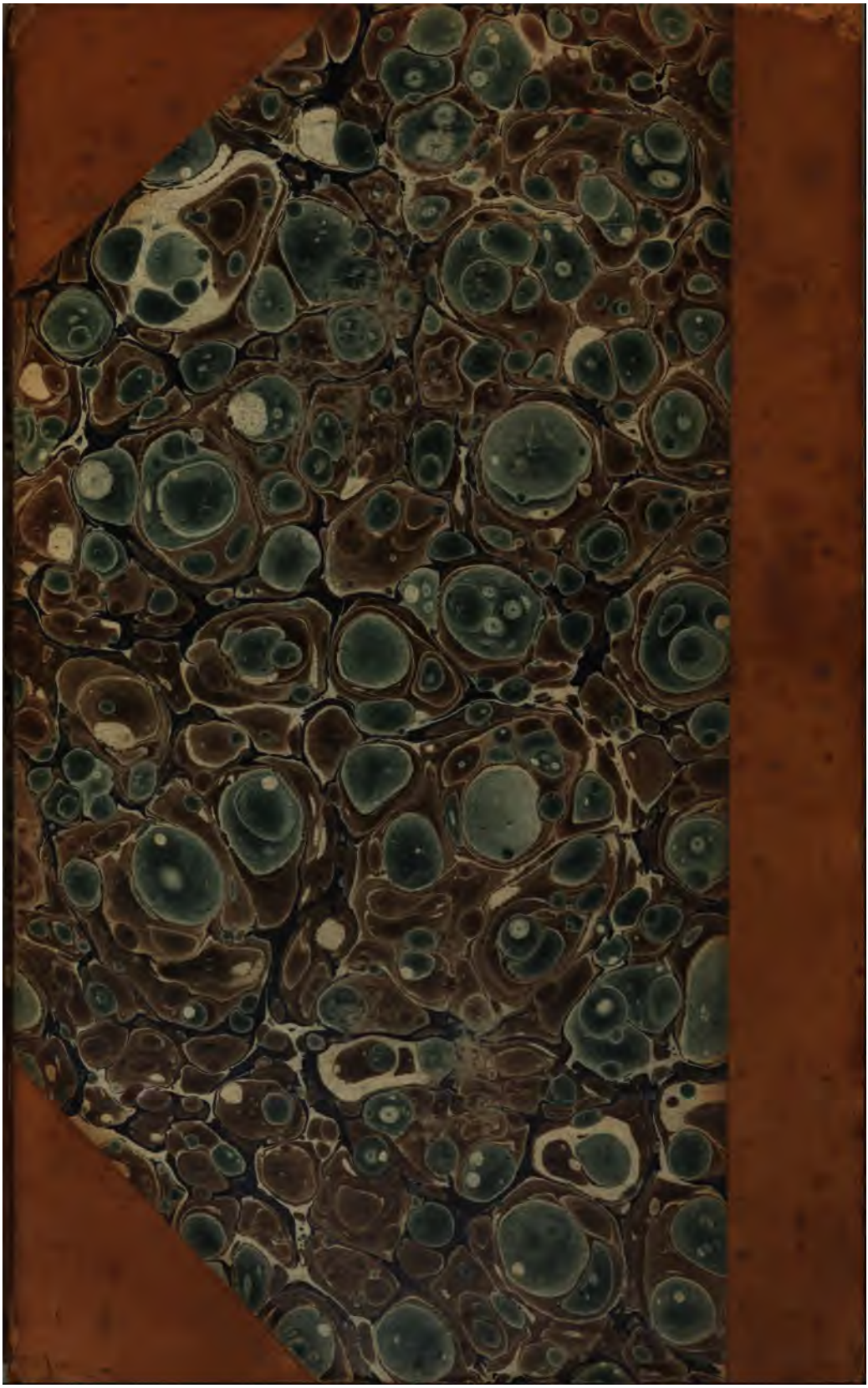
LITTÉRATURE.

Lessing, Novelle : Lessing, Nouvelle par le *baron de Sternberg*. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1834.

Cette Nouvelle qui vient de paraître, est incontestablement une des meilleures productions de ce genre. Si çà et là elle rappelle *Wilhelm Meister* et la *Vie du Poète* de Tieck, cet air de famille ne lui vient pas seulement du style et du langage, mais aussi de la nature même du sujet. Lessing y paraît d'abord comme jeune homme à la campagne dans ses rapports avec ses parens pédantesquement attachés aux vieilles mœurs, et avec une famille noble au milieu de laquelle le jeune poète apprend à connaître les charmes plus élevés et plus délicats de la vie. Son amour pour une des filles de la maison est indiqué avec une délicatesse digne de Lessing. Du milieu de cette sphère champêtre il est transporté à Berlin, où il est recherché par le critique Mylius et une troupe de comédiens qui représente sa *Miss Sara Sampson*. Le grand succès de cette tragédie l'introduit de plus en plus dans le grand monde, où il s'érige en défenseur de la vraie poésie allemande contre la gallomanie. Gellert paraît aussi une fois. Le récit se complète : les comtesses de la campagne reviennent sur la scène; la plus belle est sur le point d'être enlevée pour un prince; Lessing contribue à la sauver, et elle finit par se marier, sous les auspices du roi, avec un jeune comte qui est l'ami de Lessing. Le langage est d'un bout à l'autre noble et élégant, sauf les *berlinismes* d'une petite soubrette. La peinture du caractère de Lessing, sans être achevée, n'est point faussée, et c'est beaucoup

dans un genre de poésie envahi par la délicatesse outrée de Gœthe. L'auteur n'a peint encore que le jeune Lessing. Peut-être se propose-t-il de nous donner plus tard un tableau de Lessing, non plus seulement de l'auteur de *Miss Sara Sampson*, mais d'*Emilia Galotti*, de Lessing mûri, de Lessing non pas seulement au milieu de ses amis, mais de ses ennemis.[1] (*Morgenblatt.*)

1 Lessing forme le troisième volume des *Nouvelles* de M. de Sternberg. Le premier volume est intitulé : *Die Zerrissenen*; le second renferme *Édouard*, ou la suite du roman précédent.

FIN DU SECOND VOLUME. — DEUXIÈME SÉRIE.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*